TABLE DES FIGURES.

1. Ardashēr I, d'après des monnaies 88
1. Relief d'investiture d'Ardashēr I à Naqsh-e-Rostam 91
3. Palais de Fīrūzābād 93
4. Temple du feu, figuré sur une monnaie de la Perside (époque des Séleucides) 161
5. Autel zoroastrien, d'après une monnaie d'Ardashēr I 161
6. Types divers d'autels, d'après des monnaies sassanides 162
7. Temple du feu à Shāpūr 168
8. Coupe de Klimowa 177
9. Peinture manichéenne à Khotcho 203
10. Miniatures manichéennes 204
11. Relief sassanide à Naqsh-e-Rostam 211
12. Château fort attaqué, figuré sur une coupe d'argent 214
13. Monnaie de Shāhpuhr I 219
14. Triomphe de Shāhpuhr I sur Valérien, relief à Naqsh-e-Rostam 222
15. Relief de triomphe de Shāhpuhr I à Shāpūr 223
16. Monnaie de Vahrām I 225
17. Relief d'investiture de Vahrām I 226
18. Monnaie de Vahrām II 228
19. Relief de triomphe de Vahrām II à Shāpūr 229
20. Combat à cheval, sardoine 231
21. Monnaie de Narseh 231
22. Relief d'investiture de Narseh à Naqsh-e-Rostam 232
23. Monnaie d'Hormizd II 233
24. Monnaie de Shāhpuhr II 234
25. Shahpuhr II à la chasse aux lions, coupe d'argent 252
26. Monnaie de Vahrām IV 253
27. Ṭāq-e-Bostān 254
28. Relief d'investiture d'Ardashēr II à Ṭāq-e-Bostān 255
29. Relief des deux Shāhpuhrs (II et III) à Ṭāq-e-Bostān 257
30. Monnaie de Yazdgard I 269
31. Monnaie de Vahrām V 276
32. Château de Sarvistān 279
33. Monnaie de Yazdgard II 282
34. Gemme de l'Ērān-ambāraghbadh Vēhdēn-Shāhpuhr 288

35. Monnaie de Pērōz 290
36. Monnaie de Kavādh I 336
37. Plan de Séleucie-Ctésiphon et des environs 385
38. Fragments de décor en stuc, trouvés à Ctésiphon 390
39. Le Ṭāq-e-Kesrā tel qu'il est resté jusqu'en 1888 392
40. Khusrō I figuré dans un camée 399
41. Monnaie de Khusrō I 400
42. Monnaie de Khusrō II 446
43. Monnaie de Vistahm 447
44. Grotte de Khusrō II à Ṭāq-e-Bostān 458
45. Deux reliefs de Khusrō II à Ṭāq-e-Bostān 459
46. Chasse aux cerfs de Khusrō II, relief à Ṭāq-e-Bostān 470
47. Chasse aux sangliers de Khusrō II, relief à Ṭāq-e-Bostān 471
48. Khusrō II à la chasse, coupe d'argent 479
49. Coupe d'argent 480
50. Aiguière d'argent 481
51. Joueuse de flûte, coupe d'argent 483
52. Monnaie de Yazdgard III 500

Carte de l'Iran sous les Sassanides, hors texte.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface 5

Liste des abréviations 11

Introduction 15

I. Résumé de la civilisation iranienne avant l'avènement des Sassanides 15
1. Structure sociale et politique de l'État arsacide 15
2. Les peuples du Nord et de l'Est 27
3. Les doctrines et les idées religieuses 30
4. Les langues populaires et littéraires 44

II. Les sources de l'histoire politique et de l'histoire de la civilisation sous les Sassanides 50
1. Sources iraniennes contemporaines. La littérature pehlvie 50
2. Traditions sassanides conservées dans les littératures arabe et persane 59
3. Sources grecques et latines 74
4. Sources arméniennes 77
5. Sources syriennes 80
6. Source chinoise 83

Chapitre I. La fondation de la dynastie sassanide 84
La Perside sous les Séleucides et les Arsacides. Les Bāzrangī et la famille de Sāsān. L'insurrection de Pābhagh et de ses fils. Les conquêtes d'Ardashēr et la chute de la dynastie arsacide. Reliefs d'investiture d'Ardashēr. La ville de Stakhr. Palais et temple du feu à Fīrūzābād. Le royaume de Ḥīra et celui des Ghassanides. Personnalité d'Ardashēr dans la légende.

Chapitre II. L'organisation de l'empire 97
Traits caractéristiques de l'État sassanide. Classement social et politique du peuple. L'administration centrale. Le premier ministre. L'Église. Les finances. L'industrie, le commerce et les communications. L'armée. Les secrétaires d'État etc. L'administration des provinces.

Chapitre III. Le zoroastrisme religion d'État 141
Création d'une religion officielle. Rédaction sassanide de l'Avesta. Différences entre le zoroastrisme sassanide et le zoroastrisme post-sassanide. Les idées zurvanistes. Les temples du feu. Le calendrier. Fêtes calendaires. Astrologie populaire.

Chapitre IV. Le prophète Mānī et sa religion 179
Avènement de Shāhpuhr I. Relief d'investiture. Mānī et sa doctrine. La société et la hiérarchie manichéennes. Propagation du manichéisme après la mort du prophète. L'art manichéen.

Chapitre V. L'empire de l'Est et l'empire de l'Ouest 206
L'organisation militaire de l'empire sassanide. Guerres d'Ardashēr I et de Shāhpuhr I avec Rome. Triomphe de Shāhpuhr sur l'empereur Valérien. Reliefs de Shāhpuhr I. Palmyre. Règnes d'Hormizd I, de Vahrām I et de Vahrām II. Leurs reliefs. Règnes de Vahrām III et de Narseh. Relief de Narseh. Nouvelle guerre avec Rome. Règne d'Hormizd II. Shāhpuhr II et la grande guerre. Extraits du récit d'Ammien. Personnalité de Shāhpuhr II. Règnes d'Ardashēr II, de Shāhpuhr III et de Vahrām IV. Reliefs d'Ardashēr II et des deux Shāhpuhr (II et III).

Chapitre VI. Les chrétiens de l'Iran 258
Puissance croissante du clergé et de la haute noblesse. L'église zoroastrienne à son apogée. Situation des juifs et des chrétiens dans l'empire iranien. Persécution des chrétiens sous Shāhpuhr II. Règne de Yazdgard I et de Vahrām V. Le vuzurg-framadhār Mihr Narseh et sa famille. Nouvelles persécutions des chrétiens. Yazdgard II. Les affaires de l'Arménie. Martyrs syriens et iraniens. Querelles des monophysites et des nestoriens. Les rois Pērōz et Valāsh. Invasion des Hephtalites. Victoire du nestorianisme. Le système judiciaire de l'empire iranien. Aperçu sur les actes des martyrs.

Chapitre VII. Le mouvement mazdakite 316
L'état social des Iraniens sous les Sassanides. Les classes de la société. La famille. Le droit civil. Première période du règne de Kavādh I. Les idées révolutionnaires des mazdakites. Alliance de Kavādh avec les mazdakites. Détrônement et fuite de Kavādh. Règne de Zhāmāsp. Retour de Kavādh. Seconde période de son règne. La succession au trône. Extermination des mazdakites. Mort de Kavādh.

Chapitre VIII. Khusrō à l'Âme Immortelle 363

Affermissement du pouvoir royal. Rétablissement de l'ordre social. Réforme des impôts. Réformes militaires. Guerre contre Byzance. Hephtalites et Turcs. Conquête du Yémen. Personnalité de Khusrō. Révolte d'Anōshaghzādh. Description de la capitale et des palais royaux. Détails de l'administration de l'État. L'apparition du grand roi. Étiquette de la cour. Distinctions. Titres d'honneur. La diplomatie. La grande époque de la civilisation littéraire et philosophique. Éducation et instruction. Les sciences. La médecine. Le médecin et littérateur Burzōē. La religion et la philosophie. Influence littéraire de l'Inde. « Kalīlagh et Damnagh ». La littérature moralisante. Décadence du zoroastrisme. Conditions matérielles et spirituelles de l'Iran sous Khusrō I.

Chapitre IX. Le dernier grand règne 441

Hormizd IV. Son caractère. Continuation de la guerre avec Byzance. Révolte de Vahrām Tchōbēn. Détrônement et meurtre d'Hormizd. Khusrō II monte sur le trône. Vahrām Tchōbēn se fait roi. Guerre civile. Khusrō cherche l'appui de l'empereur. Défaite, fuite et meurtre de Vahrām Tchōbēn. Révolte de Vistahm. Règne de Khusrō II. Nouvelle guerre avec Byzance. Caractère de Khusrō II. Palais royaux (Dastgard, « Château de Shīrēn »). Reliefs à Ṭāq-e-Bostān. Les merveilles de Khusrō. Ses femmes. Le luxe raffiné de la cour. Les parfums et la cuisine. Coupes décorées. La musique. Situation des chrétiens. Détrônement et meurtre de Khusrō et avènement de Kavādh II Shērōē.

Chapitre X. La chute de l'empire 497

Règnes de Kavādh II Shērōē, d'Ardashēr III, de Shahrvarāz, de Khusrō III, de Bōrān, d'Āzarmēdukht, d'Hormizd V, de Khusrō IV, de Pērōz II et de Farrukhzādh-Khusrō. Yazdgard III, dernier roi sassanide. Désorganisation de l'État. Les roitelets. Le spāhbadh Rōstahm. Invasion des Arabes. Bataille de Qādisiya. « L'étendard de Kāvagh ». Prise de Ctésiphon. Autres conquêtes des Arabes. Fuite de Yazdgard III et sa mort à Merv. Ses descendants. L'Iran subjugué par les Arabes.

Épilogue 510

Excursus I. La transmission de l'Avesta 515

Excursus II. Les listes des grands dignitaires de l'empire .. 519

Index alphabétique 527

Errata 555

Table des figures 556

Kermānshāh (Vahrām IV), 102, 254.
Kermānshāh, ville, 253, 254.
kēshvar, 164.
Kessler, 180, 195.
khāgān des Hephthalites, 350; des Turcs, 110, 166, 293, 380, 442, 447, 505.
Khālid el-Fayyād, 463.
khān, 501.
χαναράγγης, 108.
Kharacène, 128.
kharādj, kharāgh, 124.
Khazares, 369, 380, 412, 415, 448.
Khaznat Kesra, 386.
Khazra, 466.
χιλίαρχος, 113.
Khīzandagh, 341.
Khorassan, 89, 102, 127, 138, 196, 219, 227, 228, 280, 370, 507.
Khosrov II de l'Arménie, 24, 25.
Khosrov, fils de Varazdat, 253 sqq.
Khotcho, 202.
Khottal, 501.
Khottalān-shāh, 501.
Khouzistan (comp. Susiane, Ahvāz), 182.
Khradēshahr, 188.
Χρόνος Ἄπειρος, 149, 157.
Khrōshtag, 185.
χšaēta-, 501.
χšaϑra-, 32.
χšaϑrya-, 501.
χšāyaϑiya, 502; khshāyathiya dahyūnām, 17.
khshēvan, 294.
Khshunvāz, 294.
Khulm, 461.
khuram-bāsh, 395, 404.
Khuramrōz, 174.
Khusrō I Anōsharvān, 23, 58, 63 sqq., 75, 98, 110, 123, 125. 129, 130, 132, 134, 139, 166, 207, 259, 260, 261, 284, 297, 319, 320, 324, 350, 351, 353, 354, 358, 362—440, 496, 512, 519 sqq.
Khusrō II Abharvēz, 62, 81, 104, 109, 110, 119, 125, 166, 235, 307, 371, 388, 394, 396, 401, 405, 417, 444—495, 505.
Khusrō III, 498.
Khusrō IV, 499.
Khusrō, rival de Vahrām V, 275.
Khusrō, descendant de Yazdgard III, 509.
Khusrō ī Kavādhān u rēdhagh-ē (comp. Khvash-Ārzūgh), 58.
Khusrō-Khvārazm, 501.
Khusrō-Shādh-Hormizd, 118.
Khusrō-Shnūm, 410.
khusrovānī, 485.
Khusrō-Yazdgard, 114, 271.
khvadhāv, 501.
khvadhāy, 137, 501.
Khvadhāybūdh, jurisconsulte, 57.
Khvadhāynāmagh, 59 sqq., 85, 89, 294, 296, 327, 335, 337—39, 345, 349, 350, 353, 354, 358 sqq., 381, 441, 465, 476.
χvaētu-, 15.
χvaētvadaϑa, 323.
Khvānandagh, 341.
Khvanīras, 164.
khvānsālār, 395.
Khvarandagh, 341.
Khvarāsan (comp. Khorassan), 352.
Khvārazm (comp. Chorasmie), 164.
Khwārazmi, 72, 119, 135 sq., 503.
Khvarvarān, 352.
Xvarənah, 31, 35, 146, 508.
Khvarnagh, château, 274.
khvarr (comp. Xvarənah), 146, 165.
Khvarreh-Khusrō, 373.
Khvarrehzādh-Khusrō, 499.
Khvarrōmand, 164.
khvash, 153, 167.
Khvash-Arzūgh, 417, 464, 477.
Khvashīzagh, 151, 153.
Khvastuvanēft, 200.
khvēdhvaghdas, 323 sqq.
Kidāra, 287, 292.
Kidarites, 288 sqq.
Kikoaouz, 156.
Kinda, 358.
Kipin, 28.

Kitāb-e-pīshīnagān, 66.
Kitāb siyar mulūku'l-ʿadjam, 59.
Kitābu'l-adkiyā, 72.
Kitabu'l-mahāsin wa'l-masāwī (du Pseudo-Djāhiz), 72, 381, 463; (de Baïhaqī), 72.
Kitābu'l-milal wa'n-nihal, 73.
Kitābu't-tādj (comp. Djāhiz), 63, 72, 99, 368, 381, 401 sqq.
Kitābu't-tanbīh (comp. Masʿūdī), 69, 265, 519 sqq.
Klimowa, coupe de, 175 sq., 468.
Knud Daneast, 463.
Kōdhagh, 341.
Kōkhē, 387.
Kolchis, v. Laziké.
Kōmish, 104, 168.
korymbos, 91.
Koshm, 104.
Koum, 156.
Kraus, Paul, 430.
Kremer, 129, 132.
Kronos, 157.
kṣatrapa, 101.
Kudjūla-Kadfisès, 29.
Kūh-e-Khwadja, 168.
Kunandagh (Kanandagh?), 341.
Kundī, 156.
Kungkhas, 292 sq.
Kūnī, 156.
Kurdistan, 460.
Kushandagh, 341.
Kūshāns, 29 sq., 89, 102, 137, 138, 196, 209, 210, 228, 239, 287.
Kūshānshāh, 54, 102, 228.
kustīgh, 120.
kustīghbān-sardār, 395.
Kuvīsa, 168.
Kyrill, 104.

L.

Labourt, 268, 298, 307, 309 sqq., 488 sqq.
Lactantius Firmianus, 74, 220.
Lāhiqī, El-, 68.
lahn, 485 sq., 555.
Lakhmides, 274, 361, 452.
latines, sources, 74 sqq.
Lazare de Pharp, 78, 104, 278, 284 sqq., 294, 295.
Lazes, 373, 378.
Laziké, 355.
Le Coq, 180, 181.
Lehmann-Haupt, 93, 239.
Lentz, 181, 183 sqq.
Léonce, 144.
Lévond, 79.
Libanius, 75.
Livre des deux principes, 198.
Livre des Mystères, 198.
Lommel, H., 33.
Lune, 157, 175.
lūrīs, 277.

M.

Maʿaridh, El-, 389.
Madāīn, El-, 384 sqq.
Mādarāyā, Madariyā, 340.
Mādhīghān ī hazār dādhastān, 56, 303 sqq., 322 sqq., 333, 418.
Mādhīghān ī tchatrang, 58, 368, 429.
Madīna elʿatīqa, 385.
Mafātihu'l-ʿulūm, 72, 119.
mages, 36, 99, 116 sqq., 178, 260, 434 sq.
maghughān andarzbadh, 52, 120, 418.
maguan, magugan, maghughān, 118.
magupat, v. mōbadh.
maguséens, 37.
Māh (comp. Lune), 175.
Māh abhar kōhān, 486 sq.
Māh-Ādhur-Gushnasp, échanson en chef, 395, 497.
Māhāndādh, jurisconsulte, 57.
Mahāyāna, 43.
Māhbōdh, sar-nakhvēraghān, 131, 355 sqq., 361, 382.
Māhdādh, mōbadhān mōbadh, 118.
Māhdādh, fils de, mōbadh, 360.
Māh-Gushnasp, théologien zor., 55.
Māh-Gushnasp, fils de Mihr-Narseh, 108, 123, 278, 280.
Māh-Gushnaspān, 278.

Mahisht, 274, 409.
mahishtaghān, 193.
Māhōē, marzbān, 507 sq.
Māhōzā, 383 sqq.
Māhōzē (de malka), 38, 383 sqq.
Mahrspand, 494.
Mahrspands, 184.
māhrū, 164.
Māhyār, instructeur des chevaliers, 498.
Maïpherqaṭ, v. Mayafariqīn.
Maîtres (Envoyés) manichéens, 193.
Makurān, 87, 138.
Malalas, 76, 296, 337, 340, 358.
Mālvā, 138.
Mamikon, 23.
Ma'mūn, calife, 359.
mānbadh, 17, 18, 112.
Mandéens, 43.
Mānī, manichéisme, 45, 47, 150, 179—205, 314, 337 sqq., 356.
Manṣūr, calife, 391.
Manuel, 20, 240.
Manuhmēdh, 186, 189.
Manushtchithra, 117.
Manutchitr, 84.
mār, 484.
Mārabhā (Mār Abhā), catholicos, 150, 324, 426.
Marcion, Marcionites, 41, 182, 190, 267, 314.
mardān pahlom, 401.
Mardānshāh, pādhghōspān, 450.
Mardānshāh, fils de Khusrō II, 489, 493 sq.
Mardāvand, 508.
mardbadh, 396.
Marduk, 96.
mard u mard, 216.
Margiane (comp. Merv), 27, 89, 137.
Maria, femme de Khusrō II, 476, 488.
mariage, 322 sqq.; m. de substitution, 330 sq.
Mariès, 286.
Marquart (Markwart), 65, 79, 113, 209, 236, 240, 280, 292, 293, 297, 353, 491.
Mār Sābhā, 313.
maršōkara, 153.
Martyropolis (comp. Mayafariqīn), 239.
Mārūthā, évêque de Maïpherqaṭ, 270, 298.
Marvazān, 373.
marzbān, 23, 102, 108, 130, 136, 240, 265, 282, 288, 311, 371 sq., 402, 507, 518 sqq.; m.-shahrdār, 137.
Marzubānnāmeh, 73, 317.
Mashyagh, 147.
Mashyānagh, 147, 188.
mas ī mōghān, 120.
Masqaṭ, 369.
Mastarā Mastarān, 409.
Mas'ūdī, 63, 66 sq., 69, 71, 98—99, 114, 120, 127, 160, 166, 174, 265, 368, 371, 376, 402, 482, 485, 503 sq., 508, 519 sqq.
Mauès, 28.
Maurice, général, empereur, 374, 444 sqq., 487, 491.
Māwardī, 115.
Mayafariqīn (Maïpherqaṭ, Martyropolis), 239, 270, 445.
maybadh, 395.
Mazan, 187.
Māzanderān (comp. Ṭabaristān), 187.
Mazdāh, Mazdāh Ahura (comp. Ahura Mazdāh, Ōhrmazd), 31 sqq.
Mazdak, mazdakisme, 68, 335 sqq., 364 sqq., 371, 522.
Mazdak-nāmagh, 68, 335.
mazdayasn, 260.
mazdéisme (comp. zoroastrisme), 32 sqq., 116 sqq., 437 sqq.
Méchitaristes, 77.
médecine, 418 sqq.
Mèdes, Médie, 15, 16, 35, 36, 89, 116, 117, 137, 168, 219, 289, 505 sq.
Medhīnāthā, Medhīnē, 383 sqq.
Mēdhōghmāh, théologien zor., 55.
Mehr, ville, 167.
Meillet, A., 48, 286.
Mélitène, 249, 374.
Ménandre, roi, 28.

Ménandre Protector, 76, 105, 442.
Menasce, 150, 517.
mēnōghēhā, 147, 152.
Mēnōgh ī khradh, v. Dādhastān ī mēnogh ī khradh.
Mer Caspienne, 127, 209, 219.
Mer Rouge, 129.
mēragh, 330.
Mère des Vivants, Mère de Vie, 153, 184, 189, 191.
Mermeroes, v. Mihr-Mihrōē.
Merv, 127, 138, 280, 507 sq.
Mervroud, 294, 501.
Méṣalliens, 488.
Mésène, 87, 96, 102, 128, 139, 182, 195, 199, 271.
Mēshān (Mésène), 102, 118.
Mēshānshāh, 102.
Mésopotamie, 38, 40, 42, 93, 101, 227, 236 sqq., 374.
Messager, 186 sq.
Messina, G., 80.
métempsycose, 192.
mets, 477 sq.
Michaël, ange, 191.
Michel le Syrien, 79, 81.
Mihr, dieu (comp. Mithra), 144 sqq., 158 sqq., 437.
Mihr, jour, 173; mois 171, 173.
Mihr-Aghāvīdh, mōbadhān mōbadh, 118.
Mihrān, famille, 104 sqq., 109, 238, 274, 290, 295, 411, 443, 520.
Mihrān-Gushnasp, 323 sq., 413, 434, 489 sq.
Mihrgān, 125, 171, 173, 301, 407 sq., 413.
Mihr-Hormizd (ou Nēv-Hormizd), fils de Mardānshāh, 450, 494 sq.
Mihr-Mihrōē, 131.
Mihr-Narseh Hazārbandagh, 104, 105, 108, 114, 116, 120, 123, 131, 132, 273, 275, 277 sqq.
Mihr-Narsiyān, 278.
Mihrshāh, 102, 195.
Mihr-Shāhpuhr, mōbadhān mōbadh, 118, 280, 311.
Mihr-Shāhpuhr, argabadh, 107, 271.
Mihr-Varāz, mōbadhān mōbadh, 118.
Mihr Yasht, 437.
Mihryazd, 185, 186.
Mīlādh, 104.
Milinda, 28.
Mille et une Nuits, 448.
miniatures manichéennes, 204 sq.
ministres, 135 sq., 371, 519 sqq.
Minovi, 63, 362, 524 sq.
Minūtchihrī, 172, 485.
Mīrkhōnd, 71, 202.
Mis'ar ibn Muhalhil, 463.
Mishēbhaghē, 186.
Mithra, Miϑra (comp. Mihr), 31 sqq., 144 sqq., 157, 186, 256, 437.
mithriacisme, mithriacistes, 37, 144, 149.
Mithridate I, 25.
Mithridate II, 28.
mitqāl, 453.
Mitra (comp. Mithra), 31.
mōbadh, 99, 118 sqq., 261, 301, 320, 445, 504.
mōbadhān mōbadh, 99, 116 sqq. 135, 136, 197, 230, 264 sqq., 272, 301 sqq., 312, 341, 362, 371, 395, 406, 412, 426, 443, 519 sqq.
Modi, J. J., 54, 56.
mōgh, 98, 116 sqq.
mōghān andarzbadh, 57, 99, 120, 135, 289, 312, 522 sq.
mōghān mōgh, 118.
Moïse de Khorène, 21 sqq., 79, 104.
Moïse Kałankatvaçi, 79.
monétaire, système, 53—54.
monnaies sassanides, 53 sq., 126, 161 sqq.; m. de la Perside, 84—85; m. scytho-sassanides, 227.
monophysites, 291 sqq., 426, 488 sqq.
Mu'aīn, 157.
Mudjmilu't-tawārīkh, 69, 70, 71, 112, 335.
Mugtasila, El-, 43, 182.
Muhammad, le prophète, 493, 508.
Muḥammad ibn Mityar el-Isfahānī, 60.

Muhammad ibnu'l-Djahm el-Barmakī, 60.
Muktafī, El-, calife, 390.
mulūku'ṭ-ṭawā'if, 19.
Mundir I, 274 sq., 405, 409, 417.
Mundir III, 359, 361.
Murdiyānagh, 188.
Mūrtā, 501.
Murūdju'd-dahab, (v. Mas'ūdī), 69, 519 sqq.
Mūsā ibn 'Īsā el-Kisrawī, 60.
Mushel, général arménien, 4e siècle, 239.
Mushel, général arménien, 6e siècle, 445.
musiciens, musique, 341, 371, 402 sqq., 482 sqq.
Musonianus, 236.
Mūtā, 501.
Mu'tadid, El-, calife, 390.
Muṭahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī, 70, 71, 335, 504.
Mutawakkil, El-, calife, 393.
Muzhdgīrān, 176.
myazda, 163.
Müller, F. W. K., 46, 48, 180, 181, 487.
Mžik, H. v., 350.

N.

Naassènes, 41.
Nabhō, 157, 158.
nadd, 477.
Nadīm, En-, 66, 180.
nahapetut'iun, 22.
Nahardéa, 38.
Nahravān, 452 sq., 505.
Nahr Malka, 387.
nāib, 524 sqq.
nairemanah, 191.
Nairyōsaŋha, 156, 185, 186.
nakharar, 21.
nakhararut'iun, 22.
Ναχὀεργαν, Ναχοραγάν, 21.
nakhtchīrbadh, 395.
Nakhvadhār, 241.
nakhvāragh, 21, 295.
nakhvēr, nakhvēragh, 21, 349, 363, 378.
Nakhvēraghān, 452.
Nāmdār-Gushnasp, spāhbadh, 498.
Namraël, 187.
Nanā, Nanāï, 157, 158.
Nanēshtār, 489.
Naqsh-e-Radjab, 51—52, 90, 179.
Naqsh-e-Rostam, 15, 51—52, 88, 91 sqq., 160 sq., 221, 228 sqq., 232.
nard, jeu de, 466, 487.
Narēman, 191.
Narisaf, 185.
Narisah, 186.
Narishankh, 185.
Narsāï, 156, 315,
Narseh, roi sassanide, 50, 51, 52, 102, 127, 137, 139, 200, 227, 231—33.
Narseh, fils de Yazdgard I, 274, 280.
Narseh, ecclésiastique chrétien, 273.
Narseh Burzmihr, 324.
Narsès, « le lépreux », 298.
nask, 54, 142 sqq., 303, 324.
Nau, F., 80, 378, 515 sqq.
nāy, 484.
Nazaréens (comp. chrétiens), 267 sqq., 311.
Nēmrōz, 352, 450.
Néron, 21.
Nerseh, catholicos, 239.
Nēryōsang, 156.
nestoriens, 291 sqq., 422, 488 sqq.
Nēv-Ardashēr (comp. nard), 487.
Nēv-Hormizd (ou Mihr-Hormizd), fils de Mardānshāh, 450, 494 sq.
Nēv-Khusrō, chef des gardes, 498.
Nēv-Shāhpuhr, ville (comp. Nichapour), 138, 220.
Nēzak-Ṭarkhān, 502, 507.
Nicé, 222, 224, 457.
Nichapour, 105, 138, 165, 167, 168, 220, 507.
nighīrīdhār, 524 sqq.
Nighīsā, 485.

Nihāvand, 105, 506.
Nihāyatu'l-irab, 23, 68, 70, 71, 119, 335, 339, 349, 372.
Nikādhum-nask, 304 sqq., 329, 419.
Niképhoros, 77.
Nīrangastān, 121.
Nisā, 501.
nishāstaghān, 369.
Nisibe, 127, 128, 139, 236, 238, 241, 251, 271, 292, 298, 348, 414, 489.
niyōshaghān, 193.
Nizāmī, poëte persan, 485.
Nizāmī-e-'Arūżī, 133, 406.
Nizāmu'l-mulk, 66, 68, 72, 374, 377, 406, 414.
nmana-, 15.
Nōghrōz, v. Nowrōz.
nokhv, nokhvist, 410.
Nokhv-Hormizd, 410.
Nöldeke, Th., 59, 60, 71 sq., 81, 127, 132, 136, 138, 140, 235, 253, 273, 300, 338, 348, 358, 414, 424, 430, 445, 495.
noms de personnes, 325 sq.
Nōsh-labhēnān, 486.
Nouveau Testament, 202.
Nouvelle Antioche, 386, 489.
νοῦς (-Lumière), 188, 189.
Nowrōz 125, 172 sq., 176, 301, 407 sq., 413.
Nowrōz de toutes les eaux vives, 176.
Nowrōz ī vuzurg, 486.
Nowrūz (persan), v. Nowrōz.
Nu'mān I, roi de Ḥīra, 274.
Nu'mān, fils de Mundir, 275.
Nu'mān II, 352.
Nu'mān III, 411, 452.
Nūshīrvān, 363.
Nyberg, H. S., 30 sqq., 53, 85, 148 sqq., 158 sq., 171 sqq., 270, 517.

O.

Oborzos, 83.
Odheinat, 225.
Ōhrmazd, 34, 90—92, 145, 147 sqq., 157, 158, 159, 169, 171, 172, 184, 227, 255 sq., 435, 460.
Ōhrmizd, 184, 188.
'Omar I, calife, 500 sqq.
'Omar en-Nu'mān, roman de, 448.
'Omeyyades, 393.
Omophoros, 185.
Ophites, 41.
ordalies, 299 sqq.
Ōrnament de Splendeur, 185.
Orode I, 49, 127.
ὀροσάγγης, 409.
Orosius, 75.
Ōshnar, 58.
Ossètes, 29.
ostān, 139.
ostanik, 139.
Ouïgours, 201.
Ousrouchana, 501.
Oxus, 373.

P.

Pāhbagh, père d'Ardashēr I, 86 sq., 261.
Pāhbagh, mōbadh, 118.
Pābhagh, secrétaire, 372.
padhām, 400.
Padhashkhvār, Padhashkvārgar, 353, 361.
Padhashkhvār-shāh, 353 sqq.
pādhghōs (pāyghōs), 352.
pādhghōspān, 139, 265, 274, 352, 363, 518 sqq.
padhishkhvar, 395, 414.
Padvākhtagh, 185.
Pagliaro, 53.
Pahlabadh, v. Bārbadh.
Pahlav, 103.
Pahlavīgh, 122.
Pahlīzagh, 219.
Pahr, 118.
pāïghān, 132, 209.
pāïghānsālār, 132, 209.
Païghār ī gurd, 485.

Paikuli, inscription de, 22, 50 sqq., 101, 113, 137, 231.
pairikā, 37.
paitidāna, 163, 400.
Palmyre, 225.
Panāh-Khusrō, 275, 520.
Pañcatantra, 58, 429.
Pandjab, 138.
pandnāmagh, 57.
Pandnāmagh ī Zaradusht, 57, 417, 432 sqq.
Pandnāmagh ī Vuzurgmihr, 57, 432 sqq.
Panthéros, 286.
Paqōryā, 489.
Pap, 239, 252.
Pāpā bar ʿAggaï, 267.
Papos, 200.
papyri, 53.
Paraclet, 183.
Paradhāta, 117.
paradis, 469.
parfums, 477.
Parisag, 156.
Paropanisades, 137.
Pārs (comp. Perse, Perside), 66, 84 sqq., 110.
Pārsīgh, 105.
Pārsīghdēn, 122.
Partav, ville, 352, 484.
Parthes, Parthie, 16 sqq., 28, 38 sq., 103, 137, 212, 258.
pa ruvān yazishn ṛāy dāshtan, 334.
Parvān, 341.
Parvīz, 444.
Paryōgh, 446.
Parysatis, 324.
Pasā, ville, 337 sqq.
pashīz, 54.
Patēgh, 196.
patiashkhi, 102.
Patkanian, 77, 79.
patriarches nestoriens, Vie des, 81.
Paulus Persa, 427 sq., 430.
Pāyandagd, 341.
Pedersen, Johs., 43.
Peeters, P., 78, 285, 516.
pehlvi arsacide, pehlvi sassanide, 45 sqq., 50 sqq., 94, 191.
Pelliot, 181.
Pendjab, 27, 28, 29, 89.
Pensée de la Vie, 189.
Perdiccas, 113.
Père de la Grandeur, 183 sqq., 189, 191.
Pērōz I, 75, 124, 126, 176, 263, 289—95, 335, 347, 350, 380, 505.
Pērōz II, 499.
Pērōz, fils d'Ardashēr I, 102, 105, 195 sq., 228.
Pērōz, fils de Yazdgard III, 508.
Pērōz-Kavādh, ville, 353.
Pērōzān, 506.
persanes, sources, 59 sqq.
Perse, province, la Perside, 15, 16, 84 sqq., 110, 127, 137, 138, 353, 369, 370, 507.
Persépolis, 254; inscriptions pehlvies de P., 53.
Pēshēnaghānnāmagh, 66, 555.
Pēshkār, 341.
pessimisme, 41, 154, 156, 431, 434, 439 sq.
Peterson, 191.
Pēthiōn, 289, 312, 315, 388.
Πητιάξης, 102.
Petite Arménie, 233, 238.
Petrus Patricius, 75.
Pettazzoni, 122.
Phantour, 286.
Pharandzem, 238.
Pharangion, 125.
Phenek, 268.
Philippe l'Arabe, 219.
philosophes, philosophie, 427 sqq.
Phocas, empereur, 447.
Photioš, 104, 150, 286.
Phraate IV et Phraate V, 104.
Phthasuarsan, 353.
Pīragh Mihrān, 274, 520.
Pīrān-Gushnasp (Grégoire), 105, 139.
Pīr-Gushnasp (Mār Sābhā), 313.
pirosen (pērōz), 247.
pitiakhshi, *Πιτιάξης*, *Πιτυάξης*, 102.

Pognon, 180.
police, 132, 136, 412.
polo, jeu de, 416.
Polotsky, 181, 189.
Polysperchon, 113.
Pope, A. Upham, 456.
portes caspiennes, 238 sq.
Porteur (Omophoros), 185.
Pragmataïa, 198.
Prāt de Maïshān, 271.
Préceptes, livre manichéen, 199.
presbytères (manichéens), 193.
Priscianos, 428.
Priskos, 75.
Proclos, 355.
Procope, 75, 104, 105, 269, 293, 295, 297, 309, 335, 337, 345 sqq., 349 sqq., 368, 378, 379 sq., 382 sq., 409, 510, 512.
propriété, 333 sqq.
Psaumes, traduction pehlvie des, 427.
Pseudo-Bardésane, 324.
Pseudo-Smerdes, 16.
Pseudo-Stylite, 80, 131, 293, 296, 335, 337, 339, 345, 346, 347, 348.
Pūlar, 101.
Pumbaditha, 38.
Pūsagh (Pūsīgh), 250.
Pusānvēh ī Āzādhmardān, jurisconsulte, 57.
Pusānvēh ī Burz-Ādhur-Farnbaghān, jurisconsulte, 57.
Pus-Farrukh, 498.
pushtīghbān, 395.
pushtīghbān-sālār, 132, 135, 395, 400.
pus ī vāspuhr, 100, 522.
pyrée, v. temple du feu; pyrées ambulants, 212.
pyrolâtrie, 145 sqq.

Q.

Qādisiya, bataille de, 212, 502 sqq.
Qalʿa-e-khusrovī, 455.
Qaṣr-e-Shīrēn, 168, 455 sq.
Qaṭṭūs, 462.
Qomm, 168.
quadrige du soleil, 145.

R.

Rabban Hormizd, Vie de, 82.
Rabbūlā, évêque chrétien, 314.
radh, 140, 312.
Rādh-Hormizd, jurisconsulte, 57.
raēθwiškara, 163.
Ragha, 105.
Rahām, 290.
Raï, 105, 127, 289, 506.
raïsu'l-kureh, 140.
Rām-Ardashēr, 96.
Rām-avzūdh-Yazdgard, 274, 410.
rāmishgar, 341.
Rām-Kavādh, ville, 353.
Rāmrātukh, 153, 184.
Raphaël, ange, 191.
Rašnu, 31, 33.
Rāst, 486.
raθaēštar-, 18.
ratu, 163.
Rawlinson, 166, 230.
Razīgh, canal, 508.
Reinaud, 128 sqq.
Reitzenstein, R., 181.
Réponse, 185, 189.
Rescher, 72, 74.
Rēshahr (Rēv Ardashēr), 418.
Rēsh gālūtā, 38, 110, 272, 388.
Reuther, 386, 391.
Rēvand, 167.
Rēv-Ardashēr, 96.
ridf, 109.
rivāyat, 335.
robes d'honneur, 408 sq.
Roi de Gloire, 185.
Roi d'Honneur, 185.
Roi des Ténèbres, 184.
Romains, Rome, 217 sqq, 227, 233, 236 sqq., 266, 281, 337, 355 sqq.
romans populaires, 58, 68.
Rōmēzān (v. Shahrvarāz), 448.
Rosen, V., 60 sqq.
Rōshn, théologien zor., 55.

Rōshn, mont, 165.
Rōshnshahryazd, 186.
Rōstahm, spāhbadh, 212, 499 sqq.
Rothstein, 411.
Roub, 501.
rōž-vihežaghīh, 171.
Rūb-khān, 501.
Rūdākī, 429.
Rufinus, 74.
Rūmaghān, 386 sqq., 426.
Rūmiyya, Er-, 386.
rustāgh, 140.
Rustam, v. Rōstahm.
ruvānaghān-dibhēr, 135, 275.

S.

(š = sh).

saansaan (shāhānshāh), 247.
Sābāt, 388.
Sābhā, 157, 314, 318.
Sābiens, 43.
Sabires, 352 sq.
Sabhrīshō', catholicos, 446 sq., 488 sq.
Sabz andar sabs, 485.
Sacastène (comp. Saghastān, Sistan), 28, 89, 228, 236, 370.
Saces, 28 sqq., 101, 137, 209, 228, 236; langue sace, 48.
Sachau, 298.
Sadducéens, 314.
Sadeh, v. Sadhagh.
Sadhagh, 175, 176.
sadharīh, 331.
Sa'd ibn Abī Waqqāṣ, 502 sqq.
Sa'du'd-dīn Varāvīnī, 73, 317, 555.
Saghānshāh, 102, 103, 228, 234.
Saghastān (comp. Sacastène, Sistan), 138.
Saghastān-andarzbadh, 135.
Saint Eugène, 250.
Saint Grégoire l'Illuminateur, 77—78.
Saint Narkos, 388.
Saint Nersès, 78.
Saint Sergius, 488.
Saint Thomas, 39.
Sakādhum-nask, 132, 217, 300, 306, 321 sqq., 332 sqq., 416.
Sākastān(comp. Sacastène), 28.
Sālār, 341.
Salemann, 46, 181, 487.
Salmān Pāk, 385.
Salmas, 92.
Samanides, 514.
Samarcande, 501.
Sambiké, 353.
Samosate, 241.
Sanasar, 22.
Sanatruk, 24, 104.
Σανναχορυγάν, 21.
Saraël, ange, 191.
Saragures, 293.
Sardārīh ī dūdhagh, 322.
Sargash, v. Sarkash.
Ṣarīfīn, 415.
Ṡarkash, 464, 484.
Σαρναχοργάνης, 211; Sar-nakhvé-raghān, 356, 382.
Sarre, Fr., 90—93, 160, 221, 227, 230, 232, 400, 472, 479.
Sarsaōgh, 164.
Sarvistān, 279, mélodie, 486.
Sāsān, 86, 261.
Satan (comp. Ahriman), 150, 156.
satrap (satrape), 16, 17, 101, 136 sq.
saugand khūrdan (persan), 305.
Sawād (comp. Mésopotamie), 130, 274, 336, 509, 520 sqq.
Saxl, 468.
sceaux et gemmes sassanides, 53, 118, 288, 289 sq., 394, 398 sq.
Schaeder, H. H., 41—43, 47, 49, 55, 67, 100, 132, 152, 181 sqq., 189, 193, 231.
Schmidt, C., 181, 197.
Schmidt, J. H., 385.
Schwarz, P., 168.
Scythes, 214; Scythie au-delà de l'Émodon, 137.
Sébéos, 79, 494.
secrétaires d'État (comp. dibhēr), 132 sqq.; s. des affaires arabes, 135.

Ségestans (comp. Saces, Sacastène, Sistan), 209, 246.
Séleucides, 16, 84—85, 161.
Séleucie (comp. Vēh-Ardashēr), 38, 95, 267, 270 sq., 292, 297 sq., 311, 384 sqq.
Selle, G. v., 181.
semaine, 169, 402.
sénat (arsacide), 20.
senekapan, senekapet, 395.
sept sceaux, 193.
sepuh, 100.
Serakhs, 138.
Sergius l'interprète, 76.
Sergiopolis, 488.
Sérica, 137.
Sévère d'Antioche, 82, 180.
Seyyeds, 116.
Shabhdēz, 462 sqq., 486.
Shābhōr (v. Shāhpuhr I), 39.
Shābirān, Esh-, 369.
Shādh, 502.
Shādh-Shāhpuhr, 87.
Shādvard, 466.
Shafaq, R., 484.
shāh, 17, 85, 102, 137.
shāhānshāh, 88, 247; s. ī Ērān, 220; s. ī Ērān u Anērān, 220.
shāhbān, 395.
Shāhēn Vahmanzādhaghān, 448.
Shāhnāmeh, 59; de Firdausī, v. Firdausī.
Shāhpuhr I, 39, 44, 51 sq., 74, 89, 90, 93, 100, 127, 134, 141 sq., 162, 168, 179 sqq., 194 sqq., 218—26, 256, 259, 370, 391.
Shāhpuhr II, 52, 53, 74, 105, 117, 127, 131, 142, 144, 157, 234—53, 259, 260, 267 sqq., 304, 307 sq., 312 sq., 370, 388, 389, 396, 411.
Shāhpuhr III, 52—53, 66, 110, 253 sqq., 269, 457.
Shāhpuhr, fils de Pābhagh, 87.
Shāhpuhr Saghānshāh, 234.
Shāhpuhr, fils de Yazdgard I, 274 sq.
Shāhpuhr, fils de Vahrām, spāhbadh, 130.
Shāhpuhr de Raī (Mihrān), 295 sqq., 336 sq.
Shāhpuhr, prêtre chrétien, 272 sq.
Shāhpuhraghān, 183, 190, 196, 199.
Shāhpuhr-Varāz, marzbān, 139, 410.
shahr, 140.
shahrabhān, 137.
Shahragh (de Tālakān), 501.
shahr-āmār-dibhēr, 135.
Shāh-Rām-Pērōz, ville, 369.
Shahrastānī, 73, 152, 167, 340 sqq., 438.
Shahrbānū, fille de Yazdgard III, 508.
shahr-dādhvar, 300, 312.
shahrdārān, 100 sqq.
shahrdārēft, 341.
Shahrēn (Mihrān), 139, 318.
Shahrēvar, jour, 173; mois, 173.
shahrīgh, 138, 140, 265.
shāhrīsht, 265, 300.
shahristān, 140.
Shahristān ī Yazdgard, 287.
Shahristanēhā ī Ērānshahr, 59, 219.
shahrpav-āmārkār, 123, 137.
Shahrvarāz, 448 sq., 452 sq., 493, 497 sq.
Shahryār, fils de Khusrō II, 493.
Shamash, 37, 144.
Shamṭa, 492 sqq.
shapshērāz, 395.
Shāpūr, ville, district, rocher, 52, 68, 105, 168, 213, 222, 230, 278, 399.
Shaqīqa, Ibn esh-, 361.
Sharashan, 20.
shatrdārān, v. shahrdārān.
Shāvagh, 446.
Shavandagh, 341.
Shēr-Khoṭṭalān, 501.
Shērōē (Kavādh II), 401, 493 sqq.
Shiraz, 105.
Shīrēn, 446, 451, 455, 464, 475 sqq., 494.
Shīrevān, 168.
Shīz, 142, 166.
Shkand-gumānīgh-vizhar, 436, 437, 555.
shmākh-baghān, 401.

shōdh, 330.
šōiϑra-, 15.
Shōshēndukht, 272.
Shōshtar, 127, 220—21.
Siāsetnāmeh, 66, 68, 72, 335, 377, 406, 414.
Sieg, 48.
Siegling, 48.
Silzibul (comp. Sindjibū), 373.
Simon Barṣabba'ē, 144, 267.
Simplicios, 428.
Sind, 373.
Sindjibū, 373, 380.
Singare, 128, 236, 238, 374.
Sinimmar, 269, 456.
Sīrāf, 165.
Sīr-sūr, 175.
Sīs, v. Sisinnios.
Sisanabrūh, 104.
Sisinnios, Sīsin, Sīs, 182, 193, 199 sq.
Sistan, 28, 102, 105, 501, 507.
Sitānandagh, 341.
Siyaru'l-mulūk, 59.
Siyāsīdjīn, Es-, 369.
Siyāvush, arteshtarānsālār, 131 sq., 343 sqq., 355 sqq., 505, 512.
Siyāvush, jurisconsulte, 77.
Smbat Bagratuni, 447.
Socrate Scholastikos, 75.
Sogdiane (comp. Sogd), 27, 47, 137, 138, 201.
Sogd, Sogdiens, 185, 369, 501; langue sogdienne, 47.
soie, 128.
Sōkhrā (Zarmihr), 104, 105, 294 sqq., 336, 362.
Sol invictus, 144.
Soleil (dieu), 143 sqq., 157 sqq., 437.
Sophia, 42.
sōrābhagh, 478.
Sōshyans, «le Sauveur», 148.
Sōshyans, théologien zor., 55.
Sotèr, 42.
ṣoufisme, 43.
Sozomène, 75, 268.
spādhapati, 104.
Spāhān (comp. Ispahan), 138.
spāhbadh, 99, 104, 130 sq., 138, 207, 336, 341, 370, 371 sq., 402, 507, 518 sqq.
spāh-dādhvar, 300.
spāhsālār, 375.
Spandarmadh, jour, 176; mois, 176 sqq.
Spandiyādh, famille, 104 sqq., 278.
sparapet, 104.
spēdh-pāk, 478.
Spəništa, 146.
spənta, 32.
Spənta Mainyu, 32, 34.
Spiritus Vivens, 185.
Splenditenens, 185.
Sprengling, M., 51—52, 161.
Sraosha, 31, 33, 34.
sraošavarəz, srōshavarz, 163.
Srōshāv, 183.
srōshavarzdārīgh, 289, 300, 312.
Ssu-pin, 384.
Stakhr, 66, 86, 90, 93, 160, 167, 212, 340, 506 sq.
Statéira, 324.
Stein, Aurel, 181.
Stein, E., 352, 369 sq., 373, 518 sqq.
stēr (statère), 54.
stōrbān, 395.
stōr-bezhashk, 215.
Sūdhghar-nask, 163.
Sughdabīl, 369.
Sūkhteh, 466.
Su-la-sa-t'ang-na, 384.
Su-li, 384.
Sulpicius Severus, 75.
Sumai, 449.
Suq-el-Ahwāz, 227.
Sura, 38, 379.
Sūrēn, famille, 18, 20, 25, 26, 28, 103 sqq., 131, 139, 239 sq., 355.
Sūrēn, dastvarhamdādh, 289.
Sūrēn Pahlav, 114.
Sūr sakhvan, 100, 113, 114, 120, 522.
Sūs, Suse, 127, 252, 267, 507.
Susiane (comp. Ahvāz), 87, 106, 127, 137, 198, 199, 227, 267, 268, 307, 353, 370, 418.
Syncrétisme, 35 sqq.

Synkellos, 76.
Syrie, 39, 129, 225, 266, 386, 448; langue syrienne, 49, 190; sources syriennes, 80 sqq.

T.

(ϑ = th).

Ṯa'ālibī, 62, 69, 70, 71, 335, 344, 345, 351, 379, 382, 402, 417, 452, 463, 464, 465, 466, 473 sqq., 484, 503, 508.
Ṭabarī, 67, 71, 89, 104 sqq., 112, 115 sqq., 130, 131, 132, 136, 235, 269 sq., 278, 303, 335, 340, 342, 349, 351, 363, 369, 372, 381, 400, 405, 414 sqq., 441, 442, 464, 492, 496, 503.
Ṭabaristān, 63, 73, 138, 353, 507.
Ṭabṣiratu'l-'awāmm, 73, 340.
Tadjāribu'l-umam, 362.
tagharbadh, 394.
Tāghnāmagh, 66 sqq., 72.
Tahm-Hormizd, marzbān, 410.
Tahm-Khusrō, 410.
Tahm-Shāhpuhr, 236, 241, 410.
Tahm-Yazdgard, 289, 410.
ṭaīlasān, 508.
Ṭaiy, tribu arabe, 452.
tākdēs, v. takht ī tākdēs.
Takhmōrubh, 164.
Takht-e-Suleïmān, 166.
takht ī tākdēs, 466 sqq., 486.
Tālakān (Ṭālaqān), 287, 293, 501.
Talmoud, 38.
tambūr, 484.
Tamuréens, 347, 352.
Tanbīh, v. Kitābu't-tanbīh.
Tansar, 62, 120, 130, 141 sq.; lettre de, 61 sqq., 98, 99, 101, 132, 167, 263, 305, 318, 330, 357, 362, 364, 371, 377, 434, 519.
Tan-Shāhpuhr, 144, 410.
Tanukh, 275.
tanūrīgh, 207.
tapis, tapisserie, 474; tapis de printemps 474, 506.
Ṭāq-e-Bostān, 52—53, 145, 254 sqq., 454, 457 sqq., 469 sqq., 483.
Ṭaq-e-Kesrā, 386, 389 sqq., 504 sq.
Ṭaqizadeh, 171.
Tarim, bassin de, 127.
Ṭarkhān (de Samarcande), 501.
Ṭavadia, 100, 146, 338, 436, 524.
Tchahār maqāleh, 133, 406.
tchang, 483 sq.
tchatrang, v. échecs.
Tchehel Sutūn, 457.
Tchihrdādh-nask, 156.
Tchinvat, pont, 147.
Tchōls, 287, 289, 369.
Tchuarqapu, 456.
Tedesco, 46.
temples du feu, 119, 146, 160 sqq.
Temps, v. Zurvān.
Terdat, 233, 235.
Terre de Lumière, 183, 189.
Tēspōn (Ctésiphon), 384.
tétrades, 152 sqq.
Théodore bar Kōnaī, 82, 150 sqq., 180, 184 sqq., 200.
Théodore de Mopsueste, 75 sq., 150, 286.
Théodoret, 75, 272, 307.
Théodose II, 127, 270, 281.
Théophane, 76, 353 sqq., 467, 469, 494.
Théophylacte Simokatta, 76, 107 sqq., 158, 260, 398, 462, 443, 444, 445.
Thomas Artsruni, 79.
Thomas de Marga, 81.
Θwaša, 149, 155.
Tiāmat, 96, 184.
Tigrane le Grand, 22.
Tigranokerta, 239.
Tigre, le, 218, 234, 242 sqq., 396, 492.
Timothée, bastagar, 359 sq.
Tīr, jour, 173; mois, 173.
Tīraghān, 173.
tīrbadh, 132.
Tiridate d'Armenie, 21, 77.
Tirmidh, 501.
Tirmidh-shāh, 501.
tissage, 471 sqq.

Tištrya, 35.
Titus de Bostra, 180.
Tokhares, Tokharistan, 28 sqq., 288, 502, 507; langue tokharienne, 48.
toparques, 22, 102, 522.
Tous, Tūs, 108, 138, 168, 273, 507.
Traité des Géants, 198.
Trajan, 26.
Trebellius Pollio, 74.
Trésor de vie, 199.
trésors de Khusrō II, 465 sqq.
Troisième Envoyé, 186, 189.
tsiganes, 277.
Tuen-huang, 200.
Turān, 89, 138.
Turcs, 65, 110, 280, 373, 380, 442, 444 sq., 509.
Turfan, 17, 45 sqq., 199, 200 sqq.
Turkestan chinois (comp. Turfan), 44 sqq., 205, 257.
Turushka, 256.
Tūs, v. Tous.
Tyre Danebod, 463.

U.

'Udaïb, el-, 415.
'Ulamā-ye-islām, 152.
Umm-es-Sa'atir, 389.
Uranios, 428.
urine du bœuf, 145.
Urvāzišta, 146.
'Uyūnu'l-akhbār, 62, 66, 416.
'uẓamā, el-, 111.

V, W.

Wachtsmuth, 389.
Vahan, le Mamikonien, 295.
Vahārdjashn, 174.
Vahār ī Khusrō, 474.
Wahb-el-Lat, 225.
Vahishtābādh-Ardashēr, 96.
Vahman (Vohu Manah), 186.
Vahman, mois, 175.
Vahman Yasht pehlvi, 335.
Vahmana (d'Abiverd), 501.
Vahrām, feu, 146, 159, 162.
Vahrām I, 52, 102, 197, 226—27, 228.
Vahrām II, 102, 137, 182, 227 sq.
Vahrām III, 52, 102, 228, 231.
Vahrām IV, 66, 102, 253 sqq., 269.
Vahrām V Gōr, 103, 108, 114, 118, 123, 124, 126, 137, 166, 263, 270, 274—82, 294, 311, 316, 371, 373, 408, 412, 417, 506.
Vahrām VI Tchobēn, 69, 105, 166, 324, 443 sqq., 476, 505, 512 sq.
Vahrām, spāhbadh, 294.
Vahrām, fils d'Ādhurgundādh, 351, 382.
Vahrām, fils de Yazdgard III, 508.
Vahrām, jurisconsulte, 57.
Vahrām-Gushnasp, père de Vahrām VI, 443.
Vahrāmshādh, jurisconsulte, 57.
Vahrām Tchōbēn-nāmagh, 69 sqq., 446.
Vahrīz, marzbān du Yémen, 139, 368, 373, 409 sq.
Vahrīz (Bōē), 337.
Vahuburz, 85.
Vakhtang, 110.
vakīl-e-dār, 525 sqq.
Valakhsh (Volagase), 65, 87.
Valarshak, 21 sqq.
Valāsh, roi sassanide, 295—97, 347, 349 sqq., 402, 477.
Valāshābādh, 388 sq.
Waldschmidt, 181, 183 sqq.
Valens, empereur, 239.
Valentin, Valentiniens, 41, 267.
Valérien, empereur, 74, 220 sqq.
Van ī yudh-bēsh, 457.
var ī garm, 304; var ī sard, 304 sq.
varāz, 394, 410, 501.
Varāz (de Nisā), 501.
Varāzagh, 108, 277.
Varāzān (d'Hérat), 501.
Varāz-bandagh (de Ghartchistan), 501.
Varazdat, 240.
Varāz-Pērōz, 410.
Varāz-Shāhpuhr, 410.
vardabadh, 120.

Vardāna, 501.
Vardān-shāh, 501.
Vārəγna, 229.
Varhrān (comp. Vərəθraγna, Vahrām), 159.
Varhrān, feu, v. Vahrām.
var-sardār, 305.
Varshtmānsar-nask, 121, 324.
Varuṇa 31.
varthraghnīghān khvadhāy, 208.
Vasag de Siunik, 287 sq.
vasht, 210.
vāspuhr, 100, 103 sqq., 259.
vāspuhr ī Sāsānīghān, 105.
Vāspuhraghān, 109, 123.
vāspuhraghān āmārkār, 108, 123.
Vaspurakan, 100.
vāstryō fšuyant-, 98.
vāstryōshān, 98.
vāstryōshānsālār, 99, 108, 122 sqq., 280, 394, 451.
vāstryōshbadh, 99, 122, 136, 265, 519 sqq.
Vatche, 25.
Vātfradhāt, 85.
vāy, 155.
Vāyayāvār, jurisconsulte, 57.
vayu, 155 sqq.
vāzārbadh, 129.
vazīrbadh, 136.
Vāzišta, 146.
Vēdh-Shāhpuhr, mōbadh, 118.
Vēghard, 112.
Vēh-Antiokh-Khusrō, 386.
Vēh-Ardashēr, 95, 384 sqq., 493.
vēh-dēn, 338.
Vēhdēn-Shāhpuhr, 288.
Vēh-Hormizd, jurisconsulte, 57.
Vēh-Mihr-Shāhpuhr, 282.
Vēhpanāh, 57, 120.
Vēh-Shāhpuhr, 360.
Vēh-Tan-Shāhpuhr, 410.
Vendidad, 36, 145, 305, 335, 342, 491.
Vérennien, 242.
Vərəθraγna, 31, 35, 153, 157, 229.
vərəzənā-, 15.
Vertes, 209, 245 sqq.
Vēs et Rāmēn, 304.
Wesendonk, 181, 182, 192.
West, E. W., 56, 516.
vêtements, 473.
vidēvdādh, v. Vendidad.
Vierge(s) de Lumière, 186, 189.
vihāras, 44.
vihēžaghīh, 171.
Wikander, 330.
Vīn, 369, 373, v. Zīn.
vīn, instrument de musique, 484.
Vindōē, oncle de Khusrō II, 104, 109, 444 sqq.
vins, 479.
Vima-Kadfisès, 29.
vis-, vīs-, 15, 16.
visbadh, 17, 18, 100.
Vishtāspa, Vishtāsp (comp. Kavi V.), 166, 264, 527.
vispuhr, 100.
vispuš, 100.
Vistahm, spāhbadh, 130, 274, 410, 520.
Vistahm, oncle de Khusrō II, 104, 109, 444 sqq.
vitaxes, 137.
vizīdhaghān, 193.
Vohufryāna, 146.
Vohu Manah (comp. Vahman), 32.
Volagase I, 21, 38.
Volagase III, 38, 39.
Volagase IV, 86.
Vram-Shapuh, 254.
Wusun, 28.
vuzurgān, 100, 110, 111.
vuzurg-framadhār, 99, 114 sqq., 130, 136, 265 sq., 271 sqq., 352, 411, 412, 519 sqq.
Vuzurgmihr, 57, 115, 487, 524 sqq.
vzurg-hrama[na]tar, 114.

X.

Xerxès, 209.

Y.

Yabghu, 502, 507.
Yahballāhā, 271.

Ya'qūbī, 63, 69, 71, 112, 114, 119, 197, 265, 335, 519 sqq.
Yāqūt, 73, 418, 466.
Yarbū', 109.
Yashts, 31 sqq., 84, 144, 170, 165, 321.
Yaϑā ahū vairyō, 142.
Yazd, ville, 160.
Yazdān, 260.
Yazdān āfrīdh, 484.
Yazdēn, 123, 451 sq., 490 sqq.
Yazdgard I, 107, 110, 111, 170, 263, 265, 269 sqq., 302 sq., 355, 396, 405, 409, 520.
Yazdgard II, 114, 143, 144, 162, 263, 265, 282—89, 303, 309, 313, 521.
Yazdgard III, 61, 106, 108, 499 sqq.
Yazdgard, premier secrétaire, 134.
Yazd-Gushnasp, 139, 274, 520.
Yémen, 65, 138, 368, 370, 373 sq.
Yen-tsai, 29.
« Yeux » du roi, 130.
Yim, 164, 169, 176.
Yuétchi, 28 sqq.
Yuvānōē, 134, 400.
Yuvanyim, jurisconsulte, 57.

Z.

Zāb, 241.
Zabargān, 382.
Zādhān-Farrukh, chef de la garde, 450.
Zādhān-Farrukh, grand seigneur, 498.
Zādhōē, padhghōspān, 363.
Zādhōē, chef de la domesticité, 500.
Zādōē ibn Shāhōē el-Isfahānī, 60.
Zagmuk, 172.
Zahīru'd-dīn el-Mar'ashī, 73, 336.
Zāmāsp, v. Zhāmāsp.
zamb, 487.
zan, 330; zan ī pādeshāyīhā, 322; zan ī tchaghārīhā, 323.
Zanandagh, 341.
Zand (comp. commentaires de l'Avesta), 54 sqq., 143, 303, 322, 417.
zandīk, 346.
zang, 483.
zantu-, 15.
zaotar, 122, 163.
Zaradès (Zoroastre), 150.
Zaradès, 339.
Zaradusht, fils de Khvarraghān, 337 sqq.
Zaradusht, fils d'Ādhurbadh, 57.
Zaradusht, mōbadhān mōbadh, 443.
Zaradushtaghān, 332 sqq.
Zarathushtra, v. Zoroastre.
Zarathushtrōtum, 421.
Zarēr, frère de Pērōz, 295.
Zarmihr (Sōkhrā), 294 sqq., 336, 348, 362, 520.
Zarōqār, Zarōkār, 152 sq.
Zarouam, 150.
Zawābī, Ez-, 520.
Zavrān, Zarvān, 382.
Zeinab, v. Zénobie.
Ζηκᾶς, 105.
Zendān, 455.
Zénob, 77.
Zénobie, 211, 225.
Zénon, empereur, 292, 298.
Zervān, v. Zurvān.
Zéus, 37, 92, 157.
Zhām, fils de Kavadh I, 354 sqq., 381 sqq.
Zhāmasp, 313, 347, 349 sqq.
Zhāmasp, jurisconsulte, 57.
Zhāyedān-Khusrō, 410.
zih, 405.
Zīk, Zikh, 105.
Zīn, 369, 373.
Zohhāk, 176.
Ζωχάση, 387.
Zonaras, 77.
Zopyros, 294.
Zoroastre, 32 sq., 40, 117, 148 sqq., 165, 166, 167, 183, 191, 256, 517, 527.
zoroastrisme, zoroastriens, 32 sqq., 116 sqq., 141—78, 437 sqq., 491 sqq., 515 sqq.
Zosime (Zosimos), 75, 105, 387.

Zotenberg, 71.
Zrang (comp. Drangiane), 138.
Zrvan (akarana), voir Zurvān, 154.
Zunbīl, 501.
Zurvān, 37, 149 sqq., 183, 184, 435, 437; Z. akanāragh, 153; Z. dērang-khvadhāy, 153.
zurvanisme, zurvanistes, 149 sqq., 435 sqq.
Zurvāndādh, fils de Mihr Narseh, 116, 120, 278, 280.
Zurvāndādh, jurisconsulte, 57.
Zurvāndādhān, 278.
zyānagh, 330.

ERRATA.

p. 57, l. 8: Zāmāsp,	lire: Zhāmāsp.
p. 66, l. 4: Pēshīnaghānnamagh,	— Pēshēnaghānnāmagh.
p. 73, l. 1: Warawīnī,	— Varāvīnī.
p. 103, n. 6: Karin,	— Kārin.
p. 124, l. 1: ganzvar,	— gandjvar.
p. 135, l. 5: Ganz-āmār-dibhēr,	— Gandj-āmār-dibhēr.
p. 141, n. 1, l. 2: Tandis que etc.	— Les notices concernant l'Avesta achéménide sont certainement apocryphes. Pour le reste, la tradition est probablement en partie légendaire. Comp. l'Excursus I.
p. 142, n. ; 215, l. 17; 465, l. 13; 486, l. 11 et 12: ganz,	— gandj.
p. 142, n.: Ganzak,	— Ganzak (Gandjagh).
p. 176, l. 4: Zohhāk,	— Zohhāk.
p. 278, n. 2: selon la traduction arabe, ajouter:	de la phrase néo-persane.
p. 289, l. 13: métropolitain,	lire: métropolite.
p. 316, l. 6: Zāmāsp,	— Zhāmāsp.
p. 436, l. 4; 437, l. 31: Shkand-gumānīgh-vizar,	— Shkand-gumānīgh-vizhar.
p. 485, l. 8, l. 23, et n. 6: lahn,	— lahn.
p. 501, l. 16—17: Bokhār-khvadhav,	— Bukhār-khvadhāv.
p. 501, n. 5: khvadhav.	— khvadhāv.

conjecturale est la forme ایرانمازغر ; les manuscrits ont: ایرانمازعر et ایرانمازعر .

De toute évidence, il y a contradiction entre le commencement de cet extrait, où il s'agit du d i b h ē r, de V u z u r g m i h r et du n ā ī b, et la suite, où les trois dignités en question sont mentionnées une à une avec indication de leurs compétences respectives après la réforme introduite par Khusrō I; les trois hautes charges sont celles du d i b h ē r, du ... d h ā r (كليدار , وكليدار [1]) et du n ā ī b.

L'émendation nécessaire se présente d'elle même. Dans la triade dibhēr, Vuzurgmihr, nāīb, le nom de Vuzurgmihr (persan Buzurdjmihr), mentionné précédemment, s'est glissé une seconde fois dans le texte; au lieu de دبیر بزرجمهر nous lirons دبیر بزرگ d i b h ē r ī v u z u r g (= dibhērān mahisht, Ērān-dibhērbadh?). Il faut donc corriger ainsi: dibhēr ī vuzurg, [nighīrīdhār] et nāīb. Quant à ce dernier, qui était le substitut du vézir, il est dit que « nous », c.-à-d. les contemporains de l'auteur du Fārsnāmeh ou de l'auteur de l'ouvrage plus ancien dont il a tiré sa notice, l'appelons, vakīl-e-dār (?), et qu'en pehlvi on l'appelait ایرانمازعر , ایرانمازعر. A ces variantes nous pourrons comparer المردمارعد chez Ya'qūbī[2] et ایرانمارعر , « substitut du vuzurg-framadhār », chez Ibn Miskawaïhī[3]. D'après la description des fonctions du nāīb dans notre texte (« le nāīb avait la surveillance des revenus et des affaires financières »), je suppose qu'il se cache derrière toutes ces formes corrompues un *Ērān-āmārkār*, « préposé comptable de l'empire »[1].

[1] M. J. C. Tavadia, dans une lettre, propose la leçon *nighīrīdhār* (pehlvi ...), conjecture convaincante à mon avis. M. Tavadia fait observer, que pour l'ī long du thème le pazend a, tout comme le persan, une voyelle brève. Quiconque connaît l'ambiguïté de l'écriture pehlvie saura que, si le mot pehlvi a été écrit sans ī, il peut être lu وكليدار .

[2] Éd. Houstma, I, p. 203.

[3] Tadjāribu'l-umam, ed. Le Strange et d'autres (Gibb Memorial Series VII), I, p. 53. C'est à M. Mojtabā Minovi que je dois le renvoi à ce passage.

Ces émendations faites, nous traduirons le passage de la manière suivante: « Malgré toute la grandeur [d'esprit] et la sagesse de Vuzurgmihr, qui était son vézir, Anōsharvān arrangea les compétences de son ministère de telle façon, que le grand dibhēr, [le nighīrīdhār] et le substitut pouvaient avoir libre accès auprès du roi. Ce substitut, nous l'appelons [de nos jours] vakīl-e-dār (?), et en pehlvi on l'appelait Ērān-āmārkār, et il remplace le ministre. Tous les trois étaient les employés de KhusrōAnōsharvān, étant sous les ordres de son ministre Vuzurgmihr; mais le ministre n'avait le droit de nommer personnellement aucune de ces trois personnes. Et, d'après le plan d'Anōsharvan, le [g r a n d] d i b h ē r avait la charge de communiquer en secret à Anōsharvān toutes les finesses des lettres de réponse qu'il adressait aux grands et aux puissances étrangères, et qui devaient être lues [par ceux-ci][2]; le n i g h ī r ī d h ā r avait à faire des rapports oraux exacts de tout ce qui se passait de bon et de mauvais et d'ouvrir la voie des mesures recommandables, et le substitut (c.-à-d. l'Ē r ā n - ā m ā r k ā r) avait le soin des revenus et des affaires financières. Ces trois personnes étaient des hommes de naissance noble, intelligents, savants, éloquents et doués d'un jugement sain ».

Cependant, cette restitution du texte du Fārsnāmeh ne nous ramène pas encore, je crois, aux termes de l'original pehlvi auquel remonte en dernier lieu l'extrait en question. Je ne doute pas que, dans l'original pehlvi, il n'a pas été question de Vuzurgmihr, mais du vuzurg-framadhār[3]. Ce sont les compétences du vuzurg-framadhār que Khusrō I a diminuées en adjoignant à celui-ci trois autres grands dignitaires, nommés par le grand roi en personne.

[1] Indépendamment de moi, M. Minovi a lu ce titre de la même manière (communication par lettre).

[2] Voir p. 132 sqq.

[3] Cette hypothèse est corroborée par deux passages du Fārsnāmeh. P. 97, l. 16 sqq. (voir ci-dessus, p. 411—12), l'auteur dit en décrivant l'ordre des grands dignitaires dans la présence du roi (avant la réforme en question?), « d'après les āyēns de la cour d'Anōsharvān », que « devant le trône [de Khusrō] il y avait une chaise d'or, sur laquelle était assis Buzurdjmihr, et plus

M. Stein, en commentant ce texte dans son compte rendu (Le Muséon, 1940, p. 131—32), dit avec raison qu'il n'indique pas que Khusrō I ait diminué les compétences du vuzurg-framadhār au profit de trois autres ministres[1], mais seulement qu'il s'est réservé le droit de nommer lui-même trois hauts fonctionnaires subordonnés au vuzurg-framadhār, et qu'il leur a octroyé la faculté de lui soumettre directement des rapports et des suggestions, tout en les maintenant dans le cadre du ministère dont ils faisaient partie. A l'avis de M. Stein, le « substitut » aurait été quelque chose comme sous-secrétaire d'État, et dans « le grand dibhēr » il ne veut pas voir l'Ērān-dibhērbadh (qui correspond à peu près au questeur du Palais Sacré en même temps qu'au primicerius notariorum du Bas-Empire), mais « peut-être une espèce de magister memoriae ou epistolarum, ne ressortissant pas en Perse au « maître des offices » (astabadh), mais au vuzurg-framadhār ». Quoi qu'il en soit, M. Stein insiste lui-même sur ce fait, qui est l'essentiel, que le passage du Fārsnāmeh montre que l'affaiblissement de la charge de vuzurg-framadhār, « après l'amputation que ses compétences avaient subie sous Kavādh I, s'est poursuivi sous Khusrō I, mais cette fois à l'intérieur de ses services ».

La dignité de vuzurg-framadhār, cependant, n'a jamais été abolie, comme le voulait W. Barthold[2].

bas était la chaise du mōbadhān mōbadh, et au-dessous de celle-ci étaient un certain nombre de chaises pour les marzbāns et les grands ». Comme il est question ici de chaises occupées par les titulaires des premières dignités, les noms individuels de ces titulaires étant sans importance, le nom du vézir Buzurdjmihr, qui, d'ailleurs, n'appartient pas à l'histoire, a remplacé, le mot buzurdjfarmādār ou buzurgfarmāy (vuzurg-framadhār). L'autre passage, qui est encore plus décisif, se trouve p. 48, l. 20—p. 49, l. 1 (dans la description du règne du roi Vishtāsp, protecteur de Zoroastre, l'origine des institutions de la dernière période de l'époque sassanide étant rapportée à ce temps glorieux): « On appelait le vézir buzurgfarmāy, et le vézir avait un substitut digne de confiance, qu'il envoyait au roi chaque fois qu'il s'agissait de prononcer un discours et de lui présenter une affaire importante, et ce substitut, on l'appelait ايرانهازغر (var. ايرانهازعر) ».

[1] J'avais voulu y trouver l'explication de l'expression « les ministres » dans les Murūdj de Mas'ūdī.

[2] Zeitschrift für Assyriologie, t. 26, p. 259 sqq.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

'Abbāssides, 133, 391, 393, 514.
'Abdā, évêque chrétien, 272.
'Abdīshō', évêque chrétien, 312.
Abel, Abelean, 22.
ābərət, 163.
Ābhān, mois, 170.
Abhāktar, 352.
Abharagh, théologien zor., 55.
Abharsām, 107, 114.
Abharshahr, 87, 108, 138, 139, 196, 220.
Abharvēz, v. Khusrō II.
ābh ī kāmagh, 478.
Ābhrīzaghān, 176.
Abiverd, 501.
Abkhazes, 369.
Ābruvān, 105.
Abū'l-Faradj, v. Barhebraeus.
Abū'l-Fidā, 70, 319, 335, 377, 513.
Abū'l-Ma'ālī, 73, 202.
Abū Mūsa, 507.
Abyssins (comp. Éthiopiens), 370.
Acace, catholicos, 291 sq., 297 sq.
Acace, évêque d'Amida, 293.
Achéménides, 15, 16, 17, 18, 26, 35, 48, 59, 93, 109, 129, 130 155, 206, 209, 299, 324, 370, 409, 447.
Acta Archelai, 180, 195.
Actes des conciles, 81.
Actes des martyrs, 82, 267 sqq., 299 sqq.
Actes de Thomas, 39.
adab, 72, 379.
Adam, 42, 188.
Adam Lumière, 185, 187.
Addā, 196.
ādharpati, ādharpāyī, 520.
Ādhur, dieu, 146, 158 sq., 162.
Ādhur, jour, 174; mois, 170, 174.
ādhurān, 162.
Ādhur-afrōzgard, srōshavarz-dārīgh, 289.
Ādhur-afrōzgard, frère de Shāhpuhr II, 313.
Ādhur-Anāhidh, 226.
Ādhurbadh, mōbadh, 360.
Ādhurbadh ī Mahrspandān, 57, 118, 142, 304.
Ādhurbadhghān-āmārkār, 123.
Ādhurbōzē, 273.
Ādhur-Burzēn-Mihr, feu, 164, 165, 167.
Ādhurdjashn, premier, 173; second, 174.
Ādhurdjūy, 165.
Ādhur-Farnbagh, feu, 164 sqq., 176.
Ādhur-Farnbagh, Iranien noble, 272 sq.
Ādhur-Farnbagh-Narseh, theologien zor., 55.
Ādhur-Farrughbagh, mōbadh, 360.
Ādhurfarrwā, 164.
Ādhurgundādh, 351, 382.
Ādhur-Gushnasp, feu, 118, 142, 164 sqq., 448, 469.
Ādhur-Hormizd, théologien zor., 55.
Ādhur-Hormizd et Anāhēdh (polémique de), 82, 150 sqq.
Ādhur-khvarrā, 165, 176.

Ādhur-khvash, 167.
Ādhur-Mihr, mōbadh, 360.
Ādhur-Narseh, 233.
Adiabène, 102, 312.
Adib, 196.
adoption, 331 sqq.
Adragh, 508.
᾿Αδρασταδαρανσαλάνης, 126.
Aēshma, 34.
aēθrapaiti, 119.
Afraat, 82, 267, 298.
Afrāsiyāb, 156; trésor d', 466.
Āfrōgh, théologien zor., 55.
Afshīn, 501.
Agathange (Agathangelos), 77, 103.
Agathias, 36, 76, 117, 131, 145, 209, 324, 335, 337, 345, 348, 349, 351, 378, 396.
Agathocle, 43.
agriculture, 123, 321 sq.
Ahmad ibnu'l-Faqīh, 472.
Aḥiqar, 57.
aḥlu'l-buyūtāt, 110 sq.
Ahriman, 34, 147 sqq., 151, 177.
Ahura, Ahura Mazdāh (comp. Ōhrmazd), 31 sqq., 146.
Ahvāz (comp. Susiane), 87, 127.
airyaman-, 15.
Aka Manah, 34.
Aka Mainyu, 32, 34.
Akhshunvar, 294.
akhtarmār, 396.
akhtarmārān-sardār, 396
ākhur-āmār-dibhēr, 135.
akhvarbadh, 395.
Akinian, P. N., 78, 79, 284, 286.
᾿Αλαμούνδαρος ὁ Σακκίκης, 361,
Alains, 29, 63, 239, 369, 371, 415.
Alān, 29.
alano-khazare, marche, 139.
Albanie, Albans, 101, 209, 238, 241 sqq., 285.
Alburz, 127.
Alexandre le Grand, 16, 27, 113, 206, 465.
Alexandre de Lycopolis, 180.
Alexandrie, 447, 465.
Alfaric, 181, 205.
ʿAlī, calife, 506, 508.
alphabet manichéen, 199.
Amahrspand (comp. Aməša spənta) 145, 158, 169, 184, 186.
āmārkār, 123.
ambāragh, 215.
ambard-kēš, 122.
ambassadeurs, 414 sq.
Amərətāt, 32.
Aməša spənta, 32 sqq., 145.
Amestris, 324.
Ami des Lumières, 185, 189.
Amida, 127, 238, 240 sqq., 296, 346 sq., 352.
Ammien Marcellin, 74, 101, 127, 137, 208 sqq., 236 sqq., 240 sqq., 384, 511.
ʿAmr ibnʿAdī, 201.
Amoraïm, 38.
Amu, 196.
an zoroastrien, 169 sqq.
Anaghrān, 158, 159.
Anāhīdh, comp. Anāhitā; temple d'A., 86, 166.
Anāhitā 31, 35, 37, 231, 255, 460.
Anastase, empereur, 348, 352.
Anastase, ambassadeur byzantin, 380.
Anatole, général romain, 281, 512.
andarz, 57, 68, 72, 431 sqq.
andarzbadh, 99, 135.
andarzbadh ī vāspuhraghān, 135.
andarzgar, 358 sqq.
Andarz ī Ādhurbadh ī Mahrspandān, 57, 431 sqq.
Andarz ī Khusrō ī Kavādhān, 57, 431 sqq., 496.
Andarz ī Ōshnar, 58, 431 sqq.
andēmānkārān-sardār (-sālār), 395.
Andersen, conte d', 219.
Andimishk, 307.
Andmishn, 307.
Andreas, F. C., 45 sqq., 50, 85, 102, 104, 180, 181, 427.
annales officielles des Sassanides, 59, 76.
Anonyme de Guidi, 81, 445, 451 sq., 490, 492, 494 sqq.
anōshagh bavēdh, 401.

anōshagh-ruvān (Anōsharvān), 363.
Anōshaghzādh, 383, 426.
Anōsharvān, v. Khusrō I.
Anpartkʿash, 122.
Aŋra Mainyu, 32 sqq.
Antioche, ville, 39, 249, 372, 386 sq., 447.
᾿Αντιόχεια Χοσρόου, 386.
Antiochos I de Commagène, 38, 149, 157, 158, 256.
Antipater, 113.
Antonius, transfuge romain, 243.
Anushbard, 307 sqq., 349.
Aorses, 29.
Aparnes, 220.
Apollon, 37, 157.
aptakhshā, 102.
Arabes, 87, 119, 128, 235, 281 sqq., 347, 352, 492, 500 sqq.; sources arabes, 59 sqq.
Arabie Heureuse, 128.
Arabsun, inscription d', 158.
Arachosie, 28, 43, 137.
araméenne, langue, 48.
Arāyishn ī khvarshēdh, 486 sq.
Arbèle, Arbal, 39, 271.
Arcadius, 355.
Architecte, v. Grand Bān.
Ardāy Vīrāz, 55, 121, 296, 324, 431 sqq.
ardang, 202, 205.
Ardashēr I Pābhaghān, 51, 63 sqq., 86—96, 97 sqq., 107, 114, 118, 120, 128, 134, 141, 160, 161, 162, 166, 168, 218 sq., 258, 264, 266, 362, 371, 377, 402, 405, 408, 487.
Ardashēr II, 64, 102, 110, 145, 253 sqq., 268 sq., 312.
Ardashēr III, 395, 497.
Ardashēr, fils d'Ardashēr I, 87, 102.
Ardashēr-Khvarreh, 94, 96, 105, 118, 278.
Ardashes, 104.
Ardavān (Artaban V), 86 sqq., 92, 97, 178.
Ardavān le Rouge, 404.
Ardavān, missionnaire manichéen, 196 sq.
Arədvī-sūrā Anāhitā (comp. Anāhitā), 31, 35.
Arès, 37, 152.
Argabadh, 86, 107 sqq., 114, 206, 271.
argenterie, 479 sqq.
Aria, 137.
Ārmaitī, 32 sq.
armée, 130 sqq., 206 sqq., 367 sqq.
Arménie, Armeniens, 21 sqq., 77 sqq., 89, 101, 102, 131, 137 sq., 146, 199, 210, 218, 227, 233 sqq., 236, 238 sqq., 253 sq., 274 sq., 283, 287 sq., 293, 295, 307, 348, 369, 395, 445, 448, 506; sources arméniennes, 77 sqq.
Arradjān, 168, 418.
Arran, 139.
Arsace, 165.
Arsacides, 15 sqq., 38 sqq., 49, 83 sqq., 103, 104, 165, 182, 206, 207, 220, 258 sq., 266, 353; familles arsacides, 103 sqq.
Arsane, 233.
Arshak, 23, 24.
Arshak III, 238, 251 sq., 307 sq.
Arshavir, 104.
Ārši, 28.
Artaban III, 26.
Artaban, Artabannes, 105, 251 sq.
Artabides, 107.
Artagers, 238.
Artagnes, 37.
Artakhshatr (rois de Perside), 84, 86.
Artang, v. ardang.
Artashēs, fils de Vram-Shapuh, 281.
Artaxata, 128.
Artaxerxe II, 324.
artēshtārān, 98.
artēshtārānsālār, 131 sq., 280, 352, 355.
Artēshtāristān, 215 sq.
Arvastān (Bēth ʿArbāyē), 313.
Arya, Aryens, 15, 29, 111.
Arzanène, 239.
Arzhang, v. ardang.
Arzn, 22.

Aša, 32.
ašavan, 34.
Asaak, ville, 164.
asāwīrāt, 265.
Asfanabr (voir Aspānbar), 386.
aṣhāb-e-ṯuġūr, 371.
Ashaqlon, 187.
Ashōqār, Ashōkār, 152 sq.
ashrāf, al-, 111.
ashtapadh, 487.
Asie Mineure, 16, 37, 39, 40, 447, 448.
āsnatar, 163.
Aši, 31, 33.
Aśoka, 43.
Asolik, 79.
aspabadh, 108 sq.
Aspabadh, haut fonctionnaire, 280.
Aspabar, 104.
Ἀσπαβέδης, 104
Aspādh-Gushnasp, v. Gushnasp-Aspādh.
Aspahapet, 104.
Aspāhbadh, famille, 103 sqq., 108, 444.
Aspānbar, 386, 389, 390.
asparapet, 104.
Ἀσπεβέδης, Ἀσπίβετος, Ἀσπενίδης, Ἀσπίτιος, 104.
Aspebedes (Aspahbaḍh), beau-frère de Kavādh, 336, 354, 382.
āsravān, 98.
Āsrēshtār, 187.
Assyrie, 137.
astabadh, 136, 352, 521.
Astaouène, 165.
Astōviδōtu, 342.
Astrābādh-Ardashēr, 96.
Astvidhāt, 342.
asuras, 31.
asvārāghān, asvārān, 207, 265.
asvārān-sardār, 368.
Ātar, 146.
ātash-āmār-dibhēr, 135.
Ātash-nyāyishn, 163.
Athéné, 37.
āϑravan-, 98, 116.
Atossa, femme de Cambyse, 324; femme d'Artaxerxe II, 324.
ātravaχš, 163.
Atropatène(comp. Azerbéïdjan), 117.
Auditeurs, 193 sqq.
Augustin, Père, 180.
Aurélien, 210, 225.
Aurélius Victor, 74.
autels zoroastriens, 160 sqq.
Avesta, 30 sqq., 54 sqq., 98, 116, 121, 142 1qq., 163, 184, 215, 303, 321 sqq., 417 sq., 434, 437, 515.
avestique, langue, 36; écriture, 516.
Awfī, 62, 485.
Avidius Cassius, 95.
Avrangīgh, 486.
Avzūdh-khuramē [-Yazdgard], 410.
Āyandagh, 341.
āyēn, 25, 411, 525.
āyēnbadh, 300.
Āyēnnāmagh, 62 sq., 72, 217 sq., 318, 402, 416.
āzādhān, 100, 111 sqq., 140.
Āzādhmard, théologien zor., 55.
Āzādmard, garde du rideau, 406.
Āzādhsādh, mōbadhān mōbadh, 118.
Āzārmēdukht, 499 sq.
Āzarvindādh 382.
Azerbéïdjan, 87, 91, 123, 138, 139, 166, 219, 369, 375, 444, 445, 448, 506.
Azès, 28.

B.

Bāb wa'l-Abwāb, el-, 369, 415.
Babel (Babylon), 199.
Bābhaï, ostāndār, 139.
Bābhaï le Grand, 490; B. le Petit, 490.
Bābowaï, catholicos, 292.
Babylon, Babylonie, Babyloniens, 38, 43, 95, 172, 182, 197, 201, 266, 456, 489, 520.
Bachmann, 386.
Bactriane, 27, 28, 43, 89, 137, 209, 239.
Bāfarragh, mōbadh, 115, 167.
baga, bagh, 157, 260.
Bagdad, 95.
Bāgh ī shahryār, 486.

Bāgh ī Shīrēn, 486.
baghdēspānīgh, 129.
Bagh-nask, 324, 416, 418.
Bagratuni, 21.
Bahagh, mōbadhān mōbadh, 118.
Bahā'ullāh, 183.
Bahraïn, 101, 138, 235.
Bahrām, v. Vahrām.
Bahrām ibn Mardānshāh, 60.
Bailey, H. W., 8, 164, 479, 487, 517.
Bakht-āfrīdh, mōbadh, 360.
Βαλάαμ, 287.
Balāḏurī, 73, 369, 380, 393 sqq.
Balʿamī, 61, 70, 71, 178, 335, 398, 441, 464, 474, 476, 503.
Balāsh (Volagase III), 39.
Balkh, 445.
Balkhān, 287.
Bāmdādh, père de Mazdak, 340.
Bāmiyān, 44.
Bān, v. Grand Bān.
bānbishn, 103.
bānbishnān bānbishn, 226, 290.
Band-e-Kaisar, 220.
Bang, W., 181.
Barandagh, 341.
Bārbadh, 464, 484 sqq.
bar-baitā, 100, 111.
bārbudh, 484.
Bardesane, 41, 182, 190.
Bardesanites, 267.
barəsma, barəsman, 163, 256.
barəsmōgh-varīh, 305.
Barhébraeus, 81.
Bāriz, 369.
Barlaam et Yoasaph, 429.
Barmécides, 514.
Barm-e-Dilak, 230.
Barr, K., 427.
Barṣauma, évêque chrétien, 291 sqq., 297 sq.
Bar Simus, 191.
barsom, comp. barəsma, 251.
barsom-dān, 164.
Barthold, W., 514, 526.
Bartholomae, 56, 107, 303 sqq., 322 sqq., 330, 418.
Bārvar, 341.
Basilide, 41.
Baṣra, 96, 493.
Basset, R., 377.
bastager, 359.
Baṭai, évêque chrétien, 281.
Bath-Zebina (Zénobie), 225.
Batné, 127.
Baur, 180.
bavandagh, 338.
Bayānu'l-adyān, 73.
bazaghar, 269.
Bazanes, évêque chrétien, 360.
bazmāvard, 412.
bazpatit, 122.
Bazrangī, 86.
bdeashkh, 22, 102.
bē, 157.
Beausobre, 180.
Bēdokh, Bēdukht, 157 sqq.
Bēl, 37, 158 sqq.
Bélisaire, 368.
Béma, 198.
Benveniste, E., 21, 30, 120, 151, 154, 156, 193, 198, 229, 486, 487.
Bərəzisavah, 146.
Bēth Aramāïe, 138.
Bēth Darāïe, 139.
Bēth Garmaï, 289.
Bēth Lāpaṭ (Gundēshāhpuhr), 271.
Bēth Zabdē, v. Bézabdé.
Bēvarāsp, 176.
Bézabdé, 249, 268.
bidhakhsh, 22, 102, 137.
Bilauhar et Būdhāsaf, 429.
Bīrūnī, 61, 63, 72, 165, 170 sqq., 180, 183, 270, 331, 423.
Bīsutūn, 463, 476.
bitakhsh, v. bidhakhsh.
blanc-brillants, corps des, 275.
Blases (Valāsh), 349.
Bōē (Vahrīz), 337, 354.
Bōrān, 498.
Borboriens, 314.
Boshāt, 239, 240.
Bosusk, 204.
Bostān-e-Kesrā, 386.

Bouddha, 183, 196.
bouddhisme, 28, 30, 43 sq., 192, 201 sq.
Boukhare, 501.
bourreaux, 132.
Bousset, 41, 192.
Bozpayit, 122.
Bukhār-khvadhāv, 501, 555.
Bulsara, 325.
Bundahishn, 19, 56, 70, 117, 118, 147 sqq., 149, 164, 165, 168, 437.
Bundos 337 sqq.
Burhān-e-qāti', 485.
Burzōē, 58, 423 sqq., 429 sqq., 436, 439 sq.
Buzurdjmihr, v. Vuzurgmihr.
buzurgfarmāy (v. vuzurg-framādhār), 526.
Byzance, Byzantins, 128, 276, 280 sqq., 318, 346, 369, 372, 373 sq., 412, 426, 443 sqq., 447 sqq., 465, 498, 518 sqq.

C.

cadavres, traitement des, 36, 120, 245, 356 sq., 496.
Cadousiens, 209.
calendrier zoroastrien, 158 sqq., 168 sqq.
Callinique, 128.
Cappadoce, 158, 225.
Carmanie (comp. Kermān), 138.
Carus, 227.
Casartelli, 420 sqq., 427.
Cassandre, 113.
catholicos, 37, 270 sqq., 388, 426.
Caucase, 209, 239, 281, 285, 293, 348, 373, 448.
Celer, 336, 354.
Ceylan, 128.
Chalcédon, 448.
char de la lune, 175, 177, 468.
chasse, 316, 469 sqq.
Chavannes, 181.
chevaliers, 112, 368 sq.
chiliarche, 113.
Chine, Chinois, 29, 81, 127, 128, 129, 197, 318, 377, 412, 508.
Chionites, 101, 209, 236, 239, 241 sqq., 280, 293.
Chorasmie, Chorasmiens, 29, 65, 89, 138, 166, 170, 219, 371, 501.
chrétiens (comp. christianisme), 200, 266 sqq., 284, 297 sqq., 388 sq., 422 sqq., 426 sqq., 442, 488 sqq., 515 sqq.
christianisme, 37 sq., 191 sq., 266, 284.
Chronicon Paschale, 76.
Chronique d'Arbèle, 80, 209, 219.
Chronique d'Édesse, 80.
chronologie (comp. calendrier), 83.
Clemen, 77.
clergé zoroastrien (comp. église zor.), 116 sqq., 260 sqq., 426.
Coche, 387.
Colonne de la Gloire, 186.
Comisène, 104, 163.
Commagène, 38, 157.
commentaires de l'Avesta (comp. Zand), 54 sqq., 359, 417, 491.
commerce, 126 sqq.
communications, 127 sqq.
communisme, v. mazdakisme.
Confitéor des zoroastriens, 122; des manichéens, 200.
consensus communis, 303.
conservateur des annales royales, 136.
Constance II, 236 sqq., 246, 260.
Constantin le Grand, 235, 267, 347.
Constantinople, 271, 297, 448.
Corduène, 240.
Corpus juris sassanide, 57, 82, 322.
cosmogonie zoroastrienne, 147 sqq.; manichéenne, 183 sqq.
Cosséens, 139.
coupes d'argent, 479 sqq.
Crassus, 18, 25, 49, 104.
Craugasius, 250 sq.
Cri, 185, 189.
Ctésiphon, 17, 26, 95, 127, 167, 199, 202, 210, 227, 234, 238, 267, 270 sqq., 289, 295, 383 sqq., 428, 447 sq., 451, 453, 461, 464 sq., 474, 493, 498 sqq., 504 sqq.

culte zoroastrien, 119 sqq.; manichéen, 193 sqq.
Cumont, 37, 180, 183 sqq., 188, 198, 205.
Cylacès, 105, 251 sq.
Cyriadès, 220-23.
Cyrus le Grand, 15, 96, 512.

D.

dabhr, 269.
Dādh(ār) āfrīdh, 485.
Dādhastān ī mēnōgh ī khradh, 55, 319, 431 sqq., 435, 491.
Dādhbundādh, 134.
dādh-dibhēr, 135.
Dādhfarrukh, jurisconsulte, 57.
Dādh-Hormizd, mōbadhan mōbadh, 426.
Dādh-Hormizd, mōbadh, 360.
Dadhv, mois, 174, 175.
daᵭvah-, 158.
dādhvar, 99, 300.
dādhvar ī dādhvarān, 300, 522.
Dādhīshō', catholicos, 281.
daēnā, 34.
daēva, 32 sqq., 187.
Dāha, Dahae, Δάαι, 16, 220.
Dahāgh, 176, 212, 502.
Dahandagh, 341.
Dāhir, 505.
dahrī, 436.
dahyu-, 15.
daiva (comp. daēva), 31 sqq.
dakhma, 36, 120, 170, 356.
Damas, 447.
Damascios, 428.
Damghan, 456.
dang, 54.
dar, 384.
dār, 139.
Dara, 445.
Dārābgerd, 86, 87, 165, 279.
dar-āmārkār, 123.
darān-darbadh, 395.
dar-andarzbadh, 114, 135, 411, 521.
Δαράσθενος, Δαρίσθενος, 338.
Darband, 369, 373, 448.
darbān-sardār, 395.
Darial (Dar ī Alān), 239, 352.
Darius I, 15, 16, 98, 104, 127, 209; II, 324,; III, 324.
Darmesteter, J., 63, 263.
Dāryav, 84.
Darzanīdhān, 388 sq.
Daskara, El-, Daskaratu'l-malik, v. Dastgard.
Dastgard (-Khusrō), 448, 454 sq., 464, 469, 493.
dastvar, 99, 120, 262, 341, 417.
Dastvarān, 57.
dastvarhamdādh, 289, 300, 312.
Davandagh, 341.
dēh, 140.
dēhīgh, 138, 140.
Dehistān, 105.
dēhkān, 112, 140, 174, 416.
dēhsālār, 140.
Dēlam, Dēlamites, 209, 219, 370, 501.
dəmāna-, 15.
Démétrios, 27.
Démiurge, 185.
Dēn (mazdayasn), 157—159.
Dēnagh, femme de Sāsān, 86.
Dēnagh, femme de Yazdgard II, 289 sq.
dēnār, 53.
dēnāvar, 202.
dēndār, 202.
Dēnkard, 55 sq., 120 sqq., 140 sqq., 172, 215 sqq., 261 sq., 303, 306, 322 sqq., 335, 359, 416, 418 sqq., 437, 491, 517.
Destin, 150, 435.
dēv (comp. daēva), 37, 187.
devins, 396.
Dexippos d'Athènes, 74.
Dībā-ye-khusrovī, 466.
dibhēr, 57, 98, 132 sqq., 522 sqq.
dibhērān mahisht, 99, 134, 135, 395.
dibhērbadh (Ērān-dibhērbadh), 99, 265, 519 sqq.
dibhēr ī vuzurg, 524 sqq.
Diels, H., 468.
Dieulafoy, 230, 279.

Dimishqī, 176.
Dīnawarī, 69, 71, 108, 124, 274, 340, 349, 351, 519 sq.
Dioclétien, 127, 337.
Diodore, 110.
Diodotos, 27.
Diogène, 428.
Dion Cassius, 74, 97.
dipinti, 53.
diplomatie, 134, 415.
Dirār ibnu'l-Khattāb, 504.
dīvān, 110, 393.
divination, 178.
Djabala ibn Sālim, 69.
Djāhiẓ, 63, 72, 302, 368, 401 sqq., 413, 452 sq.
Djawāmi'u'l-ḥikāyāt, 62.
Djibal, 168.
Djireh, 168.
Djiṣṣ, El-, 68.
Djuzdjan, 501.
Dmavund, 108.
Dokhtar-e-Nūshīrvān, 461.
dōsar, 275.
douane, 125.
Doura, 53, 90, 205, 207, 266, 461.
drafsh, 210.
drafsh ī kāvyān, 212, 502 sqq.
drachme, drahm, 54.
Drangiane, 28, 43, 137, 209.
drapeaux, 85, 210 sqq.; comp. drafsh ī kāvyān.
Drastamat, 307 sq.
drəγvant, 34.
δ^{ə}rīst, d^{u}rust, 338.
drīst-dēn, 338, 340.
droit sassanide, 56, 299 sqq., 322 sqq.
drudj, 34 sqq.
drustbadh, 396, 421, 488.
ḏu'l-aktāf, 235.
dumbalagh, 484.
Duzd-sar-nizad-nask, 215 sq., 296, 304 sqq., 322.

E.

échecs, jeu d', 58, 416.
Édesse, 199, 266, 291, 447.
éducation, 122, 415.
église zoroastrienne (comp. clergé), 116 sqq., 141 sqq.
Égypte, 129, 199, 447.
Eilers, W., 85, 124.
Elchésaïtes, 41.
éléments de la nature, 30 sqq., 145 sqq., 184 sqq.
Élias de Nisibe, 81.
Élisée Vardapet, 78, 144, 150, 284, 286 sq., 313, 520.
Élus, 184, 193 sqq., 343.
Enger, 115.
enseignement, v. instruction.
Envoyé, v. Maîtres; 3^{e}, v. Messager.
épagomènes, 170 sqq.
Éphrem d'Édesse, 205.
Épître du Fondement, 198.
Ērān-āmārkār, 123, 265, 525.
Ērān-ambāraghbadh, 107, 215, 288.
Ērān-āsānkard-Kavādh, 253, 353.
Ērān-dibhērbadh, 99, 134, 136, 265, 302, 412.
Ērān-drustbadh, 421.
Ērān-Khvarreh-Shāhpuhr, 118, 253.
Ērān-spāhbadh, 99, 107, 130 sqq., 135, 136, 263, 265, 336, 337, 370, 395, 520 sqq.
Erdmann, 161, 457, 480.
Érétriens, 127.
Espace, v. Θwāša.
espionnage, 129 sq., 414 sq.
Esprit Vivant, 185, 189.
estranghélo, alphabet, 45.
Éther de Lumière, 183, 189.
Éthiopie, Éthiopiens, 128, 373.
Euagrios, 75.
Eucratidès, 27.
Eudémos Rhodios, 149.
Eulamios, 428.
Eunapios, 74.
Eusèbe de Césarée, 74.
Euthydémos, 27.
Eutropius, 75.
Eutychius, 69, 71, 335, 351, 487.
Évangile (vivant), 198, 205.
Ève, 188.
Évêques (manichéens), 193.

Exampaïos, 214.
Excerpta de legationibus, 76.
Eznik de Kołb, 78, 150 sq., 286.

F.

Fahlabadh, v. Bārbadh.
famille, 322 sqq.
Farkīn, 239.
Farmer, 486.
Farnbagh, v. Ādhur-Farnbagh.
farr (comp. χvarənah), 146, 165, 499.
Farnbagh, feu, v. Ādhur-Farnbagh.
farrukh, farrukhv, 499.
Farrukh, théologien zor., 55.
Farrukhān, 88.
Farrukhān (= Shahrvarāz), 448, 497.
Farrukh-Hormizd, spāhbadh, 499 sq.
Farrukhmard, 56.
farrukhshādh, 414.
Farrukh-Shāhpuhr, mōbadh, 118.
Farrukhzādh, Farrukhānzādh, 449 sq., 491.
Farrukhzādh, frère de Rōstahm, 499.
Farrukhzādh-Khusrō, 499.
Farrukh-Zurvān, jurisconsulte, 57.
Fārs, v. Pārs.
Fārsnāmeh, 63, 69, 70, 71, 318, 335, 338, 411, 523 sqq.
Fātak, père de Mānī, 182.
Fāṭima, fille du prophète Muḥammad, 508.
Faustus de Byzance, 23 sqq., 78, 104, 239, 307.
femme, situation sociale de la, 327 sqq.
féodalisme, 16 sqq., 101 sqq., 206 sqq., 259 sqq.
Ferghane, 501.
Ferīdūn, 169, 175.
fêtes calendaires, 168 sqq.
feu (comp. Ātar, Ādhur), 145 sqq., 156 sqq.
Fihrist, 66, 69, 180, 195, 196, 339.
Firdausī, 60, 61, 69, 70—72, 119, 172, 176, 202, 211, 261, 282, 304, 316, 335, 344, 345, 351, 372, 382, 414—15, 445, 465, 467, 476, 496, 504.
Fīrūzābād, 87, 93, 94, 114, 168.
Flandin, 213, 463.
Flavius Vopiscus, 74, 480.
Flügel, 180.
Fox, Sherwood, 77.
frabərətar, 163.
Frahādh, 476.
framadhār, 114.
Fraŋrasyan, 156.
frashkard, 148.
Frashōqar, Frashōkār, 152 sq.
frašōkərəti, 148.
Frāsiyāgh, 156.
frataraka, 85, 161.
fravahr, voir fravaši.
fravardīgh, voir fravaši.
Fravardīghān, 170, 172.
Fravardīn, mois, 172.
Fravardīn Yasht, 170.
fravaši, 35, 170.
Frédéric II de la Prusse, 376.
Frēdhōn, 169, 175, 176, 191.
frēstaghān, 193.
Frāz-marā-āvar-khvadhāyā, 278.
fusaïfisa, 386.
Futūhu'l-buldān, 73.

G.

Gabal, Gabalean, 22.
Gabriel, ange, 191.
Gabriel, évêque chrétien, 297.
Gabriel, drustbadh, 488 sqq.
Gabrieli, F., 66, 219, 423, 489.
Gadh, 137.
gāhānbār, 163, 169.
gahbadh, 124.
Gāhnāmagh, 62 sqq., 72, 265, 402.
Galérius, 233.
Galiénus, 225.
Gandhare, 29, 43, 293, 468.
gandj, 215, 555.
gandj-āmār-dibhēr, 135, 555.
Gandj ī gāv, 465, 555.
Gandj ī Shīzaghān, 142, 555.
Gandj ī vādh-āvurd, 465, 486, 555.
gandjvar, 124, 555.

Ganzak, 142, 166, 445, 448, 467, 468.
garīb, 366.
garmōgh-varīh, 304.
Garshasp, 156.
gashtagh, gashtagh-daftarān, 418.
Gāthā, 15, 32 sqq., 154, 169.
Gaya marətan, Gayōmard, 42, 147, 187.
Gaza, 468.
Gédrosie, 137.
Gēhmurd, 187 sq.
Geiger, B., 490.
Gēlānshāh, 102.
Gèles, 209, 219, 228.
Gēlgard, 307.
Géorgie, 101, 284, 369.
Gēv, 19.
gezīrpat, 136.
Ghartchistan, 501.
Ghassanides, 95, 372.
Ghazna, 202.
Ghirshman, 52, 114, 168.
Gireh, 105.
Gīwargīs (comp. Mihrān-Gushnasp), 434 sq., 489.
Gloire, v. Xvarənah.
Glonazes, mōbadhān mōbadh, 360.
Glones, 346.
Glycas, 77.
Gnel, 238.
gnosticisme, gnostiques, 40 sqq., 182, 190, 192.
Gnuni, 23.
Gōdharz, chancelier de l'armée, 274, 520.
Gōgushnasp, théologien zor., 55.
Gōkarn, 457.
Golfe persique, 127, 165, 235.
Gōpanān, 86.
gōr, 277, 282.
Gōr = Fīrūzābād.
Gōr, comp. Vahrām V.
Gorm, roi de Danemark, 463.
Gotarze, 18, 19.
Gōtchihr, roi de la Perside, 85.
Gōtchihr, comète, 148.
Gougi, 156.
Gounrap, 156.
Gōzghān-khvadhāy, 501.
Grand Bān, 183 sqq.
Grande-Carmanie, 137.
Grande-Médie, 370.
Grand Esprit, 183, 189.
Grand Manuhmēdh, 186, 189.
grand mōbadh, v. mōbadhān mōbadh.
grand vézir, 115 sq.
Grégoire, catholicos, 489.
Grégoire, H., 448.
gréco-indien, art, 44.
grecque, langue, 49; sources grecques, 74 sqq.
Grecs (comp. Byzance, Byzantins), 40, 352, 372.
Grumbatès, 241 sqq.
ġubāz, 465.
gumand (vimand), 410.
Gumand-Shāhpuhr, 410.
gumēzishn, 147.
Guilan, 102, 127.
gund, 210.
Gundēshāhpuhr, 127, 198, 220, 267, 271, 422 sq.
Gundofarr, Gundopharès, 28 sq.
gundsālār, 210.
Gurdīyagh, 324, 446, 476.
Gurgān, 105, 137, 273, 287.
Gurgēn (personnage légendaire), 104.
Gurgēn, roi d'Ibérie, 337, 357.
Gurzān, 139.
Gushnaspādhār, 108, 123.
Gushnasp-Ādhurvēsh, 274, 520.
Gushnasp-Aspādh, général, 493, 495.
Gushnaspdādh, 295, 347 sqq.
Gushnaspshāh, 353.
Gushnyazdādh (Sābhā), 318 sq.
Gutchar, 22.
ẓyān-avšpār, 208.

H.

haδānaēpatā, 163.
Ḥadjīābād, inscr. de, 52, 99, 238.
Ḥadjy-qalasy, 456.
Haftānbōkht, 96.
Haft gandj, 486, 555.
Hamadan, 89, 127, 137, 166, 182, 506.
Hamaghdēn, 122, 313, 411.
Hamaspaϑmaēdaya, 170.
Ḥamdullāh Mustaufī-e-Qazwīnī, 71.
hamēstaghān, 148.
hamharz, 208.
ham-vindishnīh, 328.
Ḥamza Isfahānī, 59 sqq., 67, 68, 69, 71, 235, 335, 398, 464.
Hanīfs, 43.
Hansen, Olaf, 53.
haoma, hauma, 31, 163.
harāğ, 124.
hargobadh, v. argabadh.
Harim Kesrā, 391.
Ḥariṯ ibn ʿAmr, 358 sq., 361.
Harnack, 41.
Hashū, 146, 272.
Hatra, 89, 218 sq.
Hauma, Haoma, dieu, 156.
Haurvatāt, 32.
hāvanān, 163.
Hazāraft, 274, 295, 409, 520.
hazārapati (comp. hazārbadh), 113.
hazarapet dran Ariats, 114.
hazārbadh, 113, 114, 395.
Hazārbandagh, 114, 278, 410.
Hazārmard, 410.
Hécatompylos, 17, 168.
Héliodore, évêque chrétien, 268.
Hélios, 38, 157.
hellénisme, 27, 37, 38, 39 sqq.
Hénaniens, 488.
Henning, W., 51, 52, 100, 180, 183 sqq., 198.
Héphaistion, 113.
Hephtalites, 65, 263, 289, 293 sqq., 348, 350, 351, 372, 412, 442.
Héraclès, 37, 157.
Héraclius, empereur, 79, 447 sqq., 454 467, 469, 492 sqq., 498, 522.
Hérat, 138, 294, 501.
hērbadh, 99, 119 sqq., 264, 300, 320, 371, 417, 492.
hērbadhān hērbadh, 116, 119 sqq., 136, 265, 280, 302, 341, 519 sq.
Hērbadhastān, 121.
héritage, 333.
Hermès, 38, 157.
Hermias, 428.
Hermogène, 368.
Hérodien, 74, 97.
Hérodote, 16, 214, 409.
Hertel, J., 30, 146, 338.
Herzfeld, E., 48 sqq., 83, 88, 89, 107, 108, 114, 129, 137, 165, 175, 227, 228, 229, 230, 254, 279, 290, 391, 400, 411, 429, 455, 457 sqq., 463, 467 sq., 469 sqq., 487, 517, 520.
Hīnayāna, 43.
hippocampes, 461.
Ḥira, 87, 95, 101, 108, 135, 201, 274 sqq., 348, 352 sq., 361, 372, 452, 504.
Hirth, 129.
Hishām b. ʿAbdu'l-Malik ibn Marvān, 67.
Hishām ibn Muhammad, 441.
Hishām ibn Qāsim el-Isfahānī, 60.
Hīt, 415.
Hiuen-Tsiang, 36, 44, 83, 126, 325, 511.
hōbah-sumbā, 235.
Hoffmann, G., 164, 300.
Holvan, 127, 267, 415, 505.
Hōm (comp. Hauma, Haoma), 156.
Homme Primitif, 42, 184 sqq., 189, 191.
Honorius, 127.
Hormisdas (Hormizd), 150.
Hormizd I, 102, 182, 197, 226, 227, 228, 455.
Hormizd II, 200, 233.
Hormizd III, 102, 289 sq.
Hormizd IV, 65, 321, 377, 380, 398, 411, 413, 441—44.
Hormizd V, 499.
Hormizd, frère de Vahrām II, 228.
Hormizd, fils d'Hormizd II, 233, 238.
Hormizdaghān, plaine de 87, 89.
Hormizdān, prince d'Ahvāz, 106, 506.
Hormizd-Ardashēr, 102, 226.

Hormizd-Ardashēr, ville, 227, 267, 272, 281.
Hormizd-Varāz, 410.
Hormūzān, v. Hormizdān.
Horn, P., 53.
Hōshang, 112.
hūiti-, 98.
Humihr, Humitr, 145.
Huns, 28, 281, 288, 348 sqq.
Huns blancs, 293.
Ḥusaïn, fils du calife ʿAlī, 508..
Huspāram-nask, 121, 299, 321 sqq., 332, 419.
hutukhshān, 98.
hutukhsbadh, 99, 123, 265, 519.
hvar, hvarə-χšaēta, 144.
Hübschmann, 105, 307.
Hylè, 183, 187.
Hyrcanie, Hyrcaniens (comp. Gurgān), 19, 137, 209, 219.

I.

Ibas, 291.
Ibères, Ibérie, 233, 238, 285, 293, 295, 356.
Ibn Hawqal, 73, 110.
Ibn Isfandiyār, 63 sqq., 73, 336.
Ibn Khaldūn, 261, 393, 408.
Ibn Khurdādhbih, 73, 167, 392.
Ibn Miskawaïhī, 70, 362, 524.
Ibn Qutaïba, 62, 67, 71, 217, 335, 416.
Ibn Rusta, 455.
Ibnu'l-Aṯīr, 70, 335, 342.
Ibnu'l-Djauzī, 72.
Ibnu'l-Faqīh el-Hamadānī, 73, 462.
Ibnu'l-Muqaffaʿ, 59 sqq., 66—69, 331, 393 sq., 423, 429, 430, 439
Ibscher, H., 181.
Ikhshēdh, 501 sq.
images des rois sassanides, 63.
impôts, 124 sqq., 366 sq.
indarazar, 358.
Inde, Indiens, 27 sqq., 39, 127, 182, 197, 199, 311, 373, 377, 447.
Indo-Scythes, 28 sqq., 37, 44, 152.
Indra, 31.
Indus, 138.
industrie, 126 sqq.
Innaïos, 200.
Inostrantzev, 36, 67, 68, 178, 217 sq., 416.
inscriptions sassanides, 50 sqq., 87, 89.
instruction de la jeunesse, 415 sqq.
intercalation, 170.
Irak (comp. Mésopotamie, Sawād), 253, 370, 520.
Isaac, évêque chrétien, 270.
ishkan, 307.
Ishōʿbōkht, métropolite, 57, 322, 334.
Īshōʿsabhran, 517.
Īshōʿyabh, catholicos, 443, 447.
Īshōʿyabh d'Adiabène, 517.
Ishtar, 38.
Isidore de Characène, 19.
islamisme, 436, sq., 514.
Ispahan, 87, 109, 137, 456, 463, 506.
ispasagh, 193.
Iṣṭakhr, v. Stakhr.
Iṣṭakhri, 68, 73.
Istämi khāgān, 380.
istān, 139, 520.
istāndār, 139, 489.
Ivān-e-Karkh, 253.
Ivān-e-Kesrā, v. Ṭāq-e-Kesrā.
Iyās, roi de Ḥīra, 452.
Izate d'Adiabène, 26.

J.

Jackson, A. V. Williams, 77, 165, 166, 167, 168, 185, 192 sqq.
Jacob, 191.
Jacques, martyr chrétien, 311.
Jean Chrysostôme, 398.
Jean le Mamikonien, 78, 110.
Jéruṣalem, 447, 448, 451, 498.
Jésus, 183, 189, 191 sq.
Jésus le Lumineux, 188 sq.
Jésus primitif, 42.
jeux, 487.
Jōḥannān, métropolite, 289.
Joseph, catholicos, 427.
Joshua le Stylite, v. Pseudo-Stylite.
jours du mois zoroastrien, 158 sq.
Jovien, empereur, 228.
Jovinien, 240 sq.
juifs, 38, 266, 272, 288, 291, 387 sqq., 445, 451.
Julien, empereur, 236, 238.
Justi, 107, 240.
justice, 299 sqq.
Justin, empereur, 355.
Justinien, empereur, 125, 131, 380.
Justinien, général byzantin, 374.

K.

(χ = kh).

Kaʿba, 505; K. de Zoroastre, 50 sq., 161.
Kābōs, 65.
Kaboul, 65, 165, 391 sq., 507; vallée de, 28, 89.
Kaboulistan, 165.
kadhagh-āmār-dibhēr, 135.
kadhagh-bānūgh, 323.
kadhagh-khvadāy, 17, 112, 322.
Kadhagh ī hindūgh, 494.
Kādish, Kadishéens, 347, 352.
Kalʿa-ye-dokhtar, 168.
Kalīlagh u Damnagh, 58, 423, 429.
Kampers, 468.
kanārang, 108, 130, 139, 165, 348, 351, 507.
Kaniṣka, 28, 43.
kannār, 484.
Kan-su, 293.
Καόσης, 66.
Kār (district), 165.
Kārdān, 341.
Kārdār, 131, 278, 280.
Kārdārān, 278.
Kārin, 18, 20, 103 sqq., 116, 294, 362, 555.
Kāriyān, 165, 166.
Karkhā de Bēth-Slōkh (Kerkūk), 39, 271, 451.
Karkhā de Lēdān, 253.
Karkhā de Maishān (Mésène), 96.
Karkōy, 168.
Kārnāmagh ī Ardashēr ī Pābhaghān, 19, 58, 86, 89, 96, 131, 178, 395, 401, 416.
karrōghbadh, 491.
kartēr, kardēr, 410.
Kartēr Hormizd, 52.
Kārūn, 220.
Kashkar, 139, 271.
Katchh, 138.
Kāthiāvār, 138.
Kāūs, fils de Kavādh I, 353 sqq., 359 sqq., 381.
Kāūsaghān, 106.
kav, kavān, 198.
Kavādh I, 64, 65, 75, 80, 98, 110, 253, 259, 289, 296 sqq., 307, 326, 335—362, 364, 405, 411, 505, 519 sqq.
Kavādh II, v. Shērōē.
Kavādh, fils de Zham, 382.
Kavādh, frère de Khusrō II, 498.
Kavādh-Khvarreh, ville, 353.
Kāvagh, forgeron, 212, 502; drapeau de K. (comp. drafsh ī kāvyān), 464, 502.
Kavārvand, 165.
Kavāta, 326.
Kāveh v. Kāvagh.
kavi, 104, 503.
Kavi Vishtāspa, 117.
kavsadj, 174.
Kāvul-shāh, 501.
kāvyān, 503.
Kay-Ādhur-bōzēdh, théologien zor., 55.
Kay Ashkh, 104.
Kayanides, 211.
Kay Kāūs, 156.
Kazvin, 168.
Kédrénos, 77, 467.
Kēn ī Ēradj, 486.
Kēn ī Siyāvush, 486.
Kengavar, 127.
Képhalaïa, 181 sqq., 188, 194, 199.
Kərəsāspa, 156, 191.
Kerkūk, 267, 271, 451.
Kermān, 87, 102, 369, 370.

pendant quelque temps, et se sentant fatigué, il entra dans un moulin et demanda au meunier un asile pour la nuit. Le meunier ne le connaissait pas, mais le magnifique costume de l'étranger[1] ayant éveillé son avidité, il l'assassina, pendant qu'il dormait; ou bien, selon une autre tradition, les cavaliers de Māhōē, qui le poursuivaient, le trouvèrent dormant dans le moulin et le tuèrent[2]. Ṯa'ālibī raconte[3] que le corps de l'infortuné monarque, jeté dans le fleuve de Merv, fut entraîné par le courant jusqu'à l'embouchure du canal appelé Razīgh et y resta accroché à la branche d'un arbre. L'évêque des chrétiens reconnut le corps; il l'emporta enveloppé dans un mouchoir de tête[4] parfumé de musc et lui donna la sépulture. C'était en l'an 651 ou 652.

On sait peu de choses sur le sort de la famille de Yazdgard. Mas'ūdī énumère[5] les enfants de Yazdgard: deux fils, V a h r ā m et P ē r ō z, et trois filles: A d r a g h (?), S h a h r b ā n ū[6] et M a r d ā v a n d (?). Pērōz est mort en Chine en l'an 672 après avoir essayé en vain de reconquérir l'Iran à l'aide de troupes chinoises et en reconnaissant la suzeraineté de la Chine[7]. La princesse Shahrbānū, d'après une tradition probablement inauthentique des chiites, aurait épousé Ḥ u s a ï n, fils du calife 'A l ī. Ainsi la légitimité des imāms est sauvée: les descendants de Ḥusaïn, qui sont en même temps les descendants du prophète Muḥammad, dont la fille Fāṭima était la femme de 'Alī, ont hérité du *χvarənah*, gloire sacrée des anciens rois d'Iran. Mas'ūdī dit, que « la postérité de Yazdgard se fixa à Merv, mais la plupart des descendants

[1] Dans le livre qui contenait les portraits peints des rois sassanides, Yazdgard III était représenté de la manière suivante: « sa couleur distinctive était le vert de diverses teintes; il avait le pantalon de plusieurs nuances de bleu de ciel et le mitre rouge vermeil; il tenait d'une main une lance et appuyait l'autre sur son sabre » (Mas'ūdī, Tanbīh, BGA, VIII, p. 106 sq., trad. de Carra de Vaux, p. 151; somp. Ḥamza p. 62, trad. p. 46).

[2] Plusieurs versions différentes sont données par Balāḏurī, p. 315 sqq., et Ṭabarī, p. 2879 sqq.

[3] P. 747—48.

[4] ṭaïlasān.

[5] Murūdj, II, p. 241.

[6] Le nom est corrompu dans les manuscrits.

[7] Marquart, Ērānšahr, p. 68 et p. 133 sq.

des rois iraniens et des quatre classes[1] habitent encore le Sawād, et ils inscrivent et conservent leurs titres généalogiques avec le même respect que les Arabes de Qaḥṭān et de Nizār »[2]. Encore en l'an 728/729, un certain K h u s r ō, descendant de Yazdgard III, s'est allié aux Turcs pour reprendre le royaume de sa famille, mais il a manqué son coup[3].

Les Iraniens, dans leur chronologie, avaient daté les événements d'après les années du règne de chaque roi. Comme après Yazdgard il n'y eut pas de roi d'Iran, les zoroastriens ont continué jusqu'à nos jours de compter les années d'après l'avènement de Yazdgard III, ce qu'on appelle l'ère de Yazdgard.

[1] Les quatre grandes classes de la société iranienne.

[2] Murūdj, II, p. 241.

[3] Marquart, Ērānšahr, p. 69; comp. E. Chavannes, Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux (1903), p. 258 sq.

ÉPILOGUE.

Le monde iranien, que des auteurs occidentaux comme Ammien Marcellin et Procope ont connu et dépeint avec ses bons et ses mauvais côtés, se présente à nos yeux comme une société éminemment aristocratique. C'étaient les classes supérieures, exclusivement, qui donnèrent à la nation iranienne son empreinte particulière.

De la description animée et — à quelques petites méprises près — digne de foi, qu'Ammien a donnée des Iraniens[1], nous avons eu, déjà souvent, l'occasion de citer des passages. En effet, ce n'est que l'aristocratie qu'il dépeint. De leur extérieur, les Iraniens sont presque tous sveltes, d'un teint foncé ou livide, au regard dur « de chèvre », aux sourcils courbés en demi-cercle et qui se joignent, à la barbe jolie et au cheveux longs et hérissés. Ils sont incroyablement prudents et soupçonneux, de sorte que, en pays ennemi, ils parcourent parfois des jardins et des vignobles sans toucher un seul fruit de peur de poison et de charmes. Ils prennent garde de ne rien faire d'indécent; on verra difficilement un Iranien urinant debout ni s'éloignant pour satisfaire un besoin, et bien qu'ils laissent ouvert par devant et aux côtés leur habit de dessus, de sorte qu'il flotte au vent, on ne voit à nu aucune partie de leur corps. Ils portent des bracelets et des colliers d'or, des pierres précieuses et surtout des perles, et on les voit toujours ceints de l'épée, même au banquets et aux fêtes. Ils abondent en mots inutiles et parlent comme des insensés; ils sont fanfarons, sévères et terribles, menaçants dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, rusés, orgueilleux et cruels. Leur allure est dégagée,

[1] XXIII. 6. 75—84.

et ils marchent d'un pas dodelinant, de manière qu'on pourrait les juger efféminés, étant toutefois les meilleurs guerriers du monde, plus fins que braves, il est vrai, et surtout terribles dans le combat à distance, mais, somme toute, courageux et habiles à supporter toutes les peines de la guerre. Ils s'arrogent le droit de disposer de la vie et de la mort des esclaves et du menu peuple, et aucun domestique, qui les sert ou qui se tient debout auprès de la table, n'ose ouvrir la bouche ni pour parler, ni pour cracher. Ammien mentionne en outre leur penchant pour les débauches d'amour, et dit que la plupart d'entre eux se contentent à peine de leurs nombreuses concubines. D'autre part, il dit qu'ils ne connaissent pas la pédérastie[1], et il loue leur continence quant aux joies de la table. En dehors de la table du roi, dit-il, on n'a pas de temps fixes pour les repas, mais chacun mange ce qu'il trouve de mangeable quand il a faim, et ils ne se surchargent pas l'estomac, mais se contentent de se rassasier. C'est peut-être un peu trop généralisé, mais en comparaison de la gourmandise romaine sous les Césars, on pouvait qualifier, avec quelque raison, les Iraniens d'abstinents. Cependant il ne faut pas prendre à la lettre l'assertion d'Ammien, que les Iraniens fuient comme la peste les festins magnifiques, et surtout l'avidité de boire: ici, il s'est laissé mystifier un peu, sans doute, par ses informateurs iraniens. Bien des passages d'auteurs orientaux et occidentaux que nous avons cités au cours de notre exposition en font témoin. Voici encore une citation choisie au hasard: un marzbān, voulant attirer les chrétiens à l'apostasie par les jouissances, « augmenta la splendeur des banquets de chaque jour; il allongeait les heures de la joie, en passant de longues nuits dans les chants de l'ivresse et dans les danses impudiques, et il cherchait à rendre agréable à quelques-uns la musique et les chants des infidèles »[2].

Le bouddhiste Hiuen-Tsiang n'a pas trouvé les Iraniens à son goût: « ils sont violents et impulsifs de leur nature et n'observent dans leur conduite ni la décence, ni la justice »[3].

[1] A corriger: L'empire des Sassanides, p. 108 l. 8—9.
[2] Élisée, Langlois, II, p. 203.
[3] Beal, Buddhist Records, II, p. 278.

En somme, les grands de l'Iran vivaient intensivement, en partageant leur temps assez également entre l'exercice des armes à la guerre et à la chasse, et les molles voluptés. Le zoroastrisme ennemi de tout ascétisme ne leur imposait aucun frein, mais la vie active en plein air a neutralisé, en quelque mesure, l'effet affaiblissant des jouissances. Ils avaient bien des défauts, mais ils avaient, d'autre part, une grande qualité qu'on ne trouve pas trop souvent chez les peuples de l'antiquité: la courtoisie, les sentiments chevaleresques. On trouve cette qualité en Iran dès le commencement des temps historiques. Cyrus est le modèle d'un prince chevaleresque, et combien de fois des Grecs proscrits et des princes vaincus à la guerre n'ont-ils pas profité de la courtoisie des Perses! En parcourant l'historie des Sassanides, on en trouvera aussi maints traits. Vahrām V, voyant le parlementaire romain qui arrive humblement à pied, et apprenant que c'est le général en chef même des ennemis, Anatol, retourne en hâte à son territoire, accompagné de ses Iraniens, y descend de son cheval et accueille ainsi Anatole à pied, en lui accordant la paix aux conditions que proposent les Romains[1]. Khusrō I embrasse vivement les intérêts des philosophes néo-platoniciens qui, mécontents, ont quitté sa cour, et dans le traité de paix avec l'empereur, il obtient qu'ils puissent retourner librement dans leur patrie, d'où ils ont été bannis[2]. Siyāvush[3], tel que Procope le dépeint, est le modèle d'un gentilhomme iranien, fier, orgueilleux et impérieux, mais absolument intègre et rempli du sentiment de la justice. Le roman de Vahrām Tchōbēn[4] a conservé le trait suivant, qui peint la personnalité de cet homme extraordinaire, telle qu'elle s'est gravée dans la mémoire de ses compatriotes. Vahrām, après la possession passagère du pouvoir royal, arrive, dans sa fuite, à un village éloigné; il descend avec ses compagnons fidèles chez une pauvre vieille, qui leur sert des galettes d'orge dans un crible usé et du vin qu'il leur faut boire, faute de coupes, dans une calebasse

[1] Procope, BP, I. 2.
[2] Ci-dessus, p. 428—29.
[3] Ci-dessus, p. 347 sqq.
[4] T̠aʿālibī, p. 672 sqq.; comp. Firdausī, éd. Mohl, VII, p. 172 sqq.

qu'a trouvée et coupée en deux un des compagnons de Vahrām. La vieille, qui ne connaît pas ses hôtes, a ouï dire de la défaite et de la fuite de Vahrām, et comme celui-ci lui demande, si elle pense que Vahrām ait eu raison ou tort dans son entreprise, la vieille dit: « Certes, par Dieu, il avait absolument tort; car il s'est mis en révolte contre son maître et le fils de son maître, contre lequel il a tiré l'épée ». A quoi Vahrām répond: « Aussi faut-il qu'il mange maintenant du pain d'orge dans un vieux crible et qu'il boive du vin trouble dans une calebasse coupée ». La vieille comprenant que c'est Vahrām lui-même qui lui parle, est consternée et hors d'elle de frayeur, mais Vahrām la rassure: « Ne crains rien, la mère; tu as dit la vérité et tu as raison ». Et prenant quelques pièces d'or dans la bourse de sa ceinture, il les lui donne et part.

Avec ses défauts et ses imperfections, c'était un édifice grandiose que ce royaume, dont la chute marque la fin de l'antiquité et le commencement du moyen âge en ce qui concerne l'Iran et l'Asie occidentale. Aussi trouve-t-on souvent, chez des auteurs arabes, une admiration sincère pour ce grand empire des Sassanides, le modèle de l'art politique oriental, et pour le peuple qui l'avait produit. « Les rois d'Iran sont renommés, parmi les peuples, les plus puissants des rois du monde: ils possédaient beaucoup de jugement et d'intelligence, et quant à l'arrangement de l'empire, personne d'entre les rois n'a été leur égal », dit Abū'l-Fida[1]. Et dans l' « Abrégé des Merveilles »[2] on peut lire ce panégyrique: «Les peuples des divers royaumes reconnaissent la prééminence des Perses, admirant la perfection de leur gouvernement, leur belle méthode dans la guerre, leur art de dissoudre les couleurs et de composer des mets ou des remèdes, leur manière de se vêtir, l'organisation de leurs provinces, leur soin de mettre chaque chose à sa place, leurs épîtres, leurs discours, la gravité de leur intelligence, leur propreté, leur correction extrême, la vénération qu'ils avaient pour leurs rois. Sur tous ces points la supériorité des Perses était incontestable. Les livres de leurs histoires

[1] Hist. anteislam., éd. Fleischer, p. 150.
[2] Trad. par Carra de Vaux, p. 128—29.

peuvent fournir des exemples à quiconque après eux aura à gouverner des empires ».

Les Iraniens gardèrent, à travers des siècles encore, la direction intellectuelle sur les peuples de l'islamisme, mais leur force morale et politique était bien affaiblie avec la chute de l'empire sassanide. La raison n'en était pas, comme certains le prétendent, que l'islamisme eût moins de valeur morale que le parsisme. Une des causes de la décadence du peuple iranien était la démocratisation qu'amenait l'islamisme[1]: les classes nobles se perdaient peu à peu dans les autres couches de la population, et les qualités qui les avaient caractérisées s'effaçaient. La domination iranienne sur l'Asie occidentale avait reposé sur les traditions politiques bien des fois séculaires de la noblesse et du clergé. Ces traditions politiques et l'esprit chevaleresque des anciens Iraniens donnaient encore au califat des ʿAbbāssides sa base solide, ils revécurent sous leur forme la plus noble dans la famille des Barmécides. Les premiers États nouveaux qui se forment sur le terrain iranien, sous la décadence du califat, sont bâtis sur les restes de l'ancienne tradition, et la glorieuse époque des Sāmānides, la première renaissance de l'esprit iranien, est encore un reflet de la grandeur des Sassanides: si, pour la plupart, la haute noblesse avait disparu, le tronc solide des dēkhāns existait, et chez eux le souvenir du glorieux passé était vivant.

[1] Sans doute, l'importance croissante des grandes villes, comme l'a observé W. Barthold (Zeitschrift für Assyriologie, t. 26, p. 252 sqq.) a contribué, déjà pendant l'époque des Sassanides, à la décadence de la noblesse iranienne. Malheureusement, nous ne savons que très peu de chose en ce qui concerne les changements qui se sont produits dans l'économie sociale pendant les derniers siècles de l'époque qui nous occupe. Ainsi notre essai d'expliquer la chute catastrophale de l'empire sassanide reste très imparfait: nous sentons que quelques-uns des éléments les plus importants de l'évolution nous échappent.

EXCURSUS I.

La transmission de l'Avesta.

Labbé François Nau, dans un article publié dans la «Revue de l'Histoire des Religions » (tome XCV, 1927, pp. 149—199) a essayé de démontrer, à l'aide des écrits polémiques des chrétiens syriens, que les textes saints des mazdéens n'ont été transmis que par voie orale jusque vers le milieu du 7^e siècle de notre ère, et que les zoroastriens n'ont pas possédé des livres religieux avant les dernières années de l'époque sassanide: alors seulement, les prêtres zoroastriens, craignant la disparition de l'ancienne tradition et voulant procurer aux adhérents de leur doctrine les avantages que l'islamisme réservait aux possesseurs de livres révélés, auraient rédigé l'Avesta sassanide. Il est vrai que le mot « Avesta » était en usage au VI^e et peut-être au V^e siècle, mais Nau prétend qu'à cette époque ce mot-là ne désignait pas un livre, mais tout simplement « la loi » transmise par tradition orale. Puis, au VIII^e siècle, on aurait imaginé les caractères avestiques destinés à exprimer les voyelles, et l'on s'en serait servi pour transcrire le texte récité et écrit en caractères pehlvis vers 634[1].

La thèse de l'abbé Nau est basée principalement sur le fait que les livres syriens qui s'occupent des relations entre les chrétiens et les mazdéens sous les Sassanides ne parlent jamais d'« écrits » ou de «livres » zoroastriens (pas même dans la relation des controverses entre les adhérents des deux religions, où les chrétiens en appellent au témoignage de leur Bible), mais seule-

[1] p. 193—194, note 2, du mémoire cité.

ment de la « psalmodie », c.-à-d. de la murmuration de prières, et des paroles de la loi etc., et que, bien des fois, ils font mention, d'autre part, de la coutume des mazdéens d'apprendre par cœur les traditions religieuses.

On ne peut pas, cependant, tirer de ce fait des conclusions d'une si grande portée. C'est une observation juste, sans doute, que les prêtres zoroastriens apprenaient par cœur les textes avestiques dont ils se servaient dans le culte divin, car l'effet des actes du culte dépendait de l'exactitude la plus scrupuleuse de la récitation. Mais les textes avestiques étaient d'une nature toute différente des écritures saintes des chrétiens, et il est à supposer, en outre, que les auteurs chrétiens, extrêmement fanatiques dans leur polémique, ont évité avec soin de mentionner des écrits mazdéens, pour ne pas suggérer, chez les lecteurs chrétiens, l'idée que les adversaires étaient en possession de livres révélés.

En effet, la théorie de l'abbé Nau est impossible. Si des textes écrits n'avaient pas existé avant le règne de Yazdgard III, le dernier des rois sassanides, et s'il s'agissait simplement alors de produire en toute hâte une écriture sainte, afin que les mazdéens soient reconnus comme des « possesseurs d'écritures », les prêtres zoroastriens auraient seulement mis par écrit les textes liturgiques et n'auraient pas pris la peine de rédiger toute cette masse un peu chaotique d'histoire naturelle, de géographie, de dispositions judiciaires etc. qui ont grossi l'Avesta sassanide. Comment peut-on croire qu'en quelques années, pendant que l'Iran luttait pour la vie contre les armées arabes, le clergé zoroastrien ait pu composer les 21 nasks, dont l'étendue a été évaluée par West à 345.700 mots, en les rédigeant d'abord en caractères pehlvis, et que plus tard, pendant un siècle rempli d'une détresse spirituelle causée par l'islamisme victorieux et l'oppression des Arabes, ces prêtres zoroastriens, vivant au jour le jour, voyant leur autorité diminuer tous les jours et les fidèles renier leur foi, eux-mêmes souvent chassés et poursuivis, aient eu le loisir d'inventer le nouveau système d'écriture, qu'on appelle l'écriture avestique, et qui est le résultat d'une étude savante de la phonétique de la langue sacrée, et de rédiger de nouveau tous les 21 nasks dans ce nouvel alphabet? Et comment expliquer qu'après cela, pendant le siècle suivant, ils aient pu composer une traduction pehlvie avec commentaire de tous les nasks, comprenant, d'après l'évaluation de West, plus de deux millions de mots, traduction dont quelques parties avaient déjà disparu, lorsque, au neuvième siècle de notre ère, les auteurs du Dēnkard donnaient leur résumé de l'Avesta sassanide?.

Dans un seul passage des textes syriens cités par Nau il est dit expressément, d'après la traduction de l'abbé Nau[1], que la « murmuration » n'était pas mise par écrit. C'est dans l'histoire du martyre Īshōʿsabhran écrite vers l'an 630 par Īshōʿyabh d'Adiabène: le zoroastrien converti, originaire d'une famille mazdéenne sacerdotale, « était accoutumé à recevoir de bouche la psalmodie (ou le murmure) du magisme, car il n'est pas écrit avec les lettres (ou les signes) de la parole l'enseignement nuisible de Zoroastre (Zaradost) . . . ». Mais le passage en question peut se traduire aussi bien par: « car l'enseignement pernicieux de Zoroastre n'est pas écrit en signes intelligibles », entendons: en écriture que tout le monde puisse lire[2]. Ainsi tout argument pour la théorie de l'abbé Nau fait défaut.

D'autre part, M. Nyberg a peut-être raison en prétendant[3], que l'Avesta écrit n'a joué aucun rôle dans la vie pratique, et qu'il n'en a existé que deux ou trois copies, qui étaient deposées, pour ainsi dire, comme des « exemplaires normaux » dans les grands centres religieux et politiques du royaume.

Pendant la lecture des épreuves, j'ai pu prendre connaissance d'un livre récemment paru de M. H. W. Bailey: Zoroastrian Problems in the Ninth Century Books (Oxford 1943). L'auteur y discute entre autres choses la question de la transmission de l'Avesta. Il est d'avis que l'Avesta n'a été mis par écrit que vers le milieu du VI^e siècle de notre ère, et que la création de l'alphabet avestique date de cette période.

[1] P. 180.
[2] P. de Menasce, BSOS, IX, p. 587, n. 2.
[3] Rel., p. 13—14, comp. ci-dessus, p. 143, n. 2.

EXCURSUS II.

Les listes des grands dignitaires de l'empire.

Dans un article publié dans les Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher, 1920, p. 50 sqq. (« Ein Kapitel vom persischen und vom byzantinischen Staate »), M. Ernest Stein examine les rapports entre la réorganisation de l'empire perse au VIe et celle de l'empire byzantin au VIIe siècle. En ce qui concerne la Perse, l'auteur, prenant pour point de départ les trois listes des plus hauts fonctionnaires que j'avais mis en valeur p. 30—31 de mon livre de 1907, « L'empire des Sassanides », a démontré que ces listes remontent à trois époques différentes et nous permettent de discerner les phases de la réforme de l'administration qui a été exécutée au cours du VIe siècle. L'excursus II de la première édition du présent livre traite des résultats des recherches de M. Stein, que je trouvais justes pour le fond sans pouvoir accepter dans tous les détails sa thèse sur la position respective des marzbāns, des spāhbadhs et des pādhghōspāns. J'ai essayé alors de trouver une autre issue à cette question compliquée.

Or, M. Stein, dans un compte rendu de « l'Iran sous les Sassanides »[1], qui, par suite de la situation actuelle, ne m'est parvenu qu'au dernier moment avant l'impression de cette deuxième édition, a repris le thème pour examiner de plus près les problèmes dont il s'agit. Ayant reconsidéré la question à la lumière des nouveaux arguments produits par l'auteur, je m'associe entièrement aux idées de M. Stein.

[1] Le Muséon, t. 53 (1940), p. 123—133.

Voici les trois listes en question:

I. Yaʿqūbī: Le *vuzurg-framadhār* (grand vézir), le *mōbadhān mōbadh* (grand-prêtre), le *hērbadhān hērbadh* (gardien du feu), le *dibhērbadh* (chef des secrétaires), le *spāhbadh* (chef de l'armée), qui a sous ses commandements un *pādhghōspān*. Le commandant de la province s'appelle *marzbān*.

II. Masʿūdī, Tanbīh: Le *mōbadhān mōbadh* (le *hērbadh* exerçant l'autorité au-dessous du mōbadh), le *vuzurg-framadhār*, le *spāhbadh*, le *dibhērbādh*, le *hutukhsbadh*, qu'on appelle aussi *vāstryōsh[badh]* (chef de tous ceux qui travaillent de leurs mains, comme esclaves, laboureurs, marchands et autres). Parmi les autres grands dignitaires étaient les *marzbāns*, commandants des marches, qui étaient au nombre de quatre, un pour chacun des points cardinaux[1].

III. Masʿūdī, Murūdj: Les *ministres*, le [*mōbadhān*] *mōbadh* (juge suprême, chef de la religion et supérieur des hērbadhs), les quatre *spāhbadhs* (les principaux agents de l'État, dont chacun est le maître d'un quart du royaume et a sous lui un lieutenant appelé *marzbān*[2].

Selon M. Stein[3], la plus ancienne des trois listes est celle de Yaʿqūbī. Car, 1°, l'ordre des rangs chez Yaʿqūbī rappelle celui des grands dignitaires qui, d'après la prétendue lettre de Tansar, étaient chargés de l'élection d'un roi dans la période qui précédait la réorganisation de l'empire sous Kavādh I, et, 2°, la liste en question est la seule qui place parmi les grands dignitaires le hērbadhān hērbadh, dont les fonctions sont prises plus tard par le mōbadhān mōbadh. Puis M. Stein attire l'attention sur le fait que la liste de Yaʿqūbī est la seule qui mentionne un pādhghōspān comme subordonné au spāhbadh, et en tire la conclusion, qu'au temps d'où date la liste en question il n'y avait qu'un seul pādhghōspān, placé sous le commandement du spāhbadh, seul titulaire de cette charge jusqu'au temps de Khusrō I, qui en institua quatre. A l'appui de cette assertion, M. Stein cite un passage de Dīnawarī

[1] Il s'agit des marzbāns-shahrdārs.

[2] Les détails qui suivent (sur le rang des chanteurs et des musiciens) sont sans intérêt pour les recherches en question.

[3] P. 54 sqq. de l'article des Byz.-neugr. Jahrb..

(Guirgass, p. 57, Nöldeke Ṭabarī p. 96, note 3, voir ci-dessus, p. 274—75), où sont nommés les plus distingués d'entre les nobles, qui, après la mort de Yazdgard I, s'accordèrent à exclure du trône les descendants de celui-ci, à savoir Vistahm, spāhbadh du Sawād (l'Irak, la Babylonie), dont le titre était Hazāraft; Yazd-Gushnasp, pādhghōspān . . .[1]; Pīragh, dont le rang était celui de Mihrān[2]; Gōdharz, le chancelier de l'armée; Gushnasp-Ādhurvēsh, chancelier des impôts; et Panāh-Khusrō, administrateur des œuvres pies. Du fait que « le spāhbadh Vistahm » est nommé Ṭabarī p. 861 (Nöldeke p. 96) à côté du mōbadhān mōbadh, et qu'il porte le même titre de Hazāraft qu'a porté plus tard le tout-puissant Zarmihr-Sōkhrā, M. Stein conclut qu'il était « le spāhbadh », seul titulaire de cette charge, c.-à-d. Ērān-spāhbadh, et que la désignation « spāhbadh de Sawād » chez Dīnawarī indique seulement « une compétence immédiate plus étroite » (« eine engere Immediatkompetenz »)[3].

La liste que Mas'ūdī a donnée dans son Tanbīh est considérée par M. Stein[4] comme la deuxième en ordre chronologique. L'auteur rappelle un passage d'Élisée, où le *mōbadhān mōbadh*,

[1] Le mot qui suit pādhghōspān dans le texte est évidemment corrompu et de lecture incertaine. L'émendation de Guirgass, qui lit « pādhghōspān d'*Ez-Zawābī* » est douteuse. (Ez-Z. est un istān dans l'Ouest). M. Herzfeld propose (Arch. Mitt., IV, p. 57, n. 2) la lecture *el-ādharpatī* ou *el- ādharpāyī*, « l'Azerbéīdjanien », émendation légère qu'approuve M. Stein (Le Muséon, p. 128—29) et qui me semble plus acceptable que celle de Guirgass.

[2] Indication erronée, Mihran étant un nom de famille. Comme Pīragh est le seul parmi les dignitaires en question dont la charge n'est pas indiquée, il est vraisemblable que le nom de famille bien connu Mihrān s'est glissé dans la relation au lieu de quelque titre de charge mal compris.

[3] Shāhpuhr, fils de Vahrām, qui était, selon Ṭabarī (Nöld. p. 139), Ērān-spāhbadh au commencement du règne de Kavādh I, est appelé également « Spāhbadh du Sawād » (Nihāyat, Browne, p. 226). Les titulaires de la charge d'Ērān-spāhbadh, généralissime et ministre de la guerre, exerçaient eux-mêmes, dit M. Stein (Le Muséon p. 128), dans le Sawād, «les fonctions de deuxième classe dévolues dans les autres provinces aux gouverneurs militaires de celles-ci (tout comme, pour ne citer qu'un seul exemple parmi tant de cas analogues, l'exarque de Ravenne commande *toutes* les troupes de son exarchat, mais plus spécialement le *primus exercitus Italiae*) ».

[4] P. 53 de l'article des Byz.-neugr. Jahrb.

le *dar-andarzbadh* et l'*Ērān-spāhbadh* figurent comme les plus grands dignitaires du temps de Yazdgard II. Il suppose, que le dar-andarzbadh (litt. « précepteur » ou « conseiller de la cour ») est une autre désignation du vuzurg-framadhār; ainsi la série des grands dignitaires chez *Élisée* s'accorderait parfaitement avec la liste du Tanbīh, et cette dernière représenterait l'ordre des rangs sous Yazdgard II. Par conséquent, l'institution des quatre marzbāns, qui avaient le titre (non héréditaire) de shāh, aurait été en vigueur à cette époque. D'autres marzbāns avaient la fonction de gouverneurs militaires dans les provinces dont se composait chaque quart du royaume.

La troisième liste, celle des Murūdj de Mas'ūdī, est la plus récente, dit M. Stein, car, seule, elle mentionne quatre spāhbadhs, et nous savons[1], que l'institution des quatre spāhbadhs est l'œuvre de Khusrō I. Ici le mōbadhān mōbadh est placé après tous les ministres séculiers, ce qui correspond à la situation du clergé dans les temps où sa puissance était rompue par la politique de Kavādh I et de Khusrō I. Parmi les ministres, qui sont nommés collectivement, M. Stein suppose qu'il faut ranger l'*astabadh*[2], qu'il veut retrouver dans des sources byzantines: Māhbōdh, dignitaire de la cour de Kavādh I, τὴν τοῦ μαγίστρου ἔχων ἀρχὴν (Procope, BP, I, 11. 25), τῆς αὐλῆς ἡγεμών (Ménandre, Fragm. hist. Gr. IV, p. 257); et Farrukhān, qui avait sous Hormizd IV τὴν τοῦ μαγίστρου ἀξίαν (Théophyl., IV. 2. 2). Cette charge n'aurait pas existé dans les périodes auxquelles remontent les deux listes plus anciennes.

D'après la supposition de M. Stein[3], les rois Kavādh I et Khusrō I ont diminué l'autorité du vuzurg-framadhār en créant des charges nouvelles auxquelles a été transportée une partie des compétences de celui-ci. D'abord Kavādh créa la charge d'astabadh ou magister officiorum, puis il ôta au vuzurg-framadhār l'ingérence immédiate de l'administration des provinces en instituant les quatre pādhghōspāns, qui ressortissaient de l'Ērān-spāhbadh. Plus tard, Khusrō introduisit l'institution des quatre

[1] Ci-dessus, p. 370.

[2] Ci-dessus, p. 136.

[3] Byz.-neugr. Jahrb., I, p. 65 sqq.

spāhbadhs, qui furent chargés de l'administration des quarts du royaume.

Le point principal des recherches de M. Stein est la constatation d'un parallélisme étroit entre les institutions iraniennes et celles de l'empire byzantin, les innovations administratives de part et d'autre s'élucidant réciproquement. La réorganisation de l'empire byzantin au VII[e] siècle est calquée sur celle que subit le royaume perse au VI[e] (bien qu'elle soit évidemment plus radicale que cette dernière): les bases économiques et sociales de la nouvelle armée perse créée par Khusrō I correspondent à celles sur lesquelles Héraclius organisa la nouvelle armée byzantine, les quatre spāhbadhs aux stratèges des quatre grands thèmes primitifs, les grands marzbans, lieutenants des spāhbadhs, aux ὑποστράτηγοι et l'affaiblissement de la charge de vuzurg-framadhār à celui de la préfecture du prétoire. Cette analogie frappante n'est complète que si, en outre, conformément aux observations de l'auteur, les quatre pādhghōspāns correspondent aux proconsuls de thème[1].

Il est curieux de voir que le vuzurg-framadhār ne figure pas parmi les quatre grands dignitaires que Mazdak a comparés à ses « quatre forces »[2]. Mais il ne faut pas attacher trop d'importance à ce fait: le réformateur a choisi parmi les grands dignitaires ceux qui offraient l'analogie la plus parfaite avec ses abstractions.

Outre les passages tirés des œuvres de Yaʿqūbī et de Masʿūdī, il existe encore deux textes, un pehlevi et l'autre persan, qui nous renseignent sur l'ordre de rangement des dignitaires de l'empire sassanide.

Le texte pehlvi est le « discours de table » sassanide[3], dont les §§ 9—14 b nous présentent une liste commençant par le roi des rois lui-même: le *shāhānshāh* (le roi des rois), le *pus ī vāspuhr* (le prince héritier), le *vuzurg-framadhār,* les quatre *spāhbadhs* (le spāhbadh du Nord étant tombé, probablement par une faute de copiste), le *dādhvar ī dādhvarān* (le grand juge), le *mōghān-*

[1] Le Muséon, 1940, p. 130—31.

[2] Ci-dessus, p. 341.

[3] *Sūr sakhvan*, publ. et trad. par. J. C. Tavadia dans le J. Cama Or. Inst. 29.

andarzbadh (= mōbadhān mōbadh). Dans le § 11 il est dit que le vuzurg-framadhār « est grand en grandeur, puissant en puissance, et encore grand et bon pour les sujets ».

Comment placer cette liste, qui assigne au vuzurg-framadhār le premier rang après les personnes de la maison royale et met le grand mōbadh au dernier rang? La mention des quatre spāhbadhs montre que la liste ne peut être plus ancienne que le règne de Khusrō I. A M. Stein elle fait l'effet d'être plus récente encore que celle des Murūdj. J'ai voulu d'abord en fixer la date à l'intervalle entre l'institution des quatre spāhbadhs et une réforme de Khusrō qui diminuait les compétences du vuzurg-framadhār — réforme dont il est question dans le texte persan qui sera cité ci-après. Mais, dit M. Stein, le vuzurg-framadhār est toujours resté le premier ministre. En effet, la dégradation totale du mōbadhān mōbadh semble indiquer que la composition du texte date de la dernière période de l'époque sassanide, où la désorganisation allait en croissant; et la teneur générale du « Sūr sakhvan » ne contredit pas cette supposition.

Le second passage, tiré du *Fārsnāmeh* persan (p. 91—92) est malheureusement très confus. En voici le texte, qui remonte en dernier lieu à une source pehlvie, avec mes explications, que je reproduis d'après la première édition:

و با همه بزرگی وحکمت بزرجمهر کی وزیر او بود انوشروان ترتیب وزارت او چنان کرد کی دبیر
بزرجمهر و نایب نزدیک کسری آمد شد توانستی کرد و ما این نایب را وکیل در خوانیم و بپهلوی
ایرانمارغر گفتندی ونیابت وزیر دارد، وهر سه گماشتهٔ کسری انوشروان بودندی در خدمت وزیر
او بزرجمهر و وزیر بذات خود ازین سه کس هیچ یکی را نتوانستی گماشت، وغرض انوشروان آن
بود تا دبیر هر نامه کی بجوانب بزرگ و اطراف نبشتی وخواندندی نکت آن در سرّ معلوم انوشروان
می کرد و وکیل در از آبج رفتی از نیک و بد براستی مشافهه می گفتی وراه وجوه مصالح باز می نمودی
و نایب مال ومعاملات نگاه داشتی واین هرسه مردمان اصیل عاقل فاضل زبان‌دان سدید بودندی

Nous remarquons d'abord, que la leçon *vakīl-e-där* est une conjecture des éditeurs: les manuscrits portent la première fois وکلیدر et وکلید respectivement, la seconde fois وکلیدار et کلیدار . D'après le contexte, il s'agit de deux termes différents. Également

un grand intérêt à ces études théologiques est bien douteux, mais il se peut qu'il ait eu des raisons politiques pour démontrer la sincérité quelque peu suspecte de sa foi zoroastrienne. Ṭabarī nous informe[1] qu'il fit construire des temples du feu, dans lesquels il plaça douze mille hērbadhs pour la « murmuration » de prières et d'invocations, nombre arrondi qui est naturellement sans valeur historique.

Les invasions de l'empereur Héraclius sur le territoire iranien eurent des répercussions sur la situation des chrétiens. Selon l'Anonyme de Guidi[2], Khusrō avait juré que, s'il était vainqueur dans cette guerre, il ne laisserait dans tout le royaume aucune église et aucune « crécelle d'église ». Quoi qu'il en soit, nestoriens et monophysites furent tous persécutés. C'est à ce moment que Yazdēn fut mis à mort par ordre du roi, sa femme exposée à la torture et ses biens confisqués. Un des fils de Yazdēn, Shamṭa[3], allait prendre une part active dans le drame qui mit fin au règne et à la vie de Khusrō.

Aux malheurs de la guerre s'ajoutaient des catastrophes amenées par des révolutions de la nature. Déjà sous le règne de Kavādh I, une grande rupture de la digue du Tigre avait eu lieu dans le Bas-Kaskar, probablement non loin de la contrée de Mésène, et les eaux envahirent bien des terrains cultivés. Plusieurs années après, Khusrō I fit réparer la digue. Mais vers la fin du règne de Khusrō II, en l'an 627/628, une nouvelle crue excessive des eaux de l'Euphrate et du Tigre brisa les digues en plusieurs endroits. Il est raconté, que Khusrō fit construire en un seul jour quarante digues, « excitant les travailleurs par la vue d'une somme considérable amoncelée sur des tapis ». Mais les efforts furent inutiles; les dégâts ne se laissaient plus arrêter. Puis les invasions des Arabes mirent fin à tous les travaux de réparation, et de grands terrains furent changés en marais[4]. La rupture de la

1 P. 1041—42, Nöldeke, p. 353.
2 Trad. de Nöldeke, p. 28.
3 Comp. Thomas of Margâ, The Book of Governors, trad. de Wallis Budge (Londres 1893), p. 81 sq.
4 Ibn Khurdādhbih, BGA, VI, p. 240, trad. p. 181.

digue du Tigre dit « aveugle », c.-à-d. du bras du Tigre qui passe par l'endroit où fut construit plus tard la ville de Baṣra, et les efforts inutiles et coûteux faits par Khusrō pour remédier aux ravages des eaux ont fait une grande impression sur les esprits. En même temps, une partie de la salle d'audience à Ctésiphon s'est écroulée, et dans ces divers événements on a voulu voir plus tard le présage de la chute de l'empire sous les coups de l'islamisme[1].

Après un règne de trente-sept ans, Khusrō II subit le même sort qu'il avait préparé autrefois à son père. S'étant enfui de Dastgard, rejetant l'offre de paix d'Héraclius, il se rendit à son palais à Ctésiphon, qu'il quitta aussitôt pour traverser le Tigre et prendre séjour à Vēh-Ardashēr (Séleucie) avec Shīrēn. Alors les généraux iraniens, exaspérés par l'entêtement de Khusrō, qui voulait continuer une guerre sans espoir, se révoltèrent. Shahrvarāz sut que Khusrō, qui avait conçu des soupçons contre lui, avait ordonné à un des généraux placés sous son commandement de le tuer; il prit des précautions et se dédit de sa promesse de fidélité[2]. Khusrō, malade d'une attaque de dyssenterie, se fit transporter à Ctésiphon pour arranger la succession au trône. Il était accompagné de Shīrēn et de leurs deux fils, Mardānshāh et Shahryār, et son intention était d'assurer la succession à Mardānshāh. Lorsque Kavādh, surnommé Shērōē, qui était le fils de Khusrō avec Maria et probablement l'aîné des princes royaux, eut la nouvelle de ce qui se passait, il résolut de maintenir ses droits et s'assura l'assistance du nouveau général en chef, Gushnasp-Aspādh[3], qui était, selon Théophane, son frère de lait. Celui-ci entra en pourparlers avec Héraclius, qui se montra disposé à faire la paix avec les Iraniens. D'autres grands seigneurs se joignirent à Shērōē, entre autres Shamṭa, fils de

1 Ṭabarī, p. 1009 sqq.; Nöldeke, p. 304 sqq. Comp. une autre légende sur les présages sinistres arrivés sous Khusrō I, dans la nuit de la naissance du prophète Muḥammad, Ṭabarī p. 981, Nöldeke, p. 253.
2 Voir p. 448, note 2; Ṭabarī, p. 1006 sqq., Nöldeke, p. 299 sqq. et 301, note 4.
3 Aspādh-Gushnasp chez Ṭabarī.

Yazdēn, et Nēv-Hormizd[1], fils du pādhghōspān Mardānshāh, que Khusrō avait fait mettre à mort[2], comme il avait fait tuer Yazdēn. Sur l'ordre de Shērōē on ouvrit le « château de l'oubli » et délivra un grand nombre de prisonniers d'État, qui embrassèrent la cause du prince.

Ainsi Shērōē fut proclamé roi. Pendant la nuit, les gardes royaux quittèrent le palais, où Khusrō dormait avec Shīrēn, et à l'aube du jour on entendit partout des cris joyeux: « Kavādh Shāhānshāh! » Alors Khusrō, perdant courage, s'enfuit et se cacha dans le jardin du palais, où il fut trouvé et emmené prisonnier dans une maison appelée Kadhagh ī hindūgh (« maison de l'Indien »), bâtie comme un dépôt de trésors et habitée par un certain Mahrspand. On raconte, qu'un homme du peuple, un cordonnier, voyant passer le cortège, reconnut le roi sous le voile dont on l'avait couvert, et frappa contre lui avec sa forme; mais un des soldats qui accompagnaient le roi détrôné, irrité par cet acte d'irrévérence, s'arrêta et lui trancha la tête avec son épée. Le cordonnier, nous le répétons, était le type de la plus basse roture[3].

D'après Sébéos l'Arménien[4], Khusrō fut tué immédiatement après ces événements. Shērōē ordonna de trancher les mains et les pieds à ses frères; il voulait leur conserver la vie, mais peu de temps après il fut forcé de les mettre à mort. Théophane dit que Shērōē fit tuer d'abord Mardānshāh, puis ses autres frères, et que Khusrō lui-même fut enfermé dans le dépôt de trésors pour mourir de faim, puis, n'étant pas mort après cinq jours, tué à coups de flèche. Selon l'Anonyme de Guidi[5], Khusrō fut tué par Shamṭa et Nēv-Hormizd avec la permission de Shērōē, et les frères de celui-ci assassinés par des grands seigneurs conjurés sous la conduite de Shamṭa.

Les auteurs arabes et persans ont plus de détails. D'après cette

1 Anonyme de Guidi; selon Ṭabarī son nom était Mihr-Hormizd.
2 Ci-dessus, p. 450.
3 Ṭabarī, p. 1046, Nöldeke, p. 361 sq.
4 Sebêos, Hist. d'Hélaclius, trad p. F. Macler, p. 85.
5 Trad. de Nöldeke, p. 29.

version, Shērōē hésita à commettre un parricide, mais les grands lui donnèrent le choix de faire mourir Khusrō ou de lui remettre la couronne. Le nouveau roi essaya de gagner du temps; il dressa une espèce de réquisitoire qui contenait les points suivants[1]: le meurtre du roi Hormizd, la sévérité de Khusrō envers ses fils, le mauvais traitement des prisonniers d'État, la conduite tyrannique de Khusrō à l'égard des femmes emportées de violence pour être enfermées dans le harem royal, l'oppression et la dureté exercées envers les sujets par l'imposition des taxes, l'entassement d'argent au dépens des sujets, les guerres interminables et l'ingratitude dont Khusrō avait fait preuve vis-à-vis de l'empereur de Byzance. Le réquisitoire fut remis à Khusrō par Gushnasp-Aspādh, qui rapporta à Shērōē une réponse détaillée, hautaine dans la forme, dans laquelle le roi déposé se défendait, non sans adresse, contre les accusations et reprochait à son fils son ingratitude et son manque de connaissance des choses dont il parlait. A l'avis de Nöldeke[2], la relation de cette procédure (si l'on peut l'appeler ainsi) peut difficilement être considérée comme authentique dans la forme sous laquelle les auteurs orientaux nous la donnent; c'est plutôt, dit-il, un exposé des motifs de défense de Khusrō, écrit peu d'années après la mort de Khusrō et de Shērōē, qui ne lui survécut pas longtemps, par un personnage très bien au courant des affaires. Pourtant, je serais porté à croire à l'authenticité du récit. En tout cas il me paraît incroyable que des auteurs contemporains l'aient forgé, si de tels procès intentés à des rois détrônés étaient sans exemple.

Selon les chroniqueurs arabes, Khusrō fut tué par Mihr-Hormizd (le Nēv-Hormizd de l'Anonyme de Guidi) avec la permission de Shērōē, qui fit mettre à mort aussi, à l'instigation de Shamṭa et d'autres, ses propres frères, au nombre de dix-sept.

1 Ṭabarī, p. 1046 sqq., Nöldeke, p. 363 sqq.; avec quelques variations dans les détails: Firdausī, Ṯaʿālibī, Dīnawarī, la Nihāyat etc. Ces particularités ont été tirées, selon toute probabilité, du Tādjnāmagh, qui a renfermé beaucoup de détails sur Khusrō II en prison et ses rapports avec son fils Shērōē. Voir Gabrieli, L'Opera di Ibn al-Muqaffaʿ (Riv. degli Studi Orientali, XIII), pp. 212 et 215—16, avec la note 1 de la page 216.
2 Ṭabarī, p. 363, note 1.

Toutefois, les auteurs orientaux dont la relation remonte à une source pehlvie nous informent, d'accord avec l'Anonyme de Guidi, que Shērōē exprima des regrets sur le meurtre de son père. Ces événements eurent lieu en l'an 628.

Une notice intéressante se trouve dans deux sources indépendantes l'une de l'autre, à savoir chez Ṭabarī[1] et dans l'Anonyme de Guidi[2]: Shērōē fit porter (enterrer, d'après l'Anonyme) le corps de Khusrō dans le tombeau royal. C'est-à-dire que le roi mort fut exposé sur un dakhma spécial réservé à la famille royale, ou bien même déposé dans une chambre sépucrale[3].

L'ambitieux Shamṭa fut accusé plus tard d'aspirer à la couronne, et Shērōē le fit mettre en prison après lui avoir fait couper la main droite[4].

[1] P. 1060, Nöldeke, p. 382.
[2] Trad. de Nöldeke, p. 30.
[3] Comp. le texte pehlvi Andarz ī Khusrō ī Kavādhān, Jamasp-Asana, Pahlavi texts, II, p. 55, l. 3—5, où Khusrō I, sur son lit de mort, dit: « Lorsque mon âme s'est séparée de mon corps, élevez ce lit et portez-moi à Ispahan, et déposez-moi à Ispahan ». Le verbe pehlvi et persan *nihādhan*, employé aussi par Firdausī dans la description des funérailles de guerriers, peut être traduit « déposer » ou « enterrer »; comp. Rosenberg, **Хосрой I Ануширванъ и Карлъ Великій**, p. 9, Bogdanov dans le J. Cama Or. Inst., no. 3, p. 38—39, et Inostrantzev, traduction de Bogdanov, ibid. p. 11—15. Dans le Shāhnāmeh de Firdausī (éd. Mohl, VI, p. 540), Khusrō I mourant donne des ordres très détaillés quant à l'arrangement d'une chambre sépulcrale qui sera sa dernière demeure. Il se peut que le problème du traitement des cadavres sous les Sassanides nous réserve encore des surprises.
[4] L'Anonyme de Guidi, Nöldeke p. 30.

CHAPITRE X.

LA CHUTE DE L'EMPIRE.

Règnes de Kavādh II Shērōē, d'Ardashēr III, de Shahrvarāz, de Khusrō III, de Bōrān, d'Āzarmēdukht, d'Hormizd V, de Khusrō IV, de Pērōz II et de Farrukhzādh-Khusrō. Yazdgard III, dernier roi sassanide. Désorganisation de l'État. Les roitelets. Le spāhbadh Rōstahm. Invasion des Arabes. Bataille de Qādisiya. « L'étendard de Kāvagh ». Prise de Ctésiphon. Autres conquêtes des Arabes. Fuite de Yazdgard III et sa mort à Merv. Ses descendants. L'Iran subjugué par les Arabes.

Khusrō II, avec ses fautes et ses vices, était un souverain vigoureux, qui, pendant un long règne, sut refréner l'ambition des grands. Mais ses exactions et ses guerres avaient épuisé le royaume, et les malheurs des dernières années de guerre portèrent un coup mortel à l'empire. La mort de Khusrō amena un débordement des passions et des ambitions, et l'autorité de la famille régnante s'émietta dans une succession rapide de règnes éphémères. Kavādh II Shērōē mourut après un règne d'environ six mois, soit qu'il fût empoisonné, ou qu'il fût la victime d'une peste effroyable qui dévastait le pays et en décimait la population[1].

Alors on plaça sur le trône le fils de Shērōē, Ardashēr III, petit enfant, qui eut pour tuteur le khvānsālār ou échanson en chef Māh-Ādhur-Gushnasp. Ce grand dignitaire fut le vrai régent. Farrukhān Shahrvarāz, le fameux général de Khusrō II, ne voulait pas se soumettre aux ordres d'un de

[1] D'après Théophane, Shērōē fut empoisonné par Shīrēn. Selon Eutychius et Ibn Qutaība, il mourut de la peste. Firdausī et Ṯaʿālibī ont une relation légendaire sur le suicide de Shīrēn et l'empoisonnement de Shērōē.

ses égaux, et, de concert avec Héraclius, il s'avança avec son armée contre Ctésiphon, où deux grands seigneurs, Nēv-Khusrō, chef des gardes du roi, et Nāmdār-Gushnasp, spāhbadh de Nēmrōz, lui prêtèrent leur secours. Shahrvarāz entra dans la ville avec ses troupes, fit tuer le jeune roi, qui n'avait régné qu'un an et six mois, et, suivant l'exemple de Vahrām Tchōbēn et de Vistahm, il se fit proclamer roi lui-même, bien qu'il ne fût pas de race royale. Il tira Shamṭa de la prison et le fit crucifier à la porte d'une église située au voisinage des bien-fonds de la famille de ce seigneur chrétien, parce qu'il avait insulté autrefois la fille de Shahrvarāz[1]. Mais contre Shahrvarāz et ses partisans il se formait un parti dont les chefs principaux étaient l'instructeur des chevaliers, Māhyār, un autre grand seigneur du nom de Zādhān-Farrukh, et Pus-Farrukh, jeune homme noble originaire de Stakhr. Une conjuration fut ourdie, et l'usurpateur fut tué par Pus-Farrukh et ses deux frères, qui servaient tous les trois dans les gardes royales[2].

Khusrō III, fils d'un prince Kavādh, frère de Khusrō II, ayant été reconnu roi dans la partie orientale du royaume, fut assassiné bientôt par le gouverneur de Khorassan[3]. A Ctésiphon, on mit la couronne sur la tête d'une femme, Bōrān, fille de Khusrō II. Elle récompensa Pus-Farrukh du service qu'il avait rendu à la maison royale, en en faisant son ministre. Après avoir conclu une paix définitive avec Byzance, elle mourut, ayant régné un an et quatre mois à peu près[4]. Déjà avant les dernières négociations avec les Byzantins, les Iraniens avaient rendu la sainte croix enlevée autrefois dans la prise de Jérusalem[5]. La fête solennelle célébrée à cette occasion à Jérusalem eut lieu en l'an 629[6].

[1] L'Anonyme de Guidi, Nöldeke, p. 31.

[2] Ainsi Ṭabarī (p. 1063, Nöldeke, p. 389), dont la relation semble être la plus exacte. Le nom du meurtrier de Shahrvarāz est donné différemment dans les sources.

[3] Voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 390, note 1.

[4] L'Anonyme de Guidi (trad. de Nöldeke, p. 33) dit qu'elle fut étranglée

[5] Voir ci-dessus, p. 447.

[6] Nöldeke, Ṭabarī, p. 392, note 1.

C'est ici peut-être qu'il faut placer le règne très court d'un certain Pērōz (II). Puis Āzarmēdukht, sœur de Bōrān, fut couronnée à Ctésiphon. Son règne ne dura que quelques mois. Selon Ṭabarī[1], un spāhbaḏh, Farrukh-Hormizd de son nom[2], brigua la couronne et demanda la reine en mariage. N'osant pas refuser ouvertement, elle le fit tuer par trahison, après quoi le fils de Farrukh-Hormizd, Rōstahm[3], s'avança avec son armée, s'empara de la capitale et fit détrôner et aveugler la reine. On ne sait pas de quelle manière elle est morte.

Vers le même temps, entre les années 630 et 632, ont régné encore Hormizd V et Khusrō IV, dont on ne sait rien excepté les noms. Ils n'étaient reconnus, probablement, que dans quelques parties du royaume. Farrukhzādh-Khusrō[4], un descendant de Khusrō II, se rendit maître de Ctésiphon.

Dans l'espace d'environ quatre ans, l'Iran avait eu au moins une dixaine de rois des rois. Enfin on découvrit un dernier rejeton de Khusrō II, Yazdgard, jeune fils du prince Shahryār. Il vivait en cachette à Stakhr, sur le sol d'origine des Sassanides. Les grands de Stakhr le proclamèrent roi et le couronnèrent dans un temple du feu de cette ville qu'on appelait celui d'Ardashēr[5]. Ses partisans se mirent en marche contre Ctésiphon, prirent la ville avec l'assistance de Rōstahm, le spāhbadh susnommé, et firent mettre à mort Farrukhzādh-Khusrō. Ainsi l'empire était réuni, pour la dernière fois, sous le sceptre de Yazdgard III. Les hommes les plus puissants étaient alors Rōstahm, son frère Farrukhzādh[6], qui avait la charge de darīghbadh ou chef des af-

[1] P. 1065, Nöldeke, p. 394.

[2] D'après Sébéos, il était spāhbadh d'Azerbéïdjan (Marquart, Ērānšahr, p. 112), selon Ṭabarī, du Khorassan.

[3] Son nom est celui de l'ancien héros légendaire du Sistan. Dans les sources syriennes, on trouve déjà la forme Rustam, que nous connaissons des relations arabes et persanes (Anonyme de Guidi, trad. de Nöldeke, p. 33, note 4).

[4] Ou Khvarrehzādh-Khusrō; *farrukhv* ou *farrukh* est l'adjectif de *farr*, forme dialectale de *khvarr*, « gloire, majesté ».

[5] Tab. p. 1067, Nöldeke, p. 397; comp. ci-dessus, p. 90.

[6] Ou Khvarrehzādh.

faires de la cour[1], et Zādhōē, chef de la domesticité, qui avait été auparavant le protecteur de Farrukhzādh-Khusrō[2].

Tel était l'état de choses au moment où, venant des déserts de l'Arabie, les armées des bédouins incultes, animées de fanatisme religieux et d'esprit de rapine et organisées par le calife 'Omar, homme d'État de premier ordre, allaient envahir l'Iran dans un élan irrésistible. Que ces troupes de barbares aient réussi à renverser, en peu d'années, un grand empire militairement organisé, comme l'était celui des Sassanides, cela s'explique par la décom-

Fig. 52. Monnaie de Yazdgard III.
(Musée National de Copenhague).

position qui s'était manifestée pendant les années troublées qui suivirent la mort de Khusrō II. C'était le résultat fatal de la politique militaire inaugurée par Khusrō I. L'évolution tendait de plus en plus vers une domination militaire, où chaque spāhbadh ou gouverneur considérait la province soumise à son commandement à peu près comme un fief héréditaire à l'ancienne manière, surtout après que la famille royale était tombée dans la plus complète décadence. Les essais d'usurpation de la part de généraux qui n'étaient pas de race royale se multiplièrent. Le spāhbadh Farrukh-Hormizd avait formé le dessin de parvenir au trône en se mariant avec la reine Āzarmēdukht. Son ambition lui coûta la vie, il est vrai, mais il fut vengé par son fils Rōstahm. Ces deux spāhbadhs, père et fils, sont appelés, par les auteurs arméniens, « princes » (*ishkhan*[3]) de l'Azerbéïdjan.

[1] Marquart, Ērānšahr, p. 112.
[2] Ṭabarī, p. 1066 sqq., Nöldeke, p. 396 sqq.
[3] Sur ce titre, voir Benveniste dans la Revue des études arméniennes, t. IX, p. 8.

La domination des généraux et des gouverneurs est la dernière phase de l'évolution politique de la période sassanide; mais le nouveau féodalisme n'eut pas le temps de se consolider avant l'invasion des Arabes. Cependant, les marzbāns de Merv, de Mervroud, de Sarakhs et du Kuhistan avaient, à ce moment, une position presque indépendante[1].

Dès le temps de Pērōz (I), tous les pays à l'Est de Mervroud étaient au dehors de la domination de l'empire iranien. Hérat même n'appartenait plus aux Sassanides. A l'époque de l'invasion des musulmans, les chefs des provinces caspiennes étaient soumis à Mūtā ou Mūrtā, prince des Dēlamites[2]. Les pays situés au Nord et à l'Est de la frontière iranienne étaient gouvernés par des rois ou des roitelets, dont plusieurs sont connus sous des titres spéciaux. Voici une liste des principautés les plus importantes avec les titres de leurs princes[3]: Nisā (*Varāz*), Abiverd (*Vahmana*), la Chorasmie (*Khusrō-Khvārazm*), Boukhare (*Bōkhār-khvadhav*), Vardāna (*Vardān-shāh*), Samarcande (*Tarkhān*), Ousrouchana (*Afshīn*), Soghd (*Ikhshēdh*), Ferghane (*Ikhshēdh*), Khottal (*Khottalān-shāh* ou *Shēr-Khottalān*), Tirmidh (*Tirmidh-shāh*), Djuzdjan (*Gōzghān-khvadhāy*), Roub (*Rūb-khān*), Tālakān (*Shahragh*), Hérat (*Varāzān*), Ghartchistan (*Varāz-bandagh*), Sistan (*Zunbīl*)[4], Kaboul (*Kāvul-shāh*)[5].

[1] Van Vloten, Recherches sur la domination arabe, p. 19.
[2] V. Minorsky, La domination des Dailamites (Publ. de la Soc. des Études iran., no. 3), p. 4.
[3] Source principale: Ibn Khurdādbeh, BGA, VI, p. 39—40, traduction p. 29.
[4] Voir Marquart, Festschr. Sachau, 1915, (p. 281).
[5] Plusieurs de ces titres sont composés avec le mot pehlvi *shāh*. *Ikhshēdh* est une forme sogdienne du mot iranien qui apparaît dans l'Avesta sous la forme de *χšaēta-*, et auquel on attribue généralement la signification de « lumineux »; Andreas, à ce qu'il semble, a voulu faire dériver ce mot de la racine *χšāy-* et l'a traduit par « dominateur », « souverain » (*khvarkhshēdh*, « Sonneherr », Andreas-Henning, Mitteliranische Manichaica, p. 15, note 6). D'autres titres sont composés avec le *khvadhāy* pehlvi ou le *khvadhav* sogdien (« seigneur »). *Shahragh* et *shēr* dérivent de la racine *χšay-* (comp. av. χšaϑra-, « royaume », « empire », *χšaϑrya-* « souverain », « prince »). *Varāz* (d'où *Varāzān* et *Varāz-bandagh*) signifie « sanglier »; comp. le titre d'honneur Shahrvarāz. Quelques titres sont d'origine turque, tels les titres composés avec *khān*.

Au Tokharistan, à l'Est de Balkh, régnait le *Yabghu*[1], qui avait comme vassal un prince au titre de *Shādh*[2]. Le *Nēzak-Ṭarkhān,* qui résidait à Badhghes, reconnaisait le Shādh comme son suzerain[3].

Rōstahm, qui était devenu le vrai régent de l'Iran, était un homme doué d'une énergie extraordinaire, bon administrateur et grand capitaine. Il comprenait dans toute son étendue le danger qui menaçait le royaume de la part des Arabes, et, ayant pris le commandement suprême de toutes les forces militaires, il fit un effort vigoureux pour repousser le nouvel ennemi. Un grand rassemblement de troupes se fit autour de la capitale. Mais le calife ʿOmar le devança. En l'an 636 l'armée iranienne rencontra celle des Arabes, conduite par S a ʿ d i b n A b ī W a q q ā ṣ, à Qādisiya, non loin de Ḥīra. Le combat dura trois jours et finit par la défaite des Iraniens. Rōstahm qui dirigeait en personne les mouvements de l'armée iranienne, assis sous une tenture devant laquelle flottait le *drafsh ī kāvyān,* drapeau de l'empire, fut tué, et le drapeau, symbole de la puissance iranienne, tomba aux mains des Arabes.

Les Iraniens rattachaient l'origine de ce drapeau à leur ancienne histoire légendaire. Lorsque le monde eut enduré pendant mille ans la domination tyrannique de l'usurpateur Dahāgh, un forgeron du nom de Kāvagh[4], en hissant son tablier de cuir sur une lance, donna le signal d'une révolte, dont le résultat fut la chute du tyran et l'avènement au trône de Frēdhōn, jeune prince de l'ancienne maison royale. Dès lors, le drapeau formé du tablier de cuir de Kāvagh est devenu le drapeau des rois iraniens, et d'après le nom du forgeron on l'a appelé drafsh ī kāvyān, « drapeau de Kāvagh »[5], Cette bannière fameuse, telle que l'ont

1 Ancien titre des princes régnants des Kūshāns.

2 Dérivant de *χšāyaϑiya,* « roi; ou bien *shādh* est une autre forme dialectale d'*ikhshēdh.*

3 Marquart, Ērānšahr, p. 69.

4 Kāveh en persan.

5 Dans un mémoire en danois (Smeden Kavāh og det gamle persiske Rigsbanner, D. Vid. Selsk. hist.-fil. Medd., II. 7), j'ai examiné les détails de cette légende, et j'ai essayé de démontrer, que la légende, inconnue de l'Avesta

vue les vainqueurs de la bataille de Qādisiya, a été décrite par plusieurs auteurs arabes et persans. Selon Ṭabarī[1], le drafsh, fait de peaux de panthères, avait huit aunes en largeur et douze en longueur. Balʿamī dit[2] que les Iraniens, ayant été victorieux dans toutes les batailles où avait figuré ce drapeau, avaient ajouté à ses ornements quelques joyaux après chaque victoire. En effet, il était garni de pièces d'or et d'argent, de pierres précieuses et de perles[3]. Masʿūdī[4] décrit l'étendard de la même manière que Ṭabarī, en ajoutant qu'il était monté sur des hampes de bois emmanchées les unes dans les autres. Dans un autre passage[5], il dit que le drapeau était couvert de rubis et de perles et de différentes sortes de pierres précieuses. D'après Khvārazmī[6], le drapeau était fait d'une peau d'ours ou, selon d'autres, d'une peau de lion, et les rois croyaient qu'il portait bonheur, et le couvraient d'or et l'ornaient de pierres précieuses. Ṯaʿālibī[7] raconte également que les souverains y attachaient leur fortune et rivalisaient à le rehausser, à l'orner des plus beaux joyaux, et cherchaient à l'envi à le rendre magnifique, de sorte que, dans la suite des temps, il devint la perle, le chef-d'œuvre, la merveille et la curiosité des siècles. Ils le faisaient porter devant eux dans les batailles et ne le confiaient qu'au commandant en chef d'entre leurs généraux; après la guerre heureusement terminée, ils le rendaient au trésorier chargé

et des livres théologiques, date de l'époque des Sassanides, et qu'elle a été construite (avec des réminiscences d'autres légendes très anciennes) pour expliquer l'expression *drafsh ī kāvyān*, dont la vraie signification était « le drapeau royal » (*kāvyān* se rattachant au mot avestique *kavi,* « prince, roi », comp. p. 198, note 4). Je ne puis pas accepter l'opinion énoncée par Levy et Justi, et plus récemment par Sarre (Klio, III, p. 348 sqq.), que le drapeau représenté sur la mosaïque bien connue de la « bataille d'Alexandre » et sur quelques anciennes monnaies de la Perside nous montre le drafsh ī kāvyān. — Pour les drapeaux sassanides voir encore Survey III, p. 2769 sqq. (Phyllis Ackermann).

1 P. 2175.

2 Zotenberg, III, p. 395.

3 Ibid., I, p. 119.

4 Murūdj, IV, p. 200.

5 Ibid., p. 224.

6 Mafātihu'l-ʿulūm, éd. de van Vloten, p. 115.

7 P. 38 sq.

de le garder ». Selon Mutahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī[1], il était fait d'abord de peau de chevreau ou de peau de lion, et plus tard les Iraniens le firent d'or et de brocart. On peut comparer la description de Firdausī[2]: le drafsh ī kāvyān avec la couronne étaient du nombre des insignes royaux[3]; en temps de guerre il était placé à côté du trône du roi[4]; cinq mōbadhs, nommés par le roi, le portaient devant l'armée en marche[5], dit le poète, et pendant le combat il était confié au meilleur champion du roi[6]. Ibn Khaldūn[7] nous informe, qu'une figure talismanique, formée de chiffres d'après des calculs astrologiques, était brodée sur le drafsh.

Dans la bataille de Qādisiya, cet étendard précieux, dit Masʿūdī[8], tomba aux mains d'un Arabe nommé Ḍirār ibnu'l-Khaṭṭāb, qui le vendit 30.000 pièces d'or, bien qu'il en valût 1.200.000, (deux millions, d'après le Tanbīh du même auteur[9]). Ṯaʿālibī, d'autre part, nous fait savoir[10], que Saʿd ibn Abī Waqqāṣ, le général des Arabes, « l'ajouta aux trésors et aux joyaux de Yazdgard, que Dieu avait donnés aux musulmans, et le porta avec les diadèmes, les ceintures, les colliers incrustés de pierres précieuses et autres choses au Commandeur des Croyants, ʿOmar ibnu'l-Khaṭṭāb. Celui-ci ordonna de le détacher de sa hampe, de le couper en morceaux et de le partager entre les musulmans ».

Après cette grande victoire, les musulmans s'emparèrent de Ḥīra. Puis ils s'avancèrent vers Ctésiphon. En l'an 637 Vēh-Ardashēr fut occupé après un siège de deux mois. Les habitants affamés s'étaient retirés à Ctésiphon proprement dite, sur la rive gauche du Tigre. Yazdgard s'était enfui avec sa cour, « emmenant

1 Éd. Huart, p. 132, trad., p. 148.
2 Vullers, I, p. 48, vers 263 sqq.
3 Ibid., II, p. 762, vers 1415, et éd. Mohl, VII, p. 388, vers 395 sqq.
4 Vullers, I, p. 479, vers 750.
5 Ibid., II, p. 558, vers 655.
6 Ibid., II, p. 762, vers 1415 sqq., et II, 853, vers 1424 sqq.
7 Éd. Quatremère, Not. et Extr., t. 18, p. 135; trad. de de Slane, ib., t. 21, p. 185.
8 Murūdj, IV, p. 224.
9 BGA, VIII, p. 86, trad. de Carra de Vaux, p. 125.
10 P. 39.

avec lui mille cuisiniers, mille musiciens, mille gardiens de guépards et mille fauconniers, sans parler d'autres gens; et cette suite lui paraissait encore peu nombreuse »[1]. Il se rendit à Holvān d'abord, puis, poursuivi par les Arabes, plus loin dans la Médie. Un grand nombre des habitants de Ctésiphon abandonnèrent tout pour sauver la vie.

C'était le printemps, et le fleuve avait grossi. Les Iraniens avaient rompu les ponts et éloigné les vaisseaux du bord occidental. Mais on réussit à trouver un gué, et l'armée arabe passa à cheval sans accident. Les gardes iraniens furent massacrés, le reste des troupes royales s'enfuirent, et Saʿd ibn Abī Waqqāṣ fit son entrée triomphale dans la capitale déserte, fit camper son armée devant le Ṭāq-e-Kesrā et entra dans les appartements. On y trouva tous les trésors que le grand roi n'avait pu emporter dans sa fuite, des corbeilles plombées, remplies de toutes sortes d'objets d'or et d'argent, des vêtements, des pierres précieuses, des armes et des tapis, des épices et des parfums exquis. Une troupe arabe poussa la poursuite des Iraniens jusqu'au pont de Nahravān, où elle s'empara de quelques bêtes de somme chargées de trésors et des insignes royaux les plus précieux. Un coffre attaché sur un chameau contenait entre autres choses la couronne de Khusrō II, la tunique du même roi, faite de brocart d'or et brodée de perles et de pierres précieuses, et d'autres étoffes de brocart. Dans d'autres coffres on trouva la cuirasse, le casque, les jambières et les brassards de Khusrō II, le tout en or, l'épée de Khusrō, puis les cuirasses et les épées qui avaient fait partie des dépouilles de l'empereur Héraclius, du khāgān des Turcs, du roi indien Dāhir[2] et de Vahrām Tchōbēn, et les armes qui avaient été portées par Pērōz, Kavādh I, Hormizd IV, Siyāvush et Nu'mān. Les épées de Khusrō et de Nuʿmān et la couronne de Khusrō furent envoyés au calife ʿOmar, qui fit suspendre la couronne dans la Kaʿba de la

1 Ṯaʿālibī, p. 742; comp. Ḥamza, p. 63, trad. p. 47.
2 Ce trophée provient probablement de quelque expédition victorieuse de Khusrō II contre un prince de l'Inde (Voir Marquart, Ērānšahr, p. 33). L'authenticité du nom de Dāhir est révoquée en doute par Marquart.

Mecque[1]. Enfin, le merveilleux « tapis de printemps »[2] était parmi les trésors butinés. Il fut envoyé également à ʿOmar, qui le fit couper en morceaux et distribuer entre les compagnons du prophète. ʿAli, le calife futur, fit vendre vingt mille drachmes le morceau qui lui était échu. Déduction faite du quint qui revenait de droit au calife, le reste du butin fut distribué entre les soixante mille hommes de l'armée de Saʿd, dont chacun reçut la somme de douze mille drachmes[3].

Le roi des rois tenta un dernier effort. De toutes les parties du royaume il rassembla des troupes. Un général âgé du nom de Pērōzān fut mis à la tête de l'armée, et en l'an 642 il livra aux Arabes une bataille à Nihāvand. Le combat fut acharné, mais enfin les Iraniens furent battus, et Pērōzān tomba entre les mains des Arabes et fut tué. Alors la Médie fut ouverte aux attaques des musulmans. Il n'exista plus d'armée royale. La défense des provinces iraniennes fut laissée aux marzbāns et autres potentats locaux dont quelques-uns, comme Hormizdān[4] en Susiane, un des généraux survivants de la bataille de Qādisiya, opposèrent aux Arabes une résistance vaillante, mais inutile. Hamadan et Raï furent conquis, puis l'Azerbéïdjan et l'Arménie. Yazdgard s'était retiré à Ispahan où il demeurait entouré d'un grand nombre de vāspuhrs, car cette ville semble avoir été, vers la fin de la période sassanide, en quelque sorte un centre des vāspuhrs de l'Iran, et le vāspuhrān āmārkār ou « percepteur des impôts des vāspuhrs » avait son bureau à Ispahan. Yazdgard envoya trois cents hommes, dont soixante-dix étaient du nombre des grands seigneurs, des vāspuhrs, à Stakhr, où il chercha lui-même un refuge après la prise

1 « Où elle se trouve encore aujourd'hui », dit l'auteur anonyme de la Nihāyat (Browne, p. 257); sur la date présumable du livre, voir ci-dessus, p. 70.

2 Voir ci-dessus, p. 474.

3 Ṭabarī, p. 2426—2452; Balʿamī, III, p. 414 sqq.; comp. Streck, Seleucia und Ktesiphon, p. 38—41.

4 Hormuzān chez les auteurs arabes et persans; la forme Hormizdān se trouve dans l'Anonyme de Guidi. Balʿamī (Zotenberg, III, p. 447) l'appelle « roi d'Ahvāz ».

d'Ispahan par les troupes arabes. Ensuite les vāspuhrs furent envoyés à Suse, où ils capitulèrent au général arabe Abu Mūsa et embrassèrent l'islam[1]. Stakhr fut pris, et toute la Perside, pays d'origine de la dynastie sassanide, tomba dans les mains des musulmans.

Yazdgard, à qui il ne restait plus que le titre de roi des rois, s'était de nouveau enfui. Le spāhbadh du Ṭabaristān lui avait offert un asile, et s'il l'avait accepté, il aurait gardé peut-être son pouvoir dans cette province protégée par ses montagnes, dont les spāhbadhs surent défendre, plus d'un siècle durant, l'indépendance contre les conquérants islamiques. Mais il préféra se réfugier dans le Sistan et de là dans le Khorassan. En vain il exhorta les potentats locaux, qui se sentaient à ce moment tout à fait indépendants, à prendre les armes. Déjà en 638 il avait demandé le secours du roi de Chine. De Nichapour il se rendit à Tous, où le gouverneur, le kanārang, ne désirant pas lui donner asile, lui présenta de riches cadeaux, et lui fit comprendre que la citadelle n'était pas assez vaste pour recevoir tous ses gens et tout son équipage[2]. Éconduit partout, il chercha un dernier refuge à Merv. Selon la tradition[3], il avait avec lui encore quatre mille personnes, esclaves de son palais, cuisiniers, valets de chambre, palefreniers, secrétaires, épouses et autres femmes, vieillards et enfants appartenant à sa maison, mais pas un seul guerrier, et il ne lui était pas resté assez de ressources pour soutenir une si nombreuse famille, car, naturellement, le système des impôts était tombé dans un désordre complet.

Alors Māhōē, le marzban de Merv, qui ne désirait que se débarrasser de son hôte importun, s'allia avec le Nēzak Tarkhān, vassal ou sous-vassal du Yabghu du Tokharistān[4], et le Nēzak envoya des troupes pour s'emparer de Yazdgard. Le roi infortuné prit la fuite en toute hâte et quitta la ville, seul, dans l'obscurité de la nuit, vêtu de sa robe brodée d'or. Ayant erré

1 Balādurī, p. 373; Ṭabarī, p. 2561; voir Marquart, Ērānšahr, p. 29.

2 Ṯaʿālibī, p. 743.

3 Balʿamī, III, p. 504.

4 Voir ci-dessus, p. 502.

byzantine M a r i a, qu'il épousa plutôt pour des raisons politiques[1]. D'après le roman de Vahrām Tchōbēn, Khusrō prit pour femme aussi la sœur de Vahrām, la virile G u r d ī y a g h, après qu'elle eût tué Vistahm[2]. Si les détails de ce récit sont légendaires, le mariage de Khusrō avec Gurdīyagh est probablement historique. Shīrēn prévint le roi d'être sur ses gardes contre cette « diablesse »[3].

Il s'est formé de bonne heure des légendes relatives aux amours de Khusrō et de Shīrēn, et il paraît qu'il a existé, déjà avant la chute de l'empire, un ou plusieurs romans populaires sur cette matière, dont des fragments divers ont pénétré dans quelques-unes des versions arabes et persanes du Khvadhāynāmagh. Ṯaʿālibī[4] et Firdausī[5] nous ont conservé le récit des artifices employés par Shīrēn pour recouvrer l'affection de son amant royal inconstant, puis de son mariage avec Khusrō et de la manière ingénieuse dont Khusrō réduisit au silence les grands dignitaires indignés de son alliance avec cette jeune fille de basse origine. La légende de Frahādh et de Shīrēn se trouve déjà chez Balʿamī[6]: « C'est de cette femme que fut amoureux Frahādh, qu'Abharvēz punit en l'envoyant extraire des pierres à Bīsutūn. Frahādh fit tant que chaque portion qu'il détachait de la montagne était si volumineuse qu'aujourd'hui elle ne peut être soulevée par cent hommes ». Les amours de Khusrō et de Shīrēn et ceux de Frahādh (Farhād) et de Shīrēn sont devenus, plus tard, des thèmes favoris de la poésie épique et romanesque des Iraniens[7]. D'après Firdausī[8], Shīrēn aurait empoisonné Maria, mais personne ne le sut, et Khusrō lui donna, un an après la mort de Maria, la chambre à coucher dorée qui avait appartenue à celle-ci.

1 Selon Ṭabarī, Maria était la fille de l'empereur Maurice. Les sources byzantines ne connaissent pas ce mariage. Voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 283, note 2.

2 Nöldeke, Ṭabarī, p. 482; Pseudo-Djaḥiẓ, Maḥasin, p. 252, trad. de Rescher, II, p. 63 sqq.

3 Nihāyat, Browne, p. 243.

4 P. 691 sqq.

5 Éd. de Mohl, VII, p. 294 sqq.

6 Zotenberg, II, p. 304 sq.

7 Herb. W. Duda, Ferhād und Schīrīn, Prague 1933.

8 Mohl, VII, p. 304 sqq.

Aucune jouissance n'était étrangère à la nature de Khusrō Abharvēz. Son goût pour les parfums est attesté par la notice déjà citée de Balāḏurī que, n'aimant pas l'odeur du parchemin, il ordonna d'écrire les comptes rendus sur du papier teint de safran et mouillé d'eau de roses. L'odeur d'aloès, d'ambre gris, de musc, de camphre et de santal aurait plané dans l'air dans les palais de Khusrō comme plus tard dans ceux des califes de Bagdad. Selon Ṯaʿālibī[1], Khvash-Ārzūgh, le page du roi, qui était un connaisseur aussi pour les jouissances de l'odorat, nomme comme les parfums les plus agréables: le basilic parfumé avec du *nadd*[2] que l'on asperge avec de l'eau de rose, la violette aromatisée avec la fumée de l'ambre gris, le nénuphar aromatisé avec la fumée du musc et la fève odorante aromatisée avec la fumée du camphre. L'odeur du narcisse est comme l'odeur des adolescents, l'odeur de la rose comme celle des bien-aimés, l'odeur du basilic comme celle des fils, l'odeur de la giroflée comme celle des amis. Sommé, par le roi, de donner une description de l'odeur du paradis, il la caractérise comme une combinaison des aromes du vin royal, de la rose de Pārs, du basilic de Samarcande, du cédrat de Ṭabaristān, du narcisse de Maskī, de la violette d'Ispahan, du safran de Qumm et de Bavan, du nénuphar de Sīrāvān et du triple parfum composé de bois d'aloès indien, de musc du Thibet et d'ambre de Shiḥr[3].

Dans les palais royaux on savait apprécier les mets délicats. Parmi les mets qu'on avait préparés pour le roi Valāsh était le « plat du roi » qui consistait en viandes chaudes et froides, gelée au riz, feuilles farcies, volaille marinée et purée de dattes au sucre candi; puis le « plat khorassanien » qui se composait de viande rotie à la broche, de viande cuite dans le poêle, dans le beurre et le jus; le « plat grec » préparé avec du lait et du sucre, avec des œufs et du miel et du riz avec du beurre, du lait et du sucre;

1 P. 708 sq.

2 Mélange de musc, d'aloès et d'ambre gris.

3 Dans le texte pehlvi, le parfum du jasmin est nommé en premier lieu comme le parfum royal, puis d'autres parfums, ceux de la rose, du narcisse, du camphre, du lis, de la violette, du basilic, du myrte, du nénuphar, de la marjolaine etc., sont énumérés, chacun avec une comparaison poétique (King Husrav and his Boy, éd. d'Unvala, § 68—94).

enfin le « plat des dēhkāns » qui consistait en viande de mouton salée, en tranches au jus de grenade et en œufs cuits[1].

Le jeune page énumère devant Khusrō les meilleurs plats de toutes sortes Il y a la viande d'un chevreau de deux mois nourri du lait de sa mère et de celui d'une vache; appétissantes sont surtout les entrailles frottées avec du jus d'olive et la poitrine d'un bœuf gras cuite dans du *spēdh-pāk* (soupe mêlée d'épinard, de farine et de vinaigre[2]) et mangée avec du sucre et du candi. Parmi les diverses espèces de volaille, que le page énumère, il aime surtout la poule ordinaire nourrie de chènevis, d'huile et de beurre d'olive; cet oiseau doit avoir été à jeun; après avoir été tué et déplumé, il est suspendu un jour par un pied, le second jour par le cou, enfin cuit dans du *sōrābhagh*[3]; le dos et la partie du dos qui est le plus près de la queue en sont les pièces les plus délicates. Parmi les meilleures gelées sont celles faites de l'onagre, du chameau d'un an, du buffle et du porc. Une gelée particulièrement exquise est faite de la viande d'un onagre apprivoisé, engraissé avec de la luzerne et de l'orge; on met la viande dans du lait caillé mêlé avec diverses sortes d'épices. Puis il y a les ragoûts préparés de la viande de lièvre, des entrailles du cheval, de la zibeline, et de la tête du faisan, et avant tout celui fait d'une gazelle femelle stérile, mise en gelée et lardée. Très délicieux sont, pendant l'été, les pâtés d'amandes, de noix etc. et toutes sortes de galettes, entre autres celle préparée de la graisse d'une gazelle et cuite dans du beurre de noix. Mais pendant l'hiver on mange des pâtés d'amandes et de pêches, et du soufflé. Les meilleures confitures sont celles faites de citrons épineux, de coings, de myrobalans, de noix et de gingembre chinois; et parmi les fruits frais sont préférables: le coco, mangé avec du sucre, les pistaches de Gurgān cuites dans du *sōrābhagh*, les lentilles mangées avec de l'*ābh ī kāmagh*[4], les dattes de Hērt[5] farcies de noix, les pêches

[1] Ṯa'ālibī, p. 585.
[2] Comp. Stackelberg, WZKM, t. 18, p. 283.
[3] Persan *shūrābeh*, de l'eau salée.
[4] Persan *āb-e-kāmeh* (B. Geiger, WZKM. 1937, p. 64). C'est une espèce d'hors d'œuvre qu'on prépare à Ispahan avec du lait caillé et du lait frais, des grains du rue, du levain séché et du vinaigre.
[5] Hērt est le nom pehlvi de Ḥīra, Markwart-Messina, Catalogue, p. 67.

arméniennes, les glands et les marrons sucrés. Excellent et bon pour la digestion est le chènevis de .... (?) cuit dans la graisse de la chèvre de montagne. Les meilleurs vins, enfin, sont ceux de Kang, de Hérat, de Mervroud, de Bost, le cidre d'Holvān et surtout le vin d'Assyrie[1].

Fig. 48. Khusrō II à la chasse, coupe d'argent.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

Il va sans dire, que la vaisselle était digne des mets exquis, qu'on y servait au Shāhānshāh. On a trouvé un assez grand nombre de pièces d'argenterie sassanides en Russie, mais très peu en Iran, sans doute parce que ce pays a été saccagé tant de fois par des conquérants rapaces. D'après l'opinion de M. Sarre[2], de telles

[1] King Husrav, Unvala, § 19—59, quelques détails dans la première édition corrigés d'après Bailey, BSOS, IX, p. 233. Comp. la version de Ṯa'ālibī (p. 705—8), qui diffère un peu dans les détails de la version pehlvie.
[2] Die Kunst des alten Persien, p. 49.

coupes décorées étaient fabriquées dans une manufacture royale et données en présent aux assistants des chasses et des banquets du roi, et aussi à des princes étrangers. Déjà au quatrième siècle de notre ère, l'empereur romain recevait de la cour sassanide des cadeaux de cette espèce. témoin Flavius Vopiscus, contemporain

Fig. 49. Coupe d'argent.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

de Dioclétien. Et pendant les premiers siècles de l'islam, le style sassanide fut imité pour ce qui est des coupes d'argent[1].

Un des spécimens les plus jolis qui existent du temps de Khusrō II est une coupe d'argent qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris (Fig. 48). Le roi y est représenté en chasseur, a peu

[1] Sur les coupes, voir Erdmann, Jahrb. d. preuss. Kunstsammlungen, 57, p. 193 sqq.. Liste des coupes sassanides qui existent, Herzfeld, Arch. Mitt., IX, p. 125—26. Argenterie sassanide en général, Survey, I, p. 716—63; bronzes, p. 763—70 (J. Orbeli); IV. 215 sqq.

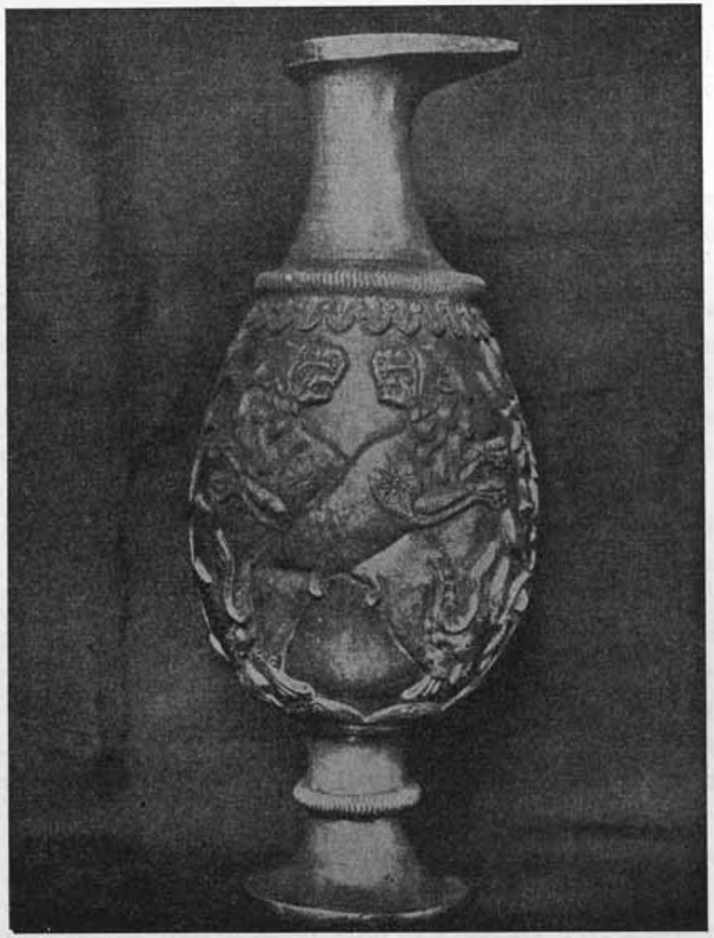

Fig. 50. Aiguière d'argent.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

près comme sur les parois de la grotte de Ṭāq-e-Bostān. La couronne ailée sur la tête, richement vêtu, avec des colliers de perles, les rubans royaux flottants au vent, il s'élance sur son cheval au galop, l'arc tendu, tirant sur les animaux fuyants: des sangliers, des cerfs et un buffle tombent sous ses flèches[1].

[1] Babelon, Guide au cabinet des médailles, fig. 123; Herzfeld, Am Tor, pl. 53; Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 107; Survey IV. 214. Contre Erdmann, qui attribue (Die sasanidischen Jagdschalen, Jahrb. d. preuss. Kunst-

Une autre coupe d'argent très curieuse, que existe également à la Bibliothèque Nationale (Fig. 49), montre le symbole de la lune et une série de personnages avec des attributs divers: un oiseau, une coupe, un encensoir (?) etc.; au milieu une figure féminine nue qui semble caresser un griffon-panthère. On n'a pas réussi à expliquer les détails de cette représentation, religieuse sans doute[1].

Très communs sont les motifs combinés d'animaux et de plantes: deux bouquetins, un de chaque côté d'un arbre, une lionne et un arbre etc.[2]. Les figures sont souvent encadrées de feuilles en forme de cœur ou de sarments ondoyants etc. Une coupe est décorée d'une frise de poissons et d'écrevisses[3]. Puis il y a des aiguières d'argent richement ornementées, portant des figures de lions (Fig. 50) ou une figure de femme présentant une corbeille de fruits[4], des aiguières de bronze à anse avec des figures humaines, des oiseaux etc., ou décorées de rameaux entrelacés[5].

De même qu'on cultivait le goût par les mets délicieux et les vins excellents et l'odorat par les parfums, on cultivait l'ouïe par une musique savamment étudiée et exécutée avec virtuosité[6]. Nous avons fait allusion plusieurs fois au haut rang que tenaient les chanteurs et les musiciens à la cour sassanide. Aux réunions intimes le maître des cérémonies, le khuram-bāsh, ordonnait aux virtuoses de chanter et de jouer d'après tel ou tel mode de musique[7].

Masʿūdī nomme[8] les instruments musicaux des Iraniens: le

sammlungen, 57, p. 212 sqq.) cette coupe, comme les reliefs de Ṭaq-e-Bostān, à Pērōz, Herzfeld exprime de nouveau (Arch. Mitt., IX p. 128 sq.) sa conviction, que la coupe représente Khusrō II à la chasse.

1 Babelon, Guide au cabinet des médailles no. 2881, fig. 11; Sarre, Die Kunst etc., p. 117; Survey IX. 233 A.

2 Sarre, Die Kunst etc., pl. 121 et 122.

3 Sarre, Die Kunst etc., pl. 125.

4 Ibid., pl. 128 et 129.

5 Ibid., pl. 132, 133, 135.

6 Christensen, La vie musicale dans la civilisation des Sassanides, Bull. de l'Association française des Amis de l'Orient, nos. 20—21, 1936; Survey, III, p. 2786—89 (H. C. Farmer).

7 Voir p. 404.

8 Murūdj, VIII, p. 90—91.

luth, la flûte, la mandoline, le hautbois et la harpe; les habitants du Khorassan se servaient de préférence d'un instrument à sept cordes, le *zang*, tandis que les gens de Raï, du Ṭabaristān et du Dēlam préféraient la mandoline, qui aurait été, en général, très

Fig. 51. Joueuse de flûte, coupe d'argent.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

en faveur chez les Perses. Les scènes de chasse de Khusrō II sur les parois de la grotte de Ṭāq-e-Bostān semblent indiquer qu'à cette époque la harpe (*tchang*) était l'instrument dominant de la musique sassanide. Les autres instruments dont l'existence au temps de Khusrō II est prouvée par des monuments contemporains sont le trombone et le tambourin (la scène de la chasse aux cerfs) et la flûte; des joueuses de flûte sont représentées sur quelques pièces d'argenterie du temps[1] (Fig. 51). Un grand nombre d'instruments de musique se trouvent mentionnés dans le

1 Sarre, Die Kunst, pl. 116 et 133; Survey, IV. 225 A.

traité pehlvi du roi Khusrō et de son page[1], entre autres: le luth indien (*vin*), le luth ordinaire appelé *dār*, le barbiton (*barbūdh*), la harpe (*tchang*), la guitare (*tambūr*), la cithare (*kannār*), la flûte (*nāy*), le hautbois (*mār*) et le petit tambour (*dumbalagh*).

Les plus fameux d'entre les musiciens et compositeurs de la cour de Khusrō II étaient *Sarkash* et *Bārbadh*[2]. Les récits qui nous sont parvenus concernant ces deux personnages ne remontent pas au Khvadhāynāmagh, mais probablement à quelque livre populaire des derniers temps des Sassanides. Les détails donnés par Firdausī[3] et Ṯaʿālibī[4], sont plus ou moins légendaires. Sarkash avait d'abord, dit-on, la première place parmi les musiciens du roi, et, jaloux de son autorité, il s'efforçait de toutes manières de tenir éloigné du roi le jeune Bārbadh, originaire de Merv, selon Ṯaʿālibī. Mais Bārbadh réussit par une ruse à se faire entendre du roi et en fut le musicien favori.

C'est à Bārbadh[5] que la tradition attribue l'invention du système musical des Iraniens. En vérité, ce système aurait été plus ancien, mais nous n'avons pas de raison pour douter que ce grand compositeur ait exercé une influence considérable sur la musique sassanide, qui est la source principale de la musique arabe et persane des temps islamiques et a laissé, probablement, des traces jusqu'à nos temps dans l'orient islamique extrêmement conservateur dans cette branche de l'art.

Selon Ṯaʿālibī, Bārbadh exécuta, dans sa première entrevue avec le roi, la mélodie *Yazdān āfrīdh* (« Dieu a créé»), puis le *Partav ī Farkhār* (« Splendeur de Farkhār »[6]), « qui produisait

1 King Husrav, Unvala, § 13 et §§ 62—63.

2 Bārbad ou Fahlabad chez les auteurs arabes et persans, Fahlabad étant une formé arabisée d'un Pahlabad persan. Or, Bārbadh, dans l'écriture pehlvie, peut être lu * Bahl(a)badh, et comme les manuscrits persans, souvent, ne distinguent pas le *b* du *p*, on a pu lire Pahlabadh, forme qu'on aura rapprochée, par une fausse étymologie, du mot *pahlav* (« parthe », « héros »). D'autre part, un * Pahlabadh original, n'aurait jamais pu être lu Bārbadh. Donc, cette dernière forme du nom est sans doute la vraie.

3 Éd. de Mohl, VIII, p. 314 sqq.

4 P. 694.

5 M. R. Shafaq a traité de Bārbadh dans le journal iranien Īrānshahr, publié à Berlin, 3e année, p. 61 sqq.

6 Farkhār est une ville légendaire fameuse par la beauté de ses habitants, et aussi la désignation d'un temple des idolâtres.

une jouissance comme celle que produit la richesse après la pauvreté », et enfin il joua et chanta le *Sabz andar sabz* (« le vert dans le vert ») d'une telle manière qu'il « fascina les auditeurs par les sons plaintifs des cordes de son instrument et par la tendre modulation de sa voix ». D'après Firdausī, les mélodies qu'il exécutait à cette occasion étaient le *Dādh āfrīdh*[1], le *Païghār ī gurd* (« combat du héros ») et le *Sabz andar sabz*.

Dans le dictionnaire appelé le Burhān-e-qāṭiʿ, les trente *lahn* composés par Bārbadh pour le plaisir de Khusrō II sont énumérés. Ils se retrouvent avec quelques variations dans le « Khusrō et Shīrēn » de Niẓāmī. Ṯaʿālibī dit que Bārbadh est le compositeur des *khusrovānīs*, que les chanteurs exécutaient encore du temps de l'auteur, dans les banquets soit des princes, soit d'autres personnages. En effet, le terme *khusrovānī* ne désigne pas une seule mélodie. Awfī[2] parle des *navāï khusrovānī*, et ce sont sans doute les sept « modes royaux » dont parle Masʿūdī[3].

D'après une autre relation[4], Bārbadh avait pour le banquet du roi 360 mélodies, de sorte qu'il eût chaque jour un nouveau répertoire, et ses paroles « étaient une loi absolue pour les maîtres de la musique qui, tous, n'ont fait que glaner son champ ».

Il s'ensuit de tout cela, que le système musical attribué à Bārbadh se composait de sept *khusrovānīs* ou modes royaux[5], de trente *lahn*[6] et de 360 airs, correspondant évidemment aux sept jours de la semaine[7], aux trente jours du mois, et aux 360 jours de l'an sassanide, les épagomènes non comptés. Chez Minūtchihrī et d'autres auteurs persans nous trouvons bon nombre de noms

1 Le vrai nom aura été *Dādhār āfrīdh*, « le créateur a créé », et la mélodie a été celle que Ṯaʿālibī appelle *Yazdān āfrīdh*.

2 Voir Browne, JRAS, 1899, p. 54 sqq.

3 Murūdj, VIII, p. 90.

4 Browne, l. c.

5 L'invention des khusrovānī a été attribuée aussi à *Nighīsā*, autre musicien de l'époque de Khusrō II, mentionné p. ex. par les poètes Niẓāmī et Khōdja Salmān; voir le Burhān-e-qāṭiʿ.

6 Le mot *lahn* est arabe; le mot pehlvi que les Arabes ont traduit par ce terme ne nous est pas connu.

7 Encore un indice de ce que la semaine n'était pas inconnue dans la chronologie zoroastrienne des temps sassanides. Comp. p. 169, n. 2, et p. 402, n. 1.

musicaux, mais sans qu'il nous soit possible de décider, dans chaque cas, s'il s'agit d'un des trente lahn ou d'un des 360 airs. Le *Yazdān āfrīdh* avait vraisemblablement un caractère religieux. Il y avait des compositions dont les noms rappellent des épisodes de l'ancienne histoire légendaire nationale, auquel on s'intéressait beaucoup dès le Ve siècle; parmi ces chansons héroïques étaient le *Kēn ī Ēradj* (« la vengeance d'Eradj »)[1], le *Kēn ī Siyāvush* (« la vengeance de Siyāvush »)[2] etc. D'autres airs célébraient la puissance et les richesses de Khusrō II, le *Bāgh ī Shīrēn* (« jardin de Shīrēn ») et le *Bāgh ī shahryār* (« jardin du roi »), l'*Avrangīgh* (« air du trône »), le *Takht ī tākdēs*[3], le *Haft ganz* (« sept trésors »)[4], le *Ganz ī vādh-āvurd*[4], le *Ganz ī gāv*[4] et le *Shabdēz*[5]. D'autres encore chantaient les fêtes saisonnières, la nature, surtout dans la splendeur du printemps, et les jouissances de la vie: voilà le *Nowrōz ī vuzurg* (« la grande fête de l'an »), le *Sarvistān* (« jardin de cyprès »), l'*Arāyishn ī khvarshēdh* (« beauté du soleil »), le *Māh abhar kōhān* (« la lune sur les montagnes »), le *Nōsh-labhēnān* (« air de celles aux douces lèvres ») etc. Parmi les termes musicaux nous notons enfin le *Rāst* (« droit, juste ») mot qui désigne, de nos jours encore, un des douze maqāmāt ou modes principaux du système musical arabo-persan[6].

Pendant les dernières années, on a réussi à reconnaître dans la littérature pehlvie quelques restes de poésie[7]. Parmi ces spé-

1 Eradj, fils de Frēdōn, fut tué par ses deux frères. Un de ses descendants, Minūtchihr, vengea sa mort.

2 Siyāvush, fils de Kay Us, fut tué par ordre de Frāsiyābh, roi de Touran, et vengé, après de longues guerres, par son fils Kay Khusrō.

3 Ci-dessus, p. 466 sqq.

4 Ci-dessus, p. 465.

5 Ci-dessus, p. 462 sq.

6 Voir mon mémoire « Some Notes on Persian Melody-names of the Sasanian Period » dans le Dastur Hoshang Memorial Volume (Bombay 1909). Dans le JRAS, 1926, p. 93 sqq., M. Farmer a traité le même sujet sans connaître mon mémoire, qui renferme plus de détails. Comp. deux articles dans les journaux persans « Kāveh » (2e année, nouv. série, no. 5) et « Irānshahr » (3e année, p. 61 sqq.)

7 Voir surtout Benveniste, JA, 1930, p. 193 sqq., et 1932 p. 245 sqq., et RHR, 1932, p. 337 sqq. Comp. mes articles dans le journal « Kāveh » (nos. 4—5, p. 24—26), dans le BSOS, 1934, p. 483, et Gestes, p. 46—56.

cimens je ne trouve qu'une seule petite pièce de lyrisme pure. Elle se trouve parmi les textes manichéens publiés d'abord par F. W. K. Müller, puis par Salemann[1], mais rien n'indique l'origine manichéenne de ces vers, qui n'ont pas un caractère religieux. Voilà la jolie poésie dans la traduction de M. Benveniste[2]:

> Le soleil lumineux, la pleine lune rayonnante
> Resplendissent et rayonnent hors du tronc de cet arbre;
> Les oiseaux éclatants s'y pavanent pleins de joie,
> Se pavanent les colombes et les paons bigarrés.

On devine ici le genre des airs *Arāyish ī khvarshēdh* et *Māh abhar kōhān*.

Pour terminer cet aperçu des plaisirs de la haute société sassanide, nous dirons quelques mots des jeux. On connaît de nom, outre le jeu d'échecs (*tchatrang*), plusieurs sortes de jeux des tables: l'*ashtapahd*, le *Nēv-Ardashēr* (« Bon-Ardashēr ») ou *nard*, espèce de trictrac, qu'on jouait avec quinze pierres blanches et quinze noires, et le *zamb*, qui était joué de deux manières différentes[3].

* * *

L'allégation d'Eutychius, que Khusrō II s'est converti au christianisme, est fausse sans doute[4]. Mais les relations du grand roi avec l'empereur Maurice, qui l'avait aidé à rentrer en possession de son trône, son mariage avec la princesse byzantine

1 Fragment M. 554 v.

2 JA, 1930, p. 222.

3 Mādhīghān ī tchatrang, § 9; Unvala, King Husrav and his Boy, § 15—16; Bartholomae, IF, t. 38, p. 40 sqq.; Herzfeld, Arch. Mitt. III, p. 28. L'invention du Nēv-Ardashēr est attribuée par la légende à Vuzurgmihr, ministre légendaire de Khusrō I. Cependant, comme M. Herzfeld l'a remarqué, le nom du jeu indique qu'il n'a pas été introduit sous Khusrō I, mais sous un roi du nom d'Ardashēr, probablement Ardashēr I. Ashtapadh est sanskrit aṣṭāpada, « having eight squares », Bailey, BSOS, IX, p. 233.

4 Nöldeke, Tabarī, p. 287, note 2.

Maria, et enfin l'influence de sa favorite chrétienne Shīrēn, devaient le porter à témoigner une bienveillance au moins extérieure à ses sujets chrétiens. Pour lui-même, il aurait tout au plus ajouté quelques superstitions chrétiennes à celles qu'il avait auparavant; car la superstition était, à ce qu'il semble, le vrai fond de sa religion. Témoin le corps nombreux de devins, de sorciers et d'astrologues dont il était entouré[1].

Les chrétiens eurent donc, à l'avènement de Khusrō, la liberté de conscience garantie, mais non pas, cela va sans dire, la permission de faire des prosélytes parmi les zoroastriens, car pour ceux-ci l'abandon de la religion nationale était toujours défendue sous peine de mort, en théorie du moins[2]; il semble cependant qu'on l'ait souvent toléré[3]. Khusrō se montrait libéral envers les églises, bâtit plusieurs *martyria* au saint Sergius qui l'avait assisté dans les combats, et dédia une croix d'or à l'église de Sergiopolis en Syrie[4].

Selon la volonté du roi, les évêques, en l'an 596, choisirent pour catholicos S a b r ī s h ō', berger d'origine et grand ennemi des hérétiques. Il y en avait beaucoup. Les M e ṣ a l l i e n s étaient des moines ambulants et mendiants, espèce de derviches chrétiens, qui « dissimulaient sous une austérité apparente des mœurs fort dissolues, pénétrant, grâce à leur profession extérieure, dans les maisons chrétiennes et s'y livrant à toutes sortes d'excès »[5]. Les Ḥ é n a n i e n s qu'on traitait de panthéistes et de fatalistes, et les monophysites, qui reprenaient des forces, compromettaient à qui mieux mieux l'église nestorienne. La lutte entre nestoriens et monophysites se ranima, et ces derniers prirent le dessus. Ils avaient un champion zélé dans la personne de G a b r i e l, médecin en chef *(drustbadh)* de Khusrō, nestorien converti au monophysisme.

[1] D'après la tradition, il en avait 360, nombre des jours de l'an (Ṭabarī, p. 1009—10, Nöldeke, p. 304).

[2] Dēnkard, IX. 56.4. (Bagh-nask).

[3] D'après Dēnkard, IX. 31. 21—23, le Varshtmānsar-nask, ou plutôt les commentaires de ce nask, ont traité des rapports des croyants avec les apostats.

[4] Labourt, p. 209.

[5] Ibid., p. 214.

Ce Gabriel, qui s'était brouillé avec Sabhrīshō', parce que celui-ci l'avait fait excommunier à cause de sa vie privée, était très en faveur chez le roi, surtout après qu'il eut exercé, avec l'aide surnaturelle du saint Sergius, son art sur Shīrēn, qui n'avait pas d'enfants, avec l'heureux résultat qu'elle mit au monde un fils, M a r d ā n s h ā h. Comme Shīrēn se convertit également au monophysisme, ce parti eut ville gagnée. Après la mort de Sabhrīshō', Shīrēn proposa au roi G r é g o i r e, professeur à l'École de Séleucie, comme catholicos, et le synode convoqué à cet effet choisit docilement Grégoire, théologien savant, avide et glouton, qui mourut quatre ans après (608 ou 609), laissant de grandes richesses que Khusrō fit confisquer à son profit. Puis le principat demeura vacant pendant plusieurs années, car Khusrō, qui se laissait guider par Gabriel et Shīrēn, s'opposait à l'élection d'un catholicos nestorien. Les deux confessions se combattirent; l'ancienne question controversée, s'il y avait en Jésus-Christ une ou deux natures, fut rebattue. Les nestoriens avaient gagné pour leur cause un Iranien d'une des plus hautes familles, M i h r ā n-G u s h n a s p, baptisé sous le nom de Georges (G ī w a r g ī s), qui servait leur cause de son mieux[1].

La vie de cet homme, telle qu'elle est racontée dans les actes des martyrs, nous donne des détails précieux sur la manière de vivre des hauts cercles sous Khusrō II. Il était de race royale. Son père avait été istāndār de Nisibe et son grand-père préfet de la Nouvelle-Antioche fondée par Khusrō I. Son bien de famille était le village de Paqōryā dans le district de Nanēshtār en Babylonie, et il possédait, selon la coutume des grands seigneurs, une maison magnifique dans la capitale. Tout jeune, ce garçon noble, doué de bonnes qualités, avait été envoyé à la cour pour servir de page et passer de là aux grandes charges de l'État ou de la cour. Quand la peste éclata à Māḥōzē, Mihrān-Gushnasp, qui n'avait pas encore abandonné la foi de ses pères, bien qu'il eût des doutes, s'enfuit — comme font d'ordinaire les païens, dit malicieusement l'auteur chrétien — à une de ses terres, ayant confié à un chrétien

[1] Labourt, p. 208—25.

la surveillance de ses villages et « de ses autres esclaves »[1]. Lorsqu'il eut embrassé le christianisme, il se retira dans le désert pour se faire instruire dans sa religion nouvelle. Il fit demander à sa sœur, quelles nouvelles elle avait eues de la maison royale, après que le secret de sa conversion se fut révélée; à quoi elle répondit: « Viens, il n'y a pas de danger pour toi; le roi, ayant appris que tu étais devenu chrétien, n'a dit de mal que ces mots-ci: « Mihrān-Gushnasp est allé aux enfers! ». Mais mets-toi en route, viens! Peut-être même que le roi ordonnera de te laisser ta fortune ». Plus tard, le renégat fait visite à sa sœur, qui est mariée avec un des grands. Il s'approche respectueusement et s'incline à terre devant elle à quelque distance. Elle se lève de son coussin pour honorer son frère, étend la main « comme la coutume du paganisme l'exige des femmes des grands », et dit en riant: « Réjouis-toi! je suis chrétienne ...»[2]. On voit que les mœurs et les convenances de la noblesse étaient empreintes d'une certaine délicatesse, d'une espèce de galanterie qui rappelle notre dix-huitième siècle.

Cependant le drustbadh Gabriel, le monophysite, trouvant importun ce nestorien fervent, s'avise de le faire accuser d'avoir renié le zoroastrisme, et Mihrān-Gushnasp est condamné et crucifié.

Mais même parmi les nestoriens il y avait toutes sortes de dissensions. Bābhaï le Grand, archimandrite du mont d'Izlā au Nord de Nisibe et grand zélateur nestorien, excommunia Bābhaï le Petit, prêtre non moins vénéré des chrétiens. « Nous coupons court », dit l'Anonyme de Guidi[3], « parce que leur conduite était plus luisante et plus brillante que le soleil, et beaucoup de leurs écrits font témoin, qu'ils avaient la bonne foi pure ».

Lorsque Gabriel mourut, Yazdēn, le vāstryōshānsālār plusieurs fois mentionné, fut, après Shīrēn, le personnage chrétien qui eut la plus grande influence auprès du roi. Il était nestorien

1 Autre leçon: « de ses autres propriétés », voir B. Geiger, WZKM, 42, p. 125.
2 Hoffmann, p. 94—100.
3 Trad. de Nöldeke, p. 23.

et fit ce qu'il pouvait pour seconder son parti, mais ses efforts pour engager Khusrō à permettre aux nestoriens d'élire un catholicos furent vains, probablement à cause de l'opposition de la favorite[1].

Le clergé zoroastrien n'était pas en état de profiter des querelles entre les sectes chrétiennes. Il représentait la religion de l'État, il est vrai, et il avait perdu peu de chose de son intolérance, mais sa puissance était tellement déchue qu'il dut souffrir que la famille chrétienne de Yazdēn occupât les plus hauts postes dans l'administration des finances. Auparavant, des chrétiens avaient été employés dans différentes branches de l'administration, mais seulement dans des postes moins importants, p. ex. comme des *karrōghbadhs* ou chefs des travailleurs royaux[2]. Il était non moins contraire aux traditions anciennes, que Khusrō chargeât le « barbare Farrukhzādh » de la perception des impôts. La décadence du clergé mazdéen avait atteint aussi, évidemment, la morale, la foi, et la pratique professionelle des mages et des mōbadhs. Très caractéristique est l'énumération, dans le chap. 59 du Mēnōgh ī khradh, des défauts qui sont les plus communs parmi les prêtres. Ce sont: l'hérésie, l'avidité, la négligence, l'occupation commerciale, l'habitude d'attacher trop d'importance aux bagatelles[3] et l'infidélité en matière de religion.

Cependant, les théologiens zoroastriens renouvelaient leurs efforts pour fixer et affermir les doctrines religieuses. Une notice du Dēnkard[4] nous informe, que Khusrō II a fait composer une nouvelle interprétation de l'Avesta par les prêtres les plus intelligents. Marquart a relevé[5] un passage du commentaire du premier chapitre du Vendīdād, qui réfléchit la situation politique créée par la fixation de la frontière perso-byzantine entre Khusrō et l'empereur Maurice en l'an 591. Que Khusrō lui-même ait pris

1 Labourt, p. 228—35.
2 Tabarī, p. 960, Nöldeke, p. 240 et 502; Labourt, p. 67. Sur le mot karrōghbadh voir H. W. Bailey, BSOS, 1934, p. 512 sqq.
3 Il est assez remarquable que le formalisme pédantesque put devenir trop fort même pour des théologiens parsis.
4 Haug, Essay on Pahlavi, p. 147, cité dans le GIPh, II, p. 34.
5 Ērānšahr, p. 163.

qu'on trouve aujourd'hui encore, surtout dans le Kurdistan, et qui continuent une ancienne tradition d'architecture paysanne[1].

Le relief supérieur représente une scène d'investiture. Le roi, qui se tient debout au milieu, saisit de la main droite la couronne ornée de rubans que lui tend le dieu Ōhrmazd, placé à son côté gauche (à droite pour le spectateur). De l'autre côté la déesse Anāhīdh (Anāhitā) lui tend également une couronne. Les trois figures sont vues de face. Le roi porte sur la tête la couronne que nous connaissons des monnaies de Khusrō II: couronne murale qui a deux fils de perles en bas et un croissant au front; une perche, qui se dresse du sommet, flanquée de deux ailes d'aigle, porte un croissant surmonté du globe du soleil. Les vêtements du roi, munis de rubans flottants dans le style ordinaire, consistent en un habit à manches qui descend au-dessous des genoux et un pantalon large et plissé, le tout surchargé de joyaux; la bordure de l'habit, la bandoulière et le fourreau de l'épée, et même le pantalon sont ornés de plusieurs rangs de perles. Outre cela, le roi porte au cou des colliers de perles, et le dessin de l'étoffe de l'habit imite des perles en forme de gouttes tombantes, attachées par un anneau. Le dieu Ōhrmazd porte également un habit long, mais il a au-dessus un manteau ouvert à bordure de perles. Il porte des bottes, dont la tige disparaît sous le pantalon. Sa barbe longue et pointue, sa couronne à ruban ont l'air un peu archaïque. La femme qui se tient au côté droit du roi se laisse identifier, comme l'a vu M. Herzfeld, par la cruche à anse qu'elle tient dans la main gauche: la cruche est le symbole ancien des eaux célestes, source de l'eau qui féconde la terre, et la femme est Anāhidh, déesse des eaux. Au-dessus d'une robe de mode grecque elle porte un manteau à dessin d'étoiles. Sous la couronne, qui ressemble à celle d'Ōhrmazd, la chevelure tombe en quatre tresses sur la poitrine et les épaules, selon la mode ordinaire des femmes iraniennes du temps des Sassanides[2].

Toute la composition a quelque chose de raide, de non vivant; on croirait voir « des images de statues », des reproductions de modèles tirés de la peinture[1]. C'est là, comme l'a démontré M. Herzfeld, un trait caractéristique de l'art de relief de la grotte de Khusrō II: la sculpture en relief est de la peinture reproduite en pierre[2].

[1] Am Tor, p. 104 sqq.

[2] Am Tor, p. 92 et pl. 42 et 44; Survey, IV, p. 160 B.

Malheureusement, la peinture sassanide a laissé très peu de traces. A Dokhtar-e-Nūshīrvān, aux environs de Khulm, à l'Est de Balkh, on a trouvé, sur la paroi d'une niche pratiquée dans la roche, des restes d'une peinture très mutilée représentant un prince sassanide, gouverneur des pays de l'Est, assis sur son trône, qui est placé entre des colonnes, représentation qui rappelle les sculptures en relief des rois sassanides, et dont les détails révèlent en même temps le style des peintures bouddhiques de l'Asie centrale[3]. Enfin, pendant les dernières fouilles à Ctésiphon, on a découvert des fresques sassanides, des figures d'hommes, dont quelques fragments de têtes seuls ont été conservés. « Les couleurs utilisent surtout le jaune, le rouge et le brun ocre, auxquels il faut ajouter un rouge garance d'un ton vif, le bleu d'outremer et le noir, qui servait à tracer les contours d'une main sûre »[4].

La partie inférieure de la muraille du fond de la grotte en question nous montre la figure en haut relief, malheureusement mutilée par le fanatisme des musulmans, de Khusrō II à cheval et en armure de guerre. Le roi porte un casque surmonté de la couronne ailée avec globe et croissant (les ailes ont été brisées et ne sont plus à reconnaître). Un haubert à mailles de fer, montant jusqu'au casque, cache le visage du roi et couvre, souplement, le corps jusqu'aux cuisses en laissant voir au-dessous le vêtement d'étoffe de soie à dessin d'hippocampes. Il tient étendue dans la main droite, disparue sous les coups des iconoclastes mahométans, la lance, qui repose sur son épaule, et dans la gauche un bouclier

[1] Am Tor, p. 93.

[2] Comp. Herzfeld, Khorasan (Der Islam, t. XI), p. 154.

[3] A. Godard, Y. Godard et J. Hackin, Les antiquités bouddhiques de Bāmiyān, p. 65 sqq., et planches 42 et 43.

[4] J. H. Schmidt, «Syria », 1934, p. 18—19. — Survey, II, p. 1365 sqq. (Laure Morgenstern). — Des grafitti ont été trouvés à Doura (Fr. Cumont, Les fouilles de Doura-Europos, II, Atlas (Paris 1926), pl. 98 et 99; M. Rostovtzeff et A. Little, La maison des fresques, Mém. de l'Acad. des inscript. XLIII, p. 167 sqq.; Rostovtzeff, Caravan Cities, pp. 194—5, 211, et pl. 35) et à Persépolis (Herzfeld, Arch. Hist., p. 80).

rond. Une ceinture décorée et un carquois rempli de flèches, complètent l'équipement du cavalier. Le cheval est représenté dans une position calme, planté sur ses jambes un peu massives, la tête et le poitrail protégés par une cúirasse d'écailles ornée de houppes. Des deux côtés de la croupe, marquée du signe , symbole royal[1], pendent les deux énormes boules ou touffes de laine en forme de poire enveloppées d'étoffe de soie, qui sont un élément constant de l'équipement des montures des rois sassanides.

Cette statue équestre en relief, reconnue par la tradition des temps islamiques[2] comme celle de Khusrō II montant son cheval favori Shabhdēz, est un vrai chef-d'œuvre par la plastique des formes, les proportions et l'élaboration des détails. D'après une tradition rapportée par Ibnu'l-Faqīh el-Hamadānī, elle serait l'œuvre d'un artiste du nom de Qaṭṭūs, fils de Sinimmar. Or le rapprochement généalogique de l'auteur de la statue de Khusrō avec Sinimmar, l'architecte plutôt légendaire du château de Khvarnagh près de Ḥīra[3], est un anachronisme évident, mais sous le nom arabisé de Qaṭṭūs il se cache certainement un nom byzantin, et il n'est pas impossible, comme le croit M. Herzfeld, que la notice qui rattache le nom de Qaṭṭūs à cette grande œuvre d'art soit historique[4].

S h a b h d ē z[5], le fameux coursier de Khusrō II, est souvent mentionné par les chroniqueurs et les poètes arabes et persans. D'après la tradition, Khusrō Abharvēz l'aimait tant qu'il avait juré qu'il ferait mourir celui qui lui en annoncerait la mort. Lorsque le cheval mourut, l'écuyer effrayé s'adressa à Bārbadh, chanteur-musicien du roi, et celui-ci chanta devant le roi un air dans lequel le triste événement était annoncé à mots couverts. « Malheur à toi! » s'écria Khusrō, « Shabhdēz est mort! ». — « C'est le roi qui l'a dit », répartit le chanteur. — « Très bien »,

[1] Comp. Herzfeld, Arch. Mitt., IX, p. 107.

[2] Ibn Ḥauqal (Xe siècle de notre ère), d'après le « Livre des pays » de ʿAmr b. Baḥr el-Djāḥiẓ, voir Herzfeld, Am Tor, p. 82 sp.

[3] Voir Ṭabarī, p. 850 sq., Nöldeke, p. 79, comp. ci-dessus, p. 274.

[4] Am Tor, p. 82 sqq., pl. 42 et 43. Comp. Sarre dans Sarre-Herzfeld, Iran. Felsreliefs, p. 199 sqq.; Survey, IV. 161 A.

[5] Le nom signifie « couleur de nuit ».

dit le roi, « tu t'es sauvé toi-même et tu as sauvé un autre ». L'histoire, qui a été communiquée par le géographe Al-Hamadānī[1] et par Ṯaʿālibī[2] et mise en vers déjà par le poète arabe Khālid el-Fayyāḍ[3], se retrouve en plusieurs versions dans l'Europe du Nord; la plus célèbre est celle qui raconte, comment la reine Tyre Danebod indique de la même manière à son mari Gorm, roi de Danemark, la mort de son fils Knud Daneast.

Devant la grotte, près de la grande source, se dressait une statue de Khusrō. Encore au dixième siècle de notre ère. Misʿar b. Muhalhil l'a vue à cet endroit[4]. Plus tard elle est tombée dans le petit lac qui se trouve devant le rocher, et au XIXe siècle on en a tiré le torse, sans pieds, qui est placé maintenant sur la digue. Rongé par l'eau et mutilé par le vandalisme de soldats kurdes, il laisse reconnaître encore l'attitude du roi, qui se tient debout, les mains reposant sur l'épée[5]. A côté du torse se trouve une paire de chapiteaux d'imposte dont chacun montre d'un côté Khusrō II, reconnaissable à la couronne, et de l'autre une déesse tenant un anneau ou une couronne de fleurs dans la main droite et un lotus dans la gauche. Une autre paire de chapiteaux décorés de la même manière se trouve dans le village de Bīsutūn, au pied du monument de Darius, et une troisième a existé autrefois à Ispahan, où Flandin l'a dessinée[6]. Les figures des déesses sont différentes dans les détails et dans leurs attributs divins, mais le roi est toujours Khusrō II. Selon M. Herzfeld, ces trois paires de chapiteaux ont appartenu à un front de trois arceaux (Drei-Bogen-Front), dans lequel les chapiteaux étaient placés de telle manière que la façade montrait la figure du roi à gauche et celle de la déesse à droite, les deux figures formant les deux parties d'une scène complète[7].

Le relief supérieur de la muraille de fond de la grotte de

[1] Voir Herzfeld, Am Tor, p. 83.

[2] P. 703—4.

[3] Mort environ en 718 de notre ère; voir E. G. Browne, JRAS, 1899, p. 58.

[4] Passage de Yāqūt, cité par M. Herzfeld, Am Tor, p. 82 sq.

[5] Am Tor, pl. 52 et p. 100 sq.

[6] Flandin et Coste, I, pl. 27 et 27 bis.

[7] Am Tor, p. 110 sqq. et pl. 55—59; comp. Morgan, IV, p. 305.; Survey, IV, 153 A et B.

Ṭāq-e-Bostān, que nous venons de décrire, nous présente Khusrō II en tenue de gala, tel qu'il s'est montré dans les grandes occasions, couvert de perles et de joyaux littéralement de la tête jusqu'aux pieds. Pour compléter le portrait il ne manque que les couleurs. Elles sont décrites par Ḥamza d'après l'album des portraits des rois sassanides[1]: « Khusrō Abharvēz, fils d'Hormizd, porte un habit brodé couleur de rose, un pantalon couleur de ciel et une couronne rouge, et dans sa main il tient une lance »[2].

C'est ainsi que l'ont vu les grands seigneurs et les ambassadeurs des États étrangers dans le château de Dastgard, où il étalait tout le faste de sa majesté impériale. D'après la plus modeste des relations conservées par Ṭabarī, il aurait eu dans son harem 3000 femmes, sans comprendre des milliers de jeunes filles qui le servaient ou qui jouaient et chantaient pour lui; en outre 3000 domestiques hommes, 8500 montures, 760 éléphants et 12000 mulets pour porter les bagages[3]. Ṭabarī ajoute, qu'il était, plus que personne, avide de joyaux, de coupes précieuses et d'autres choses semblables.

En effet, les merveilles qu'a possédées Khusrō II est un des thèmes favoris des auteurs arabes et persans. Bal'ami[4] et Ṯa'ālibī[5] énumèrent douze merveilles de Khusrō, parmi lesquelles on trouve le palais de Ctésiphon, le drapeau de Kāvagh[6], la femme Shīrēn, les chanteurs et musiciens de cour Sarkash et Bārbadh ou Pahlabadh, le page Khvash-Ārzūgh[7], le cheval Shabhdēz et un éléphant blanc. M. Herzfeld fait la remarque[8], que cette sorte d'énumération est d'origine indienne, et rappelle les « sept joyaux » de la tradition bouddhique qui présentent une analogie

1 Ci-dessus, p. 61—62.

2 Ed. Gottwald, p. 60, trad. p. 45.

3 Ṭabarī, p. 1041, Nöldeke, p. 353. La Nihāyat (Browne, p. 250) a à peu près les mêmes chiffres: les deux indications sont puisées dans une même source. Comp. Bal'ami, Zotenberg, II, p. 305.

4 Zotenberg, II, p. 304—5.

5 P. 698 sqq.

6 Voir le chap. X.

7 De ces personnages-là il sera question ci-après. Comp. p. 417, note 5.

8 Der Thron des Khosrô, Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen, t. 41, p. 2—3, note 7.

frappante avec les douze joyaux de Khusrō. Firdausī, qui mentionne séparément et avec des détails poétiques plusieurs des « merveilles » énumérées par Ṯa'ālibī, a pourtant une autre liste de sept « trésors »[1], parmi lesquels on retrouve deux des merveilles de la liste de Ṯa'ālibī. Il est évident que ces énumérations ne sont pas tirées du Khvadhāynāmagh, car elles ne se trouvent que dans la ligne de tradition représentée par Firdausī et Ṯa'ālibī et utilisée par Bal'amī, mais elles remontent sans doute à des sources sassanides et reflètent l'influence littéraire de l'Inde, qui se fait jour dans le dernier siècle de la période sassanide[2]. Il y est question de trésors composés de beaucoup de pièces formant un tout. Tel était le cas du fameux « trésor apporté par le vent » (*ganz ī vādh-āvurd*) et du « trésor du bœuf » (*ganz ī gāv*). Lorsque les Iraniens eurent mis le siège devant Alexandrie, les Byzantins essayèrent de sauver les richesses de la ville en les chargeant dans plusieurs navires, mais le vent saisit les navires et les emporta vers le camp iranien. Ce riche butin, qui fut envoyé à Ctésiphon, fut désigné sous le nom du « trésor apporté par le vent »[3]. « On le compta et l'on n'y toucha plus »[1]. L'histoire du « trésor du bœuf » est racontée par Ṯa'ālibī dans les termes suivants[4]: « Un cultivateur labourait son champ avec ses deux bœufs, lorsque le soc de la charrue, qui, en langue persane, s'appelle *ġubāz*, entra dans l'anse d'un vase rempli d'or. Le cultivateur se rendit à la cour du roi et fit connaître le fait. Le roi donna ordre de fouiller ce champ et d'en extraire les richesses qui y étaient déposées, ce qui fut fait. On en tira cent vases remplis d'argent, d'or et de joyaux ayant fait partie des trésors enfouis par Alexandre et portant l'empreinte de son sceau. On les porta à la cour du roi, qui en loua Dieu. Il donna l'un de ces

1 Éd. de Mohl, VIII p. 328.

2 Voir ci-dessus, p. 429. Une allusion à dix-huit merveilles arrivées aux mains de Khusrō II pendant dix-huit années de son règne se trouve dans le petit traité pehlvi « Relation du jour de Khvardādh du mois de Fravardīn » (c.-à-d. du sixième jour de Nowrōz), voir J. J. Modi, Asiatic Papers, IV, p. 19 sqq.

3 Anonyme de Guidi, Nöldeke, p. 25 sq.; comp. Ṭabarī, p. 1057, Nöldeke, p. 378; Ṯa'ālibī, p. 701.

4 P. 702.

vases au laboureur et fit déposer les autres dans un trésor nommé le « trésor du bœuf ». Firdausī connaît en outre le « trésor de la fiancée », formé avec les tributs de la Chine, de l'Inde etc., le Dībā-ye-khusrovī ou « brocart d'or royal », le « trésor dit d'Afrāsiyāb, le Sūkhteh (« brûlé » ou « pesé »), le trésor des perles de belle eau appelé Khazra et celui nommé Shādvard.

Parmi les choses précieuses et en partie fabuleuses que possédait Khusrō sont nommées spécialement: un jeu d'échecs, dont les pièces étaient formées de rubis rouges et d'émeraudes, et un jeu de nard (trictrac) fait de corail et de turquoises, un bloc d'or du poids de deux cents mitqāls, souple comme de la cire molle, dont on pouvait façonner des figures[1], puis une serviette avec laquelle le roi s'essuyait les mains; « quand elle était sale et qu'on la jetait dans le feu, elle ne brûlait pas; le feu ne faisait qu'enlever les taches »[2]. Il s'agit probablement d'une nappe d'asbeste. Il y avait en outre une couronne, renfermant cent vingt livres d'or pur, incrustée de perles qui ressemblaient à des œufs de moineaux, de rubis grenadins « par lesquels s'illuminent les ténèbres et dont on se sert pour s'éclairer dans les nuits obscures », et d'émeraudes « à l'aspect desquelles se fondent les yeux de vipères ». Une chaîne d'or, longue de soixante-dix coudées, était suspendue au plafond du palais, et la couronne y était attachée, afin qu'elle touchât la tête du roi sans le gêner et sans peser sur lui[3]. C'est là sans doute la couronne de la salle d'audience du palais de Ctésiphon décrite aussi par Ṭabarī[4].

Mais la plus grande merveille était le Takht ī tākdēs, le « trône en forme de coupole », que Ṯaʿālibī décrit de la manière suivante[5]: « C'était un trône fait d'ivoire et de bois de teck, dont les plaques et les balustrades étaient d'argent et d'or. Sa longueur était de cent quatre-vingt coudées. Sur les gradins se trouvaient

[1] Ṯaʿālibī, p. 700.
[2] Balʿamī, Zotenberg, II, p. 305.
[3] Ṯaʿālibī, p. 699 sq.
[4] Ci-dessus, p. 397.
[5] P. 698 sq. Le nom du trône est donné dans la graphie arabisée: ṭāqdēs.

des sièges de bois noir et d'ébène dont les cadres étaient d'or. Ce trône était surmonté d'un baldaquin fait d'or et de lapis-lazuli, où étaient représentés le ciel et les étoiles, les signes du zodiac et les sept climats, ainsi que les rois en leurs différentes attitudes, soit dans le banquet, soit dans la bataille ou à la chasse. Il y avait aussi un mécanisme qui indiquait les heures du jour. Le trône lui-même était entièrement recouvert de quatre tapis de brocart broché d'or et orné de perles et de rubis, et chacun de ces tapis se rapportait spécialement à l'une des saisons de l'année ». Firdausī a conservé[1] une description plus détaillée de cette œuvre d'art construite sur l'ordre de Khusrō — reconstruction d'un ancien trône datant des temps légendaires selon le récit du poète — et il appuie également sur le rôle astronomique de ce trône singulier: « On voyait, figurés [sur le trône], les douze [signes du zodiac] et les sept [planètes], et la lune brillante dans les constellations qu'elle traversait, et les astronomes y voyaient les étoiles fixes et les étoiles errantes; ils y voyaient quelle partie de la nuit était passée et combien le ciel avait marché au-dessus de la terre . . . ».

M. Herzfeld, qui a consacré au tākdēs une monographie excellente[2], a appelé l'attention sur un passage de l'historien byzantin Kédrénos, remontant à un texte de l'œuvre de Théophane (seconde moitié du VIII^e^ siècle) qui était par endroits plus complète que celle que nous possédons. Kédrénos y raconte que l'empereur Héraclius, en pénétrant dans le palais de Ganzak après la fuite de Khusrō (en l'an 624), y trouva « l'idole affreuse de Khusrō et le portrait de celui-ci, trônant dans le toit du palais, qui avait la forme d'un globe, comme au ciel, et tout autour le soleil, la lune et les étoiles, que les idolâtres adorent comme des dieux, et il avait placé tout autour ses messagers portant des sceptres. Là, cet ennemi de Dieu avait fait fabriquer des machines à faire tomber des gouttes comme de la pluie et à faire produire des sons imitant le tonnerre ». M. Herzfeld a mis en avant l'hypothèse, que

[1] Éd. de Mohl, VII, p. 306 sqq.
[2] Der Thron des Khosrô, Jahrb. d. preuss. Kunstsammlungen, t. 41; renseignements supplémentaires dans les Arch. Mitt. II, p. 128 sqq.

le tākdēs, qui se trouve mentionné aussi à un endroit où l'on s'aviserait difficilement de chercher un tel sujet, à savoir dans la chronique universelle saxonne (Sächsische Weltchronik), n'était pas un trône dans le sens ordinaire du mot, mais une horloge ingénieuse rappelant celle de Gaza examinée par M. H. Diels[1], qui n'est pas très éloignée du tākdēs en temps et en lieu. Le tākdēs avait pour base une estrade ressemblant à celle d'un trône oriental. Au-dessus, il y avait un baldaquin, représentant le trône lui-même et portant les figures du roi, du soleil et de la lune. Cette partie du tākdēs, M. Herzfeld en a retrouvé la représentation sur une œuvre d'art contemporaine: la coupe d'argent de Klimowa, qui est maintenant dans le musée de l'Ermitage à Léningrad[2]. Le motif de la voiture de la lune ou du soleil est bien connu des sculptures du Gandhare et des peintures des grottes du Turkestan chinois et aussi d'une gemme sassanide et de dessins d'étoffes qui imitent l'art sassanide. Il apparaît dans la coupe en question, mais d'une telle manière que l'estrade et le trône sont représentés comme une espère de voiture attelée de quatre bœufs; la lune est figurée en croissant, sous la forme ordinaire des représentations astrologiques, et au-dessous du trône on voit un archer, figure mécanique sans doute, qui a servi de sonnerie, comme l'Hercule battant le gong-gong dans l'horloge de Gaza. Mais la coupe de Klimowa ne montre pas tous les détails de l'horloge. Des traditions orientales et occidentales, indépendantes les unes des autres, nous pouvons inférer, qu'il y a eu là aussi une scène d'investiture, augmentée d'une série de figures représentant les grands de l'empire qui rendaient hommage au roi, puis un baldaquin mouvant, sur la coupole duquel les sept planètes parcouraient le zodiac, et la lune était représentée sous ses phases différentes, enfin des mécanismes qui produisaient à des intervalles fixes de la pluie et du tonnerre. Cette horloge merveilleuse, construite dans le palais royal, près de l'ancien sanctuaire de Ganzak, qui renfermait le

[1] Über die von Prokop beschriebene Kunstuhr von Gaza, Mitt. d. preuss. Akad., 1917. L'hypothèse de M. Herzfeld est rejetée par M. Saxl et M. F. Kampers (Voir Kampers, Vom Werdegang der abendländ. Kaisermystik, Leipz., Berlin, 1924, p. 40, n. 1.

[2] Voir la fig. 8, p. 177.

feu royal sacré d'Ādhur-Gushnasp, fut détruite par Héraclius avec le château et le temple[1].

Un butin énorme tomba entre les mains d'Héraclius dans le sac de Dastgard en 628. Selon Théophane, l'empereur y trouva, outre trois cents drapeaux romains pris dans les batailles et d'innombrables richesses en argent non monnayé, des lectisternes, des tapis brodés, des étoffes de soie, des habits de soie, des chemises de linge sans nombre, du sucre, du gingembre, du poivre etc., et une quantité extraordinaire de bois d'aloès et d'autres matières aromatiques. Dans le vaste parc appartenant au château, le « paradis », il y avait des autruches, des gazelles, des onagres, des paons, des faisans, des lions et des tigres[2].

Ce parc a été sans doute le théâtre des chasses royales, que Khusrō II a immortalisées en les faisant tailler sur les panneaux des faces latérales de la grande grotte de Ṭāq-e-Bostān. Chacune des deux images, exécutées en relief léger, à 3.8 mètres de hauteur contre 5.7 de largeur, d'après le mesurage de M. Herzfeld.

A la muraille droite c'est une chasse aux cerfs qui se présente à nos yeux (Fig. 46). La partie centrale de la scène est encadrée par des rets formant une enceinte rectangulaire. Les batteurs ont traqué les cerfs, qui se précipitent au galop, ahuris, par une ouverture pratiquée dans le côté droit de l'enceinte. Le roi, à cheval, est représenté trois fois dans l'enceinte. Tout en haut, il se tient en selle, tranquille, le cheval prêt à sauter, une femme tenant levé, au-dessus de sa tête, le parasol, ancien symbole de la dignité royale. Derrière lui se rangent des femmes, dont quelques-unes sont debout dans une tenue respectueuse, tandis que d'autres font de la musique; deux tiennent le trombone, une le tambourin. Sur une estrade en bois, contre laquelle se dresse une échelle, des femmes sont assises, jouant de la harpe, et d'autres battent des mains. Au-dessous, le roi est figuré s'élançant au galop, l'arc tendu, pour-

[1] Il existe encore d'autres descriptions plus ou moins authentiques d'objets précieux qui ont appartenu aux trésors de Khusrō II. Voir p. ex. le Kitābu'l-mahāsin de Pseudo-Djāhiz, p. 369—71 de l'édition de van Vloten, et comp. Inostrantzev, S. E. p. 75 sqq.; Bogdanov dans le J. Cama Or. Inst., no. 7, p. 45 sqq.

[2] Sarre-Herzfeld, Archäologische Reise, II, p. 89.

suivant les animaux fuyants. Enfin on voit, en bas, le roi allant au trot, le carquois dans la main, retournant de la chasse. A gauche de l'enceinte, des chameaux emportent les cerfs tués.

Le tableau de la muraille à gauche, exécuté avec des soins

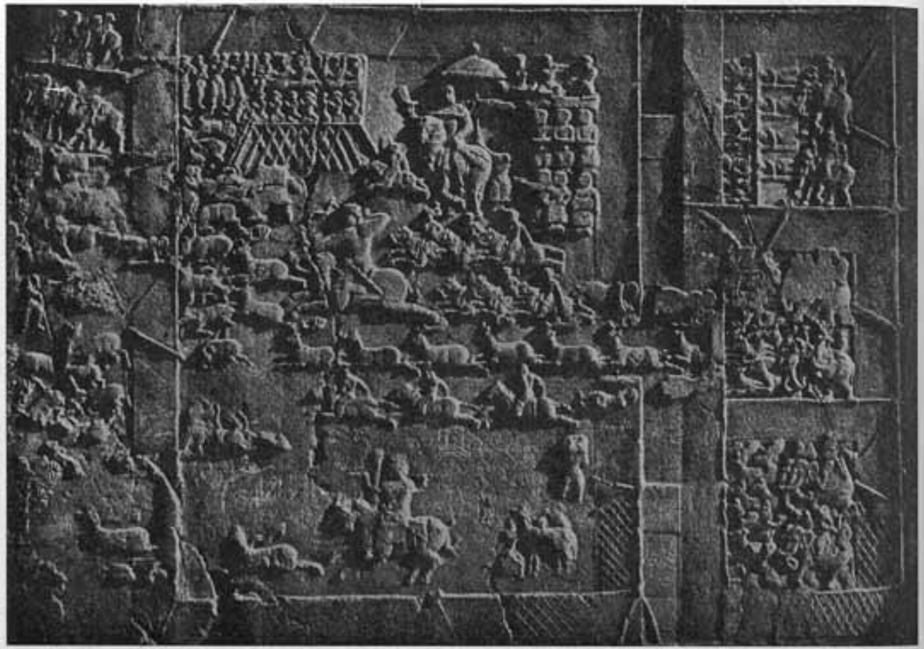

Fig. 46. Chasse aux cerfs de Khusrō II, relief à Ṭāq-e-Bostān. (Sarre, Die Kunst des alten Persien).

infinis, représentent une chasse aux sangliers (Fig. 47). Ici les rets encadrent presque toute la scène, laissant libre seulement une bande étroite à droite, où se presse une foule d'hommes et d'animaux. Le terrain de la chasse consiste en marais couverts de roseaux et en étangs pleins de poissons et de canards. A droite, des éléphants, en cinq rangs superposés, montés chacun par deux mahauts, l'un derrière l'autre, chassent les sangliers, qui se pressent et volent à travers les touffes de roseaux. En haut nous voyons un bateau à rames rempli de femmes qui chantent et frappent des mains; à la proue et à la poupe, des femmes qui manient les

rames. Au centre du plan, un couple de bateaux, ramés également par des femmes, est représenté deux fois pour exprimer deux moments de la chasse. Juste au milieu de la scène, le roi, dans le premier bateau, est figuré en grandeur surnaturelle, tendant son arc;

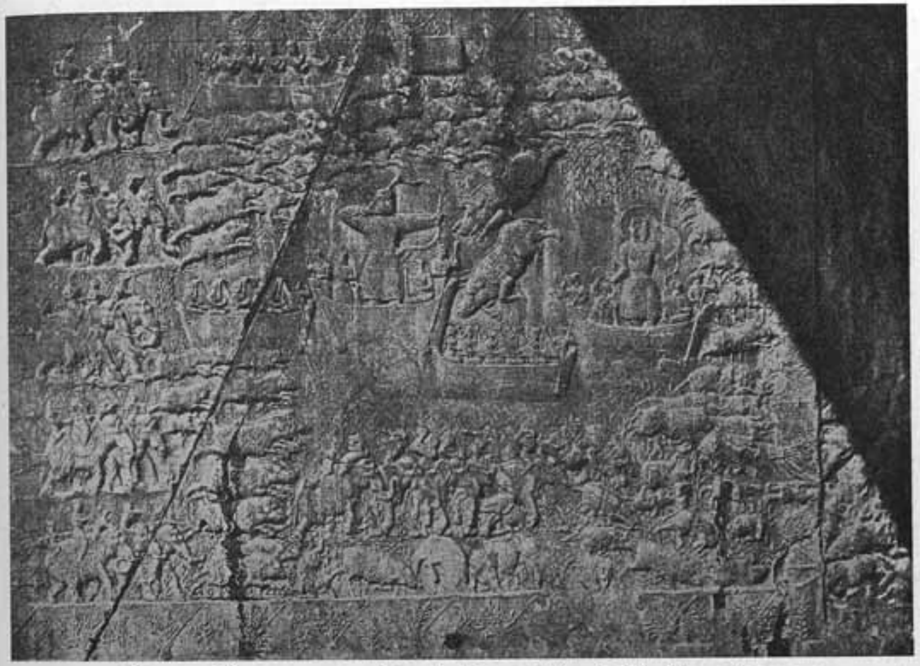

Fig. 47. Chasse aux sangliers de Khusrō II, relief à Ṭāq-e-Bostān. (Sarre, Die Kunst des alten Persien).

une femme, à gauche, lui tend une nouvelle flèche, une autre, à droite, joue de la harpe. L'autre bateau, qui est derrière, est tout occupé de joueuses de harpe. Deux gros sangliers tombent sous les flèches du roi. Puis on revoit les deux bateaux dans la partie droite du tableau. Ici le roi, la tête entourée d'une auréole, tient à sa gauche l'arc détendu: la chasse est finie. En bas, les éléphants sont occupés à ramasser les bêtes tuées; ils les prennent avec leurs trompes et les jettent sur leurs dos.

Les deux scènes de chasse, et surtout la dernière, sont tellement remplies de figures qu'elles laissent très peu de place libre.

L'étoffe à dessin des vêtements est élaborée avec un soin minutieux. Les animaux, tout particulièrement les éléphants, exécutés avec un réalisme étonnant, sont des chefs-d'œuvre de vie et de mouvement varié. La conception en est tout-à-fait pittoresque; ce sont encore des peintures exécutées en pierre. Ces deux scènes, dit M. Herzfeld, nous donnent une idée de la peinture sassanide[1]. En effet, les détails ont été, à l'origine, peints de couleurs différentes et il s'ensuit de la description des monuments donnée par Yāqūt, que lui-même ou Aḥmad ibnu'l-Faqīh, qui lui a servi de source, a observé encore des traces de ces couleurs. M. Herzfeld émet l'hypothèse, que l'auréole, qui manque autour de la tête du roi tirant sur les sangliers et dans toutes les trois représentations du roi à la chasse aux cerfs, y a été peinte sur la pierre[2].

Le soin apporté par les sculpteurs de la grande grotte de Ṭāq-e-Bostān à rendre le dessin des étoffes est d'une haute importance pour notre connaissance du tissage de la soie au cours du dernier siècle de l'empire sassanide. Sarre et Herzfeld ont le mérite d'avoir mis en lumière cette branche de l'art sassanide.

Il y a une grande variation dans les dessins des étoffes portées par le roi dans ses diverses représentations, par les divinités des reliefs d'investiture, les joueuses de harpe et les mahauts des scènes de chasse. Les vêtements sont ornés tantôt de nuages en bandelettes, de «nuages de bonheur », symbole d'origine chinoise, tantôt d'un dessin de rosettes à quatre feuilles, arrangées de manières différentes, quelquefois en échiquier, ou bien de joyaux et de perles, parfois peut-être de perles véritables cousues sur l'étoffe. Puis il y a des dessins formés de motifs d'animaux, des bouquetins, des coqs, des canards ou des hérons, arrangés ordinairement de telle manière qu'ils se tournent alternativement à droite et à gauche. Nous trouvons aussi des dessins composés, des canards placés en losanges formés par des guirlandes de feuilles, alternant parfois avec des rosettes ou des étoiles, des couronnes de perles encadrant des croissants et alternant avec des lotus et des oiseaux, des disques contenant des oiseaux ou des lotus. Les femmes qui

[1] Comp. p. 461.

[2] Voir Sarre dans Sarre-Herzfeld, Iran Felsreliefs, p. 206—12, et surtout Herzfeld, Am Tor, p. 94 sqq. et pl. 45—51; Survey, IV, 163 B et A.

manient les rames du bateau royal dans la scène de la chasse aux sangliers portent une étoffe à dessin de disques avec des têtes de sanglier; un lambeau d'une étoffe sassanide à ce même dessin se trouve aujourd'hui au Kunstgewerbe-Museum à Berlin; il a servi d'enveloppe à une relique conservée dans une église allemande. Le roi, debout dans le bateau, est habillé d'une étoffe à dessin d'hippocampes — l'hippocampe est un animal fantastique, rejeton du dragon de l'art chinois[1] —, dessin qui réapparaît sur l'habit de Khusrō II dans la statue équestre, et qui se retrouve sur un morceau d'étoffe sassanide au South Kensington Museum. D'autres morceaux d'étoffe sassanide conservés jusqu'à nos jours représentent un roi à la chasse, monté sur un cheval ailé ou quelque autre monture fabuleuse, avec toutes sortes d'animaux dans un arrangement symétrique[2]. Parmi les dessins des étoffes sassanides il y en a plusieurs qui sont reproduits assez exactement sur les peintures des grottes du Turkestan chinois. Venus de l'Est, ces motifs de décoration des étoffes de soie ont été imités plus tard par les artistes byzantins et ont exercé une influence remarquable sur le tissage de l'Europe médiévale.

Les riches et les hommes de qualité avaient des vêtements d'étoffes différentes pour les diverses saisons. Ṯaʿālibī[3] fait demander Khusrō à son page savant[4], quel est le vêtement le plus utile. « C'est », répond le page, « le vêtement qui, pour le printemps, est fait d'étoffe de Merv ou de Dabīq; pour l'été, d'étoffe de Tauwaz ou de Shaṭā; pour l'automme, d'étoffe de Raï à double trame ou d'étoffe de Merv mélangée; pour l'hiver, le vêtement d'étoffe tissée de laine et de soie ou de fourrures faites de la peau du cormoran; pour les grands froids, le vêtement d'étoffe de soie et de laine doublée du même tissu et un tissu de grosse soie au milieu ». Hiuen Tsiang dit[5] que les vêtements des Iraniens sont

[1] Dans le « Survey », cet animal est appelé *sēnmurv*. Le Sēnmurv est un oiseau mythique, le *Sīmurgh* de la légende néo-persane.

[2] Morgan, IV, p. 323 sqq.; Herzfeld, Am Tor, p. 121 sqq. et pl. 61—65; Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 98 et 99; Survey, IV, 166.

[3] P. 710.

[4] Voir ci-dessus, p. 417, n. 5. Cette partie du discours du page manque dans le texte pehlvi.

[5] Beal, Buddh. Records of the Western World, II. p. 278.

faits de peaux, de laine ou de feutre ou de soie figurée. Selon l'auteur chinois, ils arrangeaient leurs cheveux et allaient nu-tête. Cette dernière assertion, si nous pouvons nous y fier, s'applique probablement aux paysans[1].

La « chasse aux sangliers » nous donne aussi un spécimen de la tapisserie de l'époque. Un bout de tapis qui pend du plat-bord du bateau des joueuses de harpe a été examiné par M. Herzfeld. Dans un encadrement de deux rangs de perles, interrompus par intervalles de quadrilatères, on voit un sarment ondoyant dont les replis se terminent par un seul bouton, schème qui a son origine dans l'art helléno-bactrien. Le dessin et la technique de ce bout de tapis reproduit sur la pierre montre, d'après M. Herzfeld, que l'original a été un tapis noué[2], spécimen d'un art dont l'Iran des temps islamiques a produit tant de pièces d'une beauté incomparable.

Mais les tapis les plus fameux du temps de Khusrō II qui ont été décrits dans les anciennes sources orientales étaient des tapis en brocart de soie. Ṯaʿālibī dit[3], que le tākdēs dejà mentionné était « entièrement recouvert de quatre tapis de brocart broché d'or et orné de perles et de rubis, et chacun de ces tapis se rapportait spécialement à une des saisons de l'année ». De la même espèce, mais probablement encore plus grandiose, était le tapis étendu dans la salle d'audience d'un des palais royaux de Ctésiphon, lequel était appelé *Vahār ī Khusrō* (« Printemps de Khusrō ») ou selon Balʿamī, le « tapis d'hiver ». Pendant l'hiver, ce tapis, qui avait soixante coudées en longueur et autant en largeur, donnait au roi, qui y prenait ses repas, l'illusion du printemps à venir. Le fond représentait des allés et des cours d'eau traversant la verdure d'un jardin bordé de champs de blé et de terrains portant des arbres fruitiers et des plantes, dont les branches et les fleurs étaient faites d'or, d'argent et de pierres précieuses de différentes couleurs[4].

Dans les scènes de chasse de Khusrō II nous voyons un petit

[1] Étoffes, soieries, broderies etc., voir Survey, I, p. 691—715 (Phyllis Ackermann); IV. 197—202.
[2] Am Tor, p. 137 sqq.
[3] P. 699.
[4] Ṭabarī, p. 2452; Balʿamī, Zotenberg, III, p. 417. Comp. Blochet, Note sur une tapisserie arabe du VIIIe siècle, JRAS, 1923, p. 613—17; Survey, III, p. 2272 sqq. (A. U. Pope).

choix des trois mille femmes qui constituaient le harem de ce roi amateur du beau sexe. Khusrō, en effet, était insatiable dans son désir de femmes. Il les requérait comme des soldats, filles ou femmes mariées et mères indifféremment. Chaque fois que l'envie lui prit de renouveler son harem, il envoyait aux fonctionnaires ou magistrats des provinces une circulaire qui contenait la description d'une femme parfaite, et alors on recherchait partout des femmes qui répondissent à la description[1]. L'idéal de beauté féminine décrit dans ces circulaires singulières aurait été à peu près celui que le jeune page expose devant le roi dans le texte pehlvi dont nous avons déjà cité quelques passages: «La meilleure femme est celle qui a dans sa pensée l'amour de l'homme, et, quant à la stature, celle qui est de taille moyenne, dont le sein est large, la tête, le derrière et le cou bien formés, les pieds petits, la taille du corps mince, la plante du pied voûtée, les doigt longs, le corps souple et ferme, dont les mamelles ressemblent à des coings, les ongles sont blancs comme la neige, le teint couleur de grenade, les yeux comme des amandes, doux comme le poil de l'agneau (?), les sourcils comme des arcs; elle a des perles (c.-à-d. dents) blanches et fines[2], les cheveux noirs d'une teinte rougeâtre et longs, et ne parle pas d'une façon immodeste . . . (?) »[3].

La favorite de Khusrō était Shīrēn, « le jardin de la beauté, la rivale de la pleine lune »[4]. Comme elle était chrétienne, plusieurs sources occidentales et orientales[5] en ont fait une Grecque, mais le nom sous lequel elle est connue est iranien (« la douce »), et selon Sébéos elle était originaire du Khūzistān[6]. Il l'avait épousée au commencement de son règne, et elle garda toujours son influence sur lui, bien qu'elle fût inférieure en rang à la princesse

[1] Ṭabarī, p. 1025, Nöldeke, p. 325; comp. le quatrième point de l'accusation contre Khusrō II, Ṭabarī p. 1047, Nöldeke, p. 364.
[2] Bailey, BSOS, IX, p. 233.
[3] King Husrav and his Boy, éd. d'Unvala, § 96; comp. la version de Ṯaʿālibī, p. 710 sqq.
[4] Ṯaʿālibī, p. 702.
[5] Théophylacte, 5.13; Balʿamī, II, p. 304.
[6] Hist. d'Héraclius, par Sebêos, trad p. F. Macler, Paris 1904, p. 28. Selon d'autres, elle était née à la Mésène (Labourt, p. 222).

du Nord et de l'Est[1] et battu les Turcs, il fut chargé du commandement suprême dans la guerre contre les Byzantins, mais essuya une défaite. Hormizd lui enleva le commandement d'une façon outrageante. Alors, sûr de son armée, Vahrām Tchōbēn arbora le drapeau de l'insurrection. Cet événement déchaîna la rebellion de toutes parts. Le mécontentement s'alluma. Vistahm de la famille des Aspāhbadh et allié avec la maison royale (il était frère de la mère du prince désigné, Khusrō), réussit à délivrer son frère Vindōē, que le roi avait fait emprisonner, parce qu'il s'était opposé à sa politique, et les deux frères entrèrent dans le palais royal, déposèrent le roi et le jetèrent en prison. Les rebelles lui brûlèrent les yeux et firent roi son fils Khusrō, le second du nom et surnommé plus tard Abharvēz, « le victorieux »[2], qui partit à la hâte de l'Azerbéïdjan, où il était avec l'armée, pour aller à Ctésiphon mettre la couronne sur sa tête. C'était en l'an 590. Quelque temps après, Hormizd fut tué, ou par ordre de Khusrō, comme le prétend Théophylacte, ou bien avec son consentement tacite[3].

Mais Vahrām Tchōbēn n'était pas disposé à se soumettre au nouveau roi; il aspirait lui-même à la couronne. La famille des Mihrān prétendait descendre de la dynastie des Arsacides, et c'est en s'appuyant sur les anciennes prétentions de sa race qu'il s'enhardit à cette atteinte, inouïe jusqu'alors, aux droits de la famille de Sāsān. En face des forces supérieures de Vahrām, Khusrō prit la fuite. Vahrām entra en triomphateur dans la capitale, mit lui-même la couronne sur sa tête, malgré l'opposition d'une partie des grands, et fit frapper des monnaies à son effigie, tandis que Khusrō passait la frontière byzantine et se mit sous la protection de l'empereur Maurice.

Le règne éphémère de Vahrām Tchōbēn (Vahrām VI) fut une série de troubles et de luttes. Il avait contre lui le clergé et bon nombre des grands, qui ne voulaient reconnaître

1 Voir Marquart, Ērānšahr, p. 65 et 83.

2 *Parvīz* en persan.

3 Sur les événements des années 588—590, voir Higgins, The Persian War of the Emperor Maurice, chap. II.

comme souverain un usurpateur, issu de leurs propres rangs. Nous ne savons pas quels étaient les sentiments de la masse des Iraniens. Les Juifs voyaient en lui un protecteur bienveillant et le secouraient par des subsides. Vindōē, qui avait été saisi et enfermé, fut délivré par quelques grands seigneurs, et une conjuration fut tramée contre Vahrām. Le complot avorta, les chefs en furent exécutés, et Vindōē s'enfuit en Azerbéïdjan, où son frère Vistahm était actif pour la cause de Khusrō.

L'empereur Maurice embrassa les intérêts de Khusrō et lui accorda son assistance militaire contre la cession des villes de Dara et de Maïpherqaṭ (Mayafariqīn, Martyropolis), qui avaient été prises par les Grecs dans la guerre. Cette tournure des affaires eut l'effet désiré: plusieurs grands seigneurs qui avaient défendu jusqu'alors la cause de Vahrām l'abandonnèrent. Après des combats acharnés, Vahram fut battu près de Ganzak en Azerbéïdjan par les forces réunies des Byzantins, des Arméniens commandés par Mushel et des Iraniens qui s'étaient joints à Khusrō, et dut s'enfuir. Il réussit à se mettre en sûreté dans le pays des Turcs, à Balkh, où il fut tué peu de temps après, probablement à l'instigation de Khusrō[1]. La vie aventureuse de Vahrām Tchōbēn a laissé une forte impression sur l'esprit des Iraniens. Elle a donné matière à un roman populaire pehlvi, dont les détails nous sont connus des chroniqueurs arabes et persans et du Shāhnāmeh de Firdausī[2]. L'auteur anonyme de ce livre a su rendre le tragique grandiose de cet homme vraiment remarquable, qui semble avoir été non seulement un grand guerrier, mais aussi un personnage doué de belles qualités humaines[3].

Les mōbadhs n'avaient pas de quoi se féliciter sur le retour de Khusrō, qui eut lieu en l'an 591[4]. car il apportait de son séjour

1 La source principale quant à ces événements est l'œuvre historique de Théophylacte. La relation de la chronique syrienne appelée l'anonyme de Guidi (voir ci-dessus, p. 75) est très sommaire.

2 Nöldeke est le premier qui ait attiré l'attention sur ce roman (Nöldeke, Ṭabarī, p. 474 sqq.). Dans un mémoire composé en danois (Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, no. 75) j'ai essayé d'en reconstruire les traits principaux.

3 Comp. l'épilogue.

4 Higgins, The Persian War of the Emperor Maurice, chap. III.

dans l'empire romain un penchant pour toutes sortes de superstitions chrétiennes, et il était affermi dans ces dispositions par une femme chrétienne, Shīrēn, dont il fit sa favorite. Cependant, les dangers qui menaçaient le trône de Khusrō de la part des grands n'étaient pas encore éloignés. La haine du roi tomba sur les deux hommes qui l'avaient aidé à regagner la couronne, à savoir Vindōē et Vistahm. Il leur avait accordé, en récompense, de grandes dignités; ainsi Vistahm, selon les chroniqueurs orientaux, avait été fait gouverneur du Khorassan et des pays adjacents. Mais Khusrō

Fig. 42. Monnaie de Khusrō II.
(Collection de l'auteur).

n'oubliait pas que les deux frères s'étaient insurgés contre son père, et il craignait que l'exemple qu'ils avaient donné ne fut imité un jour ou l'autre. Sous quelque prétexte il fit tuer Vindōē, mais alors Vistahm, à qui le même sort était réservé, se révolta à son tour, se rendit indépendant dans sa province et, en suivant l'exemple de Vahrām Tchōbēn, il se déclara roi. A l'aide de troupes délamites et de guerriers qui avaient servi dans l'armée de Vahrām Tchōbēn il tint tête au roi légitime dix ans durant, ce que montrent les monnaies à son effigie qui existent, et parvint même à se soumettre deux rois kūshānites, Shāvagh et Paryōgh[1]. Khusrō, qui perdait courage à la nouvelle de cette insurrection, fut fortifié et consolé par l'évêque chrétien Sabhrīshōʿ, et lorsque, enfin, Vistahm fut vaincu après des combats et des intrigues, dont nous ne possédons pas des détails sûrs[2],

[1] Voir Marquart, Ērānšahr, pp. 65 et 83—84.

[2] D'après le roman de Vahrām Tchōbēn, il fut tué par Gurdīyagh, la sœur de Vahrām, qu'il avait prise pour femme et qui épousa plus tard Khusrō II. Pour l'histoire de l'insurrection de Vistahm, voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 478 sqq.

Khusrō fit faire catholicos ce Sabhrīshōʿ après Īshōʿyabh, qui venait de mourir[1].

Quelques années après, le meurtre de l'empereur Maurice par la main de Phocas (602) fournit à Khusrō un prétexte pour commencer une nouvelle guerre contre Byzance. Phocas fut renversé par Héraclius, mais la guerre continua. Les généraux iraniens firent des conquêtes dans l'Asie Mineure, prirent Édesse, Antioche, Damas, puis Jérusalem, d'où l'on enleva la sainte croix pour l'envoyer à Ctésiphon[2], et enfin Alexandrie et quelques autres

Fig. 43. Monnaie de Vistahm.
(Collection de l'auteur).

parties de l'Égypte, pays qui n'avait appartenu à l'empire iranien depuis le temps des Achéménides[3]. A cette époque, environ en 619, la puissance de Khusrō était à son apogée. A la frontière orientale, les attaques d'un roi d'originé hephtalite, qui était le vassal du khāgān des Turcs, avaient été repoussées par l'Arménien Smbat Bagratuni, et le roi avait été tué[4]. Une partie du Nord-Ouest de l'Inde reconnaissait la suzeraineté du grand roi, ce

[1] Nöldeke, Ṭabarī, p. 478 sqq.; Labourt, p. 209 sq.

[2] La version arabe d'une relation chrétienne sur la prise de Jérusalem par les Iraniens en 614 a été publiée par le P. Paul Peeters dans les Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, t. IX, fasc. 1 (Beyrouth 1923).

[3] C'est du temps de l'occupation de l'Égypte par les Perses (619 jusqu'à 629 ou environ) que datent les fragments pehlvis (papyri) trouvés en Egypte et qui sont maintenant dans les bibliothèques de Berlin, de Vienne, de Moscou, de Strasbourg, de Gœttingue et d'Oxford. Voir O. Hansen, Die mittelpersischen Papyri der Papyrussammlung der Staatlichen Museen zu Berlin, Abh. Pr. Ak. 1937 (Berlin 1938).

[4] Marquart, Ērānšahr, p. 66 sq.

que nous montrent des monnaies trouvées dans ces contrées-là[1].

Les premiers parmi les chefs d'armée des Iraniens étaient Shāhēn Vahmanzādhaghān, pādhghōspān de l'Ouest, et Farrukhān, qu'on appelait aussi Rōmēzān[2], et qui portait le titre de Shahrvarāz (« sanglier de l'empire »)[3]. Shahēn fit des conquêtes dans l'Asie Mineure, et s'empara de Chalcédon vis-à-vis de Constantinople; puis il mourut, tué, peut-être, sur l'ordre de Khusrō[4]. Shahrvārāz, qui avait conquis les grandes villes de la Syrie et Jérusalem, mit le siège devant Constantinople, mais n'avait pas les moyens de faire transporter ses troupes sur la côte européenne du Bosphore.

Héraclius, enfin, arrêta la marche triomphale des armées iraniennes. Il reconquit l'Asie Mineure, s'avança en repoussant les troupes du grand roi dans l'Arménie et l'Azerbéïdjan et prit en 623 ou 624 la ville de Ganzak, où il fit détruire le temple du feu d'Ādhur-Gushnasp. Khusrō s'en était enfui alors en emmenant le feu sacré. Dans les années suivantes, les Khazares, peuple de race turque qui s'était établi au Caucase pendant la dernière moitié du VI[e] siècle, s'emparèrent de Darband et s'allièrent à l'empereur[5]. Puis celui-ci envahit la vallée du Tigre, prit en 628 le château royal de Dastgard et se prépara à assiéger Ctésiphon. Khusrō quitta la capitale et se mit en sûreté — pour trouver la mort peu de temps après, dans une révolte. Nous y reviendrons dans la suite.

Voilà en peu de mots les événements qui marquent le règne de Khusrō II, ce roi qui s'appelait lui-même « un homme immortel parmi les dieux et un dieu très puissant parmi les hommes, possesseur d'une renommée sublime, celui qui se lève avec le soleil et donne à la nuit ses yeux »[6]. Il a entouré pour quelque temps

[1] Marquart, Ērānšahr, p. 33.
[2] Anonyme de Guidi, traduction de Nöldeke, p. 24, note 4.
[3] Des traditions légendaires sur les exploits de ces généraux semblent avoir formé le noyau du roman arabe de 'Omar en-Nu'mān et de ses fils, inséré dans les Mille et une Nuits; voir H. Grégoire, Héros épiques méconnus, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales, II (1933—34), Bruxelles 1934.
[4] Justi, GIPh. II, p. 543.
[5] Marquart, Ērānšahr, p. 107.
[6] Théophylacte, IV. 8.

la royauté d'une splendeur extérieure qu'elle n'avait atteint jusqu'alors pendant la période sassanide. C'est pour cela qu'une des traditions consignées dans l'œuvre de Ṭabarī lui fait l'éloge suivant[1]: « Il était un des rois iraniens qui excellaient le plus en bravoure, en prudence et par des expéditions guerrières lointaines. Comme on dit, sa force, ses victoires et triomphes, ses richesses en argent et en d'autres trésors et sa fortune perdurable étaient d'une telle grandeur qu'elles n'ont pas été accordées à un plus haut degré à aucun autre roi. C'est pour cela qu'il fut nommé Abharvēz, c'est-à-dire « victorieux » ».

Il est bien douteux, cependant, que le renom d'une bravoure personnelle lui revienne de droit. Il en a donné peu de preuves dans sa lutte contre Vahrām Tchōbēn, et depuis qu'il fut bien en selle, il n'a pas exposé sa personne dans les guerres dont son règne était rempli. Et sa prudence était plutôt une espèce de circonspection astucieuse qui lui permit d'épier le moment de se défaire des hommes qui lui semblaient dangereux. Car il avait bien compris que, si l'ampleur de sa puissance dépendait du système militaire créé par Khusrō I, il se cachait dans ce même système des dangers qui menaçaient la royauté. Autrefois les seigneurs féodaux avaient déposé des rois pour mettre au trône d'autres princes de la maison sassanide qui leur étaient plus agréables; mais dès le temps d'Hormizd IV, les généraux, qui disposaient d'armées permanentes et mobiles, commencent à aspirer eux-mêmes au pouvoir royal. Vahrām Tchōbēn, d'abord, avait tenté l'aventure, puis ce fut le tour de Vistahm.

En effet, la tradition iranienne, dont Ṭabarī a conservé le plus fidèlement les nuances diverses, complète le portrait de Khusrō II en y ajoutant quelques autres traits: la fortune le rendit présomptueux, il devint hautain et sujet à une cupidité fatale, il enviait aux hommes leur propriété. Il chargea un barbare, le fils de Sumai (?), qui portait le nom iranien de Farrukhzādh ou Farrukhānzādh, de l'exaction d'impôts arriérés, et celui-ci infligeait des peines dures aux hommes, les accablait sans mesure et leur enlevait iniquement leur possession, s'ils n'avaient

[1] Ṭabarī, p. 995, Nöldeke, p. 275.

pas payé leurs impôts à temps. Ainsi Khusrō, en rendant la vie onéreuse aux hommes, s'attirait la haine du peuple[1]. « Khusrō méprisait les hommes et dédaignait ce qu'aucun roi judicieux et prudent ne dédaigne. Son cœur criminel et son inconsidération envers Dieu étaient tels qu'il ordonna au chef de la garde intérieure, qui s'appelait Zādhān-Farrukh de tuer tous les prisonniers qui se trouvaient dans ses cachots, le nombre en étant 36.000[2]. Cependant Zādhān-Farrukh ne se hâta pas, mais s'efforça d'ajourner l'exécution de l'ordre royal en prétextant devant Khusrō toutes sortes de difficultés ». Khusrō, de plus, méditait de massacrer les troupes qui s'étaient enfuies devant Héraclius[3].

Si Hormizd IV avait été dur contre les grands, mais plein de soin envers les humbles, Khusrō opprimait le peuple pour remplir son trésor et ne ménageait pas non plus les grands. Plein de rancune et de soupçons il épiait le moment de perdre ceux qui l'avaient servi avec zèle. D'abord il se défit, nous l'avons vu, de Vindōē et de Vistahm, dont le dernier lui causa cependant bien de l'embarras. Plus tard ce fut le tour de Mardānshāh, le pādhghōspān de Nēmrōz et un de ses plus fidèles serviteurs. La légende raconte que Khusrō, rendu méfiant contre cet homme très puissant par la prédiction des astrologues, que la mort lui viendrait de Nēmrōz, voulut d'abord le tuer, mais se souvenant de sa fidélité à toute épreuve, il résolut de lui faire couper seulement la main droite et puis, lui ayant ôté ainsi la possibilité de remplir les plus hautes fonctions de l'empire, de le dédommager en lui donnant beaucoup d'argent; mais l'estropié lui fit jurer de lui accorder une prière et demanda ensuite qu'on lui tranchât la tête, parce qu'il ne voulait pas vivre ayant subi un tel déshonneur. Ce qui est certain, c'est que le roi fit exécuter Mardānshāh et se fit un ennemi implacable dans la personne de son fils, qui s'appelait Mihr-Hormizd ou Nēv-Hormizd[4].

1 Ṭabarī, p. 1041, Nöldeke, p. 352.

2 Inutile de dire que ce nombre, comme celui des hommes distingués tués par Hormizd IV selon la relation de Ṭabarī (ci-dessus, p. 442) est fantastique. Zādhān-Farrukh est probablement le même que Farrukhzādh.

3 Ṭabarī, p. 1043, Nöldeke, p. 356.

4 Ṭabarī, p. 1058 sqq., Nöldeke, p. 379 sqq.; Anonyme de Guidi, Nöldeke, p. 29.

Voici un autre grand seigneur qui eut le même sort: Yazdēn, le chrétien. L'histoire de ce personnage est un tableau de mœurs très intéressant. Sa famille, d'origine syrienne, possédait des terres étendues à Karkhā de Bēth Slōkh, le Kerkuk moderne, et avait eu, à ce qu'il semble, de hautes fonctions dans l'administration des finances[1]. Ce Yazdēn, étant revêtu de la dignité de vāstryōshānsālār, avait la charge de percevoir la dîme, et dans les expéditions de guerre il accompagnait les armées pour sauvegarder les intérêts du trésor dans les pillages et pour lever les contributions. On dit qu'il expédiait chaque matin au trésor mille pièces d'or[2]. Il servait d'un zèle non moins ardent la cause de ses coreligionnaires; aussi les auteurs chrétiens oublient-ils les concussions qu'il exerçait pour son propre compte pour louer sa piété et sa dévotion. Un monastère fondé par Shīrēn, la favorite chrétienne du roi, fut richement doté par lui[3], et il « fit construire dans tout le monde des églises et des couvents comme des images de la Jérusalem céleste; et comme Joseph était aimé de Pharaon, et encore plus, il était aimé de Khusrō »[4]. Lorsque les Iraniens s'étaient emparés de Jérusalem, Yazdēn fit envoyer un butin énorme à Ctésiphon, et parmi les pièces les plus précieuses aux yeux des chrétiens était une partie de la croix sainte, que le roi fit déposer avec les honneurs suprêmes dans le nouveau trésor qu'il avait fait construire dans la capitale. Les juifs de Jérusalem, qui avaient profité de l'occasion pour se venger des chrétiens en mettant le feu aux églises, furent crucifiés et leurs propriétés confisquées par ordre du roi d'après les conseils de Yazdēn, qui fit reconstruire quelques-unes des églises détruites[5]. Mais la faveur dont jouissait le vāstryoshānsālār ne dura pas. La cause de sa chute n'est pas connue, mais au moment où les troupes d'Héraclius envahissaient les provinces occidentales du royaume, Khusrō ordonna d'exécuter Yazdēn et en fit mettre la femme à la tor-

1 Nöldeke, Ṭabarī, p. 384, note.

2 Anonyme de Guidi, Nöldeke, Ṭabarī, p. 22.

3 Assem., III. I. 471; Nöldeke, Ṭabarī, p. 358 note.

4 Anonyme de Guidi, Nöldeke, p. 22.

5 Ibid., p. 24 sqq.

ture, sans doute pour savoir où son mari avait caché les richesses qu'il avait accumulées per fas et nefas[1].

Nu'man III, roi des Arabes de Ḥīra, qui avait embrassé le christianisme, fut une autre victime du tempérament rancunier de Khusrō. On dit qu'il n'avait pas obéi à l'ordre de Khusrō de l'accompagner, quand celui-ci se trouvait en fuite devant Vahrām Tchōbēn, et qu'il avait refusé de lui donner sa fille pour femme. A quelque époque entre les ans 595 et 604, Khusrō le fit enfermer et puis mettre à mort, et il ôta en même temps la royauté à la famille des Lakhmides pour la donner à Iyās de la tribu des Ṭaiy, en installant à côté de lui un inspecteur persan, connu dans l'histoire sous son titre de Nakhvēraghān[2].

La cruauté de Khusrō était quelquefois assaisonnée d'une gaîté sinistre. On lui fit, dit Ṯa'ālibī[3], un rapport concernant un gouverneur, qui, appelé à la cour, montrait peu d'empressement à venir. Le roi écrivit cette décision: « S'il lui est difficile de venir auprès de nous en son entier, nous nous contenterons d'une partie de lui, et nous lui rendrons la tâche plus facile. Qu'on apporte sa tête à la cour en laissant le corps ».

Des récits divers concernant une inimitié secrète entre Khusrō et son général Shahrvarāz se trouvent chez des auteurs arabes. Djāḥiẓ raconte[4] que, pendant la guerre avec l'empereur, Khusrō envoyait à Shahrvarāz des lettres avec des ordres contradictoires. Le général, qui craignait quelque mauvais tour de la part du roi, s'allia à l'empereur contre Khusrō et lui ouvrit le chemin jusqu'à Nahravān. Alors un chrétien, qui devait de la reconnaissance à la maison royale, parce que Khusrō I avait sauvé la vie à son grand-père le jour où Mazdak[5] fut tué, fut envoyé par ordre du roi à Shahrvarāz avec un bâton creux qui cachait une lettre, par laquelle Shahrvarāz était engagé à mettre le feu

[1] Ibid., p. 30.

[2] Anonyme de Guidi, Nöldeke p. 13—15 et note 2 du p. 15; Ṭabarī, p. 1015 sqq., Nöldeke, p. 311 sqq.; Rothstein, p. 107 sqq.

[3] P. 689.

[4] Tādj, p. 180; allusion à la même histoire chez Mas'ūdī, Murūdj, II, p. 227.

[5] Émendation nécessaire du texte de Djāḥiẓ, qui porte: Mānī.

au palais de l'empereur et d'en tuer les guerriers. Le chrétien[1] étant arrivé à Nahravān, et y ayant entendu le bruit des crécelles des chrétiens[2], se repentit d'avoir trahi la cause de l'empereur chrétien, et alla tout droit à la porte de l'empereur lui révéler le secret et lui remettre le bâton. L'empereur, croyant que Shahrvarāz méditait une trahison, se retira en hâte avec son armée, et Khusrō, qui avait prévu l'issue de l'affaire, se vit délivré de son ennemi redoutable[3].

L'avidité semble avoir été le trait le plus saillant de la psychologie de Khusrō II. Pendant les trente huit années de son règne il a amassé de toutes les manières possibles des richesses énormes, qu'il a soustraites en grande partie à l'utilité publique pour les amonceler dans ses trésors. Dans la dix-huitième année du règne de Khusrō (607—8), le trésor, que le roi fit transporter dans le nouvel édifice à Ctésiphon, renfermait environ 468 millions de miṯqals en espèces[4], ce qui correspondrait à environ 375 millions de francs d'or, en tant que l'unité pondérale d'un miṯqāl ait été égale à un drachme sassanide. A cela s'ajoutait une immense quantité de joyaux et de vêtements dont la plupart auraient été des contributions extraordinaires[5]. Selon le compte rendu que Khusrō aurait élaboré lui-même après sa chute, et dont il sera question plus tard, le contenu des trésors était encore plus considérable: après la treizième année déjà, il s'y trouvait 800 mil-

[1] Un évêque tributaire de l'Iran, selon Mas'ūdī.

[2] Les chrétiens de l'Orient se servaient de crécelles en bois au lieu de cloches, pour appeler les croyants à la prière.

[3] D'autres anecdotes légendaires sur Khusrō et Shahrvarāz chez Ṭabarī, p. 1008—9, Nöldeke, p. 301—3; Baihaqī, p. 136 sqq. Il y a eu entre le roi et son grand général des différends dont les détails nous échappent, et qui aboutirent à la révolte de Shahrvarāz, dont il sera question dans la suite. — Khusrō, en se servant d'un espion et provocateur, vient à bout d'un religieux qui excite le peuple de la capitale contre le gouvernement tyrannique, et le fait envoyer au gouverneur d'une autre ville avec l'ordre de le faire tuer, lorsque l'excitation de la capitale se sera apaisé (Djāḥiẓ, Tādj, p. 98). Dans les livres arabes du genre appelé « adab » on trouve généralement des anecdotes sur Khusrō II, dont l'authenticité est très douteuse, ainsi p. ex. Baihaqī, p. 155. et p. 490 = Pseudo-Djaḥiẓ, Maḥāsin, éd van Vloten, p. 21.

[4] Dont 48 millions (en 12.000 bourses à 4000 miṯqāls) étaient en monnaies frappées sous Pērōz et Kavādh.

[5] Ṭabarī, p. 1042, Nöldeke, p. 354—56.

lions de miṯqāls en espèce, puis, la trentième année, malgré les guerres prolongées et coûteuses, 1600 millions de miṯqāls ou la valeur d'environ 1300 millions de francs d'or (outre le butin de guerre), ce dernier accroissement étant le résultat d'un levage impitoyable d'impôts arriérés des années passées et de sommes d'indemnité pour des valeurs qui avaient été dérobées aux trésors ou dissipées de manières diverses[1].

En somme, le tableau qui se dégage des relations de sources différentes sur les faits et gestes de Khusrō Abharvēz ne saurait guère nous inspirer beaucoup de sympathie. Il est difficile de découvrir des traits agréables dans ce portrait d'un monarque haineux, sournois, cupide et dépourvu de courage personnel. Mais si Khusrō etait avide, il n'était pas avare, quand il s'agissait de mettre en relief la grandeur de la royauté et de sa personne et d'éblouir les hommes par l'étalage d'un luxe inouï jusqu'alors. Les monceaux de pièces d'or et d'argent et de joyaux qui remplissaient ses trésors ne donnent pas encore la mesure juste des exactions par lesquelles il a exploité la fatigue de ses sujets: il faut y ajouter les immenses sommes dépensées pour les jouissances du roi et de sa cour. Ce qui donne au règne de Khusrō II un intérêt particulier, c'est justement ce faste, qui a exercé une impression inoubliable sur l'esprit des contemporains. En effet, les relations détaillées sur la splendeur de la cour sassanide que nous ont laissées les anciens auteurs arabes et persans, et qui remontent à des sources sassanides, se rapportent pour la plupart au temps de Khusrō II. Si nous y joignons les scènes que Khusrō a fait graver sur les rochers de Taq-e-Bostān, nous aurons une image très vivante de cette époque, qui est le dernier épanouissement de la civilisation sassanide.

Depuis environ 604 jusqu'à l'époque de l'invasion d'Héraclius en 627—28, Khusrō n'avait pas visité Ctésiphon, ville qui, selon la prédiction d'un devin, lui serait fatale. Son séjour favori était le palais de *Dastgard*[2] ou *Dastgard-Khusrō*, El-Daskara ou

[1] Ṭabarī, p. 1057, Nöldeke, p. 377.
[2] Sur la signification de *dastkart, dastgard* (« terre », « Landgut »), voir B. Geiger, WZKM, 42, p. 123 sqq.

Daskaratu'l-malik des auteurs arabes, situé sur la grande route militaire qui menait de Ctésiphon à Hamadan, à 107 kil. environ de la capitale dans la direction Nord-Est, près de l'ancienne ville d'Artamita[1]. L'indication de quelques auteurs arabes[2], qui attribuent la construction de Dastgard à Hormizd I, est rejetée par M. Herzfeld. Il est bien possible que la ville et le palais aient existé avant le règne de Khusrō II, mais en tout cas c'est depuis le temps de Khusrō I que les rois sassanides ont préféré le séjour dans l'Irak, surtout dans les contrées situées entre Ctésiphon et Holvān[3]. Les ruines de Dastgard, appelées aujourd'hui Zendān (« la prison ») ont été décrites par M. Herzfeld[4]. Au temps du géographe arabe Ibn Rusta (environ 903 de notre ère) la muraille en briques cuites qui avait entouré la ville existait encore toute entière; mais aujourd'hui il ne reste qu'un fragment d'environ cinq cents mètres avec douze tours bien conservées et quatre qui sont tombées en ruines. Selon M. Herzfeld, la muraille de Dastgard est probablement la plus forte de toutes les murailles en briques qui aient été conservées dans l'Asie occidentale, a l'exception de celles construites par Nabuchodonosor. L'intérieur était vide de ruines déjà du temps d'Ibn Rusta, ce qui s'explique par la destruction complète de la ville et du palais par la main d'Héraclius, qui voulait venger de cette manière les dévastations des armées iraniennes sur le territoire byzantin.

Plus loin sur la route militaire entre Khanikin et Holvan, on trouve les ruines d'un autre château qui a joué un rôle, probablement, dans l'histoire de Khusrō II. L'endroit porte le nom de Q a ṣ r - e - S h ī r ī n, et la tradition qui en fait la résidence de Shīrēn, la favorite de Khusrō, peut bien être vraie. On y reconnaît une forteresse de forme carrée appelée Qal'a-e-khusrovī ou « forteresse khusrovienne », entourée d'un fossé et munie de tours rondes et d'un pont à arches. Le plateau que défendait la forteresse a renfermé un parc immense, dont les murs servaient en

[1] Sarre-Herzfeld, Archäologische Reise, II, p. 76 sqq.
[2] Ḥamza et Ibn Qutaïba.
[3] Archäol. Reise, II, p. 93.
[4] Iran. Felsreliefs, p. 237; Archäolog. Reise, p. 89 sqq.

même temps d'aqueduc, un grand palais d'été nommé aujourd'hui Ḥadjy-qalasy, et un grand édifice massif qu'on désigne sous le nom de Tchuarqapu (« les quatre portes »), et qui semble avoir été un pyrée[1].

Des fouilles exécutées pendant la dernière dixaine d'années sur le territoire dominé jadis par les Sassanides ont mis au jour des ruines de plusieurs édifices datant de cette époque. A Damghan, l'expédition commune de l'University Museum et du Pennsylvania Museum a découvert un palais sassanide[2]. Dans la Babylonie, la Oxford-Field Expedition a constaté, par des fouilles importantes, que tout le territoire entre l'Euphrate et le Tigre, arrosé alors par un système d'irrigation qui en assurait une fertilité pleine, a été couvert de villes sassanides. Cette expédition a réussi à retrouver plusieurs palais et villas sassanides à l'emplacement du Kish ancien et un palais plus grand dans le désert, à 20 milles anglais environ de Kish[3].

Un mémoire de M. A. Upham Pope: A Sasanian Garden Palace, The Art Bulletin, vol. XV, no. 1, Chicago 1933[4], appelle l'attention sur la représentation très intéressante d'un palais d'été qui se trouve dans un plateau de bronze conservé dans le musée de Berlin, et datant du VI[e] ou du commencement du VII[e] siècle. C'est un petit palais d'été d'une construction légère et élégante, édifice à cinq coupoles (dont trois visibles), porté par des colonnes sveltes, qui rappellent celles des palais séfavides d'Ispahan. La partie inférieure de la façade, décorée de figures d'urnes et de palmiers symétriquement arrangées et surmontée d'arcatures en relief à l'instar de celles du Ṭāq-e-Kesrā, porte, au milieu, un vrai « mihrāb » pré-islamique, style ogival, qui renferme l'autel en forme de colonne que nous connaissons des monnaies sassanides.

Il a existé, surtout dans l'Irak, des maisons royales et des

[1] Voir J. de Morgan, Mission scientifique en Perse, t. IV, 341 sqq., et Herzfeld dans Sarre-Herzfeld, Iran. Felsreliefs, p. 237 sq. et pl. 49; Herzfeld, Arch. Hist., p. 88; Erdmann, Feuerheiligtum, p. 50; Survey, I, p. 552 sqq. (Reuther).

[2] Survey, I, p. 538, (Reuther), 579 sqq. (F. Kimball); IV. 176 B, 177 D.

[3] Survey, I, p. 538 (Reuther), 584 sqq. (Watelin); 601—45 (stucs, Baltrušaïtis, A. U. Pope).

[4] Survey, I, p. 555 (Reuther); IV 237.

pavillons d'un type plus léger, des constructions à colonnes en bois, à peu près comme le palais séfavide de Tchehel Sutūn à Ispahan. Mais comme les matériaux de ces constructions étaient trop périssables, rien n'en est resté[1]. Toutefois nous pouvons nous en faire une idée en regardant les détails architectoniques de la grotte de Ṭ ā q - e - B o s t ā n. A côté de la grotte que Shāhpuhr III avait fait creuser dans le fameux rocher Ṭāq-e-Bostān[2], il y en a une autre plus grande, qui est l'œuvre de Khusrō II[3] (Fig. 44). L'arc en plein-cintre qui forme l'entrée de cette grotte imite le portail d'un palais royal. Il repose sur deux piliers dont la décoration, très finement exécutée, représente un arbre aux branches symétriquement arrangées, se roulant en lignes ondoyantes et portant des feuilles d'acanthus et qui se termine en haut par une corolle fantastique; c'est peut-être, selon la supposition de M. Herzfeld, un rejeton de l'arbre de la vie, cet arbre mythique de la haute antiquité, qui s'était maintenu sous différents aspects dans la mythologie des mazdéens, comme l'arbre de Gōkarn et l'arbre appelé Van ī yudh-bēsh, qui guérit toutes les maladies. Au-dessus du pilier, des deux côtés, on voit, se dépliant du bord de la voûte naissante, un bout de ce ruban plissé qui fait partie de l'habillement des rois sassanides. En haut, dans les deux coins formés par l'arc en plein-cintre, deux figures de Nicé, toutes grecques dans leur costume et leur maintien, tendent, chacune de son côté, une couronne triomphale à rubans plissés. Tout au milieu au-dessus

[1] Herzfeld, Am Tor von Asien, p. 108.

[2] Ci-dessus, p. 254 sqq.

[3] Herzfeld, Am Tor, p. 91 sqq. et pl. 33—40; Survey I, p. 520 sqq. (Reuther); IV. 153—68. La tradition iranienne conservée chez les auteurs arabes des anciens temps de l'islamisme, qui attribue la grande grotte à Khusrō II, a été critiquée par M. K. Erdmann, qui, en comparant la forme de la couronne que porte ce roi dans les représentations de la grande grotte avec celle des monnaies de Khusrō II et de Pērōz, veut prouver (Das Datum des Tak i Bustān, Ars Islamica, IV, (1937), p. 79—97) que cette grotte et ses reliefs appartiennent à Pērōz, et en tirer des conséquences de grande portée pour l'histoire de l'art sassanide. La thèse de M. Erdmann a été réfutée par M. Herzfeld (Arch. Mitt., IX, p. 91—158). En apportant des matériaux archéologiques abondants, il maintient l'authenticité de la tradition, à savoir que la grotte est un monument créé par Khusrō II.

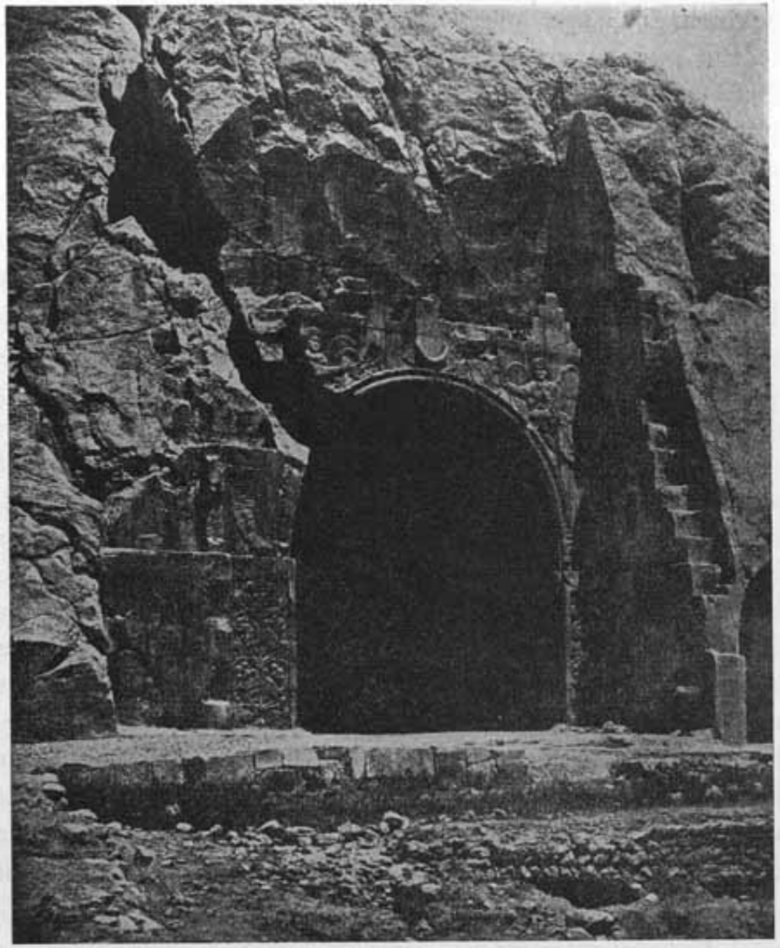

Fig. 44. Grotte de Khusrō II à Ṭāq-e-Bostān.
(Herzfeld, Am Tor von Asien).

de l'arc, un croissant couché, décoré aussi des rubans royaux, dresse ses cornes en haut[1].

La muraille du fond de la grotte carrée est remplie par deux grands reliefs, formant deux étages (Fig. 45). Cet arrangement est marqué par deux colonnes en relief qui, placées de chaque côté du relief d'en bas, semblent porter le plafond de l'étage in-

[1] Herzfeld, Am Tor von Asien, p. 108; Survey, IV. 159 B, 167, 168 A, C.

Fig. 45. Deux reliefs de Khusrō II à Ṭāq-e-Bostān.
(Herzfeld, Am Tor von Asien).

férieur. Ces deux colonnes ont des fûts cannelés. Leurs chapiteaux, qui sont reliés par une frise de feuilles de vigne sous la moulure, reproduisent le motif de l'arbre des piliers du portail[1]. Les recherches savantes de M. Herzfeld ont tiré au jour les rapports historiques qui rattachent les colonnes de Ṭāq-e-Bostān, seuls spécimens de colonnes sassanides qui existent, aux colonnes en bois

[1] Herzfeld, Am Tor, pl. 42 et pl. 54; comp. Morgan, IV, p. 333 sqq.

mazdakisme, mais le clergé, pas plus que la noblesse, ne regagnait son ancienne puissance. Étant zoroastrien lui-même, sans doute, Khusrō I se distingue parmi les rois sassanides par sa libéralité en matière de religion et par un esprit ouvert aux différentes opinions sur les questions de religion et de métaphysique. Pour des affaires d'utilité publique il n'hésitait pas à employer des chrétiens. Après la fondation de la ville de Rūmaghān, il permit aux monophysites de se constituer en communauté et d'élire un catholicos, et les chrétiens de l'Iran gardèrent longtemps le souvenir de sa bienveillance à leur égard[1]. D'ailleurs, les chrétiens de l'Iran traversaient à ce moment une crise sérieuse. Ils s'étaient habitués, d'après l'exemple des zoroastriens, à contracter des mariages avec leurs proches parentes, infraction aux canons ecclésiastiques, qui fut sérieusement réprimée par Mārabhā, nommé catholicos en l'an 540[2]. Au commencement de la guerre entre l'Iran et Byzance, le mōbadhān mōbadh Dādh-Hormizd déchaîna une persécution contre les chrétiens, surtout contre des membres de la noblesse iranienne qui s'étaient convertis. La sauvagerie de la guerre donna des forces à cette explosion de fanatisme, que le roi n'approuvait pas, mais tolérait par politique[3]. Mārabhā fut emprisonné et faillit être condamné à mort.

Plus tard, les chrétiens ayant commis quelques actes d'imprudence, les mages s'efforcèrent de venir à bout de Mārabhā. La situation de celui-ci était assez précaire et le devint encore plus, lorsque les chrétiens prirent part à l'insurrection d'Anōshaghzādh. Mais alors, Khusrō fit relâcher Mārabhā et l'invita à détacher ses coreligionnaires du parti d'Anōshaghzādh, ce qu'il fit avec tout le succès espéré[4].

[1] Nöldeke, Ṭabarī, p. 162, note.

[2] Labourt, p. 175; comp. ci-dessus, p. 324. Quelques années auparavant, Mārabhā s'était enfui de Constantinople de peur d'être mis à mort, parce qu'il n'avait pas voulu anathématiser les docteurs nestoriens (Labourt, p. 167).

[3] Labourt, p. 176 sqq.

[4] Ibid., p. 187 sqq.

Dans la paix conclue en 561, la liberté du culte, comme nous avons vu, fut accordée aux chrétiens[1].

C'est probablement de l'époque des Khusrō que date la traduction pehlvie des Psaumes de l'Ancien Testament, dont quelques fragments, découverts dans le Turkestan chinois, se trouvent maintenant dans le Museum für Völkerkunde à Berlin. Ces fragments d'une copie d'une traduction qui a été faite sur le texte syrien sont d'une haute importance pour l'étude de la langue et de l'écriture pehlvies[2].

Un chrétien, Paulus Persa, identique, à ce qu'il semble, avec ce Paul qui était métropolitain de Nisibe sous le catholicos Joseph, successeur de Mārabhā[3], composa un abrégé de la dialectique aristotélienne en langue syriaque à l'usage du roi, et y exposa de la manière suivante la diversité des opinions concernant Dieu et l'univers[4]: « Il s'en trouve qui croient à un seul Dieu. D'autres prétendent qu'il n'est pas unique. Les uns enseignent qu'il possède des qualités contraires, les autres qu'il ne les possède pas. D'autres admettent qu'il est omnipotent, d'autres nient qu'il ait la puissance sur toutes choses. Quelques-uns disent qu'il a créé le monde et tout ce qu'il contient, d'autres jugent qu'on ne pourra pas le regarder comme le créateur de toutes choses. Et il y en a qui disent que le monde a été fait ex nihilo; pour d'autres [Dieu] l'a tiré d'une matière préexistante ... »

De l'avis de Casartelli, l'auteur décrit ici les opinions qui avaient cours de son temps au sein de la religion iranienne elle-même.

[1] Voir ci-dessus, p. 373.

[2] Voir F. C. Andreas dans les Sitzungsberichte der preuss. Akad. der Wissenschaften, 1910, p. 869 sqq. Après la mort d'Andreas les fragments du psautier ont été publiés par M. K. Barr (Sitz. Pr. Ak. 1933).

[3] Mercati, Per la vita e gli scritti di Paolo il Persiano, Rome, 1899; voir Labourt, p. 166.

[4] Land, Anecdote Syriaca, t. IV, p. 2—3 de la traduction latine; Casartelli, La philosophie religieuse du mazdéisme sous les Sassanides, p. l. P. Kraus, Riv. degli Studi Orientali, XIV (1933), p. 17 sqq. Nous pourrons supposer que le traité de Paulus a été traduit du syriaque en pehlvi, mais il n'est peut-être pas absolument invraisemblable que Khusrō ait su lire le syriaque.

Quoi qu'il en soit, du fait que, dans un livre destiné à l'usage de Khusrō, Paulus présente ces remarques-ci avec d'autres détails sur les théories des philosophes, et en soutenant en quelque mesure la supériorité de la philosophie sur la religion, nous pouvons tirer des conclusions sur l'intérêt qu'a porté ce roi à des idées philosophiques qui devaient être très peu goûtées par les mōbadhs. Agathias, d'ailleurs, nous l'affirme directement avec le dédain hautain d'un hellène vis-à-vis de ce roi barbare dont il n'admire que les qualités militaires. Comment un monarque tellement occupé de questions politiques et de guerres pouvait-il approfondir les lettres et l'esprit des Gréco-Romains, vu surtout que les œuvres de la littérature hellénique devaient être traduites dans une langue qui était, de l'opinion d'Agathias, « rustique et extrêmement grossière »![1] Le médecin et philosophe Uranios, de nationalité syrienne, qu'Agathias considère comme un ignorant et un insigne imposteur, un vrai Thersitès homérique, enseigna la philosophie à Khusrō, qui faisait rassembler les mōbadhs pour discuter avec lui la création de la nature et d'autres questions semblables, par exemple si l'univers était sans fin, et s'il dépendait d'un seul principe etc.[2].

L'intolérance religieuse qui régnait alors à Byzance met en relief la liberté de pensée pratiquée à la cour d'Iran. Par suite de la fermeture de l'école philosophique d'Athènes en l'an 529 et la persécution que subissaient les philosophes, sept d'entre eux, à savoir Damascios le Syrien, Simplicios natif de la Cilicie, Eulamios le Phrygien, Priscianos le Lydien, les Phéniciens Hermias et Diogène, et Isidore de Gaza, se refugièrent à Ctésiphon et furent accueillis avec empressement par le roi. Les savants grecs furent bien désillusionnés, il est vrai. Ils trouvaient barbares les coutumes des Iraniens, les cruautés dont ils étaient témoins, l'oppression exercée de la part des grands envers les inférieurs, et, mécontents, ils quittèrent la cour. Khusrō, néanmoins, embrassa vivement leurs

[1] Agathias, II. 28. On prétendit, dit Agathias, que Khusrō était grand amateur des œuvres d'Aristote et de Platon.

[2] Ibid., II. 29.

intérêts, et dans le traité de paix conclu avec l'empereur il obtint pour eux le retour libre dans leur patrie[1].

Si l'hellénisme s'est ranimé sous Khusrō I, la vie intellectuelle des Iraniens, d'autre part, subissait à cette époque-là l'influence fécondatrice de la civilisation indienne. Une tradition ancienne, consignée dans un petit livre pehlvi post-sassanide, le Mādhīghān ī tchatrang (« Relation du jeu d'échecs »), fait venir de l'Inde le jeu d'échecs pendant le règne de Khusrō[2]. Parmi les livres indiens traduits en pehlvi était un roman bouddhique, dont l'original a disparu, mais que nous connaissons dans une version arabe tirée de la traduction pehlvie et intitulée « Bilauhar et Būdhāsaf », et duquel dérive, par l'intermédiaire d'une traduction syrienne, le roman grec de « Barlaam et Yoasaph » et plusieurs versions européennes du moyen âge[3]. Encore plus fameux était le livre intitulé « Kalīlagh et Damnagh », remaniement pehlvi du recueil de fables appelé en sanscrit le Pañcatantra. Cette traduction était l'œuvre du médecin Burzōē dont nous venons de parler, qui en avait rapporté l'original d'un voyage dans l'Inde[4]. Les récits romanesques dont la tradition a orné cet événement[5] portent témoignage de la popularité immense qu'a gagnée chez les Iraniens ce livre, qui fut traduit presque aussitôt en syriaque, plus tard en arabe par Ibnu'l-Muqaffaʿ (avec l'autobiographie de Burzōē ajoutée en guise de préface), puis mis en vers persans par Rūdākī, remanié et imité par d'autres poètes persans.

Passant en revue les idées religieuses et philosophiques du temps de Khusrō I, nous revenons ici à la fameuse autobiographie de Burzōē. Nous y trouvons quelques réflexions sur la vie humaine, les conditions de la société et la bonne morale, réflexions qui nous montrent à nu une âme inquiète cherchant la vérité et

[1] Agathias, II. 30—31.

[2] Ci-dessus, p. 58. M. Herzfeld (Arch. Mitt., III, p. 28) est d'avis que ce jeu a été connu auparavant en Iran.

[3] Nöldeke, Burzōēs Einleitung, p. 5; Fr. Rosenberg, Notices de littérature parsie, p. 57.

[4] « Préface » de Burzōē, vers la fin.

[5] Firdausī, éd. de Mohl, VI, p. 444 sqq.; Ṯaʿālibī, p. 629 sqq.

ne la trouvant pas. Il y a là un passage concernant la diversité des religions, que Nöldeke a voulu mettre sur le compte du traducteur arabe, parce que les idées qui y sont exposées cadreraient plutôt, à son opinion, avec les conditions du temps d'Ibnu'l-Muqaffaʿ qu'avec celles de l'époque où vivait Burzōē. Cependant, si l'on considère les influences qui se croisaient alors et le fait que Khusrō lui-même s'occupait des idées philosophiques du temps, et surtout si l'on compare le passage de Paulus Persa que nous venons de citer, il ne paraîtra pas étrange que Burzōē ait pu écrire les lignes suivantes[1]:

« J'ai observé qu'il y a beaucoup de religions et de confessions, et qu'encore leurs adhérents sont de diverses sortes. Quelques-uns ont leur religion comme un héritage de leurs pères, d'autres ont été forcés d'accepter la leur par la crainte et la violence, d'autres encore espèrent obtenir par la leur des avantages temporels, des jouissances et de la considération. Mais chacun prétend qu'il possède lui-même la vérité et la justice, et que ceux qui ont une autre croyance n'ont qu'égarement et erreur. Ils ont des idées toutes différentes sur le créateur et sa création, le commencement et la fin du monde et d'autres choses encore, mais chacun méprise, attaque et censure la foi de tous les autres. Alors je résolus de m'adresser aux savants et aux chefs de chaque croyance, de regarder ce qu'ils enseignent et prescrivent, afin que j'apprenne, peut-être, à distinguer ce qui est vrai de ce qui ne vaut rien, et de m'attacher en pleine confiance à la vérité, sans accepter comme vrai, les yeux fermés, ce que je ne comprenais pas. Ainsi j'ai fait, j'ai étudié et observé. Mais je voyais que tous ces gens-là ne me rapportaient que des chimères traditionnelles. Chacun louait sa religion à lui et accablait d'injures les autres. Ainsi j'ai reconnu que leurs conclusions ne reposent que sur des illusions, et qu'ils

[1] Quant à mes opinions sur l'authenticité de cette partie de la préface de Burzōē, je les ai exposées dans une conférence faite à Paris en 1932. M. Paul Kraus (Rivista degli Studi Orientali, XIV, 1933, p. 14 sqq.) a fait les mêmes observations en indiquant comme moi les ressemblances entre les réflexions de Burzōē et celles de Paulus Persa. Comp. G. Klinge dans « Festschrift Friedrich Giese », Die Welt des Islams, Sonderband 1941, p. 140—51.

ne parlent pas par équité. Je ne trouvais chez personne une telle mesure d'équité et de sincérité, que des hommes intelligents pussent accepter leurs paroles et y acquiescer … ». Après de telles réflexions, Burzōē se dit, que le parti le plus raisonnable à prendre était de se tenir à la religion qu'il avait reçue de ses pères, mais il devait quitter cette idée en remarquant que, si ce motif-là renfermait une justification, le magicien dont les pères avaient été des magiciens pouvait se justifier de même. Enfin la pensée lui vint, que la fin était proche, et que bientôt le monde n'existerait plus pour lui, et il prit la résolution de renoncer aux plaisirs du monde et de se vouer à une vie ascétique[1].

La conclusion est significative. L'ascétisme est contraire aux principes fondamentaux du zoroastrisme, mais les chrétiens, les gnostiques, les manichéens et les mazdakites avaient tant rebattu l'idée du renoncement qu'à la fin la contagion en avait gagné les milieux mazdéens[2]. A ces influences s'ajoutait alors celle de la pensée indienne, dont Burzōē était le représentant le plus prominent.

L'enthousiasme avec lequel fut accueilli le « Kalīlagh », produit caractéristique de l'esprit indien, s'explique par l'affinité qu'il présente dans sa tendance moralisante et parénétique avec un genre de littérature très en faveur chez les Iraniens du temps des Khusrō, à savoir celui des a n d a r z ou livres de conseils[3]. Ces traités populaires présentent un intérêt particulier parce qu'ils nous permettent d'entrevoir le développement de la doctrine morale des zoroastriens de la « fin de siècle » de la civilisation sassanide. On peut en suppléer les données par des passages tirés du traité appelé le D ā d h a s t ā n i m ē n ō g h ī k h r a d h, du livre de la vision d'A r d ā y V ī r ā z et d'autres ouvrages religieux dont les originaux remontent au temps des Khusrō[4].

Voici quelques extraits de ces livres[5]:

[1] Nöldeke, Burzōēs Einleitung, p. 15 sqq., comp. p. 3.
[2] Comp. ci-dessus, p. 154.
[3] Ci-dessus, p. 57.
[4] Ci-dessus, p. 55.
[5] Nous désignons les sources de la manière suivante: Ādh. = Andarz ī Ādhurbadh (éd. de Peshotan Sanjana, Ganjesháyagán etc.), Kh. = Andarz ī Khusrō (ibidem), Ō = Andarz ī Ōshnar ī dānagh (éd. de Dhabhar), Vuz.

un moment indu. Il ne faut pas exposer ses richesses aux yeux des envieux. Il faut réfléchir avant de parler, car une parole inconsidérée est comme un feu dévastateur. On ne doit pas faire d'un ancien ennemi un nouvel ami, car un ancien ennemi est comme un serpent noir qui n'oublie pas son inimitié cent ans durant; mais on doit faire d'un ancien ami un nouvel ami, car un ancien ami est comme un vin vieux qui devient plus fin avec les ans.

Enfin il ne faut pas s'attacher trop aux joies et aux chagrins de ce monde, mais considérer le monde comme une auberge, où les hommes viennent et s'en vont[1]. Voilà des tons qui rappellent déjà les quatrains élégiaques d'un 'Omar Khayyām.

Nous reconnaissons le style des andarz dans les discours ou allocutions que prononçaient les rois sassanides à leur avènement, et dont la chronique officielle a donné des extraits plus ou moins authentiques. Nous le reconnaissons enfin dans un autre produit littéraire du temps de Khusrō I, dans la soi-disant lettre de Tansar.

La philosophie populaire des andarz est bien ancrée dans le sentiment religieux. Pourtant, ce commencement d'une liberté de penser n'est pas favorable à l'orthodoxie. Le clergé zoroastrien perd du terrain tous les jours. Il n'a plus son ancienne autorité à dresser contre les courants nouveaux. L'intolérance s'est un peu adoucie. Dans les cercles éclairés on s'intéresse plus à la morale qu'aux dogmes. Avec l'horison élargi, avec les pensées nouvelles, les doutes se multiplient. La naïveté des mythes primitifs qui pullulent dans le mazdéisme commence de gêner même les théologiens. On invente des explications rationalistes. Dans une dispute avec le chrétien Gīwargīs, un mage dit: « Nous ne considérons nullement le feu comme un dieu, nous adorons Dieu par le feu comme vous le faites par la croix ». Gīwargīs, qui est un apostat iranien[2], cite alors des passages de l'Avesta où le

[1] Vuz. Pesh. 169. Les §§ 160—169 de l'édition de Peshotan Sanjana n'appartiennent pas au Pandnāmagh ī Vuzurgmihr, mais reproduisent en réalité un des sept andarz mentionnés par West, GIPh. § 71; voir Freiman. PZ p. 6.

[2] Son nom iranien était Mihrān-Gushnasp; voir ci-dessus, p. 413.

feu est représenté comme un dieu. Le mage, embarrassé, se tire d'affaire tant bien que mal en répondant: « Nous adorons le feu, parce qu'il est de même nature qu'Ōhrmazd ». « Y a-t-il dans le feu tout ce qu'il y a dans Ōhrmazd? » demande Gīwargīs sournoisement. « Oui », dit le mage. « Le feu consume de l'ordure, des crottins de cheval, bref, tout ce qu'il touche; donc, Ōhrmazd, étant de même nature, consume également tout cela? » Et le pauvre mage demeure là tout confus[1].

L'optimisme primitif, robuste, travailleur, qui fait le fond du zoroastrisme, s'émiette sous le poids des réflexions. La tendance vers l'ascétisme propre à tant d'hétérodoxies répandues en Iran pénètre dans la conception de la vie des zoroastriens et sape les fondements de leur religion. Dans l'andarz d'Ōshnar (46) nous trouvons le passage suivant, qui est tout-à-fait contraire à l'idée originale du mazdéisme et qui semble plutôt emprunté à la doctrine manichéenne: « L'âme existe, mais c'est le corps qui trompe ».

Ici la doctrine zurvaniste, qui prévalait sous les Sassanides, s'est prouvée fatale en engendrant le déterminisme, poison mortel pour l'esprit ancien du mazdéisme[2]. Zurvān, le dieu primitif, père d'Ōhrmazd et d'Ahriman, n'était pas seulement le temps infini, il était aussi le destin. Dans un traité souvent mentionné, de couleur zurvaniste, le Dādhastān ī mēnōgh ī khrad, l'Esprit de la Sagesse fait la déclaration suivante[3]: « Même avec la force et la vigueur de l'intelligence et du savoir il n'est pas possible de lutter contre le destin, car lorsque se dresse la prédestination au bien ou au mal, le sage devient impuissant quant à l'action, et celui qui a l'esprit malveillant devient habile à l'action, et cela rend courageux le lâche et lâche le courageux, paresseux le laborieux et laborieux le paresseux ». L'effort de l'homme, cependant, n'est pas absolument inutile, car, d'après le chapitre 22, cet

[1] Hoffmann, p. 109.

[2] La doctrine de la volonté libre dans le zoroastrisme a été discutée par M. A. V. Williams Jackson dans ses « Zoroastrian Studies » (New York 1928, p. 219 sqq.)

[3] 23. 4—7.

effort sera jeté dans la balance dans l'existence spirituelle, c'est-à-dire dans l'autre monde[1]. Mais le fatalisme est là, et le fatalisme mène à l'incrédulité, ce qu'exprime le traité post-sassanide appelé Shkand-gumānīgh-vizar (« Explication qui chasse les doutes »)[2] dans les termes suivants: « Et quant à cette erreur de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de dieux, et qu'on appelle des *dahrīs*[3], [à savoir] qu'ils sont dispensés d'embarras en matière de religion et de la peine de faire des œuvres pies, et quant au bavardage sans bornes qu'ils débitent abondamment, considérez ceci: ils regardent ce monde-ci avec ce qu'il comporte de changements de toute sorte et d'arrangements relatifs aux corps, aux moyens d'action, à l'opposition d'une chose contre une autre et au mélange d'une chose avec une autre, comme l'évolution primitive du Temps Infini; et [ils prétendent] ceci, qu'il n'y a ni récompense des bonnes œuvres, ni punition des péchés, ni paradis, ni enfer, ni rien qui pousse [les hommes] aux bonnes ou aux mauvaises actions; et ceci encore que les choses sont toutes matérielles et que l'esprit n'existe pas »[4].

Pour conclure: le succès rapide de l'islamisme en Iran est dû à une variété de causes; parmi elles il y a une cause psychologique, que l'on entrevoit à travers les livres de sagesse et, plus distinctement encore, à travers les réflexions de Burzōē, un des hommes les plus instruits et sans doute un des plus grands penseurs iraniens du siècle qui précède celui où l'empire des Sassanides va s'écrouler.

[1] Voir Tavadia dans la ZII, 1931, p. 130—131.

[2] 6. 1—8.

[3] C.-à-d. « adhérents de la doctrine du Temps ».

[4] Du nom de *dahrī*, par lequel les libre-penseurs sont désignés ici, M. Tavadia (ZII, 1931, p. 132) conclut qu'il ne s'agit pas d'une secte du temps des Sassanides, car le mot *dahrī* dérive du mot arabe *dahr*, « temps, fortune », et une secte appelée *dahriya* est mentionnée par des auteurs islamiques. L'observation de M. Tavadia est juste sans doute, mais je pense que *dahrī*, dans le passage en question, traduit tout simplement un **zurvānīgh* original, et que l'auteur combat une philosophie matérialiste contemporaine qui a tiré les dernières conséquences des idées zurvanistes. Nous ne savons pas, il est vrai, si le zurvanisme est allé à cette extrémité déja sous les Sassanides.

Les différences entre le zoroastrisme tel qu'il se révèle dans l'Avesta actuel et la littérature théologique en pehlvi, rédigée dans la période post-sassanide, d'une part, et, d'autre part, le zoroastrisme sassanide dont nous pouvons nous faire une idée en étudiant les sources non-iraniennes[1], s'expliquent enfin. L'église zoroastrienne officielle du temps des Sassanides avait pour base un dogmatisme qui se trouve, vers la fin de cette période, creusé et épuisé. La décadence était catastrophale. Au moment où, par la victoire de l'islam, le zoroastrisme perdait l'appui de la puissance séculière, ses prêtres comprenaient qu'il fallait un effort extrême pour empêcher la décomposition complète. Cet effort fut fait. On amputa l'idée de Zurvān avec toute la mythologie puérile qui s'y rattachait et fit du mazdéisme non-zurvaniste une orthodoxie nouvelle. La cosmogonie fut changée en conséquence. On effaça l'adoration du Soleil pour accentuer le monothéisme du culte d'Ōhrmazd, et l'on détermina la position de Mithra (Mihr) dans le système en concordance avec le Mihr Yasht ancien. On retrancha ou altéra les traditions religieuses[2] et laissa tomber en oubli ou fit disparaître tout simplement, avec les commentaires, les parties de l'Avesta sassanide qui étaient infectées de zurvanisme. C'est un fait significatif que le résumé des nasks cosmogoniques dans le Dēnkard a été réduit à quelques lignes qui ne nous disent rien. Ces changements ont eu lieu dans les siècles obscurs qui suivaient la chute de l'empire sassanide. La réforme n'est mentionnée nulle part dans les livres des Parsīs. Le zoroastrisme purifié est présenté tout innocemment, comme si c'était le zoroastrisme de tous les temps. Ainsi les prêtres zoroastriens étaient préparés pour combattre avec les armes des arguments les religions étrangères, y compris l'islamisme, sans se trouver inférieurs dès l'abord. Dans le livre apologétique, que nous venons de mentionner, le Shkand-gumānīgh-vizar, ils ont ouvert la campagne non sans habileté. Dès lors les zurvanistes ne sont plus qu'une secte des zoroastriens, et comme telle ils ont été connus

[1] Voir ci-dessus, p. 143 sqq.

[2] Témoin le premier chapitre du Bundahishn iranien, voir ci-dessus, p. 152.

de Shahrastānī, qui décrivait, au XII^e siècle de notre ère, les différentes doctrines religieuses du monde.

* *
*

Le règne de Khusrō I est une des périodes les plus brillantes de l'époque sassanide. L'Iran avait atteint à une grandeur qui surpassait même celle du temps des grands Shāhpuhr, et le développement littéraire, la culture d'esprit donnent à ce temps-là un attrait singulier. Mais quelles étaient alors les conditions matérielles, sociales et morales du peuple iranien? Nous avons les relations contemporaines plus ou moins malveillantes des auteurs byzantins, et les descriptions idéalisées des sources arabo-persanes, qui ont fait du grand roi Khusrō un modèle de justice. En comparant les sources, en nous rendant compte de leurs tendances et des traditions diverses qu'elles représentent, en mettant en ligne de compte les détails que nous sommes à même de rassembler par voie indirecte, nous pouvons nous former une image, très fragmentaire, il est vrai, de l'Iran en convalescence après la fièvre du mazdakisme, de l'Iran qui vivait à l'ombre de Khusrō à l'Âme Immortelle.

La réforme fiscale, telle qu'elle avait été mise en œuvre par Khusrō, visait plutôt, sans doute, les intérêts du trésor que ceux du peuple. La roture vivait comme elle avait vécu des siècles durant, dans l'oppression et l'ignorance. Les philosophes byzantins qui avaient cherché un asile chez le roi des rois se sentirent bientôt désabusés: ils n'étaient pas assez philosophes pour savoir s'élever à une considération impartiale des mœurs d'un peuple étranger, et ce qu'ils voyaient ressemblait peu à l'état de choses qu'ils espéraient trouver dans un royaume gouverné par un roi philosophe. Évidemment, ils n'avaient pas le goût des études d'ethnographie et de psychologie ethnique. L'habitude des Iraniens de prendre pour femme leur mère ou leur sœur les choquaient autant que la coutume sacrée et obligatoire d'exposer les cadavres. Mais ce n'était pas cela seulement qui leur rendait la vie en Iran dégoûtante: c'était aussi l'esprit de caste, l'abîme qui séparait les classes, et les conditions misérables dans lesquelles vivait le bas peuple. « Les plus puissants oppriment les inférieurs, et ils exercent beaucoup de cruauté et d'inhumanité entre eux »[1].

La haute noblesse, qui sortait d'une crise affreuse, décimée, réorganisée par les mesures extraordinaires prises par le roi, était docile et tranquille, bien qu'elle se défiait quelque peu de l'esprit inquiet et innovateur du roi. La noblesse inférieure, qui passait son temps sur ses terres en s'occupant des devoirs de l'administration locale, était peut-être la partie de la population qui vivait le plus à son aise.

Nous pouvons supposer que les misères de la vie publique et sociale étaient, somme toute, moins grandes sous Khusrō I que dans les temps précédents, mais on les sentait plus, parce qu'on réfléchissait plus. Voici enfin le tableau du temps par lequel Burzōē, dans son autobiographie, termine ses méditations sur les misères de la vie humaine et les avantages du renoncement[2]:

« . . . Notre temps, étant devenu vieux et caduc, a un aspect pur, mais est en réalité bien trouble. Car si Dieu a donné au roi le bonheur et le succès, si le roi est en même temps prudent, très puissant, magnanime, profond dans l'examen, juste, humain, libéral, ami de la vérité, reconnaissant, très embrassant, occupé des droits et des devoirs, inlassable, persévérant, intelligent, prêt à secourir, doué d'un esprit calme, raisonnable, réfléchi, doux, compatissant, clément, connaisseur des hommes et des choses, ami de la science et des savants, de la bonté et des bons, mais sévère contre les oppresseurs, sans peur et difficile à mener en laisse, sachant procurer en abondance aux sujets ce qu'ils désirent et tenir éloigné d'eux ce qu'ils ne désirent pas, — nous voyons que, malgré cela, notre temps est en décadence partout. Il semble

[1] Agathias, II. 30.

[2] Nöldeke, Burzōēs Einleitung, p. 24 sqq. Il est possible, et même probable, qu'Ibnu'l-Muqaffaʿ, qui nous a transmis cette plainte redondante du médecin en chef de Khusrō, ait renforcé sur le pessimisme de son original en y mettant quelque chose des expériences de son propre temps, mais nous n'avons pas de raison pour douter que le fond sombre du tableau ne soit du pinceau de Burzōē.

en effet que la vérité soit tombée de la main des hommes, que ce dont on se passe difficilement ne soit pas là, que ce qui est là soit nuisible, que ce qui est bon se fane, et ce qui est mauvais verdisse, que l'erreur avance en riant et la bonne conduite recule en pleurant, que le savoir soit porté à terre et la déraison se mette à son aise, que la vilenie se répande et la noblesse de cœur soit accablée, que l'amour soit écarté, la colère et la haine soient favorisées, que la bienveillance soit retranchée aux hommes honnêtes et se soit attachée aux méchants, que la perfidie veille et la loyauté dorme, que le mensonge porte des fruits et la vérité demeure inféconde et sèche, que ce qui est juste recule et ce qui ne vaut rien se pavane, que les gouvernants ne soient là que pour suivre leur bon plaisir et violer les lois, que l'opprimé se résigne à être humilié, et que l'oppresseur se rengorge, que l'avidité ouvre sa gueule partout et avale ce qui est proche et ce qui est éloigné, et que la frugalité n'existe plus, que les méchants s'élèvent vers le ciel et les bons s'abîment, que la noblesse de cœur soit tombée du plus haut sommet à la profondeur la plus basse, tandis que la bassesse possède les honneurs et la puissance, que la domination soit transportée des capables aux incapables. C'est comme si le monde, ivre de joie, disait: j'ai enfermé ce qui est bon et tiré au jour ce qui est mauvais ».

CHAPITRE IX.

LE DERNIER GRAND RÈGNE.

Hormizd IV. Son caractère. Continuation de la guerre avec Byzance. Révolte de Vahrām Tchōbēn. Détrônement et meurtre d'Hormizd. Khusrō II monte sur le trône. Vahrām Tchōbēn se fait roi. Guerre civile. Khusrō cherche l'appui de l'empereur. Défaite, fuite et meurtre de Vahrām Tchōbēn. Révolte de Vistahm. Règne de Khusrō II. Nouvelle guerre avec Byzance. Caractère de Khusrō II. Palais royaux (Dastgard, « Château de Shīrēn »). Reliefs à Ṭāq-e-Bostān. Les merveilles de Khusrō. Ses femmes. Le luxe raffiné de la cour. Les parfums et la cuisine. Coupes décorées. La musique. Situation des chrétiens. Détrônement et meurtre de Khusrō et avènement de Kavādh II Shērōē.

Hormizd IV, qui, en l'an 579, succéda à Khusrō I, était sous certains rapports le digne fils de son père. Tout bien considéré, il pouvait prétendre, à plus forte raison peut-être que Khusrō, au surnom « le juste ». Bal'amī le dit formellement: « sa justice était telle qu'elle surpassait celle d'Anōsharvān »[1]. Toutes les chroniques orientales sont d'accord sur ce point, qu'il était plein de bienveillance envers les faibles et les opprimés et sévère contre les grands. Mais dans toutes ces sources, la sympathie et l'antipathie sont entremêlées d'une façon singulière qui montre, que les premiers remaniements arabes du Khvadhāynāmagh ont été composés de traditions diverses dont une reflète le sentiment populaire et l'autre la tendance qui prévalait dans les cercles de la noblesse et du clergé. Ainsi Ṭabarī[2] cite d'abord Hishām ibn Muḥammad, qui dit, qu'Hormizd « était un homme d'une culture

[1] Trad. de Zotenberg, II, p. 246.
[2] P. 988. Nöldeke, p. 264.

exquise, qui faisait volontiers du bien aux faibles et aux pauvres, mais qui opprimait les nobles, c'est pour cela que ceux-ci lui étaient hostiles et le haïssaient, comme lui aussi les haïssait .... Son sentiment de justice était extrême ». Suivent deux anecdotes, qui se retrouvent chez la plupart des historiens arabes et persans et qui servent d'illustration à la justice sévère et sans acception de personne qui était propre à Hormizd. Ensuite Ṭabarī donne le portrait d'Hormizd d'après une autre source[1]: « Selon ce qu'on dit, Hormizd était victorieux et glorieux, il était aussi d'une culture distinguée, mais astucieux, méchant, et ressemblait dans son caractère aux Turcs, desquels il tirait son origine par sa mère[2]. Il humiliait les nobles et fit exécuter 13.600 (!) hommes parmi les savants, les nobles et les personnages distingués. Il ne songeait qu'à gagner le bas peuple et à se le disposer favorablement. Il mettait en prison beaucoup des grands et les dégradait en rang et en titre. Il entretenait bien les simples soldats, mais retranchait sur la subsistance des chevaliers ». La substance des deux relations est la même, mais l'esprit en est différent, et dans la dernière il n'est plus question de la justice du roi.

Les auteurs byzantins[3], qui ne voient en Hormizd que l'ennemi de l'empereur, ne le connaissent que du mauvais côté et le décrivent comme un tyran présomptueux, malveillant et cruel contre ses sujets. Les chrétiens de l'Iran, au contraire, ont gardé un bon souvenir de ce roi, qui avait répondu aux attaques des hērbadhs contre les chrétiens: « De même que notre trône royal ne peut se tenir sur ses deux pieds de devant sans les deux pieds de derrière, notre gouvernement ne pourra subsister et rester assuré, si nous faisons révolter contre nous les chrétiens et les adhérents des autres religions qui n'ont pas notre foi à nous. Cessez donc d'attaquer les chrétiens, mais efforcez-vous avec zèle de faire de bonnes œuvres, de sorte que les chrétiens et les adhérents des autres religions le voient et vous louent et se sentent attirés vers votre reli-

[1] P. 990, Nöldeke, p. 267 sq.
[2] La mère d'Hormizd était la fille du khāgān des Turcs que Khusrō avait épousée, v. p. 380, note 2.
[3] Ménandre et Théophylacte.

gion »[1]. Ishōʿyabh, qui avait été nommé catholicos avec le consentement du roi, était très en faveur chez celui-ci et lui rendait de bons services en le renseignant sur les mouvements des Byzantins[2].

Hormizd, en effet, suivait la politique de son père, mais avec moins de prudence et de modération. Sa tolérance en matière de religion l'exposait à la rancune du clergé zoroastrien; cependant il ne paraît pas que le clergé ait joué un rôle considérable dans la révolte qui finit par le priver du trône et de la vie. Les mōbadhs n'ont pas reconquis leur ancienne puissance. Mais l'inimitié de la noblesse, que Khusrō I avait su tenir en bride, tout en ménageant son orgueil, lui fut néfaste. Les sources orientales nous donnent les noms de plusieurs ministres et autres grands seigneurs qu'il a fait tuer; parmi eux était le mōbadhān mōbadh Zaradusht. On s'imagina, Théophylacte déjà l'a entendu dire, et les Orientaux en ont fait des récits plus amples, qu'il sévissait contre les grands, parce qu'on lui avait prédit, qu'il perdrait le trône et la vie dans une insurrection. Il manquait à Hormizd l'ascendant de son père, ce je ne sais quoi des personnalités vraiment supérieures qui impose le respect et l'obéissance dans toutes les circonstances. Enfin, les troubles dans lesquels s'écroula le trône d'Hormizd étaient le contre-coup du système militaire créé par Khusrō I. Ce système, en effet, fut fatal à l'empire en engendrant des désordres continuels, dont l'insurrection contre Hormizd était le présage.

A l'avènement d'Hormizd, des négociations de paix étaient en cours entre Byzance et l'Iran. Le nouveau roi les fit échouer. Elles furent renouvelées en 581, mais sans résultat. La guerre continua donc, mais les généraux iraniens avaient peu de succès. Le plus habile d'entre eux était Vahrām, surnommé Tchōbēn (« l'homme de bois »?[3]), originaire de Raï, fils de Vahrām-Gushnasp, de la grande famille des Mihrān, militaire brillant, très populaire parmi ses troupes, ambitieux et plein d'orgueil comme les grands seigneurs féodaux de l'ancien temps. Ayant combattu heureusement les peuples qui menaçaient les frontières

[1] Ṭabarī, p. 991, Nöldeke, p. 268.
[2] Labourt, p. 201.
[3] Minorsky compare (JRAS 1939, p. 108) dailamite *žōpīn-zopēn*, « javelin ».

placer à la droite de son trône un siège d'or et [deux] autres sièges d'or au côté gauche et derrière [le trône, respectivement]. De ces trois sièges un était réservé au roi de Chine, l'autre au roi de Byzance et le troisième au roi des Khazares (var. Hephtalites), de sorte que, s'ils venaient à sa cour, ils s'asseyassent sur ces sièges. Ces trois sièges y étaient placés tous les ans, et on ne les éloignait pas, et personne d'autre que ces trois personnes n'osait s'y asseoir. Mais devant le trône il y avait un siège d'or sur lequel s'asseyait le vuzurg-framadhār (?)[1], et plus bas était le siège du mōbadhān mōbadh, et plus bas encore il y avait des sièges réservés aux marzbāns et aux grands, et la place de chacun était fixée, de sorte que personne ne pût disputer la place à un autre. Quand Khusrō était en colère contre quelqu'un, on éloignait son siège de la salle d'audience ».

Lorsque, dans un temps de guerre, le pays était en détresse, les grands banquets royaux étaient supprimés, et le roi ne recevait à sa table que le grand mōbadh, l'[Ērān-] dibhērbadh et le chef des chevaliers. Il n'y avait alors sur la table que du pain, du sel, du vinaigre et des légumes. Puis on apportait du bazmāvard[2]. Le roi en ayant pris un peu, la table était ôtée, et le roi se remettait au travail. Mais quand la guerre était heureusement terminée, la coutume des banquets était reprise, la cour se réunissait de nouveau, le grand mōbadh faisait un discours, les ministres prenaient la parole après lui, puis les grands dignitaires mangeaient dans la partie haute de la salle en présence du roi, tandis que des tables étaient dressées pour les gens du peuple dans la partie basse, où le chef de la police présidait[3]. En se mettant à table, on marmottait [des prières]. Il n'était pas permis de parler à table, et s'il fallait commander ou demander quelque chose, on indiquait sa volonté par des signes[4]. Le repas fini, on faisait venir des chanteurs et des bouffons[5].

[1] Le texte porte: Buzurdjmihr; mais je pense que c'est une leçon erronée, voir l'excursus II, vers la fin.

[2] Espèce d'omelette à la viande et aux fines herbes, enroulée dans du pain (Burhān-e-qāti').

[3] Djāhiẓ, Tādj, p. 173 sqq.

[4] Ibid., p. 18.

Si quelqu'un apprenait que le roi était en colère contre lui, il ne devait ni chercher un asile dans quelque sanctuaire[1], ni fuir, mais il avait à s'asseoir sur un trépied en fer qui était devant le palais et y rester, jusqu'à ce que le roi lui eût fait annoncer sa sentence, et pendant ce temps personne n'osait le protéger[2]. Les exécutions avaient lieu dans une place ouverte au milieu du château. Là on tranchait la tête, les mains ou les pieds des coupables ou de ceux qui s'étaient attirés la colère du roi[3].

Il était au-dessous du grand roi de faire cas de délits sans importance. Djāḥiẓ[4] donne à ce sujet deux exemples qui restent caractéristiques, qu'ils soient authentiques ou non. Vahrām Gōr, étant allé à la chasse, ordonna à un berger de garder son cheval, pendant qu'il urinait. Le berger, ayant vu que les rênes étaient ferrées d'or, se mit à en couper le bout, et le roi, qui avait vu ce qu'il faisait, prit patience, jusqu'à ce qu'il en eût pris tant qu'il voulait, puis, clignotant comme s'il eût eu les yeux pleins de poussière et ne pût voir le dégât, il dit adieu au berger. A son retour, il dit à son écuyer qu'il avait donné le bout de la bride à un mendiant. Une autre fois, c'est Khusrō Anōsharvān qui fait preuve d'indulgence. A un banquet à l'occasion du Nowrōz ou du Mihrgān, un des convives escamota une coupe d'or. Khusrō vit ce qui se passait, mais détourna discrètement la tête. L'échanson, s'étant aperçu de l'absence d'une coupe, dit à haute voix que personne ne devait quitter la salle sans être fouillé, mais le roi donna contre-ordre en disant: « La coupe a été prise par une personne qui ne la rendra pas, et le vol a été vu par celui qui sait se taire ».

Un passage dans les actes des martyrs nous apprend, comment les fils de la noblesse entraient au service de cour. Le jeune homme noble Mihrān-Gushnasp s'attire l'attention du roi Hormizd IV par ses connaissances dans la littérature perse et dans la théorie

[1] Dans les temps islamiques, un homme poursuivi par les autorités est en sûreté, s'il a pris asile (*bast*) dans une mosquée; il semble que, dans les temps anciens, les temples du feu aient servi d'asile.

[2] Procope, BP, I. 23.28.

[3] Tabarī, p. 1059, Nöldeke, p. 380.

[4] Tādj, p. 100 sqq.

et la pratique de la religion zoroastrienne. Ayant essayé son habileté à citer par cœur les livres saints, le roi lui donna une somme d'argent en disant que certainement il ferait fortune un jour. Comme la famille du garçon appartenait à la haute noblesse[1], et que lui-même avait une belle taille et un esprit éveillé, on le fit page au service de la table du roi et on l'honora du rang nommé *farrukhshādh* (?) ou *padhishkhvar* (« gustateur »)[2].

A la cour du roi il se trouvait toujours des envoyés des peuples étrangers et éloignés[3]. Les ambassadeurs étrangers étaient traités avec beaucoup de courtoisie. Quand un ambassadeur arrivait, le gardien des frontières faisait aussitôt son rapport, et les gouverneurs des provinces que l'ambassadeur devait parcourir, prenaient soin de ce que des logis conformes au rang de l'ambassadeur fussent prêts à son usage partout. Quand le gouverneur avait appris le but de sa mission[4], il en faisait part au roi, après quoi celui-ci envoyait un cortège pour l'accueillir et l'accompagner à la résidence royale. Ici le roi le recevait en audience solennelle, assis sur son trône, entouré des grands dignitaires du royaume, et le questionnait sur son nom et son voyage, puis sur sa commission, sur l'état de son pays, sur son maître royal et l'armée de celui-ci Ensuite le roi l'amenait à son palais avec toute la pompe due à un ambassadeur, le faisait régaler à sa table, l'emmenait à la

[1] Le père était istāndār à Nisibe.
[2] Hoffmann, p. 94—95.
[3] Ṭabarī, p. 899, Nöldeke, p. 167.
[4] Ainsi l'ambassadeur doit dire sa commission avant d'être mis en présence du roi, afin qu'on puisse se préparer à la réponse. La garde d'honneur, dont on le fait escorter, doit prendre soin de ce qu'il n'épie pas trop l'état du pays; quand des ambassadeurs sont envoyés de l'Iran aux cours étrangères, ils ont en outre la tâche de se faire renseigner autant que possible sur l'état des routes et des défilés, où il y a des courants d'eau et des puits, où l'on peut trouver du fourrage, et qui dirige les affaires du royaume étranger, puis sur le caractère du prince et son entourage, ses forces militaires etc. Voilà l'exposition qu'en donne Niẓamu'l-mulk (Siāsetnāmeh, éd. Schefer p. 87—88, trad. p. 129) en décrivant une coutume certainement très ancienne; sa description de la manière dont on accueillait en son temps les ambassadeurs étrangers est entièrement conforme aux données de Firdausī résumées ci-dessus.

chasse et le renvoyait enfin avec le cérémoniel que demandait le rang d'un ambassadeur, en lui donnant une robe d'honneur[1].

D'ailleurs, l'accès à la cour n'était pas libre aux étrangers. Ils ne pouvaient même pas se rendre directement à la capitale par la route la plus commode, mais devaient s'arrêter à une des cinq villes suivantes: à Hīt ceux qui venaient de la Syrie, à el-ʿUḏaîb ceux qui venaient du Hidjāz, à Ṣarīfīn ceux qui arrivaient du Pārs, à Holvan ceux qui venaient du pays des Turcs, à Al-Bāb wa'l-Abwāb (Darband) enfin ceux qui venaient des pays des Khazares et des Alains. De là un rapport sur les arrivants était envoyé au roi, et ce n'était que quand il avait pris une décision à leur égard, qu'ils pouvaient continuer leur voyage[2].

Quant à la diplomatie iranienne, le roi prenait des précautions particulières dans le choix de ses envoyés. Ce n'est qu'après avoir été mis à l'épreuve plusieurs fois qu'un homme de cour était chargé d'une mission diplomatique. D'abord le roi lui ordonnait de remettre des lettres à quelque habitant de la capitale, et envoyait en même temps un espion qui rapportât les paroles prononcées à cette occasion. Le rapport du diplomate futur était comparé avec celui de l'espion. S'étant assuré ainsi de la véracité et de l'intelligence du personnage en question, le roi l'envoyait avec un message à un des ennemis du royaume, et cette fois encore, un espion rapportait la conduite de l'envoyé. Si cette seconde preuve était favorable à l'envoyé, le roi lui accordait sa confiance[3].

* * *

C'est avec le règne de Khusrō I que s'ouvre la grande époque de la civilisation littéraire et philosophique en Iran. Nous ferons précéder la description de cette phase de la civilisation par quelques remarques sur l'organisation de l'instruction en général. Malheureusement nous sommes très mal renseignés sur cette

[1] Firdausī, éd. de Mohl, V, p. 364, vers 388 sqq.
[2] Ibn Khurdādhbih, BGA, VI, p. 173, trad. p. 134—35.
[3] Djāhiẓ, Tādj, p. 122.

matière. Pour ce qui est de l'enseignement élémentaire, nous n'en savons absolument rien. Les paysans ont été, sans doute, pour la plupart des analphabètes. Les dēhkāns doivent avoir eu de tout temps une certaine instruction: durant des siècles après la chute de l'empire sassanide ils conservaient les traditions de la légende et de l'histoire nationale. Une assez grande partie de la population commerçante des villes aura su au moins lire, écrire et compter; mais autrement les gens du peuple auront eu très peu d'instruction littéraire. Hiuen Tsiang dit[1], que les Iraniens ne se soucient pas du savoir, mais s'occupent seulement de leurs métiers. D'ailleurs on ne saurait douter que l'enseignement primaire et, en partie au moins, celui de Hautes-Études aient été entre les mains du clergé et aient eu un caractère religieux marqué[2].

Quant à l'instruction des enfants et des jeunes *gens des hautes* classes de la société, nous en avons des renseignements un peu plus précis. Les fils de la haute noblesse recevaient en partie, comme sous les Achéménides, leur instruction à la cour avec les jeunes princes royaux, sous la direction de « l'instructeur des chevaliers »[3]. Ils apprenaient à lire, à écrire et à compter, à jouer à la paume[4] et aux échecs[5], à monter à cheval et à chasser[6]. Il va sans dire que la jeune noblesse a été exercée, avant tout, dans l'usage des armes. A l'âge de cinq ans, dit Ṭabarī, le prince

1 Beal, Buddhist Records etc., II, p. 278.
2 Comp. le Bagh-nask, Dēnkard, IX.50.17.
3 Nöldeke, Ṭabarī, p. 443.
4 Sur le jeu de polo, voir Inostrantzev, SE, p. 72 sqq. (trad. de Bogdanov, J. Cama Or. Inst. no. 7, p. 41 sqq.), d'après le ʿUyūnu'l-akhbār d'Ibn Qutaïba, qui cite l'Āyēnnāmagh comme sa source.
5 Sur le jeu d'échecs voir ci-après.
6 Kārnāmagh, 1.22 sqq. Eloignés du centre de la ville il y avait des hippodromes, où les entraîneurs mettaient les chevaux en condition, et où l'on faisait des courses à cheval et des exercices de tir à l'arc, Dēnkard, VIII. 38.23 (Peshotan, VIII.37.23), d'après le Sakādhum-nask. Il existait des livres relatifs au dressage des chevaux et d'autres animaux et à l'art de dresser des oiseaux pour la chasse (Fihrist, p. 315; comp. Inostrantzev, SE, p. 12, Nariman, Iran. Influence, p. 29). Quelques notices sur le tir à l'arc, communiquées dans le ʿUyūnu'l-akhbār d'Ibn Qutaïba d'après l'Āyēnnāmagh, ont été produites et commentées par Inostrantzev, SE, p. 66 sqq., trad. de Bogdanov, J. Cama Or. Inst., no. 7, p. 35 sqq.

Vahrām, le futur roi Vahrām V, dont l'éducation avait été confiée au roi arabe Mundir[1], dit à son père nourricier: « Fais venir des précepteurs savants et exercés dans l'art de l'enseignement pour m'apprendre à écrire, à tirer à l'arc et à connaître le droit ». Mundir répond qu'il est encore trop jeune, mais comme le garçon persiste dans sa demande, le roi envoie chercher pour lui des jurisconsultes perses, des instructeurs qui lui apprennent le tir à l'arc, l'équitation, l'art d'écrire et tout ce qui appartient à une instruction parfaite, et encore des savants iraniens et byzantins et des conteurs arabes[2]. L'âge de quinze ans marque la fin de l'instruction physique et morale. A cet âge, comme nous l'apprend le traité pehlvi appelé le Pandnāmagh ī Zaradusht[3], le jeune homme doit savoir les dogmes de la religion d'après l'Avesta et le Zand et connaître les destinations de l'homme et ses devoirs. A l'âge de vingt ans il est examiné par les sages, les hērbadhs et les dastvars[4]. Un jeune page de la cour de Khusrō I décrit les détails de l'instruction qu'il a reçue[5]. A l'âge prescrit il a été mis à l'école où il a appris par cœur, « comme un hērbadh », les parties principales de l'Avesta avec les commentaires, puis, dans l'instruction secondaire, il s'est occupé de la littérature, de l'histoire et de l'éloquence, de l'art de monter à cheval, de tirer à l'arc et de manier la lance et la hache; il sait encore la musique et le chant et l'astronomie, il est parfait dans les échecs et les autres

1 Voir ci-dessus, p. 274.
2 Ṭabarī, p. 855 sqq., Nöldeke, p. 87 sqq.
3 A. Freiman, Pand-nāmak ī Zarathušt, Dissertation, Vienne 1906, et WZKM, XX.
4 Ein mittelpersisches Schulgespräch, herausg. von H. F. J. Junker (Sitz. Heidelb. Akad. 1912), § 41—43.
5 The Pahlavi Text « King Husrav and his Boy », publ. by J. M. Unvala, (Paris 1921). Le page s'appelle Vāspuhr (Comp. ci-dessus, p. 95, note 1). Ṯaʿālibī a inséré dans sa relation du règne de Khusrō II (p. 705 sqq.) une conversation entre ce roi et son page Khvash-Ārzūgh, remontant à une autre version du même texte original qui a été la source du récit publié par M. Unvala. Dans les deux versions il y a, comme on voit, une différence quant au roi en question (Khusrō I et Khusrō II respectivement), et aussi quant au nom du page; pour le nom Khvash-Ārzūgh voir Bailey, BSOS, IX, p. 232. En outre chacune des deux versions a gardé des passages qui ont été supprimés dans l'autre. Les détails sur l'éducation manquent chez Ṯaʿālibī.

sortes de jeu. Enfin il étale devant le roi ses connaissances dans la gastronomie, l'art de s'habiller etc.

Sur l'instruction des jeunes filles nos sources ne nous renseignent guère. Bartholomae[1] suppose, comme de raison, qu'elle a plutôt visé aux vertus domestiques. Du reste, le Bagh-nask[2] a parlé expressément de l'instruction de la femme dans l'art du ménage. Cependant, les femmes des familles distinguées avaient reçu parfois une instruction très solide dans les sciences, ce qui ressort d'un passage du Mādhīghān ī hazār dādhastān[3]: un certain jurisconsulte, allant au tribunal, fut abordé par cinq femmes, dont une lui posa des questions sur quelques cas particuliers de cautionnement. Arrivé à la dernière question, il ne savait aucune réponse. Alors une des cinq femmes dit: « Maître, ne te creuse plus la tête à ce sujet, mais dis sans façon: Je ne le sais pas. Du reste, on en trouvera la réponse dans une explication écrite par le maghūghān andarzbadh ».

Pour les sciences, les Gréco-Romains étaient toujours les précepteurs des Iraniens[4]. Il y avait des gens qui s'occupaient plus ou moins exclusivement d'études scientifiques. La source principale de toutes les sciences étant l'Avesta sassanide, on ne peut douter que ces savants n'appartenaient à la classe des prêtres. Le Bundahishn nous donne le sommaire des sciences naturelles et de la cosmographie telles qu'elles résultaient de l'Avesta sassanide et des commentaires. Une notice curieuse conservée dans le dictionnaire géographique de Yāqūt[5] nous fait savoir, qu'à Rēshahr (Rēv-Ardashēr), petit canton du district d'Arradjān en Susiane, il existait à l'époque des Sassanides un corps nombreux d'écrivains qui enregistraient au moyen d'une écriture (secrète ?) appelée *gashtagh* (?) les choses relatives à la médecine, à l'astrologie et aux sciences cabbalistiques, et qu'on appelait *gashtagh (?)-daftarān* (« gens qui tenaient des registres en gashtagh (?) »).

Le texte et le commentaire du livre avestique appelé le Huspā-

1 Die Frau im sasanidischen Recht, p. 8.
2 Dēnkard, IX. 67.9.
3 Bartholomae, Z. sas. Recht, IV, p. 35 sqq.; Die Frau, p. 9.
4 Voir Schaeder, Der Orient und das griechische Erbe, p. 254.
5 Éd. de Wüstenfeld, II, p. 887, trad. de Barbier de Meynard, p. 271.

ram-nask ont renfermé des détails sur la médecine et les médecins. Ōhrmazd a créé au moins une plante pour « endormir » chaque maladie. Il y avait des règles pour les honoraires du médecin, les bonnes denrées, les beaux vêtements et le cheval léger à la course que le médecin pouvait réclamer, et pour les paiements en argent: ce qu'un maître de maison, un maître de village, un maître de district et un maître de pays devaient donner respectivement, et ce que le médecin avait le droit de réclamer des gens pauvres. Le paiement était différent, si le médecin guérissait une maladie de tout le corps ou d'un membre seulement. Le médecin devait traiter le malade d'une main salutaire, avec fermeté et prudence; et il commettait un crime, s'il se reposait et hésitait à voir les malades. D'autres détails regardaient une grande mortalité (ce qui veut dire probablement une épidémie) et une petite. Il existait une espèce de brevet de capacité pour les médecins, mais il n'était pas toujours possible de trouver des médecins qui possédaient un tel brevet. Si l'on avait cherché en vain un médecin iranien, il était permis, dans certaines circonstances, de prendre un médecin étranger, mais celui qui prenait un médecin étranger, bien qu'il eût pu en avoir un iranien, commettait un péché[1]. Cependant les rois sassanides ont préféré souvent des médecins grecs ou syriens de confession chrétienne.

Parmi les spécialistes, les oculistes sont mentionnés[2]. Il était question aussi, dans le même nask, du traitement des animaux domestiques[3], d'un chien enragé[4] etc. Dans le Nikādhum-nask, encore, il y avait des détails relatifs à la médecine et à l'art vétérinaire[5], et mention était faite d'une pratique suivie en Iran: celle de conserver, pour l'utilité de la médecine, un criminel qui avait mérité la mort[6]. D'ailleurs la pratique de réserver pour des expériences médicales des criminels condamnés à mort était connue en Égypte au temps des Ptolémées.

Dans le troisième livre du Dēnkard nous avons un petit traité

1 Dēnkard, VIII. 37.14 sqq.
2 Ibid., VIII. 38.12.
3 Ibid., VIII. 37.29.
4 Ibid., VIII. 33.1.
5 Ibid., VIII. 19.39.
6 Ibid., VIII. 20.4.

sur la médecine, compilé sans doute de sources qui remontent à l'époque sassanide[1]. L'auteur de ce traité distingue la santé spirituelle de la santé physique, mais bien qu'il parle de médecins qui s'occupent de la guérison spirituelle et d'autres qui ont pour spécialité la guérison du corps, il semble qu'un certain soin des âmes ait été compris dans l'exercice de la médecine proprement dite.

La doctrine médicale est zoroastrienne par son fond, construite sur les traditions avestiques, mais l'influence de la médecine grecque se trahit partout. Selon la médecine hippocratienne, il y a trois méthodes de guérison: ce que les médicaments ne guérissent pas, est guéri par le fer (c.-à-d. le couteau), et ce que le fer ne guérit pas, est guéri par le feu, et le mal qu'on ne peut pas guérir par le feu est incurable. Le Vendīdād connaît également[2] trois méthodes, à savoir le couteau, les plantes et la parole sainte, la dernière étant la méthode la plus efficace. Or, la méthode du feu apparaît dans le Dēnkard[3], qui connaît cinq méthodes, à savoir: 1. la parole sainte, 2. le feu, 3. les plantes, 4. le couteau, 5. la « brûlure »; par cette dernière on entendait, à ce qu'il semble, la fumigation avec certaines herbes aromatiques. La guérison par la parole, c.-à-d. par des formules magiques tirées des livres saints, est toujours censée la plus efficace.

Un bon médecin doit avoir la faculté d'examiner minutieusement les maladies et avoir beaucoup lu[4]. Il doit connaître les membres du corps et leurs articulations et avoir la connaissance des remèdes, il doit être aimable, doux dans ses paroles, plein de patience envers les malades etc.[5]. Les qualités morales et les connaissances spéciales d'un bon médecin de l'âme et d'un bon médecin du corps sont données avec une abondance de paroles assez

[1] Le texte se trouve dans le tome IV de l'édition de Peshotan, p. 181 sqq., p. 220 sqq. de la traduction anglaise. Traduction avec commentaire par Casartelli dans « Le Muséon », t. V, pp. 296 et 531 sqq.

[2] 7. 36—44.

[3] Dēnkard, l. c., § 7.

[4] On pourrait traduire aussi: savoir réciter beaucoup (pour opérer la guérison par la parole sainte?).

[5] Ibid., §§ 16—19.

peu éclairante. Tous les deux, le médecin de l'âme, qui appartient à la classe des prêtres, et celui du corps, doivent avoir donné les preuves nécessaires de leur habileté. Quant à ce dernier, il doit avoir traité avec succès un idolâtre pour avoir le droit d'exercer son art sur les croyants; si, après cela, ayant opéré sur trois personnes, toutes les trois meurent, il n'aura jamais la permission de pratiquer[1]. Le médecin est obligé de faire ses visites tous les jours, aussi longtemps que c'est nécessaire. Il faut lui donner, en revanche, une bonne nourriture, un cheval rapide et une demeure supérieure dans une position centrale[2]. Mais il ne doit pas trop aimer l'argent. Du point de vue de la morale et de la religion, il y a plusieurs espèces de médecins: le meilleur est celui qui exerce sa profession par pure piété religieuse, puis vient celui qui se tient entre la piété et l'argent, mais avec plus de penchant vers la piété, ensuite celui qui incline plus vers l'argent etc.[3]. La systématisation zoroastrienne ne se dément jamais!

Le *drustbadh* ou l'*Ērān-drustbadh*[4] semble avoir été le chef des médecins du corps de tout le royaume. Mais le chef suprême tant des médecins du corps que de ceux de l'âme est le *Zarathushtrōtum,* titre sous lequel on désigne ici sans doute le mōbadhān mōbadh[5].

Les observations sur les maladies que donne notre traité ne révèlent pas une connaissance profonde de leur nature. Ici encore nous trouvons le parallélisme entre la maladie et le péché, des vices comme l'ignorance, la tromperie, la colère, l'orgueil, l'arrogance, la concupiscence etc. étant nommés comme causes des maladies à côté de dispositions corporelles telles que le froid, la sécheresse, la mauvaise odeur, la putréfaction, la faim, la soif, la vieillesse, la douleur[6]. Comme exemples des 4333 espèces de maladies, le traité nous donne quelques noms qui existent dans

[1] Ibid., § 31. Selon les préceptes du Vendīdād (7. 39—40), l'épreuve complète comprend trois opérations sur des idolâtres.

[2] Ibid., §§ 32—33.

[3] Ibid., § 34.

[4] §§ 6, 16, 38. Voir ci-dessus, p. 396.

[5] Ibid., §§ 41—42.

[6] Ibid., § 15; comp. Darmesteter, ZA, I. p. 31.

l'Avesta et dont la signification exacte semble avoir été aussi obscure pour l'auteur qu'elle ne l'est pour nous.

La dernière section, celle de la thérapeutique, est assez difficile à comprendre. Ici le manque de clarté dans la pensée et le raboteux du style se fait sentir plus qu'ailleurs, et en outre bien des mots techniques nous sont plus ou moins inintelligibles. Selon les principes de la médecine grecque, les dispositions du corps sont expliquées par les différents degrés de froid ou de chaleur, d'humidité ou de sécheresse. Mais la doctrine grecque a été défigurée de diverses manières pour être adaptée à la dogmatique zoroastrienne qui attribue les maladies et les vices à l'opposition du Mauvais Esprit. Le froid et la sécheresse, qui proviennent de cette source, sont les deux maux contre lesquels il faut protéger l'organisme. L'état du sang dépend de sa force vitale, et si le sang possède la force vitale, il opérera la guérison avec l'aide du bon médecin, qui prescrit les médicaments nécessaires. La composition de la nourriture est un chose d'importance. Elle doit contenir assez d'humidité (élément de l'eau) pour combattre l'influence nuisible de la sécheresse, et assez de chaleur (élément du feu) pour éloigner le froid; l'air de la nourriture se combine avec l'air pur qui est dans la constitution, ainsi que le limon qui entre dans la nourriture (c.-à-d. les parties de la nourriture qui appartiennent à l'élément de la terre) se combine avec le limon qui est dans la constitution. La bonne santé dépend d'une nourriture bien composée, prise avec modération[1].

Casartelli a relevé[2] quelques points de ressemblance entre les doctrines exposées dans le traité en question et la médecine indienne.

Lorsque, au Ve siècle, les Nestoriens expulsés de l'empire byzantin se répandirent dans la Mésopotamie et l'Iran, des écoles spéciales chrétiennes furent créées, dans lesquelles la médecine grecque fut enseignée. La plus fameuse des écoles de médecine était celle de Gundēshāhpuhr. Elle survécut au royaume sassanide

[1] Ibid., §§ 49—52.
[2] L. c., p. 314 sqq.

et resta un centre important de l'art médical dans les premiers siècles de l'islamisme.

Parmi les hommes distingués du temps de Khusrō I, un seul se présente à nos yeux comme une individualité toute vivante. C'est le médecin en chef du roi, le fameux B u r z ō ē. Il existe de sa main une véritable autobiographie, dont Ibnu'l-Muqaffaʿ a fait une préface de sa traduction arabe du « Kalīlagh et Damnagh » ouvrage fameux de Burzōē dont il sera question ci-après. Cette relation personnelle du grand médecin[1] commence de la manière suivante:

« Mon père appartenait à la classe des guerriers[2], ma mère était fille d'une famille distinguée de prêtres. Une des premières grâces que le Seigneur[3] m'a accordées était celle-ci, que j'étais l'enfant favori de mes parents, et qu'ils se donnaient plus de peine pour mon éducation que pour celle de mes frères. Ils m'envoyèrent donc, lorsque j'avais sept ans passés, dans l'école primaire. Quand j'avais appris à bien écrire, j'ai remercié mes parents, et j'ai re-

[1] Bīrūnī, dans un passage de son livre sur l'Inde (India, éd. Sachau, p. 78, trad. I, p. 159), auquel M. ʿAbbās Eqbāl, auteur d'un livre persan sur les ouvrages d'Ibnu'l-Muqaffa', et M. Gabrieli (L'opera d'Ibn-al-Muqaffa', Riv. degli Studi Orientali, t. XIII, p. 203) ont attiré l'attention, dit qu'Ibnu'l-Muqaffa', dans sa traduction du « Kalīlagh u Damnagh » a ajouté le chapitre sur Burzōē dans l'intention de provoquer des doutes sur la religion dans l'esprit des gens d'une foi faible, et de les gagner pour la propagande du manichéisme. Or, dans la « préface » il n'est pas question de manichéisme, mais, d'autre part, la tendance n'en est pas absolument étrangère, comme nous le verrons ci-après. Mais ce qui importe, c'est l'assertion de Bīrūnī, qu'Ibnu'l-Muqaffaʿ a ajouté la préface, que, en d'autres mots, la préface n'existait pas dans l'original pehlvi. Mais Bīrūnī ne dit pas que la préface soit forgée par Ibnu'l-Muqaffa'. En effet, la pièce porte tellement l'empreinte de l'époque des Khusrō et renferme tant d'allusions qu'un auteur du VIIIe siècle n'aurait guère pu inventer, que, pour moi, l'authenticité en est hors de doute. Ibnu'l-Muqaffaʿ a traduit l'autobiographie de Burzōē, qui a existé comme un ouvrage indépendant, et l'a insérée dans sa traduction du « Kalīlagh ». Il est bien possible, comme ont supposé M. Nöldeke (traducteur de la « préface de Burzōē » d'après le texte d'Ibnu'l-Muqaffaʿ) et M. Gabrieli, qu'il en a usé un peu librement de l'original, mais le fond du chapitre qu'Ibnu'l-Muqaffaʿ a mis en tête du « Kalīlagh » est certainement de la plume de Burzōē.
[2] C.-à-d. des chevaliers.
[3] Ōhrmazd ou Yazdān.

La vertu est la sagesse, car l'origine des belles qualités de l'homme est le savoir et la raison[1]. La première place parmi les vertus appartient à la générosité[2]. Le généreux est juste; il comprend qu'on ne doit punir qu'après avoir examiné à fond la question du délit[3], et qu'il faut être juste même avec les ennemis qu'on combat[4]. Il est bon de faire des actes de charité avec les biens qu'on a gagnés honnêtement par le travail; une vie remplie de tels actes de charité donne le plus de joie et de paix[5]. La bonté envers les animaux utiles est un ancien précepte du mazdéisme[6]. Ardāy Vīrāz voit dans son voyage en enfer un homme qui subit des tortures sur tout le corps à l'exception du pied droit: il ne fit jamais, pendant sa vie rien de bon, hormis que de ce pied droit il poussa une javelle de fourrage devant un bœuf de labour[7].

L'activité et l'application sont des vertus spécialement recommandées. L'homme se couvre de gloire par l'application[8]. Il faut se lever de bonne heure pour commencer la tâche journalière[9]. Par la diligence on gagne des richesses que l'on peut employer pour le bien de ses semblables en construisant des demeures, des fours ou des caravansérails[10]. Mais si la richesse est désirable, une pauvreté honnête est meilleure que l'abondance acquise par l'injustice[11], et digne de louanges est celui qui souffre avec patience les malheurs et les chagrins que lui envoient Ahriman et les autres

= Pandnāmagh ī Vuzurgmihr (Pesh. = éd. de Peshotan Sanjana, Ganjeshāyagān; J-A. = Pahlavi Texts ed. by Jamasp-Asana, p. 85 sqq), PZ = Pandnāmagh ī Zaradusht (éd. de Freiman), Mkh. = Mēnōgh ī khradh, AV = Ardāy Vīrāz-nāmagh.

1 Vuz. Pesh., 22 J-A, 57—68.
2 Mkh. 37.4; Vuz. Pesh. 115, J-A. 223—24.
3 Ādh. 69.
4 Mkh. 2.52.
5 Vuz. Pesh. 29 et 100, J-A. 71—72 et 213—14.
6 PZ. 9.
7 AV. 32. Une autre version a existé dans le Spand-nask, voir West, PT, I, p. 350.
8 Vuz. Pesh. 33, J-A. 79—80.
9 Ādh. 98.
10 Comp. AV. 93.5.
11 Mkh. 15.4.

êtres malfaisants[1], et surtout celui qui supprime ses mauvais désirs par son sentiment d'honneur, sa colère par la patience, son envie par la crainte d'une mauvaise réputation, sa concupiscence par le contentement et son humeur belliqueuse par l'équité[2].

Ce n'est que par la continence que l'on acquiert la facilité des mœurs qui embellit la vie. Il faut parler toujours sur un ton courtois et ne faire voir à son interlocuteur un visage refrogné[3], car la politesse et la douceur annoncent un bon caractère[4]. La calomnie est pire que la sorcellerie[5]. Il ne faut pas songer à la vengeance, ni faire du mal à personne[6]; qui tend un piège s'y prend le premier[7].

On doit manger avec modération pour garder la santé du corps[8], et s'abstenir de parler pendant qu'on mange et boit[9]. Le vin, pris sans excès, fait beaucoup de bien en activant la digestion, en augmentant la chaleur du corps, en aiguisant l'esprit et la mémoire, les sens et la volubilité de langue, et en rendant la vie agréable[10]. Celui qui a un mauvais caractère devient, en buvant, arrogant, méchant, querelleur, maltraite sa femme et ses enfants, ses domestiques et ses esclaves[11]. Et si l'on boit à l'excès, il en résulte une faiblesse de corps et d'âme[12].

La sagesse d'Ādhurbadh comprend des préceptes pratiques comme ceux-ci: il ne faut pas confier des secrets aux femmes, ni se disputer avec des sots indiscrets, ni mentionner comme des choses vues ce que l'on a seulement entendu dire, ni rire trop à

1 Mkh. 39.31.
2 Vuz. Pesh. 72, J-A. 139—40.
3 Ādh. 85.
4 Vuz. Pesh. 25, J-A. 63—64.
5 Mkh. 2.11.
6 Ādh. 45.
7 Ādh. 108.
8 Mkh. 2.82.
9 Dēnkard VIII. 43. 37 (Sakādhum-nask), et IX. 9. 2 (Sūdhghar-nask); comp. ci-dessus, p. 412.
10 Mkh. 16. 36—48.
11 Mkh. 16. 30—35.
12 Mkh. 16. 49—63; comp. Ādh. 111, Ō. 33, Dēnkard IX. 7. 7—11 (Sūdhghar-nask).

gardé un peu la science. La première branche de celle-ci à laquelle je me sentis attiré fut la médecine. Elle m'intéressa beaucoup, car j'en reconnus l'excellence, et plus j'en apprenais, plus je l'aimais, et avec plus de zèle je l'étudiais. Lorsque je m'y étais avancé à tel point que je pouvais penser à traiter les malades, je me mis à délibérer et fis l'observation suivante sur les quatre choses auxquelles aspirent les hommes: Qu'est-ce que je dois m'efforcer de gagner, l'argent, le bien-être, le renom ou la récompense de l'au-delà? Ce qui décida le choix de mon état, fut cette observation, que les gens d'esprit louent la médecine, et qu'aucune confession religieuse ne la blâme. Je lisais cependant dans les ouvrages de médecine, que le meilleur médecin est celui qui en s'adonnant à sa profession n'aspire qu'à la récompense de l'au-delà, et je pris la résolution de m'arranger en conséquence et de ne prétendre au profit terrestre pour ne ressembler au marchand qui vendait pour une perle sans valeur un rubis au moyen duquel il aurait pu gagner toutes les richesses du monde. Mais je lisais encore dans les œuvres des anciens que, si un médecin aspire à gagner, par son art, la récompense de l'au-delà, il n'en perd pas pour cela sa portion des biens terrestres, mais qu'il ressemble en cela au semeur qui ensemence avec soin son champ pour avoir du blé, et pour qui toutes sortes d'herbes [utiles] poussent tout naturellement avec le blé germant. Alors, dans l'espoir d'une récompense dans l'au-delà, je me mis à guérir les malades et me donnais grand' peine à traiter tous les malades dont j'attendais la guérison, voire même d'autres au sujet de qui je n'avais plus d'espoir, mais dont j'essayais de soulager au moins les souffrances. Je traitais en personne ceux que je pouvais traiter, et si cela n'était pas possible, je donnais aux malades les prescriptions nécessaires et leur faisais don aussi de médicaments. Et à personne, à qui je donnais mes soins, je ne demandais ni honoraire ni aucune sorte de récompense. Je n'enviais aucun de mes collègues qui m'égalât en savoir et me surpassât en considération et en fortune, mais qui négligeât l'honnêteté et la bonne conduite en paroles et en actes ... »[1].

1 Nöldeke, Burzōēs Einleitung zu dem Buche Kalila wa Dimna übersetzt und erklärt (Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg, 12, Strassb. 1912), p. 11 sqq.

« ... Mais cela n'empêchait pas que, tant avant mon voyage à l'Inde qu'après mon retour, je n'obtienne des rois[1] un bon lot de biens terrestres, et, outre cela, plus que je n'avais désiré et espéré de la part de mes semblables et de mes frères ... »[2].

Un autre passage[3] renferme un petit spécimen de la littérature médicale sassanide: « Dans les ouvrages de médecine nous trouvons ce qui suit. Lorsque l'humidité d'où sera formé l'enfant parfait entre dans l'utérus de la femme, elle se mêle avec son humidité et son sang à elle, puis coule et devient pultacée. Puis un vent[4] secoue cette humidité, et elle devient semblable [en consistance] au petit-lait et ensuite au lait caillé. Après un nombre déterminé de jours, les membres particuliers se séparent. Si s'est un enfant mâle, son visage est tourné vers le dos de la mère; si c'est une enfant femelle, vers le ventre. Les mains du fœtus sont placées sur les joues, le menton sur les genoux. Il est enveloppé dans la peau de fœtus, comme s'il était fourré dans un sachet. Il respire à travers une ouverture étroite et resserrée. Chaque membre est enlacé d'un cordon. Au-dessus de lui est la chaleur et la pression du ventre de la mère, au-dessous les ténèbres et l'étroitesse. Lié par son ombilic à celui de la mère, il y suce et se nourrit de ce qu'elle mange et boit. Dans cette position il reste dans les ténèbres et l'étroitesse jusqu'au moment de l'accouchement. Ce moment arrivé, un vent se saisit du ventre de la mère, l'enfant prend la force de se mouvoir, tourne la tête en bas vers l'ouverture et, dans cette étroitesse, il sent la douleur d'une personne qui est serrée dans un instrument de torture. S'il tombe à terre ou s'il est touché seulement par un souffle de vent ou par une main, il sent une douleur plus grande que celle d'un homme qu'on écorche vif ». Ce passage est particulièrement intéressant, parce qu'on y retrouve des détails de la médecine indienne[5].

Khusrō s'était allié au clergé zoroastrien pour venir à bout du

1 C'est-à-dire du roi des rois et des princes gouverneurs à titre de roi.
2 Nöldeke, l. c., p. 14.
3 Ibid., p. 22 sq.
4 Par le mot « vent », les Iraniens désignaient aussi l'élément de l'air.
5 Communication de M. Hertel à Nöldeke.

Quelques notices sur la manière de travailler, particulièrement dans les affaires de finance, se trouvent chez Balāḏurī[1]. Des rapports sur les sommes d'argent perçues étaient lus à haute voix devant le roi, et le vāstryōshānsālār remettait tous les ans au roi un compte rendu du revenu des divers impôts et de l'état du trésor, sur lequel le roi apposait son sceau. Khusrō II, qui n'aimait pas l'odeur du parchemin, ordonna que les comptes rendus fussent écrits sur du papier teint de safran et mouillé d'eau de roses. Quand le roi émettait un ordre, il était rédigé en sa présence par le secrétaire royal, ensuite, pour le contrôle, un autre fonctionnaire l'enregistrait dans son journal, qui était rédigé par mois et était, au bout de ce temps, déposé dans les archives, muni du sceau royal. L'ordre était remis, en original, à l'employé qui gardait le sceau et, scellé par lui, expédié au fonctionnaire à qui l'exécution en était imposée. Celui-ci transcrivait l'édit dans le style recherché ordinaire à la bureaucratie iranienne, et l'original de cette dernière rédaction était expédié au secrétaire, qui le présentait au roi et puis le comparait avec son journal, après quoi, si les deux versions se trouvaient d'accord, il le scellait en présence du roi ou de son plus intime confident et l'ordre entrait en vigueur.

Les ordonnances royales, les traités et d'autres documents d'État étaient scellés du sceau royal qui consistait en un anneau portant gravée l'effigie d'un sanglier (*varāz*). S'il s'agissait d'obligations prises envers un autre État — dépendant ou indépendant de l'Iran —, le document était accompagné d'un sachet de sel, scellé de l'anneau royal, en signe de l'immutabilité du serment[2].

De nombreux courtisans distingués et attitrés entouraient le souverain. Il y avait le *darbadh* ou chef de la cour[3], le *tagharbadh*, quelque chose comme un grand-maître de la cour[4], l'*andēmānkā-*

[1] D'après Ibnu'l-Muqaffa', voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 354, n. 2.

[2] Faustus de Byz., Langlois, I, p. 269; Patkanian, JA, 1866, I, p. 113. Mas'ūdī (Murūdj, II, pp. 204 et 228) décrit d'une manière détaillée les quatre sceaux de Khusrō I et les neuf sceaux de Khusrō II.

[3] Kb. Z. l. 33.

[4] Herzfeld, Paikuli, Gloss., no. 999.

rān-sardār (ou *-sālār*), le grand huissier ou maître des cérémonies[1], et le gardien du rideau, appelé le *khuram-bāsh*. Puis il y avait les intendants du palais, les sommeliers, les échansons (*maybadh?*)[2] et les « gustateurs » (*padhishkhvar?*)[3], le premier chef de cuisine (*khvānsālār*)[4], les chambellans (*senekapan* ou *senekapet* sont des formes arméniennes du titre iranien)[5], le chef des fauconniers (*shāhbān?*)[6], le chef de la chasse (*nakhtchīrbadh*)[7], le grand écuyer (*akhvarbadh* ou *akhvar-sālār*, *stōrbān*)[8], le chef des gardiens de la porte (*darbān-sardār*)[9] etc. Un *kustīghbān-sardār*, dont les compétences ne se laissent pas définir, paraît, à ce qu'il semble, dans le Bundahishn iranien[10]. Une garde du corps nombreuse (*pushtīghbān*)[11] devait défendre le roi et lui servir de garde d'honneur; son chef, le *pushtīghbān-sālār*, était un des hommes jouissant du plus grand crédit à la cour[12]. Au temps des Khusrō nous trouvons aussi le titre d'*hazārbadh*, « chef de mille hommes », non plus comme le titre de grand vézir, mais dans le sens original du mot: chef de la garde du corps[13]. Un grand dignitaire du temps de Shāhpuhr I porte le titre de *shapshērāz* (« celui qui brandit l'épée »?)[14].

[1] Bartholomae, Zum altiran. Wörterbuch, p. 159, et Z. sas. Recht, IV, p. 16; Herzfeld, Paikuli, Gloss., no. 100.

[2] Le titre est douteux, voir Hübschmann, Armen. Grammatik, I, p. 69 et note 2.

[3] Hoffmann, p. 95.

[4] Ardashēr III, qui monta au trône à l'âge de sept ans, fut élevé par le premier chef de cuisine Māh-Ādhur-Gushnasp, Ṭabarī, p. 1061, Nöldeke, p. 386.

[5] Patkanian, l. c., p. 115.

[6] Ibid.

[7] Kb. Z. l. 29.

[8] Hübschmann, Arm. Gramm., p. 93; Kārnāmāgh 3. 2.

[9] Unvala, King Husrav and his Boy, Gloss. no. 189. Le texte du Kārnāmāgh publié par Nosherwân (Bombay 1896, p. 31, § 147) nomme un *darân-darbadh*, chef de toutes les portes. Le texte de Peshotan Sanjana (10.7) n'a gardé de ce titre que les deux premières lettres.

[10] Bailey BSOS, IX, p. 232.

[11] Hübschmann, p. 255.

[12] Dans le Kārnāmāgh (10.7), le pushtīghbān-sālār est nommé, comme un des intimes du roi, avec le mōbadhān mōbadh, l'Ērān-spāhbadh, le dibhērān mahisht et l'instructeur des chevaliers.

[13] Voir p. 113. J. C. Tavadia, « Sūr saχvan », § 14 b, p. 67. Sur les gyān-avspār, voir ci-dessus, p. 208.

[14] Kb. Z., l. 32.

Dans les derniers temps de l'époque, ces corps étaient composés de nobles[1]. Quand le roi montait à cheval, la garde du corps se disposait sur deux rangs, chaque homme portant la cuirasse, le casque, le bouclier et l'épée et ayant la lance à la main, et à mesure que le roi passait, chaque soldat étendait son bouclier vers le bord de la selle royale en courbant la tête de sorte qu'il touchait le bouclier de son front[2].

Il y a encore quelques classes de gens qui ont joué un rôle important dans l'État sassanide, par leur influence personnelle sur le roi. Ce sont d'abord les astrologues (*akhtarmār*) avec leur chef, *akhtarmārān-sardār*, qui avaient rang parmi les secrétaires[3] et les devins que les rois sassanides consultaient comme leur devanciers parthes: Shāhpuhr II « consultait toutes les puissances infernales et questionnait tous les devins sur l'avenir »[4]. Yazdgard I fit dresser l'horoscope de son fils nouveau-né par tous les astrologues de sa cour[5]. Khusrō II rassembla ses 360 devins, sorciers et astrologues pour savoir quel temps serait préférable pour bâtir une digue sur le Tigre, et comme l'entreprise échoua, il fit un grand carnage parmi eux[6]. Nous voudrions être renseignés sur les rapports de ces sorciers et astrologues avec le clergé. Il n'est pas douteux, Agathias, du reste, nous l'affirme[7], que les prêtres eux-mêmes se soient mêlés de l'art de la divination, et qu'ainsi les mages aient recueilli l'héritage des vieux chaldéens. Puis il y avait les médecins de la cour (*drustbadh*)[8] qui, sous les Khusrō, étaient souvent des chrétiens[9], et les poètes de la cour. Quant aux eunuques, dont le chef semble avoir eu le titre de *mardbadh*[10], et qui

1 Même les simples soldats des gardes du corps étaient nobles (voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 391, note 1).

2 Ṭabarī, p. 1063, Nöldeke, p. 389.

3 Lettre de Tansar, pp. 214 et 518 de l'édition de Darmesteter; Minovi p. 12.

4 Amm. Marc., XVIII. 4. 1; comp. Faustus de Byz., Langlois, I, p. 270.

5 Ṭabarī, p. 854, Nöldeke, p. 86.

6 Ṭabarī, p. 1009, Nöldeke, p. 304 sqq.

7 II. 26.

8 La forme originale du mot a été peut-être *drudhistbadh:* Nyberg, Hilfsbuch des Pehlevi, Gloss. *druδist.*

9 Labourt, pp. 192 et 219. Sur la médecine voir plus loin dans le présent chapitre.

10 Hübschmann, Armen. Gramm., I, p. 69, note 2.

étaient aussi des personnages d'importance, ils n'ont probablement jamais été comptés parmi la noblesse.

Les audiences publiques avaient lieu dans la salle d'audience du Ṭāq. Ces jours-là, la foule se pressait devant l'ouverture immense qui formait la porte de l'apadāna, et bientôt la grande salle était pleine de monde. Le carreau y était couvert de tapis moelleux; les murs, également, étaient cachés en partie sous des tapis, et, là où ils se montraient à nu, sous des tableaux en mosaïque exécutés par ordre de Khusrō I, probablement par des artistes et des artisans grecs, que l'empereur Justinien lui avait envoyés[1]. On y voyait entre autres des représentations du siège d'Antioche et des combats qui avaient eu lieu autour de cette ville, dans lesquelles Khusrō était figuré en habit vert, monté sur un cheval jaune, passant devant les rangs des Iraniens et des Byzantins[2]. Le trône était placé tout au fond, derrière le rideau, entouré des grands officiers et des autres dignitaires, qui se tenaient à la distance du rideau prescrite par l'étiquette[3]. Une barrière séparait, sans doute, les courtisans et les grands de la foule. Soudain le rideau s'ouvre, et le roi des rois se présente, assis sur son trône sur un coussin de brocart d'or, habillé d'une étoffe magnifique brodée d'or. La couronne revêtue d'or et d'argent et garnie de perles incrustées, de rubis et d'émeraudes, était suspendue au-dessus de sa tête à une chaîne d'or attachée au plafond, mais si mince qu'on ne la voyait pas, à moins d'être tout près du trône. Quand on regardait de loin, on croyait que la couronne reposait sur sa tête, mais en réalité elle était trop lourde pour qu'aucune tête humaine eût pu en supporter le poids, car elle pesait 91 kilos et demi. L'aspect de toute cette pompe, vue à travers un jour mystérieux qui s'infiltrait par les cent cinquante ouvertures, de douze à quinze centimètres de diamètre, de la voûte, impressionnait à tel point celui qui était présent pour la première fois à ce spectacle, qu'involontairement il tombait à genoux. Lorsque le roi quittait le trône après l'audience, la couronne restait suspendue, et on la

1 Théophylacte, V. 6. 10.

2 Sarre-Herzfeld, Arch. Reise, II, p. 70.

3 Voir ci-après.

des guerriers iraniens avec un cheval de bataille, à droite un homme qui tient dans la main une tête tranchée, puis encore des prisonniers, un personnage monté sur un éléphant et plusieurs hommes qui portent des vases et d'autres effets butinés[1].

Dans ses monnaies, Khusrō se présente avec la moustache et la barbe pointue selon la coutume ordinaire, portant le collier de perles et la couronne ailée surmontée d'un globe reposant dans un croissant (Fig. 41).

Celui qui était admis dans la présence du roi devait se

Fig. 41. Monnaie de Khusrō I.
(Musée National de Copenhague).

prosterner selon la coutume ancienne. Ṭabarī raconte, comment le grand dignitaire Yuvānōē, porteur d'un message au roi Vahrām V, fut tellement confus en regardant la splendeur et la magnificence du roi qu'il oublia de se prosterner; le roi, comprenant la cause de sa confusion, lui pardonna gracieusement[2]. Le pushtīghbān-sālār ou quelque autre haut officier qui garde l'entrée, annonce au roi qu'un tel désire lui parler. Le roi ayant donné la permission, l'homme entre en tirant de sa manche un mouchoir de linge blanc et net qu'il attache devant sa bouche; c'est le *padhām* (avest *paitidāna*), dont on se sert pour empêcher que la respiration humaine ne souille les choses sacrées, les éléments etc.,

[1] Sarre, qui voit dans la ressemblance entre la figure du roi sur le relief et le portrait de la coupe la preuve que le roi est le même dans les deux représentations, a voulu identifier (Iran. Felsreliefs, p. 213 sq.) ce roi avec Khusrō II; mais M. Herzfeld (Der Thron des Khosrô, Jahrb. der preuss. Kunstsammlungen, t. 41, p. 14) attribue la coupe à Khusrō I. La couronne qu'y porte le roi est sans doute celle de Khusrō I. Sur le relief la forme de la couronne ne se distingue pas nettement.

[2] Ṭabarī, p. 859, Nöldeke, p. 92—93.

dans ce cas la majesté royale. Cette précaution prise, l'individu s'approche, se jette à terre devant le souverain et reste dans cette position, jusqu'à ce que le roi lui ordonne de se lever, après quoi il le « salue respectueusement des mains »[1]. Invité par le roi à prendre la parole, le visiteur commence par quelque phrase conventionnelle qui exprime un vœu pour le bonheur du monarque. « Que vous soyez immortel! » (*anōshagh bavēdh*), était la formule la plus ordinaire. Ou bien « Que vous parveniez à la satisfaction de votre désir! »[2] etc.

On traitait les rois sassanides de *shmākh baghān*, « Vous autres êtres divins » ou « Votre Divinité »[3]. Le roi était *mardān pahlom*, « le premier des hommes »[4]. On ne s'adressait pas à lui en l'appelant de son nom. D'après une notice du Kitābu't-tādj de Djāḥiz[5], c'était une règle que les sujets ne nommaient pas le roi par son nom ou surnom, ni dans les poésies qu'on leur adressait, ni dans les mentions officielles et les glorifications. Il était défendu encore de prononcer des bénédictions quand le roi éternuait et de dire « amen » losqu'il priait: « le roi pieux avait la prérogative et le devoir de prier pour les sujets pieux, mais les sujets pieux ne devaient point prier pour le roi pieux, car la prière du roi pieux est la plus proche de Dieu »[6]. La distance entre le roi et les sujets était marquée, en outre, de diverses manières. Le jour où le roi se faisait ventouser ou saigner ou prenait une médecine, la nouvelle en était communiquée au public par un héraut, et alors il était défendu aux hommes de cour et aux habitants de la capitale

[1] Probablement dans la façon que nous montrent les reliefs: en tendant en avant l'index de la main droite. Le cérémoniel indiqué est décrit chez Ṭabarī (p. 1048, Nöldeke, p. 366 sqq.) à une occasion particulière, à savoir lorsque l'envoyé du roi Shērōē se présente au roi détrôné Khusrō II pour lui apporter un message de son nouveau maître. Khusrō étant prisonnier, un chef de garde a pris la fonction du préposé au rideau, mais à cela près, Khusrō est traité, évidemment, avec tout le cérémoniel dû à un souverain régnant. Voir Nöldeke, l. c. note 3.

[2] Kārnāmagh, 9.16 et 10.7.

[3] Comp. Herzfeld, Paikuli, Gloss., no. 88.

[4] J. C. Tavadia, « Sūr saχvan », § 9, p. 63.

[5] Éd. du Caire, p. 83.

[6] Ibid., p. 90.

de faire la même chose; on croyait que cela diminuerait l'effet que devait produire ces traitements sur la santé du roi[1].

Sur l'étiquette sévère et minutieuse qui régnait à la cour nous avons des renseignements assez circonstanciés, tirés probablement du Gāhnāmagh ou de l'Āyēnnāmagh, dans le Kitābu't-tādj de Djāḥiẓ[2]. L'auteur décrit les trois classes des hommes de cour instituées, selon la tradition, par Ardashēr I. La première classe embrassait les chevaliers[3] et les fils de roi; ils se tenaient à dix coudées du rideau qui séparait le roi de ses sujets. A dix coudées de distance de la première classe se tenaient les intimes, les commensaux du roi et les récitateurs savants et estimés, lesquels formaient la deuxième classe. La troisième, renfermant les bouffons et les jongleurs (on dirait plutôt les « maîtres de plaisir »), se tenait à dix coudées de distance de la deuxième. Même dans cette dernière classe on n'admettait ni des gens de basse origine, des fils d'un tisserand, d'un chirurgien qui appliquait des ventouses etc., quelque habile qu'il fût, ni des personnes estropiées ou déformées ou qui souffraient de quelque maladie[4].

Ardashēr, dit Djāḥiẓ[5], plaçait vis-à-vis des membres de la première classe, et dans le même rang que ceux-ci, les experts en musique et en chant; avec les hommes de la deuxième classe il

[1] Éd. du Caire, p. 89—90. L'auteur ajoute que Khusrō I se faisait ventouser, ordinairement, le samedi, et que, samedi matin, le héraut prévenait les sujets de ne pas se faire ventouser pendant la journée. La notice est curieuse, parce qu'il montre, que l'on avait la notion de la semaine (Comp. p. 169, note 2).

[2] Le « Kitābu'l-aġānī » cité p. 22, l. 13 de l'édition du Caire doit être corrigé, je pense, en « Kitābu'l-āyīn » = Ayēnnāmagh.

[3] L'auteur parle (p. 25) des « chevaliers de race royale ». Comp. ci-dessus, p. 368.

[4] Mas'ūdī (Murūdj, II, p. 153) rapporte la même tradition avec cette variation, évidemment fausse, qu'il comprend les intimes et les récitateurs dans la première classe et compte dans la deuxième les marzbāns, les rois tributaires vivant à la cour du roi, et les spāhbadhs. Ṯa'ālibī raconte que le roi Valāsh prit à son service de tels « bouffons » pour « l'aider, par leurs plaisanteries, dans l'expédition des affaires » et pour le mettre de bonne humeur; mais il ne leur permit pas de l'approcher dans trois endroits: les lieux de culte, les audiences publiques et les champs de bataille.

[5] P. 25—28.

plaçait les musiciens de second ordre, et avec ceux de la troisième classe les joueurs du luth et des autres instruments à corde. Les musiciens d'un certain rang n'accompagnaient que les chanteurs du même rang, et si, ce qui arrivait rarement, le roi, dans un état d'ivresse, ordonnait à un musicien d'accompagner un chanteur d'un rang inférieur, le musicien refusait et motivait son refus. Dans ce cas, il arrivait, que les domestiques frappaient le musicien avec leurs éventails et leurs attrape-mouches, mais celui-ci se consolait en disant: «Si je reçois ces coups selon la volonté du roi, il sera satisfait, s'étant dégrisé, de ce que j'ai défendu les droits de mon rang ». En effet, deux pages, qui étaient présents au cercle du roi, avaient le devoir de noter mot par mot tout ce que disait le roi du moment où il était devenu ivre, un des deux dictant, et l'autre écrivant sous sa dictée. Puis, le matin, ce dernier, devant le roi, faisait la lecture des ordres qu'il avait donnés pendant son ivresse, et alors le roi faisait appeler le musicien et lui donnait une robe d'honneur en le louant, parce qu'il avait refusé d'obéir à un ordre injuste, et le roi se dictait à lui-même la pénitence de ne manger, pendant cette journée, que du pain d'orge et du fromage. Djāḥiẓ ajoute, que Vahrām V (Gōr) fit des innovations peu heureuses dans l'arrangement d'Ardashēr. Il confirma, il est vrai, les rangs des nobles et des fils des rois et des serviteurs des temples du feu; « mais il rendait égales les deux classes des commensaux et des chanteurs et éleva dans la première classe les bouffons, bien qu'ils appartiennent à la classe la plus basse, et dégrada dans la deuxième classe ceux qui avaient agi contre sa volonté, et gâta [ainsi] l'arrangement d'Ardashēr, surtout en ce qui concerne les chanteurs et les musiciens »[1]. Ce nouvel état de choses continua jusqu'au temps de Khusrō I, qui restitua l'ordre des classes tel qu'il avait été avant Vahrām V.

Dans les réunions qui avaient lieu au palais royal, le roi, comme il a été dit plus haut, était séparé des assistants par un

[1] Les indications de Djāḥiẓ sont peu claires. Selon Mas'ūdī (Murūdj, II, p. 153), qui suit, ici encore, la même source que Djāḥiẓ, Vahrām modifia les catégories des musiciens; il éleva ceux de la classe moyenne à la classe supérieure, et ceux de la classe inférieure à la classe moyenne ». Les sept « corps d'État » (voir ci-dessus, p. 371) et les trois classes des hommes de cour sont deux institutions différentes. Mas'ūdī les décrit séparément.

rideau. Entre la place du roi et le rideau il y avait une distance de dix coudées, et entre le rideau et les places des membres de la première classe il y avait encore dix coudées, de sorte que le premier rang des sujets se trouvait à une distance de vingt coudées du roi. Djāḥiẓ[1] et Masʿūdī[2] nous décrivent avec une concordance en partie textuelle la coutume qui régnait à ces occasions: La garde du rideau était confiée toujours à un fils de chevalier[3], qui avait le titre de *khuram-bāsh* (« Sois gai »). Lorsque le roi recevait ses intimes et ses hommes de cour, le khuram-bāsh ordonnait à quelqu'un de monter au faîte du palais, d'élever la voix de façon à être entendu de toute l'assistance, et de crier: « Ô langue, veille sur ta tête, car tu es aujourd'hui en présence du roi des rois! » Alors personne n'osait rompre le silence ni faire le moindre geste, jusqu'au moment où le rideau était tiré, et le khuram-bāsh ordonnait à un d'eux de chanter tel morceau, et à l'autre de jouer d'après tel mode de musique[4].

Une autre coutume qui se rattachait à ces audiences est mentionnée chez Djāḥiẓ[5] comme étant instituée par un certain Ardavān le Rouge[6]. Celui des assistants qui avait une prière à adresser au roi, devait l'écrire sur un morceau de papier et la faire délivrer au roi avant le dessert[7], afin que celui-ci la lise et la comprenne avant d'être ivre; et il était défendu sous peine de mort de demander quelque chose au roi à un autre moment. Cet arrangement fut également changé par Vahrām V, qui ordonna de tendre les pétitions au khuram-bāsh au moment où le roi était ivre; alors le khuram-bāsh les remettait au roi, qui les jetait en tas sans les regarder, en ordonnant d'agréer toutes les demandes. Mais cette prodigalité sans mesure fut abandonnée après le temps de Vahrām, et on n'agréait plus les demandes trop immodérées.

Lorsque le roi allait faire un voyage, les chevaliers et les grands dignitaires, parmi lesquels le roi choisissait ordinairement ses com-

1 P. 28—29.
2 Murūdj, II, p. 158 sq.
3 Comp. ci-dessus, p. 368 et 402.
4 Nous traiterons de la musique dans le chapitre suivant.
5 P. 29—30.
6 Un des rois arsacides du nom d'Ardavān (?).
7 La leçon *tanaqqul* est à préférer de celui de *shuġl.*

pagnons de voyage, faisaient examiner leurs chevaux par les entraîneurs, car le cheval de celui qui accompagnait le roi devait être en bon état, ni paresseux, ni trop fougueux, et ne devait ni chopper, ni s'emporter, ni chercher à se tenir à côté de la monture du roi. Il ne devait non plus ni fienter ni uriner pendant le voyage, et c'est pour cela que le cavalier était tenu de ne pas le faire repaître la nuit précédente[1]. Accompagner le roi en voyage était donc un devoir très incommode et un honneur fort peu goûté des grands; aussi les rois d'Iran évitaient-ils de se faire accompagner pendant longtemps par la même personne[2].

Pendant l'absence du roi, des gardiens spéciaux veillaient sur la conduite des hommes de cour, car ceux-ci devaient observer les mêmes convenances quant à la façon de parler, aux mouvements compassés et même à la manière de respirer, que si le roi était présent. Celui qui se comportait ainsi était qualifié d' « homme à un seul visage », mais celui qui se conduisait autrement dans l'absence du roi que dans sa présence était un « homme à deux visages », et le roi le considérait comme un hypocrite[3].

Des précautions spéciales étaient prises pour garantir le roi contre des attentats. Personne ne savait où le roi passait la nuit. On raconte que pour Ardashēr I, Khusrō I et Khusrō II et plusieurs autres rois sassanides quarante lits étaient préparés à des endroits divers, et parfois le roi ne dormait dans aucun d'eux, mais dans quelque chambre modeste, son bras étant son oreiller[4].

Personne n'avait le droit d'entrer dans la chambre privée du roi; son propre fils même ne devait y entrer sans permission. Djāḥiẓ cite à ce sujet une anecdote curieuse[5]. Yazdgard I, ayant trouvé un jour son fils Vahrām[6], âgé alors de treize ans[7], dans

1 Djāḥiẓ, p. 77 sq.; anecdote sur le mōbadh dont le cheval fienta en présence du roi Kavādh I.
2 Ibid., p. 80.
3 Ibid., p. 70.
4 Ibid., p. 124.
5 P. 125.
6 Le futur roi Vahrām V.
7 D'après Ṭabarī (p. 857, Nöldeke, p. 90), Vahrām, étant nourri à la cour du roi arabe Mundir depuis le plus tendre âge, retourna plus tard à la cour de son père et y resta quelque temps.

un endroit où il n'avait pas le droit d'aller, lui demanda si le gardien de la porte l'avait vu entrer. Vahrām ayant répondu affirmativement, le roi dit: « Va lui donner trente coups de fouet, chasse-le et charge Āzādhmard de la garde du rideau ». Cela fut fait. Quelques temps après, Vahrām revint et voulut entrer, mais Āzādhmard lui asséna un grand coup de poing dans la poitrine en disant: « Si je te trouve encore une fois à cet endroit, je te donnerai soixante coups de fouet, trente pour le tort que tu as fait au gardien d'hier et trente autres afin que tu ne t'avises pas de faire le même tort à moi ». Cette réponse ayant été rapportée au roi, celui-ci fit appeler Āzādhmard et lui donna une robe d'honneur et des cadeaux.

Le roi devait se montrer libéral envers ses sujets et surtout envers les personnes qui formaient son entourage. La munificence du roi ajoutait à l'éclat de la royauté et lui assurait un bon renom dans la postérité. Niẓāmu'l-mulk raconte, que c'était la coutume que, toutes les fois que le roi exprimait, par le mot *zih*, son contentement d'une action faite ou d'un propos tenu en sa présence, le trésorier avait à verser à l'individu en question la somme de mille drachmes[1]. Dans le Kārnāmagh[2], le grand mōbadh, qui porte une bonne nouvelle au roi est récompensé en ayant la bouche remplie de rubis, de pièces d'or, de perles royales et de joyaux, façon singulière de payer des services rendus au souverain dont on connaît des exemples des temps islamiques[3].

Les hommes de cour étaient salariés et entretenus par le roi

[1] Siāsetnāmeh, éd. Schefer, p. 118, trad. p. 173—74. Les anecdotes citées pour illustrer cet usage étant tirées exclusivement de l'histoire sassanide, il est évident que le « tukhme-ye-Sāmāniyān » de la ligne 13 du texte persan est une faute, et qu'il faut lire « tukhme-ye-Sāsāniyān ». Pour l'exclamation *zih!* (probablement = *zi* (< *zīv*), « que tu vives! » en prononciation rapide), comp. Ya'qūbī, Hist. anteisl. éd. Houstma, p. 192, l. 12. Le mot *zih* existe encore en néo-persan; il a entre autres les significations de « bonus, pulcher » et de « remuneratio beneficiorum » (Vullers, Lex., II, p. 160).

[2] 10. 14.

[3] Voir p. ex. l'anecdote racontée dans les Tchahār maqāleh de Niẓāmī-e-'Arūẓī (éd. Mīrzā Muhammad Qazvīnī, p. 35, trad. de Browne, p. 38), où le sultan Maḥmūd le Ghaznavide ordonne de remplir trois fois (la traduction porte, par une faute d'impression, « twice » pour « thrice ») la bouche du poète 'Unsurī en récompense d'une improvisation heureuse.

d'après un calcul estimatif sur les dépenses nécessaires de chacun. Si un homme de cour possédait une terre, les revenus de celle-ci étaient considérés comme argent pour la subsistance, mais il recevait en outre, d'après l'estimation faite par le roi, p. ex. dix mille drachmes par mois pour les nécessités de son rang, frais de représentation etc., de sorte qu'il n'eût jamais à demander de l'argent au roi[1].

Lorsque le roi[2] faisait visite à un de ses ministres ou autres grands dignitaires, les Iraniens[3] dataient leurs lettres du jour de cet événement. La terre de celui chez qui le roi descendait était exempte d'impôt pour un certain temps, et à ses chevaux et autres montures on apposait une marque distinctive. Un haut fonctionnaire de police venait chaque jour avec trois cents cavaliers et cent hommes à pied faire la garde devant sa porte jusqu'au coucher du soleil, et si le maître de la maison sortait, il était précédé par les hommes à pied et suivi par les cavaliers. Il devait faire des présents au visiteur royal, et le roi emportait, au départ, un cheval rapide tout équipé et avec une selle dorée que son hôte avait mis à sa disposition pendant le séjour. L'honneur que le roi avait rendu à celui-ci lui valait des privilèges permanents: aucun de ses proches parents ne pouvait être emprisonné en cas de délit, ni aucun de ses domestiques être condamné sans son consentement. Les dons qu'il remettait au roi à l'occasion des fêtes de Nowrōz et de Mihrgān étaient présentés avant ceux de tous les autres. Il entrait le premier dans les audiences et avait sa place à la droite du roi dans les assemblées et en l'accompagnant à cheval.

Au deux grandes fêtes de l'année, au Nowrōz et au Mihrgān[4], les grands présentaient des dons au roi. Chacun donnait ce qu'il aimait le plus lui-même, que ce soit de l'ambre, du musc, des vêtements ou autres choses. Les hommes de guerre, les chevaliers, donnaient généralement des chevaux, des armes etc. Les riches fai-

[1] Djāḥiẓ, Tādj, p. 145.

[2] Djāḥiẓ, Tādj, p. 158 sq.: Ardashēr (I) et Khusrō Anōsharvān.

[3] A savoir ceux qui avaient été honorés de la visite du roi.

[4] Voir p. 171—74.

saient des présents d'or ou d'argent, et les gouverneurs présentaient (avec les impôts perçus) une partie de l'excédent des revenus de leurs provinces. Les poètes présentaient des vers faits pour l'occasion, les prédicateurs des sermons, les commensaux du roi donnaient p. ex. des herbes vertes, les primeurs de l'année, comme un don symbolique. Si une des femmes du roi présentait à son mari une belle esclave joliment parée, elle pouvait prétendre à être préférée à toutes les autres femmes du harem royal. Le roi, d'autre part, devait rémunérer les présents de Nowrōz et de Mihrgān par des cadeaux d'une grande valeur. Chaque don reçu par le roi était noté avec le nom du donneur dans le livre de compte de la cour, et si le donneur avait besoin d'un secours d'argent dans quelque cas de dépense extraordinaire, on constatait, d'après le livre de compte, la valeur de ses dons en argent comptant et lui rendait le double. Mais s'il s'agissait d'un don symbolique sans valeur en argent, on s'y prenait d'une autre façon: celui, par exemple, qui avait donné une orange, recevait de retour l'écorce d'une orange remplie de pièces d'or. En tout cas, le donneur avait non seulement le droit, mais aussi le devoir de s'adresser au bureau des comptes en cas de besoin pour demander assistance; ne pas le faire, c'était discréditer le roi, et l'individu en question courait le risque d'être privé, pour six mois, de sa pension, qui, alors, était donnée, peut-être, à un de ses ennemis. Quelques rois, comme Ardashēr I, Vahrām V et Khusrō I, distribuaient au Nowrōz et au Mihrgān des trésors à leurs sujets, selon le rang de chacun: au Nowrōz, fête du printemps, le roi distribuait aux hommes de cour ses habits d'hiver, dont il n'avait plus besoin, et au Mihrgān, l'hiver étant proche, ses habits d'été[1].

La coutume royale de distinguer un homme en lui donnant une robe d'honneur, est très ancienne; plus tard, elle fut adoptée par les califes et entra par là dans la vie de cour de tout l'orient islamique. Un passage d'Ibn Khaldūn nous apprend que dans l'étoffe des robes d'honneur étaient généralement tissés des portraits de rois ou des dessins composés des signes qui symbolisent

[1] Djāhiẓ, Tādj, p. 146—50. Sur l'audience publique à l'occasion du Nowrōz et du Mihrgān, voir ci-dessus, p. 301 sqq.

la dignité royale[1]. Le général arménien Manuel reçoit de Shāhpuhr II comme une distinction particulière un vêtement royal, une fourrure d'hermine et, pour coiffure, un ornement flottant en or et en argent pour attacher à l'aigle du casque, un bandeau pour ceindre son front, des ornements de poitrine tels qu'en portent les rois, une tente de pourpre avec un aigle, de grandes tapisseries bleu céleste pour tendre l'entrée de sa tente et des vases d'or pour sa table[2]. Un bandeau (c.-à-d. un diadème) tissé d'or et enrichi de perles était, selon Procope[3], la plus grande marque d'honneur après la dignité royale. Cet auteur ajoute que personne n'a le droit de porter un anneau d'or, une ceinture, une boucle etc., outre celui que le roi en a honoré. Si, enfin, un homme avait rendu à l'État ou au roi un service qui méritait d'être immortalisé, son nom était mentionné dans les inscriptions des monuments royaux[4].

Un autre signe de distinction était le titre ou nom d'honneur. La coutume de récompenser des services insignes par un titre d'honneur a existé déjà dans le temps des Achéménides: Hérodote raconte[5], que les personnes qui ont bien mérité du royaume ou du roi recevaient, avec des bien-fonds étendus, le titre de « bienfaiteur » (ὀροσάγγης[6]). Sous les Sassanides nous constatons une grande variété de titres d'honneur. Nous trouvons des titres comme *Mahisht* (« le plus grand », à savoir: des serviteurs du roi)[7], *Vahrīz*[8] et *Harāraft* (*Hazārabhd*, « mille

[1] Not. et Extr., XVII, p. 57—58, XX, p. 66—67.
[2] Faustus de Byz., Langlois, I, p. 301.
[3] BP, I 17.
[4] Procope, Bell. Goth., IV. 6.
[5] VIII. 85.
[6] On y a voulu reconnaître une forme perse **huvarzaka*. M. Schaeder (Gnomon, IX, p. 347, note 3) propose une autre étymologie: *varu-θaⁿha, « très fameux », (« weitgepriesen »).
[7] Titre que Yazdgard I donne à Mundir, roi des Arabes (Ṭabarī, p. 855, Nöldeke, p. 86—87; comp. Herzfeld, Paikuli, Gloss. no. 645). La Nihāyat (p. 222) y substitue celui de *Mastarā Mastarān* (*Mastarē Mastarān*), « le plus grand parmi les plus grands ».
[8] Tel était le titre du général qui conquit le Yémen au nom de Khusrō I (Ṭabarī, p. 948, Nöldeke, p. 223—24; comp. Marquart, Ērānšahr, p. 126).

merveilles » ?)[1]. Mihr-Narsē avait le titre d'*Hazārbandhagh* (« aux mille esclaves »)[2]. Des généraux étaient honorés parfois du titre d'*Hazārmard*[3]. Une sorte particulière de noms d'honneur étaient ceux composés du nom du roi, dans le service duquel la personne en question s'était distinguée. Très communes étaient les compositions avec *tahm* (c.-à-d. « fort »): *Tahm-Yazdgard, Tahm-Shāhpuhr, Tahm-Khusrō*[4], *Tahm-Hormizd*[5]. D'autres titres analogues sont: *Khusrō-Shnūm* (« Joie de Khusrō »)[6], *Zhāyēdhān-Khusrō* (« Éternel-Khusrō »)[7], *Gumand-Shāhpuhr*[8], *Tan-Shāhpuhr* (« Corps de Shāhpuhr »)[9], *Rām-avzūdh-Yazdgard* (« celui qui fait augmenter la joie de Yazdgard »)[10], *Nokhv-Hormizd*[11], *Hormizd-Varāz, Varāz-Pērōz, Shāhpuhr-Varāz*, ou *Varāz-Shāhpuhr*[12] etc. Quant au mot *kartēr (kartīr)*, dont la

[1] Ἀζαρέφθης, en arménien Hazarawukht, titre porté par Zarmihr et le spāhbadh Vistahm (Nöldeke, Ṭabarī, p. 76, note 2; Hübschmann, Armen. Gramm., I, p. 174).

[2] Ṭabarī, p. 849, Nöldeke, p. 76.

[3] C.-à-d. « mille hommes », « doué de la force de mille hommes »; ainsi était surnommé Vahrīz, le conquérant du Yémen; le même titre fut donné par Khusrō II à un général grec que l'empereur Maurice avait envoyé à son secours (Nöldeke, Ṭabarī, p. 284, note 2).

[4] Voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 443.

[5] Un marzbān de Ganzak en Azerbéïdjan.

[6] Nom d'honneur de l'Arménien Smbat Bagratuni (Patkanian, JA, 1866, I, p. 195; Hübschmann, Armen. Gramm., I, p. 214). A la bataille de Qādisiya se trouvait un officier iranien au nom honorifique de *Khusrō-Shnum* (Ṭabarī, p. 2346).

[7] Nom d'honneur de l'Arménien Varaztirots (Patkanian, JA, 1866, I, p. 196; Hübschmann, Armen. Gramm., I, p. 68.

[8] Faustus de Byzance, Langlois, I, p. 263; *vimand* >*gumand*, « frontière ».

[9] Élisée, Langlois, II, p. 190. Lazare de Pharp donne le même titre dans une forme plus ample: *Vēh-Tan-Shāhpuhr* (« Bon Corps de Shāhpuhr »).

[10] Nom d'honneur donné au roi arabe Mundir. La Nihāyat (p. 222) y substitue *Avzūdh-khurrahē*, ce qui est, probablement, une altération d'un *Avzūdh-khuramē*-[Yazdgard], synonyme de *Rām-avzūdh-Yazdgard*.

[11] *Nokhv*, dont le superlatif est *nokhvist* (« le premier »), comp. *Nokhvēr, nakhvēr* etc. (p. 19, n. 4). Voir Herzfeld, Paikuli, Gloss. no. 668.

[12] *Varāz*, « sanglier »; Herzfeld, Paikuli, Gloss., no. 48. *Shāhpuhr-Varāz*, marzbān d'Azerbéïdjan sous le roi Narseh (Faustus de Byzance, Langlois I, p. 229) a reçu, probablement, ce nom honorifique dans sa jeunesse, sous Shāhpuhr I.

prononciation correcte et la signification sont également incertaines, je n'ose pas décider, si c'est un titre d'honneur, comme le veut M. Herzfeld[1], ou la désignation du porteur d'un haut office. Un titre honorifique particulier aux ecclésiastiques était *Hamaghdēn* (« celui qui connaît toute la religion »)[2]. Si, comme le veut M. Stein[3], le titre de *dar-andarzbadh* (« conseiller » ou « organisateur de la cour ») du temps de Yazdgard II désigne réellement le vuzurg-framadhār, nous aurions là un titre honorifique qui ressemble singulièrement à un « Mushiru'd-dauleh » ou « Niẓāmu'd-dauleh » des temps modernes[4].

Les titres, les dons d'honneur et les charges de cour ou d'État étaient les moyens les plus employés pour récompenser le mérite, et ils servaient aussi d'appât, s'il s'agissait par exemple de faire retourner au zoroastrisme des Iraniens qui s'étaient convertis au christianisme[5]. Quand le roi donnait à quelqu'un la tiare, cela impliquait le droit d'occuper une place à la table royale et de prendre part au conseil du roi[6]. Kavādh I ôta à Mihrān le diadème fait d'or et de perles qui lui avait été donné comme un signe d'honneur particulier[7]. Hormizd IV fit don au roi arabe Nu'mān III d'un diadème, qui valait 60.000 drachmes[8]. C'était probablement, dit M. Rothstein[9], plus qu'un don ordinaire, quelque chose comme une décoration dans les temps modernes.

L'auteur du Fārsnāmeh nous donne[10] l'information suivante, qui remonte probablement à l'Ayēnnāmagh: « Parmi les coutumes (*āyēn*) de la cour d'Anōsharvān était celle-ci, à savoir qu'il fallait

[1] Paikuli, Gloss., no. 558. Un kartēr est nommé Kb. Z., l. 33.

[2] Ci-dessus, p. 122.

[3] Voir l'excursus II.

[4] Sous le règne de Režā Shāh les titres honorifiques ont été abolis.

[5] Hoffmann, p. 54.

[6] Ammien Marcellin, XVIII.5.6. Ici, c'est un étranger, un citoyen romain, qui reçoit la tiare en récompense d'une trahison commise contre les Romains. Les étrangers pouvaient donc être admis, déjà au temps de Shāhpuhr II, dans les hautes classes.

[7] Procope, BP, I. 17. 26—28.

[8] Ṭabarī, p. 1018, Nöldeke, p. 316.

[9] P. 128.

[10] P. 97.

l'auteur, et, faisant voir à tous, aussi à l'ambassadeur Anastase, qui était présent, son visage tout en pleurs, il pria Dieu de prendre vengeance de l'homme sur qui retombait la responsabilité de tout ce qui se passait, bien qu'il sût que lui-même, et non pas l'empereur Justinien, qu'il visait par ses paroles, était le plus coupable.

Il ne manque pas, du reste, de traits de machiavélisme même dans les descriptions de l'histoire de Khusrō que nous présentent les auteurs orientaux. D'après une relation donnée par Balāḏurī[1], Khusrō rechercha l'amitié du khāgān des Turcs (Sindjibū), et il fut convenu que Khusrō donnerait sa fille en mariage au khāgān et épouserait lui-même la fille de celui-ci[2]. Puis il envoya au khāgān une esclave qu'il fit passer pour sa fille[3]. Les deux monarques se rencontrèrent et célébrèrent leur amitié par un festin. Mais Khusrō donna ordre à quelques-uns de ses gens de mettre le feu au camp des Turcs pendant la nuit, et, sur la plainte du khāgān il feignit ignorer l'affaire. L'attaque fut renouvelée une autre nuit avec le même résultat. La troisième fois, Khusrō fit mettre feu à son propre camp et se plaignit auprès du khāgān, comme s'il croyait que cette attaque eût eu lieu sur l'ordre de celui-ci. Comme le khāgān jurait qu'il n'en savait rien, Khusrō lui proposa un moyen d'empêcher cette sorte d'incursions: le khāgān permettrait à Khusrō de construire un mur entre les deux États. Le khāgān y consentit et retourna à son pays, après quoi Khusrō fit construire un mur inexpugnable, et lorsque le Turc découvrit qu'il avait été trompé par Khusrō, et que sa femme n'était qu'une esclave, il n'était pas en état de se venger[4].

[1] Éd. de Goeje, p. 195 sq., trad. de Rescher, p. 216 sqq.

[2] Que Khusrō ait épousé une princesse turque est un fait historique. Cette femme, la fille d'Istāmi khāgān, frère cadet de Sindjibū, fut la mère d'Hormizd IV (Voir Schaeder, Iranica, p. 41).

[3] Anecdote ambulante, voir ci-dessus, p. 293, n. 1, dans l'histoire de Pērōz.

[4] La même relation se trouve chez Ibn Khurdādhbih (BGA, VI, p. 259 sqq., traduction, p. 200 sqq.), où le roi des Khazares a remplacé le khāgān des Turcs.

Une autre histoire est racontée dans le Kitābu-t-tādj de Djāḥiẓ[1] et le Kitābu'l-maḥasin wa'l-masāwī du Pseudo-Djāḥiẓ[2]: Khusrō soupçonna un de ses intimes d'avoir des relations illicites avec une de ses femmes, mais il ne put en avoir des preuves. Alors il envoya cet homme à la cour de l'empereur grec comme un espion et arrangea l'affaire de la sorte, que l'empereur découvrit la trahison et fit tuer l'espion. Les deux anecdotes ne remontent pas, à ce qu'il semble, au Khvadhāynāmagh, et les détails en sont évidemment légendaires, mais elles renferment, peut-être, le souvenir d'un côté du caractère de Khusrō qui n'était pas inconnu des contemporains, mais qui ne se fait jour que rarement dans le portrait idéal de ce roi qu'a tracé la tradition iranienne.

Combien peu les conseils des hommes distingués et des gens compétents valaient chez le roi, c'est ce que prouve une anecdote, qu'on peut lire chez Ṭabarī, sur le nouveau cadastre de Khusrō I et la réforme des impôts qui y était basée. Khusrō fit assembler son conseil, ordonna au secrétaire de l'impôt foncier de lire à haute voix les taux nouveaux, après quoi il demanda deux fois, si personne n'avait rien à y objecter. Tous se turent. Quand le roi eut répété trois fois sa question, un homme se leva et demanda respectueusement, si le roi avait pensé imposer une taxe éternelle sur des choses périssables, ce qui, au cours des temps, devait amener de l'injustice dans l'imposition. Alors le roi s'écria: « Ô homme maudit et imprudent! à quelle classe de gens appartiens-tu? » L'homme ayant répondu, qu'il était du nombre des scribes, le roi commanda: « Tuez-le à coup d'écritoires! » après quoi tous les scribes le frappèrent de leurs écritoires, jusqu'à ce que mort s'en suivit. Puis tous ceux qui étaient présents dirent: « Ô roi, nous trouvons justes tous les impôts fonciers dont tu nous charges »[3].

Un des frères de Khusrō, K ā ū s, qui avait aspiré à la couronne, fut tué, comme nous l'avons vu[4]. L'autre, Z h a m, avait un

[1] P. 62 sqq.

[2] Éd. de van Vloten, p. 277 sqq., trad. de Rescher, II, p. 88 sqq.

[3] Ṭabarī, p. 961, Nöldeke, p. 242—43.

[4] P. 362.

parti parmi les grands de l'Iran, mécontents du règne de Khusrō, mais celui-ci prévint l'insurrection projetée en faisant tuer Zham. Pour se garantir contre de tels complots, il fit tuer en même temps tous ses autres frères avec leurs fils et son grand-père Aspebedes, Kāvādh, fils de Zham, échappa seul au massacre, étant caché par le kanārang Ādhurgundādh[1]. Le secret ne fut trahi que bien des années plus tard; alors le vieil Ādhurgundādh fut tué par ordre de Khusrō, et la dignité de kanārang fut donnée à son fils Vahrām. Procope, qui raconte les détails de ces événements[2], fait ressortir à cette occasion, comme toujours, l'astuce de Khusrō. Le même sort frappa un autre des dignitaires, qui devait son haut emploi au père de Khusrō, à savoir Māhbōdh, le sar-nakhvēraghān. Celui-ci, qui avait amené, autrefois, par ses intrigues, la chute de l'artēshtārānsālār Siyāvush, fut renversé à son tour par la perfidie d'un autre grand seigneur, Zabargān. Le roi, dit Procope, avait ordonné à Zabargān d'aller chercher Māhbōdh, qui, occupé des troupes qu'il avait sous sa commande, répondit qu'il se rendrait aux ordres du roi aussitôt qu'il aurait fini l'affaire en question. Zabargān rapporta cette réponse en disant au roi que Māhbōdh refusait de venir sous prétexte de quelques affaire. Alors Khusrō, dans sa colère, ordonna à Māhbōdh d'aller s'asseoir sur le trépied[3]. L'infortuné devait y rester plusieurs jours pour être exécuté ensuite par ordre du roi. Cette sentence eut un grand retentissement[4]. L'histoire est racontée par Ṯaʿālibī et Firdausī sous une forme plus légendaire: Zarvān[5], le grand chambellan, ennemi mortel de Māhbōdh, calomnie celui-ci auprès du roi, et à l'aide d'un juif gagné par de l'argent, il arrange les choses de telle façon que le roi croit avoir des preuves, que Māhbōdh a voulu l'empoisonner. Ce n'est qu'après avoir fait mourir son serviteur fidèle

[1] Voir ci-dessus, p. 351.
[2] BP, I. 23.
[3] Le trépied placé devant le palais, où le coupable attendait la sentence prononcée par le roi.
[4] Procope, BP, I. 23.
[5] Zarvān ou Zavrān chez Firdausī (= Zabargān); la version de Ṯaʿālibī, ayant confondu deux grands seigneurs du temps de Khusrō, donne à l'ennemi de Māhbōdh le nom d'Āzarvindādh (lire: Ādhurvindādh, autre forme d'Ādhurgundādh.

que Khusrō découvre, par hasard, le stratagème. Alors il punit les coupables et regrette d'avoir agi envers Māhbōdh avec précipitation[1].

Khusrō eut encore à étouffer une révolte provoquée par son propre fils Anōshaghzādh sur le bruit de la mort du roi, qui, à ce moment-là, était tombé gravement malade. L'insurrection fut réprimée. Cependant, Anōshaghzādh ne fut pas mis à mort, mais Khusrō se contenta de le faire aveugler, ou bien même, comme le dit Procope, de lui faire brûler les cils au moyen d'un fer rougi, ce qui lui ôta la possibilité de la succession ou la lui rendait difficile en tout cas[2].

* *
*

Ctésiphon, capitale de l'empire et résidence du grand roi, a atteint sa plus grande extension sous Khusrō I[3]. Ctésiphon proprement dit était la ville principale d'un ensemble de villes qu'on désignait tout simplement sous le nom « des villes », en syrien *Māḥōzē*[4] avec le surnom de *de malkā* « du roi », ou bien *Medhī-*

[1] Ṯaʿālibī, p. 625 sqq.; Firdausī, éd. de Mohl, VI. p. 294 sqq.
[2] Voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 467 sqq.
[3] Les ruines de la capitale ont été décrites par Herzfeld dans F. Sarre et E. Herzfeld, Archäologische Reise im Euphrat- und Tigrisgebiet, II (Berlin 1920), p. 46 sqq.. Pour l'histoire de Ctésiphon et de Séleucie, voir M. Streck, Seleucia und Ktesiphon (Der alte Orient, XVI. 3—4). Comp. Honigmann, Ktesiphon, Pauly-Wissowa, Real-Enc., Suppl. IV. Des fouilles allemandes ont commencé en 1928 sous la direction de M. O. Reuther; voir à ce sujet une communication faite par Ed. Meyer dans les Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft, no. 67 (1929); O. Reuther dans « The Antiquity », III, Dec. 1929, p. 434 sqq. et « Die Deutsche Ktesiphon-Expedition 1928/29, Berlin 1930; F. Wachtsmuth dans les « Forschungen und Fortschritte », 10 juin 1930. Les fouilles ont été continuées par les Allemands en collaboration avec le Metropolitan Museum of Arts de New York, voir J. M. Upton dans le Bulletin of the Metropolitan Museum, 1932, p. 188 sqq.; E. Kühnel & O. Wachtsmuth, Die Ktesiphon-Expedition 1931—32, Berlin 1933; J. Heinrich Schmidt, L'expédition de Ctésiphon en 1931—1932 dans la Revue « Syria », XV, 1934. Debevoise, Parthian Pottery from Seleucia on the Tigris, Univ. of Michigan Studies, 32 (1934).
[4] Pluriel; sur le singulier Māḥōzā (« ville », «grande ville »), voir ci-après.

nāthā ou *Medhīnē,* « les villes »[1], désignation que les Arabes ont adoptée dans la forme *El-Madāin.* Il est à supposer que ces noms sémitiques sont des traductions d'un nom pehlvi (**Shahristānān,* probablement) qui n'est pas conservé dans nos sources. Sur des monnaies sassanides, la résidence est désignée par le mot *dar*[2], « la Porte ». Dans le dernier siècle de l'empire sassanide, les villes en question étaient au nombre de sept. Les auteurs arabes et persans qui écrivirent à une époque où elles étaient tombées en ruine ou disparues, les ont énumérées différemment; en tout cas Ctésiphon proprement dite et Vēh-Ardashēr, qui était l'ancienne Séleucie, en étaient les plus considérables (Fig. 37).

La capitale de l'Iran était, dit Ammien[3], inexpugnable par sa position. L'ensemble des villes, dont elle se composait, était entouré de murs forts, percés par des portes fortifiées[4]. Il est à supposer, que les fortifications ont été renouvelées plusieurs fois, à mesure que le nombre des villes formant l'ensemble de Māḥōzē s'accroissait. La communication entre Ctésiphon et Vēh-Ardashēr, situées à l'Est et à l'Ouest du Tigre respectivement, se faisait d'abord par un seul pont de bateaux, mais comme il ne suffisait pas à satisfaire aux besoins du trafic, le roi Shāhpuhr II, dans sa première jeunesse, fit construire un second pont, afin que le trafic se fasse dans une seule direction pour chaque pont[5].

Ctésiphon proprement dite, en pehlvi Tēspōn[6], à l'Est du fleuve, était protégée par un mur en demi-cercle muni de tours. L'étendue comprise entre le fleuve et ce mur, dont les restes se voient encore aujourd'hui, mesure à peu près 58 hectares. C'est

[1] Voir Sarre-Herzfeld, Archäologische Reise, II, p. 48, note 2.
[2] Idéogramme *bābā;* Streck, p. 38.
[3] XXIV. 7. 1.
[4] Ṭabarī, p. 1062, Nöldeke p. 387.
[5] Voir ci-dessus, p. 234.
[6] Ssu-pin chez les auteurs chinois (Hirth, China and the Roman Orient, p. 224). Un autre nom chinois de la capitale des Sassanides était Su-li (ib. p. 198), probablement du pehlvi *sūrīgh* (« la syrienne »). Hiuen-Tsiang l'appelle Su-la-sa-t'ang-na (*Sūrīstān,* « la Syrie »?), Beal, Buddhist, Records, II, p. 277.

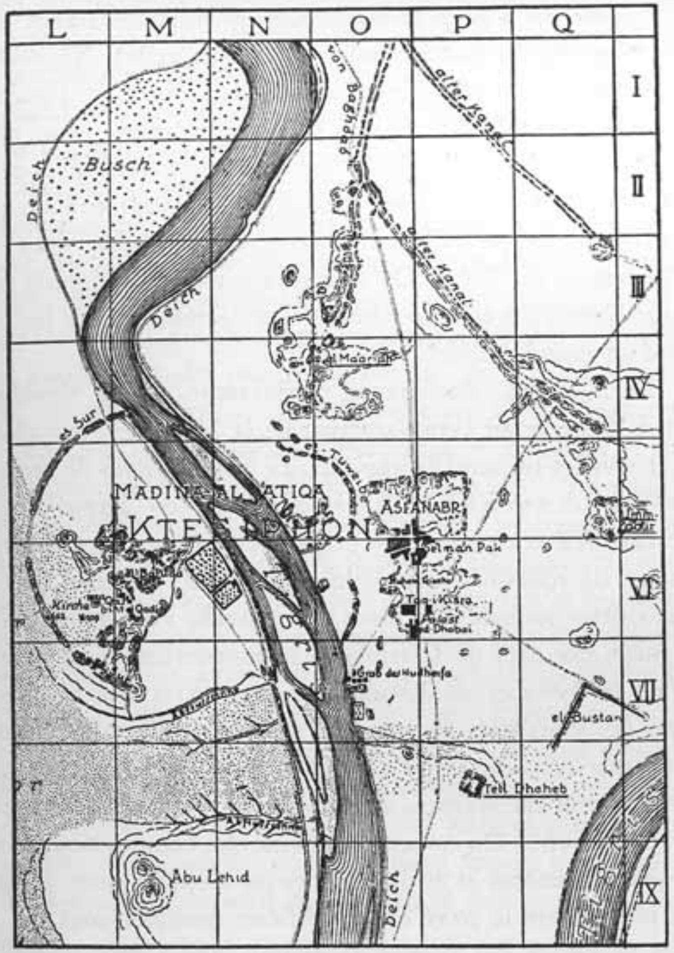

Fig. 37. Plan de Séleucie-Ctésiphon et des environs.
(J. H. Schmidt, L'expédition de Ctésiphon en 1931—32, « Syria », 1934).

la « ville ancienne »[1]. Les fouilles opérées en 1928—29 par l'expédition allemande ont découvert des ruines d'une église chrétienne datant de l'époque sassanide, dans lesquelles se trouvait le torse d'une figure de saint en stuc peint. A l'Est de Ctésiphon, où se trouve aujourd'hui un sanctuaire musulman appelé Salmān Pāk,

[1] Madīna el-ʿatīqa en arabe. Sarre-Herzfeld, Arch. Reise, II, p. 58. La carte de M. J. H. Schmidt (fig. 37) désigne sous les noms de « Ktesiphon » et de « Madīna el-ʿatīqa » l'ensemble des villes de Ctésiphon et de Séleucie.

était le quartier d'A s p ā n b a r[1]. On y voit des ruines qui se groupent autour du fameux palais sassanide, appelé Ṭāq-e-Kesrā. Ce territoire était probablement rempli de parcs et de plantations appartenant au château royal. Un angle de mur, qu'on appelle Bōstān-e-Kesrā (« jardin de Khusrō ») est en réalité, à ce qu'il paraît, le dernier reste d'une muraille qui a entouré un grand parc-aux-cerfs. Vers le Sud, le territoire d'Aspānbar était limité par l'ancien lit du Tigre. On trouve à cet endroit un tell appelé Khaznat Kesrā, « trésor de Khusrō », qui semble cacher les fondements d'un grand édifice[2].

A l'avis de M. Bachmann, coopérateur de M. Reuther, le Bostān-e-Kesrā serait l'emplacement de la Nouvelle Antioche, une autre des villes formant la capitale. Le nom officiel de cette ville était V ē h - A n t i o k h - K h u s r ō[3], mais on l'appelait ordinairement R ū m a g h ā n[4], « ville des Grecs ». C'était une fondation de Khusrō I. Après la conquête d'Antioche, ce roi en fit transporter les habitants dans une nouvelle ville qu'il avait fait bâtir pour eux près de Ctésiphon, en emportant à cet effet des villes de la Syrie et de Rhodes des plaques et des colonnes de marbre, des mosaïques en verre et des pierres de taille[5]. Masʿūdī raconte[6] que Khusrō, ayant conclu la paix avec l'empereur, emporta de Syrie du marbre, différentes sortes de *fusaïfisa* et des pierres coloriées. « On nomme fusaïfisa une composition de verre et de pierres peintes et brillantes, qu'on emploie, sous forme de cubes, pour orner le pavé et les édifices; quelques-unes ont l'apparence et l'éclat des coupes de cristal. Après être rentré dans l'Irak avec ce précieux butin, il bâtit, près de Madāïn, une ville qu'il nomma Rūmiyya; il orna de mosaïques ses monuments et l'intérieur de ses murs, d'après ce qu'il avait vu à Antioche et dans d'autres villes de Syrie. Les murailles de Rūmiyya, construites en

1 Ibid. p. 58 et 73. Le nom est écrit un peu différemment par les auteurs arabes (Asfanabr dans la carte fig. 37).

2 Sarre-Herzfeld, l. c. p. 59 sq.

3 *'Αντιόχεια Χοσρόου* chez Procope, BP, II. 14.

4 Er-Rūmiyya en arabe.

5 Théophylacte; Barhebraeus; voir Sarre-Herzfeld, Arch. Reise, II, p. 48.

6 Murūdj, II, p. 199—200.

terre, existent encore, quoique à demi ruinées, et attestent l'exactitude de notre description ». La légende ajoute que cette ville était bâtie exactement d'après le plan d'Antioche, de sorte que chaque habitant y trouvât aussitôt sa maison à lui[1]. Khusrō y fit contruire des thermes et un hippodrome et accorda aux habitants des privilèges et des faveurs spéciales, entre autres la liberté du culte chrétien. Ils furent placés directement sous le commandement du roi, et leur ville eut le droit d'asile[2].

A l'Ouest du Tigre on trouve les restes d'une muraille faite en grande partie avec des briques provenant de Babylone et qui a entouré une superficie d'environ 286 hectares. C'est l'emplacement de S é l e u c i e, la plus ancienne des villes, reconstruite en partie par Ardashēr I sous le nom de V ē h - A r d a s h ē r[3]. La muraille est celle de la Séleucie de l'époque séleucide[4]. A Séleucie confinait la ville de M ā ḥ ō z a[5]. D'ailleurs, le nom de Māḥōzā est employé, par des auteurs syriens et juifs, pour désigner tout le territoire de Séleucie. Vēh-Ardashēr était une grande ville aux rues pavées. A côté des maisons il y avait des parcs pour le bétail, car les habitants riches possédaient des troupeaux, qui étaient mis au pâturage, pendant la journée, dans une vallée oblongue située près de Māḥōzā et qu'on appelait le « col de Māḥōzā ». Le bazar était grand. Il y avait des marchands de vin juifs et des marchands ambulants de toutes sortes, et les porteurs étaient de grands travailleurs. Un commerce actif enrichissait la ville, et les chaînes et

1 Ṭabarī, p. 898, Nöldeke, p. 165.

2 Procope, BP, II, 14. 1—4.

3 Vēh-Ardashēr serait en pehlvi « Bon-Ardashēr ». L'opinion de Nöldeke (WZKM, XVI (1902), p. 7), que la vraie signification en serait « Maison d'Ardashēr », *vēh* étant le *bē* araméen, est probablement erronée, voir Bailey, BSOS, IX. p. 232.

4 Sarre-Herzfeld, l. c. p. 50 sqq.

5 Au singulier; comp. ci-dessus, p. 383. Selon le texte d'Ammien (XXIV 5. 3), Coche, le Kōkhē des Syriens était un autre nom de Séleucie. Ma's Ed. Meyer a fait remarquer (Mitt. d. Deutschen Orient-Ges., no. 67, p. 18) que le nom de Coche a été faussement introduit dans le texte mutilé d'Ammien, un passage de Zosimos (III. 23 sq.), qui s'accorde presque textuellement avec celui d'Ammien, portant le nom de *Ζωχάση*, également corrompu, à ce qu'il semble. En effet, selon un autre passage d'Ammien (XXIV. 6. 2), Coche était située plus loin à l'embouchure de Nahr Malka dans le Tigre.

les bracelets d'or y étaient considérés comme des choses de peu de valeur, de sorte que les femmes en donnaient largement pour l'entretien des pauvres, et que les collecteurs d'aumônes les prenaient au lieu d'argent comptant. Mais on s'y intéressait peu aux choses spirituelles. Les habitants étaient critiqués à cause de leur intempérance, de leur ivrognerie et de leur luxure; « les femmes mangent et ne travaillent pas ». Parmi les spécialités de Séleucie-Māḥōzā était la fabrication de bourses et d'une certaine sorte de nattes, sur lesquelles on séchait les dattes[1].

Vēh-Ardashēr était le centre des chrétiens de l'Iran, la résidence du catholicos. Là se dressaient la cathédrale, la « grande église de Séleucie », qui, détruite pendant la persécution sous Shāhpuhr II, fut rebâtie après la mort de ce roi et restaurée plusieurs fois avec l'assistance pécuniaire de la cour de Byzance, et d'autres édifices sacrés, comme l'église de Saint Narkos (Narcisse?) et l'école des prêtres, fondée au VI[e] siècle. Le monastère de Péthion était situé dans Ctésiphon proprement dite. Deux églises, celles de Sainte-Marie et de Saint-Serge, furent bâties plus tard par Khusrō II[2].

Il y avait aussi à Vēh-Ardashēr et à Ctésiphon une colonie juive considérable. Une haute école juive y existait dès le III[e] siècle, et le chef de la communauté des juifs de la Babylonie, le Rēsh gālūtā, résidait à Māḥōzā[3].

Environ cinq kilomètres au Nord de Vēh-Ardashēr se trouvait la petite ville de D a r z a n ī d h ā n[4]. Une autre ville, V a l ā s h ā b ā d h (S ā b ā t), fondée par le roi Valāsh, était située sur la rive droite du Tigre, probablement à l'Ouest de Vēh-Ardashēr[5].

[1] A. Berliner, Beiträge zur Geographie und Ethnographie Babyloniens, p. 40 sqq.

[2] Streck, Seleucia und Ktesiphon, p. 45—46; Sasanian Christian Churches, Survey, I, p. 560 sqq. (Reuther).

[3] Berliner, Beiträge z. Geogr. u. Ethnogr. Babyloniens, pp. 19, 23—24, 39—43, 61—62, Streck, p. 27 et p. 63; voir aussi l'« Enzyclopädie des Islām », article Madā'in, p. 84 a.

[4] Streck, p. 36.

[5] Ṭabarī, p. 883, Nöldeke, p. 134; G. Le Strange, The Lands of the Eastern Caliphate, p. 34.

De l'ensemble des villes qui, du temps de Khusrō I, formaient la capitale de l'Iran, nous en connaissons donc cinq, à savoir la ville ancienne de Ctésiphon et Rūmaghān sur le bord oriental du fleuve, Vēh-Ardashēr (Séleucie), Darzanīdhān et Valāshābādh sur le bord occidental. Le nombre de sept se compléterait, si l'on compte le quartier d'Aspānbar sur la rive gauche et celui de Māḥōzā sur la rive droite comme constituant des villes indépendantes.

Les fouilles entreprises en 1931—32 à Umm-es-Sa'atir et à El-Ma'aridh, deux collines situées à l'Est et au Nord du Ṭāq-e-Kesrā, ont mis au jour des fondements de villas sassanides, dont M. Wachtsmuth a pu reconstruire les plans. On y a trouvé une quantité de fragments de décor en stuc, des rosaces en palmettes, des frises consistant en fleurs à calice, fleurs à rosaces, arabesques — antécédents des arabesques de l'art islamique —, des frises d'animaux, des plaques rectangulaires avec des figures d'ours et de sangliers, une représentation de l'arbre de vie flanqué de paons, des carreaux portant des bustes de princes et de princesses. Il y a aussi parmi ces débris des fragments de statuettes représentant des danseuses, des joueurs de harpe, des buveurs de vin couchés sur un lit etc.[1] (Fig. 38).

Il y a eu des palais royaux des deux côtés du Tigre. Du temps de Shāhpuhr II un joli petit château de chasse ombragé se dressait sur une plaine couverte de buissons, de vignes et de cyprès au-dehors de Séleucie. Les murs des salons étaient ornés, selon la coutume des Iraniens, de peintures qui montraient le roi à la chasse, tuant des bêtes sauvages de toutes espèces, « car les peintures et les sculptures de ce peuple ne représentent que toutes sortes de tueries et de guerres »[2]. Toutefois, la résidence ordinaire du roi était Ctésiphon proprement dite, où le palais royal était situé tout près du fleuve, de sorte que le va-et-vient des gens qui passaient sur le pont empêchait quelquefois le roi de dormir: c'est pour cela que Shāhpuhr II ordonna de faire un second pont. Il s'agit là, probablement, du « palais blanc » de la ville ancienne, que, deux siècles et demi après la chute de l'empire sassanide, les califes El-

[1] J. H. Schmidt, « Syria », 1934; voir les reproductions dans le Survey, IV. 171—74, 177, et comp. ibid. I, p. 601—45 (Baltrušaītis et A. U. Pope).

[2] Ammien Marcellin, XXIV. 6. 3.

couvrait d'une étoffe de brocart, pour que la poussière n'y pénétrât point. Balʿamī ajoute, que cette coutume avait été établie par Khusrō I et demeura sous son règne et sous ceux de ses descendants[1]. L'anneau auquel était fixée la chaîne qui portait la couronne ne fut décroché qu'en 1812[2].

L'aspect du grand roi dans toute sa parure était d'une grandiosité en même temps sublime et barbare. Jean Chrysostôme décrit d'une façon un peu irrespectueuse un des rois d'Iran du quatrième siècle comme « portant une barbe dorée et ayant l'air d'un animal merveilleux »[3], et Théophylacte nous donne la description d'Hormizd IV, successeur de Khusrō I, assis sur son trône royal, portant un habillement précieux: « La tiare était en or et ornée de pierres, répandant une splendeur éblouissante par les escarboucles incrustées et cadrée d'une rangée de perles qui brillaient sur la coiffure en mêlant leurs rayons ondulants à la belle splendeur des émeraudes, de sorte que l'œil regardant était quasi pétrifié dans un étonnement insatiable. Il portait un pantalon chamarré d'or, tissé à la main et de haute valeur, et en général son habillement faisait preuve d'autant de faste que le penchant pour l'ostentation le voulait »[4]. La description aurait aussi pu se rapporter à Khusrō I. D'après le livre qui renfermait les portraits peints des rois sassanides[5], Ḥamza décrit[6] Khusrō « portant une robe blanche, brodée (ou peinte) de diverses couleurs, et un pantalon bleu de ciel; il se tient assis sur son trône, appuyé sur son épée ».

C'est dans cette position que nous le trouvons représenté au fond d'une coupe magnifique qui appartient à la Bibliothèque Nationale de Paris. Dans un camée de cristal de roche entouré de trois rangs de rosaces d'émaille alternativement rouges et blanches dans une monture d'or le portrait de Khusrō est gravé (Fig. 40). Le roi est assis en face sur un trône porté par des

[1] Ṭabarī, p. 946, Nöldeke p. 221—22; Ṯaʿālibī, p. 700; Balʿamī, trad. de Zotenberg, II, p. 205—6.
[2] Justi, Geschichte des alten Persiens, p. 210.
[3] Voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 453.
[4] Théophylacte, IV. 3.
[5] Voir ci-dessus, p. 66—67.
[6] Gottwald, p. 57; trad., p. 42.

chevaux ailés, les deux mains appuyées sur son épée[1]. C'est probablement encore Khusrō I qui est représenté dans un relief de triomphe taillé dans le rocher de Shāpūr[2]. Ce relief, d'une exécution assez grossière, renferme deux rangs de figures. Dans le rang

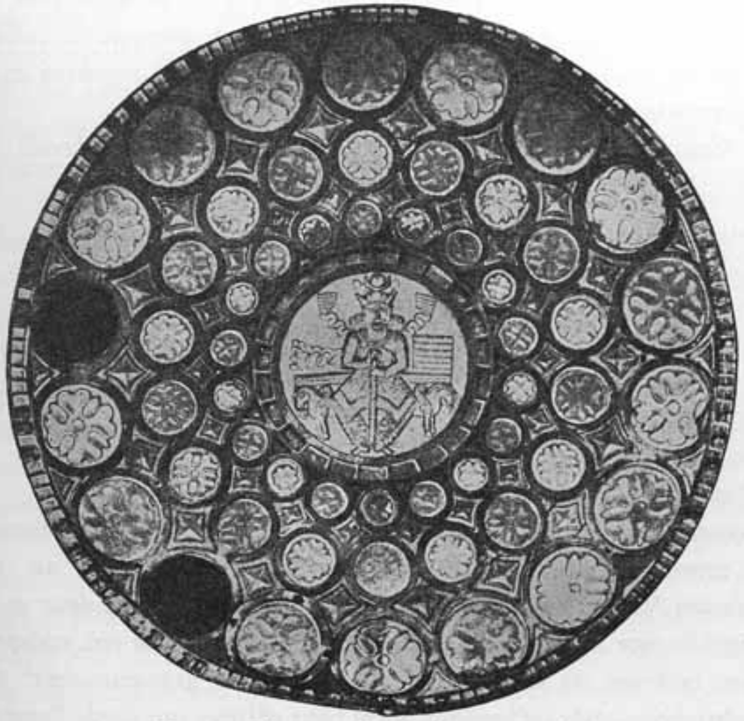

Fig. 40. Khusrō I figuré dans un camée.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

supérieur, le roi est assis au milieu, dans une attitude qui rappelle celle de Khusrō I dans la coupe avec cette différence que la main gauche seule repose sur le glaive, tandis que la droite est appuyée sur un bâton ou une lance. A gauche (pour l'observateur) les grands du royaume se tiennent dans la position traditionnelle, la main droite levée à la hauteur du visage. A droite on amène les prisonniers devant le roi. Dans le rang inférieur on voit à gauche

[1] Dieulafoy, t. V, pl. 22; Babelon, Cat. des camées de la Bibliothèque Nationale, no. 379; Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 144; Survey, IV. 203.
[2] Flandin et Coste, pl. 50; Andreas & Stolze, Persepolis, pl. 138.

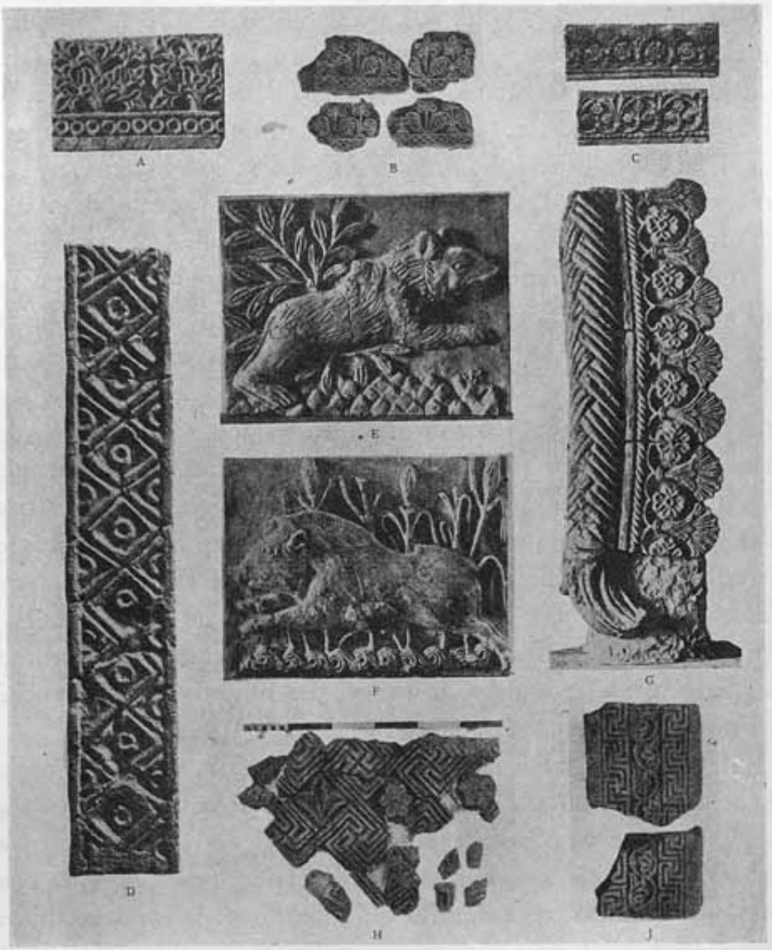

Fig. 38. Fragments de décor en stuc, trouvés à Ctésiphon.
(J. H. Schmidt, L'expédition de Ctésiphon en 1931—32, «Syria », 1934).

Mu'taḍid et El-Muktafī ont démoli pour en employer les matériaux à la construction d'un palais à Bagdad[1].

Mais le plus célèbre de tous les édifices construits par les rois sassanides est le palais appelé par les Iraniens Ṭāq-e-Kesrā (« Arc de Khusrō ») ou Īvān-e-Kesrā (« Palais de Khusrō ») à Aspānbar, dont les ruines provoquent encore aujourd'hui

[1] Sarre-Herzfeld, Arch. Reise, II. p. 76.

l'admiration des voyageurs[1] (Fig. 39). La légende en a attribué la construction à Khusrō I. A l'avis de M. Herzfeld, elle daterait du règne de Shāhpuhr I, mais M. Reuther[2] soutient la vérité de la tradition: le Ṭāq est la salle du trône du palais construit par Khusrō I. L'ensemble des ruines de ce palais et de ses dépendances couvre une superficie de 300 × 400 m., comprenant le Ṭāq, quelques restes d'un édifice situé à l'Est de celui-ci à une distance d'environ 100 m., un tell appelé Ḥarīm Kesrā (« Harem de Khusrō ») au Sud, et, au Nord, des décombres qui se cachent sous un cimetière moderne. Le Ṭāq est la seule partie de l'ensemble dont il reste encore des ruines considérables. La façade de cet édifice, tourné vers l'Est, haut de 29,28 m., consistait en un mur sans fenêtres mais orné de niches, de colonnes en relief et d'arcatures arrangées en quatre étages, mur « en coulisse » dont il faut chercher les modèles dans les villes de l'orient hellénisé, surtout à Palmyre. La façade était revêtue peut-être d'un stuc peint ou de plaques de marbre, ou bien, comme le prétendent plusieurs descripteurs modernes, de plaques de cuivre doré ou argenté; mais quant à cette dernière allégation, que j'avais reproduite dans mon « Empire des Sassanides » (p. 102), M. Herzfeld, n'en a pu trouver aucune notice dans les sources anciennes. Jusqu'en 1888 toute la façade et la grande salle centrale étaient restées debout, mais cette année-là l'aile Nord s'est écroulée, et maintenant l'aile Sud menace de tomber en ruine. Au milieu de la façade s'ouvrait dans toute la profondeur de l'édifice l'énorme voûte elliptique qui formait la salle d'audience, salle de 25,63 m. de largeur et d'environ 43,72 m. de longueur. Derrière chacune des ailes de la façade il y avait cinq salles plus basses surmontées de voûtes à

[1] La destruction partielle de l'édifice est due à un des premiers califes de la dynastie 'abbāside. La plupart des auteurs arabes l'attribuent à Manṣūr (754—75). La démolition a été abandonnée parce que les frais en auraient été plus grands que le profit qu'on en avait espéré. Une version légendaire de cette affaire se trouve dans une rivāyat parsie (Dârâb Hormazyâr's Rivâyat, II, Bombay 1922, p. 240 sqq.). Voir Streck, l. c. p. 61; Rosenberg, **Хосрой I Ануширванъ и Карлъ Великій въ легендѣ** (St.-Pétersbourg 1912), trad. par. L. Bogdanov dans le J. Cama Or. Inst. no. 3, p. 29 sqq.

[2] The Antiquity, III, Dec 1929, p. 447.

tonnelle et closes au-dehors par un mur long. Derrière le mur qui ferme l'édifice à l'Ouest il y a eu, vraisemblablement, une salle carrée au milieu, en enfilade de la salle d'audience, et deux compartiments de plus petites dimensions des deux côtés. Tous les murs et les voûtes, construits en briques, étaient d'une épaisseur

Fig. 39. Le Ṭāq-e-Kesrā, tel qu'il est resté jusqu'en 1888. (Dieulafoy, L'art antique de la Perse).

extraordinaire[1]. Les nouvelles fouilles allemandes ont mis au jour quelques fragments d'ornements sassanides en stuc.

Le Ṭāq, édifice assez primitif dans sa construction, et qui s'imposait aux spectateurs plutôt par ses dimensions gigantesques, par ses masses énormes, que par la beauté de son ensemble et de ses détails, était la résidence ordinaire du souverain. « De tous les édifices construits en brique et en plâtre », dit Ibn Khurdādhbih[2], « le plus beau était le palais de Khusrō à Madāïn ». Et il cite la description poétique qu'en a donné El-Buḥturī: « Quand on re-

[1] Sarre-Herzfeld, l. c., p. 60—76; comp. Dieulafoy, V, § 6; Survey, IV. 149—52.

[2] B G A, VI, p. 162, trad. p. 124.

garde la merveilleuse structure de l'īvān, on est porté à le prendre pour un pic élevé solitaire, dans lequel on a taillé un palais, et de considérer ses créneaux comme s'élevant sur la montagne de Raḍvā ou celle de Quds. Les hommes l'ont-ils construit pour les génies, ou bien est-ce l'œuvre des génies pour les hommes? Voilà une question difficile à décider ».

C'est là que vivait le roi des rois entouré d'une cour splendide. C'est de là qu'il dirigeait les affaires d'État. Quelques détails sur l'administration, que des auteurs arabes nous ont transmis, se rapportent aux temps de Khusrō I et de ses successeurs. L'administration centrale se faisait par des bureaux, *dīvāns*[1] en pehlvi, dans lesquels régnait un ordre d'affaire minutieusement fixé. Nous ne possédons pas de renseignements directs sur le nombre des dīvāns et leurs domaines respectifs d'administration. Nous savons seulement que le roi avait des sceaux différents pour la chancellerie secrète, pour les lettres (le secrétariat), pour la justice criminelle, pour la distribution des marques d'honneur et des charges, et pour les finances[2], et nous pouvons en conclure, je pense, qu'il y a eu au moins un dīvān pour chacune de ces branches. Cependant cette liste n'est probablement pas complète: il est vraisemblable qu'il a existé aussi des dīvāns pour les affaires militaires, pour la poste, pour la monnaie et les mesures, peut-être encore pour les domaines royaux etc. De plus, il aurait été singulier, que la plus importante de toutes les branches de l'administration, celle des finances, n'eût pas compris plusieurs dīvāns, comme ce fut le cas plus tard, et sous les ʿOmeyyades et sous les ʿAbbāsides[3].

[1] Hübschmann, Armen. Gramm. I p. 143. Le mot fut adopté plus tard pour l'administration islamique. Selon Ibn Khaldūn (Not. et Extr. XVII p. 16, XX p. 19) le mot « dīvān » a été employé, à l'origine, pour désigner les registres des revenus et des dépenses, puis, par extension, l'endroit où travaillent les fonctionnaires des finances et les percepteurs, et a été enfin transporté à tous les autres bureaux.

[2] Balāḏurī d'après Ibnu'l-Muqaffaʿ, voir Nöldeke p. 354, n. 2

[3] Comp. p. 123 et p. 135. Les ʿOmeyyades avaient un bureau de l'impôt foncier et un bureau de la rente d'État pour le compte des revenus de la location des territoires publics. L'État des ʿAbbāsides possédait, au temps de Mutavakkil, un dīvān de l'impôt foncier et un autre pour l'enregistrement des dépenses (Kremer, Kulturgesch. d. Orients I p. 174 et 199).

en entendant cela, ordonne de renvoyer les chameaux, ne voulant toucher l'argent à ce prix. « Quand mon fils s'assiéra sur le trône », dit-il, « il lui faudra un scribe à la fortune victorieuse, et si ce bottier avait du talent, le roi ne verrait que par ses yeux, n'entendrait que par ses oreilles, et il ne resterait aux gens intelligents de haute naissance que du chagrin et des soupirs; les hommes qui connaissent le mieux le monde seraient traités avec mépris par ce [cordonnier] et devraient le remercier s'il leur répondait sans les faire attendre »[1].

En général, le passage d'une classe à une autre plus haute était interdit; cependant, il pouvait avoir lieu, par exception, dans le cas où un roturier montrait un talent particulier. « Alors on porte le cas devant le roi. Après une épreuve et une enquête prolongée faite par les mōbadhs et les hērbadhs, s'ils reconnaissent le mérite du candidat, ils le transfèrent dans une autre classe »[2]. S'il se distinguait par une dévotion éprouvée, on le faisait entrer dans le clergé, s'il avait de la force et du courage, dans l'état des guerriers, et s'il excellait en intelligence et avait une bonne mémoire, dans le corps des secrétaires. En tout cas, cette élévation était préparée par une instruction solide[3]. Ainsi l'élévation d'un bourgeois dans les classes des nobles n'était pas exclue, et le roi a possédé là un moyen de faire couler du sang nouveau dans les veines de la noblesse, mais le cas aurait été assez rare.

En tout cas, l'état des bourgeois citadins a été relativement avantageux. Ils payaient la capitation tout comme les paysans[4], mais ils étaient probablement exempts du service militaire, et par le commerce et les métiers ils pouvaient gagner de l'argent et une certaine considération. Bien pire était la condition des paysans.

1 Shāhnāmeh, éd. de Mohl, VI, p. 512 sqq.
2 Lettre de Tansar, Darmesteter, pp. 214 et 519, Minovi, p. 13.
3 Ibid., Darmesteter, p. 215 et 520, Minovi, p. 14.
4 Seuls les nobles, les grands, les soldats, les prêtres, les scribes et les autres personnes qui étaient au service du roi étaient exempts de la capitation (Ṭabarī, p. 962, Nöldeke, p. 246). Il s'agit des ordonnances de Khusrō I concernant l'imposition des contributions, mais il est à supposer qu'à ce sujet les règles ont été à peu près les mêmes avant la réforme de Khusrō.

Ils étaient attachés à la glèbe et astreints à faire la corvée[1] et à servir à pied. Leur grande masse « marchait après, comme si elle était destinée à une servitude éternelle, et sans être encouragée par la solde ou par d'autres récompenses »[2]. En somme, les lois n'ont pas accordé beaucoup de protection aux paysans, et même si un roi ami du peuple comme Hormizd IV recommande aux soldats de ne pas commettre des violences envers la population pacifique de la campagne[3], il n'a pas peut-être tant en vue les paysans que les dēhkāns. Nous n'avons pas de renseignements plus précis sur les conditions des paysans sous la domination de la noblesse — qui « s'arrogeait le droit de vie et de mort sur les esclaves et le peuple »[4]. La situation des paysans vis-à-vis des seigneurs terriens n'était guèrre différente de celle des esclaves privés. Nous ne savons pas, si le gouverneur royal a eu quelque autorité sur les fiefs situés dans son gouvernement, si ceux-ci ont eu immunité pleine ou partielle, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que les manants ont dû payer des impôts, soit au seigneur, soit à l'État, soit à tous les deux, et qu'ils ont été obligés au service militaire sous le commandement du seigneur.

Cependant, par la haute importance qu'avait l'agriculture, si glorifiée dans les livres saints, on comprend que la position légale des cultivateurs était minutieusement réglée. Plusieurs nasks de l'Avesta, surtout ceux d'Huspāram et de Sakādhum, ont renfermé toute une série de règles à cet égard[5]. L'irrigation, sur laquelle reposait la cultivation du pays, comme c'est le cas aujourd'hui encore, était réglée dans les détails. Il y avait des prescriptions concernant les différentes espèces de canaux, les méthodes d'endiguement, l'inspection des canaux et leur entretien, les conditions de leur usage etc.[6]. Il y avait des règles fixes sur le nombre de têtes de moutons, les conditions des bergers, et aussi

1 Voir Ṭabarī, p. 875, lignes 1—2, Nöldeke, p. 122, lignes 10 à 11.
2 Ammien Marcellin, XXIII. 6. 83.
3 Ṭabarī, p. 989, Nöldeke, p. 265.
4 Amm. Marc., XXIII. 6. 80.
5 Dēnkard, VIII. 31. 31—32, 34—36, VIII. 38. 35. etc.
6 Dēnkard, VIII. 38. 44—51 (Sakādhum-nask).

sur les soins qu'il fallait donner aux chiens de berger. Le chien, comme on le sait, était tenu en haute estime par les zoroastriens, et toute une section du nask Duzd-sar-nizad traitait de la protection légale du chien de berger[1].

Voilà pour la distinction entre les états sociaux. Une autre distinction était celle entre Iraniens et Non-Iraniens, que nous trouvons souvent dans le résumé des nasks perdus. Il y avait des règles d'ordre rituel à observer, si, par exemple, des Iraniens se trouvaient à un banquet avec des « idolâtres »[2]. Un employé non-iranien, sous certaines conditions en tout cas, était payé autrement qu'un employé qui était membre de la communauté mazdéenne[3]. Le mariage avec des étrangers était permis dans certaines circonstances[4], mais nous ne possédons pas de détails à ce sujet.

Les conditions de la société sassanide étaient réglées par un droit civil très développé, basé sur l'Avesta et le Zand. Le résumé donné dans le Dēnkard contient une quantité d'indications relatives à des questions de droit civil, le plus souvent sans entrer dans les détails. Des informations plus détaillées, souvent avec indication des interprétations divergentes des jurisconsultes, se trouvent dans les fragments du Mādhīghān ī hazār dādhastān, livre de droit de l'époque sassanide, dont Bartholomae a étudié quelques parties[5], et auquel on pourrait comparer la rédaction syrienne du Corpus juris sassanide due à la plume d'Ishō'bōkht[6].

La famille était fondée sur la polygamie. En pratique, le nombre des femmes qu'avait un homme était en rapport avec ses moyens et, en général, les gens moins aisés n'ont eu, probablement, qu'une seule femme. Le maître de la maison, le *kadhagh-khvadhāy*, avait la patria potestas (*sardārīh ī dūdhagh*)[7]. On distinguait la femme principale, *zan ī pādheshāyīhā*, « épouse à plein titre » ou « privilégiée », de la femme de second rang ou

1 Dēnkard, VIII. 23.
2 Ibid., VIII. 38. 61—62 (Sakādhum).
3 Ibid., VIII. 42. 1 (Sakādhum).
4 Ibid., VIII. 30. 11 (Huspāram).
5 Voir ci-dessus, pp. 56 et 303.
6 Voir p. 57.
7 Bartholomae, Rechtsbuch, p. 8; Z. sas. Recht, I, p. 31; II, p. 21.

« femme servante » (*zan ī tchaghārīhā*)[1]. Les conditions légales des deux classes d'épouses étaient différentes[2]. A la dernière appartenait vraisemblablement les esclaves achetées et les femmes butinées dans la guerre[3]. Nous ne savons pas, si le nombre des épouses privilégiées a été limité, mais le cas d'un homme qui possède deux femmes à plein titre est souvent mentionné dans les questions de droit. Toute épouse privilégiée était « femme de la maison » (*kadhagh-bānūgh*)[4], un ménage spécial ayant été réservé, vraisemblablement, à chacune[5]. La femme privilégiée a droit à la nourriture et à l'entretien de la part de l'époux toute sa vie durant; le même droit revient à un fils jusqu'à l'âge de majorité, et à une fille jusqu'au mariage. Quant à une femme servante, ses enfants mâles seuls sont adoptés dans la famille du père[6]. Dans les livres parsis de date plus récente, cinq sortes de mariage sont énumérées[7], mais il semble que le droit sassanide n'ait connu que les deux classes susmentionnées[8]. Les chrétiens reprochaient aux zoroastriens que les mariages étaient facilement conclus et facilement dissous chez eux, mais ce blâme paraît être injuste[9].

Le soin de la pureté du sang d'une famille, qui était un trait saillant des mœurs de la société iranienne, avait amené une sanction religieuse du mariage entre proches parents: entre père et fille, mère et fils, frére et sœur; on appelait *khvēdhvaghdas* (avest. *χvaētvadaϑa*) cette espèce de mariage. La coutume du mariage entre proches parents est très ancienne chez les Iraniens; l'histoire

1 Z. sas. Recht, I. p. 31.
2 Bartholomae, Die Frau im sasanidischen Recht, p. 13.
3 Ammien Marcellin, XXIII. 6. 76.
4 Comp. néo-persan *kadbānū*, « materfamilias ».
5 Z. sas. Recht, I. p. 36.
6 Rechtsbuch, p. 7.
7 West, Pahlavi texts, I, p. 142—43, d'après les rivāyats, voir Christensen, L'empire des Sassanides, p. 49 sq.
8 Z. sas. Recht, I, p. 31 sq.
9 Hoffmann, p. 96. Dans le cas présent, au moins, l'affaire est tout-à-fait extraordinaire: Mihrān-Gushnasp s'est fait chrétien, ce qui le force à se séparer de sa femme, qui est sa propre sœur.

des Achéménides nous en présente plusieurs exemples[1]. Si la signification exacte du χvaētvadaϑa avestique ne ressort pas des passages de l'Avesta actuel où le mot se trouve, il n'est pas douteux que les nasks perdus ont désigné par ce mot le mariage entre proches parents. Le khvēdhvaghdas était glorifié dans le Bagh-nask[2] et dans le Varshtmānsar-nask[3], où il était dit que le mariage entre frère et sœur est éclairé d'une splendeur divine et possède la vertu de chasser le démon. Le commentateur Narseh Burzmihr a même prétendu que le khvēdhvaghdas effaçait des péchés mortels[4]. Du reste, la coutume iranienne d'épouser sa sœur, sa fille ou sa mère n'est pas seulement attestée, pour l'époque sassanide, par des auteurs contemporains comme Agathias[5] et le Pseudo-Bardésane[6], mais l'histoire du temps nous en fournit bien des exemples. Le visionnaire Ardhāy Vīrāz, qui avait pris pour femmes ses sept sœurs[7], est peut-être une figure légendaire. Mais voilà l'usurpateur Vahrām Tchōbēn, dont il sera question plus tard, qui avait pour femme sa sœur Gurdīyagh, et Mihrān-Gushnasp, qui, avant sa conversion au christianisme, avait épousé sa sœur, « selon la coutume indigne et impure que ces égarés considèrent comme légitime »[8]. Enfin nous trouvons dans un livre de droit syrien (concernant le mariage) composé par le patriarche Mārabhā, qui vivait à l'époque de Khusrō I[9], le passage suivant: « La justice particulière des adorateurs d'Ōhrmazd est pratiquée de la sorte qu'un homme a du commerce charnel avec sa mère, sa fille et sa sœur »; suivent des exemples tirés de la légende, que

1 Cambyse avait pour femmes sa sœur Atossa et une autre sœur; Darius II était marié avec sa sœur Parysatis, Artaxerxe II avec ses deux filles Atossa et Amestris, Darius III avec sa fille Statéira.

2 Dēnkard, IX. 60. 2—3.

3 Ibid., IX. 41. 27.

4 Shāyast-nē-shāyast, VIII. 18.

5 II. 24.

6 Langlois, I, p. 83; comp. les renvois donnés dans la note du traducteur français.

7 Ardhāy Vīrāz-nāmagh, 2. 1.

8 Hoffmann, p. 95.

9 E. Sachau, Syrische Rechtsbücher, III, p. 265.

citent les zoroastriens pour prouver la sainteté de cette pratique[1].

Devant tous les témoignages authentiques, qui se rencontrent tant dans les sources zoroastriennes que chez des auteurs étrangers contemporains, les efforts qu'ont faits quelques Parsis modernes pour nier l'existence du mariage entre proches parents dans l'Iran zoroastrien paraissent frivoles, telle l'interprétation proposée par Bulsara[2], qui dit que le khvēdhvaghdas « semble signifier la réalisation des rapports entre Dieu et l'homme par une vie sainte », et que, si dans les temps des livres pehlvis des idées d'inceste se rattachaient à cette expression, « elles doivent être attribuées exclusivement à des philosophes communistes comme Mazdak, et non pas au zoroastrisme ». Le mariage entre proches parents était considéré, en effet, non pas comme un inceste, mais comme un acte pieux et méritoire au point de vue religieux. C'est probablement à cette sorte de mariage que fait allusion le voyageur chinois Hiuen-Tsiang, qui dit que les coutumes de mariage chez les Iraniens de son temps[3] étaient la promiscuité pure[4].

A la naissance d'un enfant le père doit manifester sa reconnaissance envers Dieu par certaines cérémonies religieuses et en faisant des dons pieux; mais ses obligations à cet égard sont moins grands à la naissance d'une fille qu'à celle d'un garçon[5]. Puis vient l'imposition d'un nom à l'enfant. C'est un grand péché de donner à l'enfant un des noms en usage parmi les idolâtres[6]. Les noms zoroastriens du temps des Sassanides qui nous sont connus des relations historiques et des inscriptions sur des gemmes appartiennent presque tous à des personnes des classes distinguées. Ils ont très souvent un caractère religieux. Ce sont par exemple des noms de divinités comme *Hormizd* (= Ōhrmazd, Ahura

1 Comp., pour la question du khvēdhvaghdas, West, PT, II, p. 389 sqq.; Inostrantzev, SE, p. 116 sqq., traduit du russe par M. L. Bogdanov, J. Cama Or. Inst., no. 7, p. 60 sqq.; P. de Menasce, BSOS, IX, p. 593 sqq.

2 Aērpatastān and Nīrangastān, p. 10, note 5.

3 Au commencement du VII^e^ siècle de notre ère.

4 S. Beal, Buddhist Records of the Western World, II, p. 278.

5 Dēnkard, VIII. 31. 13—14 (Huspāram-nask).

6 Ibid., VIII. 31. 15 (Huspāram).

Mazdāh), *Vahrām* (Vərəθrayna), *Narseh* (Nairyōsaŋha), ou des compositions des noms de deux divinités, comme *Mihr-Narseh* (Mithra + Nairyōsaŋha), ou bien des compositions de deux éléments, dont un est le nom d'une divinité: *Mihr-varāz* (« Mithra-Sanglier »), *Mihr-bōzēdh* (« Mithra délivre »), *Zurvān-dādh* (« créé par Zurvān »), *Yazd-bōkht* (« Dieu a délivré »), *Anāhidh-panāh* (« trouvant refuge chez Anāhitā ») etc. Très communs sont les noms composés du mot Ādhur, « feu », p. ex. *Ādhur-bōzē* (« délivrance par le Feu »), et ceux qui rappellent les grands temples du feu: *Ādhur-Gushnasp, Gushnasp, Mihrān-Gushnasp*[1], *Gushnasp-farn* (« ayant la gloire de Gushnasp ») *Ādhur-Farnbagh, Farnbagh, Burzēn, Panāh-Burzēn* (« refuge chez Burzēn »). On trouve aussi des noms composés de trois éléments comme *Ādhur-Khvarshēdh-Ādhur* (« Feu-Soleil-Feu »). Le nom peut indiquer l'état élevé de l'enfant: *Shāhpuhr,* (« fils de roi »); ou il peut renfermer un bon augure: *Pērōz* (« le vainqueur »), *Nām-vēh* (« celui qui a un bon nom »). Les noms hypocoristiques sont formés de manières diverses; le plus généralement le dernier élément du nom a été retranché et remplacé par la terminaison *-ōē: Māhōē* (de *māh,* « lune », plus un élément inconnu), *Djuvānōē* (de *djuvān,* « jeune homme, héros »). Les noms de femmes se terminent souvent en *-dukht* (« fille »). *Hormizd-dukht, Yazdān-dukht* (« fille de Dieu » ou « des dieux », si Yazdān n'est pas tout simplement le nom de son père), *Āzarmēdukht* (« jeune fille chaste »), ou portent le suffixe *-agh: Dēnagh* (de *dēn,* « religion »), *Vardagh* (de *vard,* « rose »). Des adjectifs laudatifs sont employés comme des noms de femmes: *Shīrēn* (« la douce »).

Dès le commencement du Ve siècle des noms tirés de l'ancienne histoire légendaire deviennent d'un usage commun. Le roi *Kavādh* porte le nom du roi ancien Kavāta, connu des Yashts de l'Avesta. Au même milieu appartiennent des noms comme *Khusrō, Siyāvush, Rōstahm* (persan Rostam) et autres, portés par des personnages des Ve, VIe et VIIe siècles. Ces noms témoignent de l'intérêt renaissant pour les glorieuses légendes des temps lointains. C'est pendant ces siècles-là que l'histoire légendaire prenait la for-

[1] Prononciation populaire: Mihrām-Gushnasp (actes des martyrs).

me sous laquelle elle a été consignée dans le Khvadhāynāmagh[1].

Il fallait protéger le petit enfant contre le mauvais œil et prendre soin qu'une femme qui avait ses règles ne s'approchât pas de l'enfant, parce que l'impureté démoniaque dont était frappée cette femme lui porterait malheur[2]. On chassait le démon par le feu et en allumant des lumières, surtout pendant les trois premières nuits après la naissance, et on donnait à l'enfant le suc de la plante d'haoma et le beurre printanier à goûter[3]. Le traitement de l'enfant, l'allaitement, l'emmaillotement etc. devaient être faits rituellement[4]. Des rites étaient prescrits également pour le premier rasage de la tête de l'enfant[5].

L'enfant était élevé par la mère ou, le cas échéant, par la sœur ou une fille adulte du père[6]. Si le fils ne payait pas à son père le respect qui lui était dû, une partie de son patrimoine pouvait être transportée à la mère, pourvu qu'elle en fût plus digne[7]. Quant à une fille, l'éducation religieuse incombait à la mère, mais le père avait le droit de la marier[8]. Si le père était mort, une autre personne était autorisée à marier la fille[9]; c'était la mère d'abord, puis, si la mère était morte, un des frères du père ou de la mère. La jeune fille elle-même ne pouvait pas disposer de sa main[10]. D'autre part, le père ou la personne qui était chargée de la tutelle de la fille avait le devoir de lui donner un mari aussitôt qu'elle fût nubile, et l'on commettrait un péché en négligeant de satisfaire légitimement son désir d'avoir des enfants[11].

Les fiançailles avaient lieu souvent à l'enfance, et le mariage était conclu dans le jeune âge. A l'âge de quinze ans la jeune

[1] Voir ci-dessus, p. 59. Comp. A. Christensen, Les Kayanides, p. 40 sq.; Wikander, Männerbund, p. 97—98.
[2] Dēnkard, VIII. 31. 21—22 (Huspāram-nask).
[3] Ibid., VIII. 38. 6—7 (Sakādhum).
[4] Ibid., VIII. 35. 9 (Huspāram).
[5] Ibid., VIII. 38. 19 (Sakādhum).
[6] Ibid., VIII. 31. 9—10 (Huspāram).
[7] Ibid., VIII. 43. 13 (Sakādhum).
[8] Ibid., VIII. 43. 10 (Sakādhum).
[9] Ibid., VIII. 20. 89 (Nikādhum).
[10] Ibid., VIII. 43. 11 (Sakādhum).
[11] Ibid., VIII, 43, 20 (Sakādhum).

trats relatifs aux dons[1], sur le don d'un fonds de terre avec droit d'utiliser des canaux[2], le don à terme fixe[3], la mise en gage d'un bien ou la cession d'un bien avec l'obligation de faire réciter des litanies pour l'âme de quelqu'un (*pa ruvān yazishn rāy dāshtan*)[4], l'emploi du serment pour terminer un procès relatif à une question de propriété[5], sur les règles concernant un emprunt donné à plusieurs personnes en commun[6], les mesures à prendre lorsqu'il s'agit de cautions[7], d'actes de gage[8] etc. Si le tuteur d'un fils mineur a disposé d'une partie de la fortune de la famille pour payer des dettes, le fils, devenu majeur, peut contester la validité de ces dispositions[9]. Lorsqu'un homme affranchit une esclave, qui lui appartient pour un dixième, les enfants qu'elle met au monde sont libres pour un dixième. Cette règle singulière se retrouve presque textuellement dans le livre de droit syrien d'Īshoʿbōkht[10].

Du reste, le Sakādhum-nask a renfermé des règles détaillées sur les questions de propriété, d'emprunt et d'intérêts[11], sur les séquestrations de bétail, de bêtes de somme, de chevaux etc., et sur les obligations qui en résultent pour l'auteur des séquestrations, ensuite sur la séquestration de la personne d'un débiteur, la confiscation de vêtements et d'autres choses semblables, sur les questions de droit qui s'élèvent lorsqu'on trouve des trésors cachés etc.[12].

Les informations sur la société iranienne que nous pouvons tirer de nos sources, pour fragmentaires et incomplètes qu'elles

1 Z. sas. Recht, III, p. 5 sqq.
2 Ibid., III, p. 29 sqq.
3 Ibid., III, p. 50 sqq.
4 Ibid., III, p. 19.
5 Ibid., II, p. 5.
6 Ibid., I, p. 39 sqq., III, p. 54, note.
7 Ibid., IV, p. 5 sqq.
8 Pagliaro L'anticresi nel diretto sāsānidico (Rivista degli studi orientali, XV, p. 275—315).
9 Z. sas. Recht, II, p. 23 sqq.
10 Ibid., III, p. 47.
11 Dēnkard, VIII. 41.
12 Ibid., VIII. 39. Quelques détails, tirés du M.-ī-hazār dādhastān, sur le traitement des eslaves, défense de la vente d'un esclave à un adhérent d'une religion étrangère, mesures à prendre si un esclave (chrétien) fugitif adopte le zoroastrisme etc., voir Bartholomae, WZKM, 27, p. 347 sqq.

soient, nous montrent les contours d'une constitution sociale dont la force immanente était l'ancien et profond sentiment de l'infrangibilité des liens de famille. Les lois étaient là pour garantir la conservation de la famille et de la propriété et pour maintenir une distinction sévère entre les classes de la société en assignant à chacun sa place déterminée dans le système social. Or, vers la fin du V^e^ siècle, cet ordre social fut menacé dans son fond par le mazdakisme. Aidé par les conjonctures politiques, ce courant révolutionnaire était destiné à jouer un rôle néfaste dans la période où l'Iran était bouleversée par le grand désastre de Pērōz[1].

1 L'histoire de Kavādh et du mazdakisme est reproduite ici dans ses grands traits d'après l'exposé que j'ai donné p. 94—127 de mon livre « Le règne du roi Kawādh I et le communisme mazdakite » (D. Vid. Selsk. hist.-fil. Medd., IX. 6). Pour les détails des sources citées je renvoie à la première partie de ce livre où les matériaux sont rassemblés; le rapport des sources entre elles et leur valeur historique respective y sont discutés. Voici les sources principales: 1) Le faux Joshua Stylites (Pseudo-Stylite), auteur syrien contemporain, qui traite des années 494—506. 2) Les Byzantins Procope (BP, I, 3—21) et Agathias (IV. 27—30). 3) Quelques notices éparses dans la littérature religieuse pehlvie (commentaire du Vendīdād, Vahman Yasht, Dēnkard; non mentionnée dans mon livre est une notice dans le Grand Bundahishn, éd. Anklesaria, p. 215, qui a probablement pour source une des traductions arabes du Khvadhāynāmagh). 4) Les relations arabes et persanes qui ont pour source principale le Khvadhāynāmagh, parmi lesquelles je distingue quatre lignes de tradition. I. Yaʿqūbī, t. I, p. 185; Ṭabarī, p. 885 (l. 7—18), 886 (l. 20)—888, 893—94 (Nöldeke, p. 139 (l. 1)—141 (l. 2), 144 (l. 2)—147, 153—155). — II. Eutychius, éd. Pocoche pp. 126—133 et 174—181, éd. de Cheikho, II. pp. 191 sqq. et 206 sq.; Ibn Qutaïba, Handbuch der Geschichte, éd. Wüstenfeld, p. 328; Ṭabarī, p. 883—885 (l. 5), 885 (l. 19)—886 (l. 18), 896—898 (Nöldeke, p. 135—138 (l. 13) et p. 141 (l. 5)—142 en bas, 162—164); Muṭahhar b. Ṭāhir al-Maqdisī, éd. d'Huart, t. 2, p. 167 sqq., trad. p. 170 sqq.; Masʿūdī, Murūdj, t. 2, p. 195 sqq.; Ḥamza, p. 106—107, trad. p. 83. — III. Dīnawarī, pp. 62 et 66—69; Nihāyat, p. 226 sq. — IV. Kitābu'l-aghānī, éd. de Boulaq, t. 8, p. 63—64; Ḥamza, p. 56, trad. p. 41; Ṯaʿālibī, p. 583; Firdausī, éd. Mohl, t. 6, p. 103 sqq.; Bīrūnī, Chronologie, p. 209, trad. p. 192; Mudjmilu't-tawārīkh, Mohl, JA. 3^e^ sér., t. 14, pp. 116 sqq. et 136 sqq.; Ibnu'l-Aṯīr, Tornberg, t. 1, p. 296 sqq.; Abū'l-Fidā, Hist. anteisl. éd. Fleischer, p. 88. Les auteurs qui appartiennent à la ligne IV ont fait usage du roman de Mazdak (Mazdaknāmagh), que nous pouvons reconstruire d'après le Siāsetnāmeh de Niẓamu'l-mulk (éd. de Schefer, p. 166 sqq., trad. du même p. 245 sqq.) et une rivāyat persane (Dârâb Hormazyâr's Rivâyât, t. 2, p. 214—230; voir mon article « Two Versions of the History of Mazdak » dans le Modi Mem. Vol., p. 322 sqq.). Balʿamī (trad. de Zotenberg, t. 2, p. 142 sqq.) et le Fārsnāmeh d'Ibnu'l-Balkhī (éd.

Pendant les premières années du règne de Kavādh, Zarmihr (Sōkhrā) garda sa position comme le premier parmi les grands de l'empire[1], mais Kavādh n'était pas disposé à se laisser dominer par cet homme ambitieux et dangereux. Il tira profit de la rivalité entre Zarmihr et Shāhpuhr Mihrān, et s'étant assuré l'assistance de ce dernier, qui était à cette époque Ērān-spāhbadh ou généralissime de l'empire (Ṭabarī) et en même temps spāhbadh de Sawād (Nihāyat)[2] il fit tuer Zarmihr[3]. Cet événement a eu un grand retentissement dans tout le royaume et

Fig. 36. Monnaie de Kavādh I.
(Musée National de Copenhague).

a donné naissance à un proverbe populaire: « Le vent de Sōkhrā a cessé de souffler, et un vent a soufflé du côté de Mihrān »[4], ou bien: « Le feu de Sōkhrā s'est éteint, et le vent de Shāhpuhr souffle »[5]. Cependant, nous n'entendons plus parler de Shāhpuhr Mihrān; il n'a probablement pas survécu longtemps à son rival[6].

L'exécution de Zarmihr aura valu à Kavādh des inimitiés

le Strange et Nicholson, p. 84—91, voir mon article dans le Modi Mem. Vol., p. 327 sqq.) ont mis à contribution les différentes lignes de la tradition du Khvadhāynāmagh. Tradition locale du Ṭabaristān: Ibn Isfandiyār (trad. de Browne, p. 92 sqq.) et Zahīru'd-dīn al-Mar'ashī (éd. Dorn, p. 201 sqq.) Détails sur la doctrine de Mazdak: Shahrastānī, éd. Cureton, p. 192 sqq., trad. d'Haarbrücker, t. 1, p. 291 sqq.; Fihrist, p. 342.

[1] Voir ci-dessus, p. 294 sqq.

[2] Voir l'excursus II.

[3] Dans les sources arabes et persanes qui remontent au Khvadhāynāmagh, le meurtre de Zarmihr et l'exécution d'un autre grand dignitaire, Siyāvush, laquelle eut lieu environ trente ans plus tard, ont été confondus. Voir « Le règne du roi Kawādh I », p. 94, note 1.

[4] Ṭabarī, p. 885, Nöldeke, p. 140.

[5] Nihāyat, p. 226.

[6] D'après Marquart (ZDMG, 49, p. 637, note 6), ce spāhbadh Shāhpuhr serait identique à l'Aspebedes (Spāhbadh) qui conclut avec le Romain Celer l'armistice de 505 ou 506, et qui était le beau-père de Kavādh

dangereuses, mais ce qui acheva d'exaspérer les grands, ce sont les relations qu'il entretenait avec la secte hérétique des mazdakites et les innovations révolutionnaires qui en résultèrent. Kavādh exerça son pouvoir d'une manière violente et introduisit des innovations dans l'administration, dit Procope, et Agathias affirme qu'il était disposé à ébranler l'ordre établi, à révolutionner la vie des citoyens et à bouleverser les mœurs anciennes. Mais les deux auteurs byzantins, de même que le Pseudo-Stylite, ne mentionnent qu'une seule des mesures révolutionnaires réalisées par lui, à savoir la communauté des femmes. Que cette mesure-là fasse partie d'un système religieux, cela ne les intéresse pas; le Pseudo-Stylite, seul, connaît la « secte abominable » des Zaradushtaghān. Les renseignements sur cette secte et sa doctrine, sont à chercher chez les auteurs arabo-persans. Il faut remarquer, d'abord, le nom donné à la secte par le Pseudo-Stylite. Les sources arabes et persanes ne parlent que de la secte des mazdakites, et il n'y a aucun doute que ce soit sous ce nom que le Khvadhāynāmagh l'a mentionnée. Cependant, plusieurs des sources arabo-persanes (Ṭabarī, Ya'qūbī, Nihāyat) connaissent un certain Zaradusht, fils de Khvarraghān, originaire de Pasā dans la province de Fārs, comme le premier fondateur de la secte. Dans la Nihāyat, Zaradusht figure comme un noble perse qui soutenait la cause de Mazdak. Du reste, la plupart des sources arabes et persanes qui ne mentionnent pas Zaradusht, donnent, par erreur, Pasā, ville d'origine de Zaradusht, comme lieu de naissance de Mazdak[1]. Il est donc vraisemblable que la mention de Zaradusht remonte au Khvadhāynāmagh. Or, Malalas raconte[2] que, sous le règne de Dioclétien, il apparut à Rome un manichéen, nommé Bundos, qui proposait des doctrines nouvelles, en opposition avec le manichéisme officiel: le bon dieu avait eu une guerre contre le mauvais dieu,

(Procope). Mais le Pseudo-Stylite nous apprend que le nom de ce Spāhbadh était Bōē. Il est identique, sans doute à ce Bōē qui portait le titre de Vahrīz (voir Hübschmann, Armen. Gramm., I, p. 59 et 78) et qui conduisit, selon Procope, l'armée iranienne contre Gurgēn, roi d'Ibérie. Il faut donc supposer que Bōē a été le successeur ou un des successeurs de Shāhpuhr dans la charge d'Ērān-spādbadh ou de spāhbadh de Sawād.

[1] Chez Dīnawarī: Stakhr. Voir « Le règne du roi Kawādh », p. 41 et note 1.

[2] Migne, Patrologia, Series Graeca, t. XCVII, p. 465.

et en meubles? » — « 500.000 dēnārs en objets d'or et d'argent ». — « En bijoux? » — « La valeur de 600.000 dēnārs ». — « En propriétés de rapport, en fermes et en domaines? » — « Il n'y a pas de district ou de ville dans le Khorassan, l'Irak, la Perside ou l'Azerbéïdjan où il ne possède des maisons, des caravansérails, des propriétés de produits et des immeubles de rapport »[1] — Combien de chevaux et de mulets? » — « 30.000 ». — « Combien de moutons? » — « 200.000 «. — Combien d'esclaves mâles et femelles, achetés à prix d'argent? » — « 1700 esclaves turcs, grecs et abyssins et 1400 filles »[2]. — Le roi demande encore quelle punition mérite un tel homme qui a dépouillé une femme faible et pieuse du peu de bien qu'elle possédait. Les grands ayant répondu qu'il est digne des supplices les plus cruels, le roi ordonne de faire écorcher le coupable, de donner sa chair aux chiens et de suspendre la peau empaillée à la porte du palais et qu'on fasse publier par un crieur public, pendant sept jours, que quiconque se livrera à un acte arbitraire sera traité de la même manière.

Une autre anecdote, qui ressemble singulèrement à celle de Frédéric II de la Prusse et du meunier, se trouve chez Mas'ūdī[3] et a été répétée souvent par des auteurs plus récents. Après son retour dans l'Irak, Khusrō reçut, dit Mas'ūdī, des ambassadeurs, des présents et des messages de la part de différents rois. Un de ces ambassadeurs, envoyé par l'empereur grec, visita son palais et en admira la magnificence. Cependant il remarqua une irrégularité dans la place qui était devant le palais, et fit observer que cette place aurait dû avoir une forme carrée. On lui répondit: « Une vieille femme avait sa maison là où vous remarquez ce défaut. Le roi, n'ayant pu, par ses instances et ses promesses, déterminer cette femme à vendre sa maison, n'a pas voulu employer la violence

[1] Voici un témoignage direct de ce que les possessions de la haute noblesse étaient fort dispersées.

[2] Il va sans dire que tous ces chiffres n'ont pas une valeur strictement historique; néanmoins cette enquête nous donne une idée de la base matérielle de la puissance des grands de l'Iran.

[3] Murūdj, II, p. 197 sq.; comp. Nöldeke, Ṭabarī, p. 251, note 1.

pour l'y contraindre, et telle est la cause de l'irrégularité qui vous a choqué ». « Certes », s'écria le Grec, cette irrégularité est plus belle que la symétrie ».[1]

Il y a d'autres récits certainement légendaires, qui ont cependant une vérité immanente en tant qu'ils réfléchissent une tradition ancienne sur la justice de Khusrō[2]. Dans le Siāsetnāmeh de Nizāmu'l-mulk[3] nous trouvons l'anecdote de la chaîne à clochettes que Khusrō fit attacher à son palais afin que chaque personne victime d'une injustice pût s'attirer l'attention du roi lui-même en tirant la chaîne. Pendant sept ans et demi personne ne toucha à la chaîne, et lorsque, après ce temps, les clochettes résonnèrent, c'était un pauvre âne galeux qui se frottait contre la chaîne. Khusrō, alors, fit chercher le maître de l'âne et le somma à prendre soin de l'animal. Ce dernier trait manque dans la version de l'histoire que nous donne Abū'l-Fidā[4], qui attribue, du reste, l'invention des clochettes à Hormizd IV. Mais c'est là une légende ambulante bâtie sur une coutume qui semble avoir existé réellement dans l'Inde et la Chine[5].

Si, en général, les lois étaient maintenues avec justice, les peines avaient été adoucies en quelque mesure au temps de Khusrō I. Nous avons cité[6] un passage de la lettre de Tansar, d'après lequel on punissait autrefois l'hérésie, l'insurrection, la trahison et la désertion de la peine de mort sans délai et les crimes contre le prochain, vol, brigandage, viol, oppression etc., par des peines corporelles sévères ou la mort. L'auteur de la lettre ajoute que le roi des rois[7] a institué pour ces cas des règles bien meilleures que celles des anciens. Car au temps des anciens on mettait à mort

[1] Le motif se retrouve dans l'histoire arabe d'Ibn 'Abd-es-salām el-Hāshimī et de la vieille femme, Das Kitâb et-adkijâ des Ibn el-Ǧauzî, übers. von O. Rescher, Galata 1925, p. 335.

[2] Voir p. ex. Baïhaqī, éd. de Schwally, p. 538, et la Nihāyat, p. 232.

[3] Éd. de Schefer, p. 36 sq., trad. p. 52 sqq.

[4] Hist. anteisl., éd. Fleischer, p. 90 sqq.

[5] R. Basset dans la Revue des traditions populaires, t. 24, p. 192 sq.

[6] P. 305.

[7] Ce roi des rois, d'après la lettre, est Ardashēr I, mais nous savons que la lettre est une fiction du temps de Khusrō I.

sans délai quiconque s'écartait de la religion, mais à l'époque de laquelle date la lettre, le roi des rois avait ordonné « qu'on tînt le coupable en prison et que pendant toute une année des clercs le catéchisassent sans interruption, lui prodiguassent les conseils, lui exposassent des arguments et dissipassent ses doutes. S'il se repentait et confessait son erreur, on le mettait en liberté; si l'obstination et l'orgueil le retenaient dans l'infidélité, on le mettait à mort ». En réalité cette loi ne se laissait pas appliquer sur les adhérents des religions telles que le christianisme et le judaisme, mais il est probable qu'elle a été suivie pour toutes sortes d'hérétiques[1]. Quant à ceux qui commettaient des crimes contre le roi, on se contentait, dans cette période-là, d'exécuter une partie des révoltés ou des déserteurs pour intimider les autres et leur servir d'exemple, tandis que les crimes contre le prochain étaient punis de l'amende et de la mutilation, le brigand devant payer quatre fois autant que le voleur. Contrairement à la pratique des temps antérieurs, on exécutait la mutilation d'une telle manière qu'elle n'affaiblissait pas la force de travail du coupable; à l'adultère, par exemple, on coupait le nez. Si les criminels condamnés à la réparation pécuniaire, après s'être acquittés, retombaient dans leur crime, on leur coupait les oreilles et le nez, « sans qu'ils pussent prétendre à un nouveau pardon »[2].

Toutefois, cet adoucissement relatif dans le code pénal n'excluait pas, cela va sans dire, des actes de justice d'une cruauté extrême de la part du roi. Plusieurs cas d'empalement par ordre de Khusrō sont mentionnés par Procope[3]. Selon Agathias[4], Khusrō fit écorcher vif le n a k h v ē r a g h, qui avait subi une défaite, fatale pour les Iraniens, dans le pays des Lazes.

[1] Selon l'opinion de l'abbé Nau (RHR, t. XCV, p. 171), la lettre de Tansar donne ici la substance d'un édit de Shāhpuhr II de l'année 340, mentionné dans les actes des martyrs.

[2] Lettre de Tansar, Darmesteter pp. 219—21 et 523—26; Minovi, p. 17—18, où la fin de la dernière phrase se lit ainsi: « mais on ne leur fait pas subir d'autre mutilation. »

[3] B P, II. 11. 38 et II. 17. 11—12.

[4] IV. 23.

Les sources orientales représentent Khusrō non seulement comme un des rois les plus justes, mais aussi comme le modèle d'un roi magnanime et clément. On présenta à Khusrō, dit Ṯa'ālibī[1], un rapport appelant son attention sur la dépense et la munificence de « l'intendant » (el-wakīl) qui excédaient les sommes qui lui étaient assignées. Il consigna cette réponse: « Quand avez-vous vu un fleuve arroser la terre avant d'avoir bu? » Les anecdotes illustrant la générosité de Khusrō abondent dans la littérature islamique du genre dit « adab »[2].

Le portrait de Khusrō qu'a peint Procope ne concorde pas trop bien avec la tradition orientale. Procope, il est vrai, n'est pas un témoin impartial; une rancune amère contre cet ennemi dangereux de Byzance ressort de presque chaque page de son œuvre. Il nous représente Khusrō comme un souverain remuant, turbulent, aimant les innovations, qui créait toujours une atmosphère d'excitation autour de lui et exaspérait les grands de l'empire[3]: voilà l'esprit réformateur de Khusrō, décrit par un historien malveillant. Puis Procope l'accuse d'une sournoiserie et d'une astuce suprêmes: Khusrō était de tous les hommes le plus versé dans l'art de dire ce qui n'est pas, et de cacher ce qui est, et de rejeter la responsabilité des injustices commises par lui-même sur les victimes de ces injustices; il était toujours prêt à rompre ses serments, à avilir son âme par toutes sortes de mauvaises actions pour gagner de l'argent, feignant la piété et éludant par des paroles la responsabilité de ses actes[4]. Comme un exemple de cette dépravation du caractère de Khusrō, il cite un épisode de la prise de la ville de Sura par les Iraniens, épisode qui pourrait être interprété autrement par un observateur moins partial. Voyant une belle femme traînée brutalement par un barbare, son petit enfant étant tombé à terre, le roi poussa un gémissement, feint, d'après

[1] P. 608.

[2] Voir p. ex. Baïhaqī, éd. de Schwally, pp. 553 et 494; Shirvānī, traduction de Rescher (Stuttgart 1920), p. 207 sq.

[3] B P, I. 23.

[4] Ibid., II. 9. 8.

pons ici: la décision du grand mōbadh a encore plus de force que le serment; elle est infaillible.

Dans les nasks Nikādhum[1] et Duzd-sar-nizadh[2], il est question de tribunaux mixtes, composés de juges de différents degrés. La loi accordait aux juges un certain délai pour appeler les témoins, et la durée de toute la procédure était limitée par un règlement fixe[3]. Il y avait des prescriptions contre la verbosité des chicaneurs qui traînaient en longueur et embrouillaient les affaires[4], et l'on pouvait procéder contre un juge qui représentait, par intérêt, une affaire douteuse comme certaine ou une affaire certaine comme douteuse[5].

Pour examiner, en cas de soupçon, la culpabilité ou l'innocence de l'accusé, les ordalies jouaient un grand rôle[6]. Elles pouvaient être plus ou moins graves[7]. On distinguait entre « l'ordalie chaude » et « l'ordalie froide »[8]. L'ordalie chaude (*var ī garm* ou *garmōgh-varīh*) s'effectuait par exemple par le passage à travers le feu, poétiquement décrit dans l'histoire légendaire de Siyāvush, fils de Kay Kāus[9] et dans la romance de « Vēs et Rāmēn »[10]. Il existait des règles fixes pour la sorte de bois qu'il fallait employer, et l'ordalie était accompagnée de cérémonies religieuses[11]. Sous Shāhpuhr II, Ādhurbadh, fils de Mahrspand, pour prouver la vérité de sa doctrine religieuse, se soumit, selon la tradition, à une autre ordalie « chaude » en se faisant verser sur la poitrine du métal fondu[12]. L'ordalie « froide » (*var ī sard*),

1 Dēnkard, VIII, 16—20.
2 Ibid., VIII, 21—27.
3 Ibid., VIII. 22. 12—15.
4 Ibid., VIII. 20. 27.
5 Ibid., VIII. 22. 10.
6 Ibid., VIII. 42. 3 sqq. (d'après le Sakādhum-nask).
7 Sakādhum-nask, Dēnkard, VIII. 38. 64.
8 Ibid., VIII. 42.6.
9 Firdausī, Shāhnāmeh, éd. Vullers, p. 550 sqq. (vers 502 sqq.).
10 Wís o Rámín, ed. by W. N. Lees, p. 136 sqq.
11 Dēnkard, VIII. 20. 41.
12 Fragment pehlvi donné par West comme le chap. 15 du Shāyast-nē-shāyast (15. 16), Pahlavi Texts, I, p. 376; Shkand-gumānīgh-vizar, 10. 70 (West, PT, III, p. 171); Dēnkard VII. 5. 5 (West, PT, V, p. 74). Comp. ci-dessus, p. 142.

pouvait se faire au moyen de rameaux sacrés: c'était le *baresmōgh-varīh*[1]. Une autre sorte d'ordalie très ancienne qui accompagnait la prestation du serment, consistait à boire de l'eau sulfurée. Cette coutume est mentionnée déjà dans le Vendidad (4. 54 sq.), et la langue persane de nos jours a conservé l'expression *saugand khūrdan* (litt. « boire [de l'eau] sulfurée ») pour « faire serment ». Toutefois, l'emploi de l'eau sulfurée conjointement avec la prestation du serment n'était probablement, déjà sous les Sassanides, qu'une formalité[2]. Un fonctionnaire de justice spécial, le *var-sardār*, surveillait l'exécution correcte de l'ordalie[3].

De la lettre de Tansar nous pouvons tirer quelques informations sur la théorie de la pénalité. On distinguait trois sortes de crimes que frappait la loi: les crimes contre Dieu, lorsqu'un homme « se détourne de la religion et innove dans la religion », ceux contre le roi, « lorsqu'un sujet s'insurge, se révolte ou trahit », ou qu'il prend la fuite dans la bataille, et ceux contre le prochain, « quand l'un opprime l'autre ». Les deux premières classes de crimes, à savoir l'hérésie, l'insurrection, la trahison et la désertion, étaient punies, dans les premiers siècles de la période sassanide, de la peine de mort sans délai, et les crimes contre le prochain, vol, brigandage, viol, oppression etc., par des peines corporelles sévères ou la mort[4]. Que la loi correctionnelle fût très dure alors, c'est ce qu'a remarqué aussi Ammien Marcellin[5]: « Les lois sont fort redoutées chez les Perses; celles contre les ingrats et les déserteurs sont particulièrement cruelles, et d'autres sont abominables, à savoir celles d'après lesquelles le crime d'un individu entraîne la perte de tous ses parents ».

Le Nikādhum-nask[6] a renfermé des règlements concernant l'accusation et la poursuite dans les affaires de vol, de brigandage

1 Dēnkard, VIII. 19. 38 et 20. 12.
2 Bartholomae, Zum sasanidischen Recht, II, p. 7 sqq.
3 Sur la force de loi de la promesse en général, sans prestation de serment, et la peine qu'encourait celui qui rompait ses engagements, voir Bartholomae, Zur Kenntniss der mitteliranischen Mundarten, II, p. 14—15.
4 Darmesteter, JA, 1894, I, pp. 219 sqq. et 523 sqq.; Minovi, p. 16—17.
5 XXIII, 6. 81.
6 Dēnkard, VIII. 16 sqq.

et d'endommagements divers, de meurtre, de viol, de menaces de viol, de détention illégale et de privation de vivres, de diminution illégale des salaires des travailleurs, de dommage fait à une personne par des sortilèges etc. D'autres questions de droit, telles que les limites de la responsabilité d'un enfant, l'instigation d'assassinat contre un étranger etc., étaient également traitées dans ce nask, mais le résumé du Dēnkard n'en donne que des indications sommaires, le plus généralement sans entrer dans les détails. Nous apprenons, que le voleur pris en flagrant délit était mené devant le juge, la chose volée attachée au cou[1], et qu'il était mis en prison et chargé de fers. Le nombre des chaînes variait selon la gravité du crime, et les membres qui avaient commis le forfait étaient plus ou moins étroitement liés[2]. Ces chaînes, évidemment, n'étaient pas seulement une garantie contre la fuite, mais avaient aussi un caractère symbolique. D'après le résumé du Nikādhum-nask, on n'appliquait pas, pour des raisons religieuses, les menottes aux criminels étrangers, c.-à-d. non-zoroastriens[3]. Il s'agit là, probablement, de l'opinion personnelle de quelque commentateur et non pas d'une règle de droit actuel. En tout cas l'emploi de menottes, de chaînes et de fers aux pieds pour les prisonniers chrétiens est souvent mentionné dans les actes des martyrs[4]. Dans les interrogatoires, le juge d'instruction, s'il est nécessaire, use d'une bienveillance fallacieuse et de paroles trompeuses pour faire avouer le criminel[5]. Celui qui trahit ses complices est récompensé[6], mais le receleur reçoit la même punition que le voleur[7]. Les voleurs indigènes et ceux qui sont étrangers ne sont pas traités de la même façon quant à l'habillement, s'il fait froid, et quant aux médicaments, en cas de maladie[8]. Dans le Sakādhum-nask[9], il

1 Dēnkard, VIII. 20. 123.
2 Ibid., VIII. 21. 1—5.
3 Ibid., VIII. 19. 56.
4 Par exemple, Hoffmann, p. 61.
5 Dēnkard, VIII. 21. 10.
6 Ibid., VIII. 21. 11.
7 Ibid., VIII. 21. 8.
8 Ibid. VIII. 19. 55.
9 Ibid., VIII. 42. 1—2.

était traité des questions de poursuite judiciaire avec emploi d'ordalie, et de l'exécution d'un sorcier.

Il est douteux que le droit iranien ait connu l'emprisonnement à un terme défini comme punition. Mais la détention préventive pouvait être étendue à un temps illimité. Selon le Nikādhum[1], on enfermait les coupables dans un endroit spécialement désagréable, où l'on introduisait un nombre d'animaux malfaisants défini pour chaque cas. Cette information trouve une confirmation dans la relation de Théodoret, évêque de Cyr, que des chrétiens étaient enfermés quelquefois dans des fosses avec une quantité de rats et de souris, les prisonniers étant liés des mains et des pieds, afin qu'ils ne pussent éloigner d'eux ces bêtes, qui, pressées par la faim, les dévoraient par un long et cruel supplice[2]. En outre, la prison était employée comme un moyen de faire disparaître sans bruit des hommes d'un rang élevé, qui étaient dangereux pour l'État ou pour la sûreté du roi. Le château fort appelé *Gēlgard* ou *Andmishn*[3], situé en Susiane, était une espèce de Bastille. Il avait aussi le nom d'*Anushbard* ou « château de l'oubli », parce qu'il était défendu de mentionner les noms des personnes qui y étaient détenues et même le nom du château[4].

La mort tragique du roi arménien Arshak (III)[5] dans le « château de l'oubli » est racontée par Faustus de Byzance[6]. Un eunuque du nom de Drastamat[7], qui était devenu prince (*ishkan*) d'un canton de l'Arménie, avait sauvé la vie à Shāhpuhr II dans

1 Dēnkard, VIII. 19. 44.
2 Labourt, p. 110.
3 Hübschmann a proposé une identification de ce dernier nom, qui nous a été transmis seulement dans des textes arméniens, avec Andimishk, nom ancien de la ville de Dizfūl (Armenische Grammatik, I, p. 19).
4 Hübschmann, l. s.; Nöldeke, Ṭabarī, p. 144, note 1. Plusieurs membres des familles royales ont habité cette prison, entre autres Arshak (III), roi de l'Arménie. Selon Procope (BP I. 5—6), c'était de là que Kavàdh, détrôné, réalisa sa fuite. Plus tard, Shērōe en délivra un certain nombre de prisonniers, qui l'aidèrent à détrôner son père, Khusrō II (Patkanian, JA, 1866, I, p. 208—9).
5 Voir ci-dessus, p. 238.
6 Langlois, I, p. 286 sq.
7 Sur le nom, voir Hübschmann, Armen. Gramm., I, p. 38.

une bataille contre les Kūshāns. Pour montrer sa reconnaissance, Shāhpuhr l'invita à faire une demande et promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Drastamat, alors, demanda la permission d'aller voir, pour un jour seulement, Arshak dans le château de l'oubli pour lui faire honneur et le divertir par la musique. Shāhpuhr lui répondit que cette demande était très difficile à accorder, et que lui, Drastamat, risquait la vie en prononçant le nom seul d'Anushbard; pourtant il voulait y accéder à cause des grands services qu'il lui avait rendus. Il donna donc à Drastamat un officier de sa garde et le munit d'une lettre, portant l'empreinte de la bague royale, qui lui accordait la libre entrée dans le château. Ainsi, avec l'officier de la garde, il s'y introduisit, délivra Arshak des fers qui lui liaient les mains, les pieds et le cou, lui lava la tête et le fit baigner, puis le revêtit de magnifiques habits, lui prépara le siège, lui servit son repas d'après le cérémonial de la cour de l'Arménie et plaça du vin devant lui selon le même cérémonial. De cette manière. Drastamat tira Arshak de sa torpeur, et il le divertit au moyen de musiciens. « Vers la fin du repas », dit Faustus, » on fit placer devant Arshak des fruits, des pommes, des concombres et des mets délicats; et en même temps, on déposa un poignard devant lui, pour qu'il pût s'en servir. Drastamat faisait tout son possible pour divertir Arshak, et, se tenant debout devant lui, il ne cessait de lui prodiguer des consolations. Arshak était déjà plongé dans les vapeurs de l'ivresse, qui commençaient à lui obscurcir la vue. Alors il se rappela son passé et dit: « Malheur à Arshak! ainsi vont les choses! Me voilà ici et arrivé à ce point ». Ayant dit cela, il plongea dans son cœur le poignard qu'il tenait à la main pour couper le fruit auquel il allait goûter. Il mourut sur le coup, à l'endroit même où il était assis. Drastamat voyant cela, se précipita sur lui, arracha de son sein le poignard, et se l'étant plongé dans le côté, il mourut, lui aussi, à l'instant même ».

Une peine très commune, surtout pour des princes qui s'étaient révoltés, était l'aveuglement exécuté avec une aiguille chauffée ou en versant de l'huile bouillante dans les yeux de la victime[1].

[1] Procope, BP, I. 6; Faustus de Byzance, Langlois, I, p. 231.

La peine de mort était exécutée, généralement, au moyen de l'épée. Certains crimes, comme la trahison envers l'État ou la religion, étaient punis souvent par le crucifiement. Ammien raconte[1] que les Perses « avaient la coutume d'écorcher entièrement ou en partie des hommes vivants », et d'après Procope[2] un général arménien fut écorché et sa peau empaillée suspendue à un des arbres les plus hauts. Dans les persécutions contre les chrétiens, on lapidait parfois les martyrs[3]. Sous Yazdgard II, deux religieuses furent crucifiées et lapidées sur la croix[4]. Quelques martyrs furent emmurés vifs[5]. La peine ancienne, d'être écrasé sous les pieds d'éléphants, peine dont on a des exemples aussi dans les temps islamiques, était d'un usage commun sous les Sassanides[6]. D'après le Nikādhum-nask, on pouvait réserver pour des buts médicaux des personnes qui méritaient la mort[7].

Les actes des martyrs nous font connaître tout le lugubre répertoire de tourments raffinés qui était à la disposition des tribunaux. Pour intimider les accusés, on étalait devant leurs yeux les différents instruments de torture[8]. Les prisonniers étaient suspendus par le doigt annulaire, ou la tête en bas, quelquefois par un pied, et estropiés par des coups de fouets préparés de nerfs de bœuf entrelacés[9]. Dans les plaies on versait du vinaigre, du sel et de l'asa foetida[10]. Les membres des malheureux étaient disloqués ou tranchés un à un. On les scalpait ou leur enlevait la peau du visage depuis le front jusqu'au menton, ou la peau des mains ou du dos[11]; on leur versait du plomb fondu dans les oreilles et les yeux et leur arrachait la langue. A un martyr on fit une cou-

[1] XXIII. 6. 80.
[2] BP, I. 5.
[3] Labourt, p. 61.
[4] Ibid., p. 127.
[5] Ibid., p. 112.
[6] Hoffmann, p. 53; Ṭabarī, p. 1012, Nöldeke, p. 307.
[7] Dēnkard, VIII, 20. 4.
[8] Hoffmann, p. 53.
[9] Ibid., p. 25.
[10] Ibid., p. 29.
[11] Labourt, p. 110.

pure dans le cou et retira la langue par la blessure[1]. On enfonçait des aiguilles dans leurs yeux et dans tout leur corps[2]; on continuait à verser du vinaigre et de la moutarde dans leur bouche, leurs yeux et leurs narines, jusqu'à ce que la mort arrivât[3]. Un instrument souvent employé était le peigne de fer, au moyen duquel on arrachait la chair du détenu; pour aggraver la torture, on versait du naphte sur les os découverts, et on l'allumait. Le supplice de la roue et la mort sur un bûcher nourri de naphte figurent également dans cette collection de cruautés raffinées, qui se retrouve en grande partie, du reste, dans le droit criminel de l'Inde ancienne[4].

Le supplice le plus affreux était « les neuf morts », dont voici les détails: le bourreau coupait d'abord les doigts des mains, puis les doigts des pieds, puis les mains jusqu'aux carpes, puis les pieds jusqu'aux chevilles, puis les bras jusqu'aux coudes, puis les jambes jusqu'aux genoux, ensuite les oreilles, le nez et enfin la tête[5]. Les cadavres des exécutés étaient abandonnés aux bêtes sauvages[6]. Parfois des prisonniers chrétiens étaient engagés, par la promesse de la liberté ou de la restitution de biens confisqués, à exécuter eux-mêmes leurs coreligionnaires[7]. D'autres peines étaient la confiscation du bien du coupable[8], et le travail forcé, qui consistait à tracer des routes, à briser des rochers, à couper des arbres, à couper du bois pour l'entretien du feu sacré etc.[9].

On ferait tort aux Iraniens, sans doute, en croyant que les cruautés dont portent témoignage les actes des martyrs appartenaient à la justice quotidienne. Sans compter les exagérations qu'on peut présupposer dans de telles relations, il faut considérer

[1] Labourt, p. 61.
[2] Hoffmann, p. 55.
[3] Hoffmann, p. 56.
[4] Voir Dandins Daçakumâracaritam, übersetzt von J. J. Meyer, Leipzig, p. 36 sq.
[5] Hoffmann, passim; Labourt, p. 61.
[6] Labourt, p. 62.
[7] Ibid., p. 61 sq.
[8] Labourt, p. 111, où la peine est aggravée par cette disposition, que le coupable, un noble, doit obéir au plus méchant de ses esclaves, à qui il est obligé, en outre, d'abandonner sa femme.
[9] Labourt, pp. 114 et 130.

qu'il s'agit là de persécutions religieuses, et qu'ainsi les cruautés sont l'effet de la combinaison particulière de zèle religieux et de perversité sexuelle bien connue des actes de l'inquisition dans l'Europe des siècles passés.

Du reste, les punitions n'étaient pas toujours exécutées dans toute leur rigueur. Voici quelques traits de la persécution qui eut lieu sous Vahrām V. Mihr-Shāhpuhr, chef des mages et « grand ennemi des chrétiens », fit mettre à nu seize chrétiens qui refusaient d'apostasier, et ordonna qu'on les conduisît chaque nuit dans la montagne et les laissât là, tout ligotés, en leur mesurant parcimonieusement le pain et l'eau. Après qu'ils eurent subi ces tortures pendant une semaine, Mihr-Shāhpuhr appela leur gardien et lui demanda où en étaient ces misérables nazaréens. Le gardien répondit qu'ils étaient peu éloignés de la mort. Mihr-Shāhpuhr dit: « Va et dis-leur: le roi vous ordonne de faire sa volonté et d'adorer le soleil. Sinon je mets des cordes à vos pieds, et je vous fais traîner par toute la montagne, jusqu'à ce que votre chair se sépare de vos os, que vos corps restent parmi les pierres, et qu'il n'en demeure plus que le tendon attaché à la corde ». Le gardien fit la commission. Plusieurs ne l'entendirent pas, parce qu'ils avaient perdu connaissance. Les autres, vaincus par la douleur, faiblirent. Alors, sans les contraindre à adorer le soleil ou le feu, Mihr-Shāhpuhr les fit conduire à Séleucie, où, remis de leurs blessures, ils jeûnèrent, prièrent et pleurèrent leur apparente défection. Plus tard, il en fit relâcher quinze et les renvoya chez eux, bien qu'ils refusassent de confirmer leur défection par une nouvelle apostasie. Seul, le martyr Jacques subit « les neuf morts » sur l'ordre du roi, parce que, devant le tribunal du roi, il avait rappelé le sort de Yazdgard I, qui, ayant changé ses bonnes dispositions envers les chrétiens, était mort abandonné de tous, et que son cadavre n'avait pas reçu de sépulture[1].

Dans les persécutions contre les hérétiques, les tribunaux ordinaires n'entraient généralement pas en jeu. Les instructions, les interrogatoires et les jugements étaient faits ou par les marzbāns

[1] Labourt, p. 114—116.

ou autres autorités provinciales ou, le plus souvent, par des commissions royales particulières, dans lesquelles les mōbadhs, généralement, ont joué le premier rôle[1]. Quelquefois, c'est le mōbadhān mōbadh lui-même qui interroge les chrétiens et prononce le jugement. « Le roi, les généraux et les mōbadhs traînaient ainsi à leur suite des troupes de prisonniers qu'ils interrogeaient quand bon leur semblait », dit M. Labourt[2]. Lorsque, sous Shāhpuhr II, l'évêque ʿAbdīshōʿ fut accusé par son neveu, un diacre incestueux qu'il avait interdit, de correspondre avec l'empereur et de trahir les secrets du roi, l'affaire fut traitée d'abord par le prince Ardashēr (plus tard Ardashēr II), qui gouvernait l'Adiabène avec titre de roi, puis par le mōbadhān mōbadh, assisté par deux mages, enfin par le chef des eunuques, qui était « maître de tous les éléphants du royaume »[3]. Une commission d'inquisition est composée par le mōghān andarzbadh, le srōshavarzdārīgh et le dastvarhamdādh[4], une autre par l'inspecteur des magasins royaux et le mōbadhān mōbadh, ayant pour assesseurs le chef des eunuques et le grand maître de la garde-robe[5]. Quand le « chef » ecclésiastique (*radh*), qui a traité l'affaire de Péthiōn commence à se dégoûter des cruautés et cherche à se dispenser de mettre à exécution les « neuf morts » sur le martyr, le mōbadhān mōbadh lui ôte son sceau d'honneur et le destitue, et à sa place le grand juge de l'empire (*shahr-dādhvar*) récemment élu est envoyé de la cour pour assister le grand prêtre[6]. Ordinairement une autorisation particulière du roi était nécessaire pour qui désirait prendre des mesures violentes contre les adhérents d'autres religions[7].

Ainsi la justice, dans de tels cas d'un caractère tout-à-fait extraordinaire, est moins liée aux lois ordinaires. Comme les juges de commission sont en partie des fonctionnaires d'État chez qui

[1] Voir p. ex. Hoffmann p. 38 et 61 sqq.
[2] P. 59.
[3] Ibid., p. 60.
[4] Hoffmann, p. 50—51.
[5] Laz. de Pharp, Langlois II, p. 307; comp. Élisée, ibid. p. 230 sqq.
[6] Hoffmann, p. 65; correction de shahr-dibhēr en shahr-dādhvar, voir Nöldeke, Gött. gel. Anz. 1880, p. 878.
[7] Labourt, p. 114.

on ne peut pas présupposer beaucoup de notions juridiques, ils ont pour guide des édits royaux extraordinaires[1]. On agit sans acception de personne, des Syriens et des Iraniens, des gens du peuple et des hommes de la plus haute noblesse, subissent le tourment et la peine de mort. Le cas était grave surtout, s'il s'agissait d'Iraniens, qui avaient abandonné la foi de leurs pères. Nous trouvons, du reste, une quantité de noms iraniens parmi les martyrs chétiens. Des hommes de la haute noblesse, même des membres de la maison royale, comme Pīr-Gushnasp, neveu de Shāhpuhr II[2], qui, s'étant converti au christianisme, eut le nom syrien de Mār Sābhā, subissait la torture et la mort. Élisée cite le cas d'un « chef des mages » qui expia par sa mort sa défection du mazdéisme: il arriva sous le règne de Yazdgard II, qu'un mōbadh, qui, à cause de ses vastes connaissances dans la théologie zoroastrienne, avait obtenu le titre honorifique d'*Hamaghdēn*[3], et qui avait vexé plusieurs fois les chrétiens arméniens, fut tellement impressionné par la fermeté de ceux-ci qu'à la fin il se fit convertir. Selon le récit d'Élisée, l'inspecteur des vivres, qui était le chef de la commission d'inquisition, après la défection du mōbadh, n'osant pas faire tuer sous sa propre responsabilité un haut ecclésiastique zoroastrien, rapporta l'affaire au roi, qui lui ordonna de prendre ses dispositions pour procurer de la part des habitants des accusations de crime de lèse-majesté contre le mōbadh, après quoi celui-ci fut condamné à mourir de faim dans un endroit éloigné et désert[4].

* *
*

[1] Comp. Labourt p. 57.
[2] Pīr Gushnasp était le fils de Zhāmāsp. Ce Zhāmāsp et Ādhur-afrōzgard, deux frères consanguins de Shāhpuhr II, gouvernaient quelques parties de la province Arvastān (Bēth ʿArbāyē) entre Nisibe et le Tigre (Hoffmann, p. 24; comp. Marquart, Ērānšahr, p. 163).
[3] Voir ci-dessus, p. 122.
[4] Langlois, II, p. 230 sqq.

L'esprit qui se fait jour dans les actes syriens des martyrs est celui de toutes les martyrologies. La psychose religieuse est la même partout et de tous les temps. Les anciens actes sont encore assez sobres, les plus récents au contraire sont rédigés dans un style déclamatoire presque insupportable. Mais il se dégage de tous les actes une buée de fanatisme et de haine qu'il faut prendre en considération, si l'on veut comprendre les relations entre les chrétiens et l'église régnante de l'Iran. Les chrétiens, du reste, ne haïssaient pas seulement les zoroastriens, dont les prêtres n'étaient à leurs yeux que des sorciers abominables, mais aussi tous les autres « païens » et hérétiques. Contre leurs adversaires, ils débitent toutes sortes de calomnies, s'efforçant surtout de rendre suspecte leur morale sexuelle. Ils avaient en horreur les gnostiques. Les adhérents d'une secte gnostique, qu'on désigne sous le nom de Sadducéens, « sont méchants comme des sodomites et adorent une tête de cochon »[1], et quant à « l'hérésie horrible et la tradition impure » des Borboriens, dont les idées ressemblaient beaucoup à celles des Sadducéens, « il serait trop vilain de parler de leur doctrine pour des oreilles pures »[2]. Les saints Sābhā et Vēhshahrīgh courent le pays en détruisant des temples et en construisant à leur place des églises et des cloîtres[3]. Rabbūlā, évêque d'Édesse, est glorifié, parce qu'il extermina de son diocèse les Bardésanites, les Juifs, les Ariens, les Marcionites, les Manichéens et les Borboriens, ainsi que les Sadducéens hérétiques, « qui croyaient, dans leur erreur, aux fables des visions, aveugles, comme ils étaient, devant la vérité ». « Il brisait leurs communautés, les chassait de leurs temples, qu'ils avaient joliment bâtis, et établissaient à leur place les frères de nos mystères; mais ceux qui se convertissaient, il les incorporait dans son troupeau »[4].

Les visions des chrétiens, cela va sans dire, ne sont pas des fables, les miracles non plus. Les plus récents des actes abondent en miracles. Sābhā, « le convertisseur des païens », fait un signe

1 Hoffmann, p. 76.
2 Ibid., p. 125.
3 Ibid., p. 76.
4 Ibid., p. 122.

de la main vers un rocher et dit: « ôte-toi de ta place! » et aussitôt un grand tonnerre se fait entendre, et le rocher se déplace[1]. Lorsque Péthiōn va être arrêté, les chaînes se brisent. Alors on le lie avec de solides cordes faites de tendons de cochon, mais elles sont mises en pièces par un coup de foudre. Sur la demande du radh, qui est chargé de l'emprisonnement du saint, Péthiōn, volontairement, prend les chaînes, et ainsi il est mené devant le grand mage. Comme celui-ci, agacé par les réponses de Péthiōn, tire fortement la chaîne, elle se rompt, et le bout que le grand mage tient dans sa main, brûle comme un flambeau. Péthiōn est jeté en prison, mais à minuit lui et les autres prisonniers se lèvent, leurs chaînes tombent, et les portes s'ouvrent d'elles-mêmes. Il est jeté dans une rivière, mais les eaux se dressent comme un mur et le laissent à sec. Puis le grand mage le jette dans un feu, qu'il a fait allumer sur un autel[2], mais le feu se lève et forme une sorte de coupole au-dessus de sa tête et reste là quatre heures durant, après quoi il disparaît, ayant consumé quelques-uns des infidèles présents. On ramène Péthiōn en prison, lié comme un chien, et ordonne de ne pas lui donner à boire ni à manger. Deux mois après on le trouve en vie, le teint frais, beau comme le dieu Narsāī[3]. Enfin il est condamné aux « neuf morts ». L'exécution dure six jours, et pendant ce temps il prie constamment, et les assistants disent « Amen! »[4].

1 Hoffmann, p. 76.
2 Une telle souillure de l'élément du feu serait impossible chez les mazdéens.
3 Voir p. 156.
4 Hoffmann, p. 61 sqq.

CHAPITRE VII.

LE MOUVEMENT MAZDAKITE.

L'état social des Iraniens sous les Sassanides. Les classes de la société. La famille. Le droit civil. Première période du règne de Kavādh I. Les idées révolutionnaires des mazdakites. Alliance de Kavādh avec les mazdakites. Détrônement et fuite de Kavādh. Règne de Zhāmāsp. Retour de Kavādh. Seconde période de son règne. La succession au trône. Extermination des mazdakites. Mort de Kavādh.

Le sang et la propriété étaient les deux piliers qui supportaient la société iranienne[1]. Les nobles étaient séparés des roturiers par des bornes bien solides. La distinction se faisait valoir partout, « dans la monture, le vêtement, l'habitation, les jardins, les femmes et les domestiques »[2], ou comme il est exprimé dans un autre passage[3]: les nobles se distinguaient des gens de métier et de service « par la splendeur de leurs montures, de leurs vêtements et de leurs armements, et leurs femmes par les robes de soie, les castels élevés, les bottines, les caleçons, le chapeau, la chasse[4] et les autres exercices des grands »; et les gens de guerre (les chevaliers) jouissaient d'« un rang honoré et de toutes sortes de faveurs ». Dans l'épopée de Firdausī, il est souvent fait mention du chapeau princier et des bottines dorées, qui étaient les prérogatives des plus grands parmi les grands.

Du reste, des gradations sociales existaient dans toutes les

[1] Sur les classes de la société comp. pp. 15 et 98 sqq.

[2] Lettre de Tansar, Darmesteter, p. 222 et 527, Minovi, p. 19.

[3] Ibid., Darmesteter, p. 226 et 531, Minovi, p. 23.

[4] Que les dames aient pris part à la chasse, c'est ce que montrent par exemple les relations des aventures de chasse de Vahrām V.

classes. Chacun avait son rang à lui et sa place fixe dans la société, et c'était un principe fermement établi de la politique sassanide, que personne ne devait aspirer à un rang plus haut que celui qui lui était destiné par sa naissance. Sa'du'd-dīn Varāvīnī, dans son Marzubānnāmeh[1] raconte une anecdote qui, pour légendaire qu'elle soit dans la forme sous laquelle elle est présentée, n'en est pas moins instructive à cet égard: Un des rois sassanides ordonna un jour qu'on arrangerait un festin et réunirait dans une même assemblée toutes sortes de gens depuis les plus distingués jusqu'aux plus humbles; qu'on les placerait selon leur rang et leur apporterait à manger les mets les plus délicieux. Au banquet un nombre de fonctionnaires du royaume et de gens du dīvān étaient présents pour donner une exposition des cas d'oppression, afin que les malfaiteurs fussent punis d'après les prescriptions de la loi sacrée. Puis le roi prit place sur son trône et fit prononcer par un héraut la proclamation suivante: « Ô vous qui êtes présents devant la majesté, ouvrez tous les yeux de l'intelligence! vous tous, convives et hommes du dīvān, qui êtes présents, regardez ceux qui sont inférieurs à vous-mêmes en rang; ne regardez pas le degré supérieur, afin que chacun qui voit un autre placé au-dessous de lui-même, se contente de ce qu'il possède et remercie Dieu de la place qu'il occupe ». Ainsi chacun regarda la condition plus humble de ses inférieurs, et ceux même qui étaient placés tout en bas de l'échelle sociale, se sentaient heureux en comparaison de ceux dont la mauvaise conduite les exposait à des réprimandes, ceux-ci encore se sentaient supérieurs à ceux qui étaient chassés et punis, ceux-ci à ceux qui étaient frappés d'une pénalité qui puisse servir d'exemple terrible, et quiconque avait été frappé d'une telle pénalité, regardant tel autre qu'on mettait en croix ou qui avait le cou coupé ou était exécuté d'une autre manière, était heureux de n'être pas à sa place. L'auteur ajoute que, dès ce jour, il fut une coutume chez les rois d'Iran de faire de tels banquets.

La pureté du sang des familles nobles et la conservation de

[1] The Marzubán-náma, ed. by Mírzá Muhammad Qazwíní, London 1909. (Gibb Mem. Ser. VIII), p. 277 sq.

leurs biens immuables étaient protégées par les lois. Quant à la famille royale, le Fārsnāmeh nous a conservé[1] une notice intéressante, qui remonte probablement à l'Āyēnnāmagh: « C'était la coutume des rois d'Iran qu'ils prenaient en mariage des filles de tous les rois des pays étrangers comme ceux de la Chine, de Byzance, des Turcs et des Indiens, mais ils ne donnaient jamais une de leurs filles à [un de] ces rois. Ils ne mariaient leurs filles qu'aux membres de leur propre famille »[2].

Les grandes familles furent « enregistrées dans les livres et les archives »[3], et la royauté avait soin d'assurer leur existence, ainsi en défendant aux gens du peuple indépendants d'acheter les biens de la noblesse. Néanmoins il était inévitable que des familles nobles disparaissaient au cours des temps. « La ruine de la famille et de la hiérarchie se fait de deux façons, dit la lettre de Tansar[4]; tantôt ce sont les hommes qui ruinent une maison et transfèrent ailleurs le rang; tantôt c'est la seule action du temps qui, sans effort des étrangers, lui enlève sa considération, sa gloire et sa puissance. Des générations indignes apparaissent, s'imprègnent de mœurs ignobles, oublient la dignité de leur rang et perdent tout prix aux yeux du peuple. Tout comme les gens de métier, elles s'occupent à acquérir du bien et ne songent pas à amasser un trésor de bon renom. Elles s'unissent avec la basse classe et non plus avec leurs égaux, et de ces unions sortent des vilains qui ensevelissent la dignité de la famille ».

Les actes des martyrs nous donnent quelques renseignements épars sur les conditions de la noblesse. Après la mort de Shahrēn de la famille des Mihrān, son frère envoie chercher le fils du défunt, Gushnyazdādh (le saint Sābhā) qui doit diriger le « jour de l'offrande », les cérémonies du repas sacré sur la terre de famille, devoir représentatif qui incombait au chef de famille, même

[1] P. 97—98.
[2] Voir cependant ci-dessus, p. 109, note 2; p. 293 et note 1.
[3] Lettre de Tansar, Darmesteter, pp. 223 et 527, Minovi p. 20.
[4] Darmesteter, pp. 222 et 526—27, Minovi, p. 18—19. Il est à remarquer que la lettre de Tansar est composée après les bouleversements sociaux causés par le mazdakisme, dont il sera question dans le chapitre présent.

s'il était mineur, comme dans le cas présent. Quand l'oncle, qui est le tuteur de Gushnyazdādh, apprend que celui-ci a embrassé la foi chrétienne, il se regarde lui-même comme le possesseur légitime des biens de famille. On peut donc supposer que l'apostasie a amené, au moins pendant certaines périodes de l'époque sassanide, la perte des fiefs héréditaires qui revenaient alors au prochain héritier. Dans le cas présent, l'oncle meurt quelques jours après, et Gushnyazdādh prend possession de sa fortune, qu'il partage entre les pauvres[1]. Nous ne savons pas si la validité de ces dispositions a été contestée.

Il y avait aussi une distinction marquée entre les différentes classes de la roture. Chacun avait sa place fixe, et personne ne devait exercer un métier autre que celui pour lequel Dieu l'avait créé[2]. C'est le devoir des artisans, dit l'auteur anonyme du livre pehlvi Mēnōgh ī khradh[3], « de ne pas se mêler aux affaires qu'ils ne comprennent pas, mais de faire bien et avec soin la besogne à laquelle ils s'entendent, et d'en demander le paiement légitime; car si quelqu'un s'occupe de ce à quoi il ne s'entend pas, ce travail est gâté et rendu inutile par lui ».

Selon Abū-l-Fidā[4], les rois d'Iran ne confiaient à des gens de basse naissance aucune affaire appartenant à l'administration de l'État. Firdausī raconte une anecdote qui peut servir d'illustration à cette exclusivité à l'égard des roturiers: Khusrō I a besoin d'argent pour mener à bonne fin une guerre contre les Grecs. Un cordonnier riche se trouve prêt à emprunter au roi une grande somme d'argent. Or, dans les récits du temps des Sassanides, le cordonnier est le type constant de l'homme du bas peuple. Cependant l'accord est conclu, et le cordonnier envoie au roi des chameaux chargés de sommes d'argent. Le roi, content de son zèle, promet de lui donner, en le remboursant, une belle somme en plus. Mais le cordonnier est un ambitieux: il a le désir de voir son jeune fils reçu parmi les dibhērs, les scribes du roi. Khusrō,

[1] Hoffmann, p. 68 sqq.
[2] Lettre de Tansar, Darmesteter, p. 215 et 520, Minovi, p. 14.
[3] Chap. 32.
[4] Hist. anteislamica, éd. de Fleischer, p. 150.

des années, la guerre intérieure désola l'Arménie. Les insurgés implorèrent l'assistance de l'empereur, sans résultat du reste, Byzance étant occupé à défendre ses frontières contre les Huns; mais cette démarche de la part des Arméniens rendait impossible une réconciliation avec le gouvernement de l'Iran. Les troupes iraniennes essuyèrent une défaite, Vasag fut fait prisonnier et forcé de retourner au sein du christianisme. Alors Yazdgard, qui avait

Fig. 34. Gemme de l'Ērān-ambāraghbadh Vēhdēn-Shāhpuhr. (Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 145).

été peu heureux dans son expédition contre les Kidarites, marcha à la tête de son armée contre l'Arménie, battit les insurgés dans une grande bataille en l'an 451, et amena en Iran les chefs de la rébellion qui n'avaient pas été tués dans les combats, avec les principaux ecclésiastiques. Vasag, considéré, non sans raison, comme un traître, tant par les Iraniens que par les Arméniens, et qui s'était rendu coupable, en outre, de déprédations, fut destitué du marzbanat et de tous ses biens. Le roi ordonna à l'Ērān-ambāraghbadh Vēhdēn-Shāhpuhr (Fig. 34) de faire exécuter les prêtres chrétiens emprisonnés. Les marzbans iraniens, qui se succédèrent dans le gouvernement de l'Arménie, firent, cependant, des efforts sérieux pour améliorer les conditions du pays, et après la mort de Yazdgard la liberté religieuse fut rétablie.

Les chrétiens syriens avaient également à souffrir de l'aggravation des différences religieuses. Toutefois, les persécutions n'eurent pas le caractère général qu'elles avaient eu pendant le règne de Shāhpuhr II. Pendant la guerre avec le roi des Tchōls, Yazdgard, qui semble avoir fait de mauvaises expériences en ce qui concerne l'utilité des soldats chrétiens, fit chasser ceux-ci de l'armée, et après son retour à Ctésiphon il ordonna au mōghān-andarzbadh[1] Tahm-Yazdgard, au sroshavarzdārīgh[2] de la province Arzanène Ādhur-afrōzgard, et à Sūrēn, dastvarhamdādh[2] du diocèse de Bēth Garmaï au Petit Zāb[3] de jeter en prison les plus notables parmi les chrétiens des provinces de l'Ouest et de les forcer à apostasier. La plupart des prisonniers, ayant refusé de renier leur religion, furent tués en l'an 446 après des tortures affreuses. Parmi eux était le métropolitain Jōḥannān. L'année suivante, Pēthiōn, un des martyrs les plus célébrés, qui avait eu de grands succès comme missionnaire dans les contrées montagneuses entre la Médie et la vallée du Tigre, fut torturé et décapité, et sa tête fut exposée sur un rocher situé près de la grande route royale qui menait de Ctésiphon aux régions orientales du royaume[4].

Yazdgard, qui, dans ses dernières années, avait eu assez à faire à guerroyer contre les Kidarites, mourut d'une mort naturelle en l'an 457. Son fils aîné Hōrmizd (III), qui avait gouverné la Sacastène avec le titre de roi, fut couronné. Mais son frère cadet, Pērōz, aspirait à la couronne. Avec une armée rassemblée dans les régions orientales il attaqua Hormizd, qui se trouvait à Raï[5]. Pendant la guerre des deux princes, leur mère, Dēnagh, régnait à Ctésiphon. Il existe une intaille qui présente la figure

[1] Voir p. 120.
[2] Hauts fonctionnaires de justice, voir p. 300.
[3] Hoffmann, p. 253 sqq.
[4] Hoffmann, p. 43—68; Labourt, p. 126 sqq.
[5] La notice, que renferment quelques relations arabes (voir Ṭabarī, p. 872, Nöldeke, p. 115 et p. 117, note 3), que Pērōz avait obtenu l'assistance militaire du roi des Hephtalites, est un trait légendaire, qui s'est formé, probablement, à l'imitation de l'alliance de Kavādh, fils de Pērōz, avec le roi des Hephtalites, dont il sera question dans la suite. Au moment de la mort de Yazdgard II, les Hephtalites n'avaient pas encore pénétré jusqu'aux frontières de l'Iran (Marquart, Ērānšahr, p. 57).

de cette reine avec son nom et le titre de *bānbishnān bānbishn* (« reine des reines »[1]) en lettres pehlvies. La dame porte le diadème surmonté d'une coiffure en forme de boule, noué d'un petit ruban, une boucle d'oreille à trois perles et un collier de perles, et a les cheveux frisés en beaucoup de petites nattes, qui pendent autour du cou[2].

La tradition iranienne a mis en évidence les sentiments religieux de Pērōz et ses connaissances dans la religion mazdéenne. Il est à supposer donc, qu'il était préféré par le clergé zoroastrien[3].

Fig. 35. Monnaie de Pērōz.
(Musée National de Copenhague).

En outre, il eut l'appui d'un des plus puissants parmi les grands dignitaires, Rahām de la famille des Mihrān, qui avait été son gouverneur. Rahām prit les armes contre Hormizd et lui infligea une défaite. Hormizd lui-même fut fait prisonnier et, selon Élisée, tué sur l'ordre de Rahām, qui fit couronner Pērōz[4].

Le règne de Pērōz (459—84) fut peu heureux. La défense des frontières du Nord et le l'Est exigait toujours des efforts militaires, et aux malheurs de la guerre s'ajouta une famine prolongée[5], provoquée par la sécheresse. La tradition a conservé le souvenir des mesures qu'a pris Pērōz pour remédier à la disette: il renonça à une partie des impôts et fit des arrangements pour la distribution

[1] Ce titre montre, comme dit M. Herzfeld, que, dans cet intervalle, Dēnagh était détentrice du pouvoir royal.

[2] Mordtmann, ZDMG, XXVIII, p. 201 sqq. et XXXI, p. 582; Herzfeld, Païkuli, p. 75 et gloss. nos. 262 et 636.

[3] Ṭabarī, p. 872, Nöldeke, p. 118, note 4.

[4] Élisée, Langlois II, p. 248.

[5] Elle dura sept ans, selon les chroniqueurs arabes.

des provisions de blé[1]. Une lettre de l'évêque chrétien Barṣauma au catholicos Acace[2], datant de l'an 485 environ, fait allusion à la famine dont souffraient depuis deux ans les provinces du Nord[3].

Une persécution des juifs eut lieu sous Pērōz, provoquée, dit-on, par le bruit, que les juifs auraient écorché vifs deux prêtres zoroastriens. La persécution semble avoir été sévère surtout dans la ville d'Ispahan, qui avait alors, comme aujourd'hui encore, une nombreuse colonie juive[4].

Le monde chrétien se querellait alors sur une question de dogmatique. Les nestoriens prétendaient que le Christ avait eu deux natures distinctes, une humaine et une divine, tandis que, d'après l'opinion des monophysites, les deux natures s'étaient fondues en une dans sa personne. Nestoriens et monophysites faisaient cause commune contre les ariens, qu'ils détestaient les uns et les autres; mais en même temps ils se combattaient entre eux avec une haine implacable. La controverse régnait à l'école d'Édesse, où les chrétiens de l'Iran recevaient leur instruction théologique. Quand Ibas, professeur fameux de cette école et nestorien zélé, mourut en l'an 457, les monophysites eurent le dessus, et les théologiens nestoriens furent chassés d'Édesse. Parmi ceux-ci étaient quelques jeunes lecteurs, que leurs adversaires désignaient sous des sobriquets comme « l'étrangleur d'oboles », « le buveur de lessive », « le petit cochon » etc.; un d'eux « avait un surnom qu'on ne peut écrire décemment ». Le plus énergique de tous était Barṣauma, « le nageur entre les nids », qui, au synode dit « le brigandage d'Éphèse » (449), avait défendu le nestorianisme avec une telle ardeur que les évêques demandèrent son expulsion. Plusieurs de ces lecteurs eurent des épiscopats dans l'Iran. Les adversaires monophysites ne leur ont pas épargné les

[1] Ṭabarī, p. 873, Nöldeke, p. 118 sq. Comp. ci-dessus, p. 176.

[2] Voir ci-après.

[3] Labourt, p. 144 sq.

[4] Nöldeke, Ṭabarī, p. 118, note 4; Ḥamza, éd. Gottwald, p. 56; trad. p. 41.

accusations de libertinage et de toute sorte d'abus. Barṣauma, qui était un ambitieux et un intrigant, à ce qu'il paraît, mais en tout cas une personnalité marquante, sut gagner, dans une certaine mesure, la faveur de Pērōz. En effet, il servait avec un zèle égal les intérêts de son Église et ceux du grand roi. Pērōz, sans doute, n'estimait pas plus les prélats chrétiens litigeux et atrabilaires que la religion qu'ils prêchaient, mais il voyait l'avantage politique qu'il pouvait tirer du nestorianisme, qui éloignait les chrétiens de l'Iran de leurs coreligionaires de l'autre côté de la frontière occidentale. Lorsque l'empereur Zénon avait inauguré une politique qui cachait le monophysisme sous les apparences d'une orthodoxie neutre, Barṣauma, qui avait été fait métropolitain de Nisibe et inspecteur des troupes de la frontière, et plusieurs autres métropolitains convoquèrent un concile à Nisibe, où l'on résolut de déposer le catholicos Bābowaï, dont l'incapacité était généralement reconnue. Bābowaï, en revanche, anathématisa Barṣauma et ses adhérents. La querelle s'envenima, et Bābowaï finit par être emprisonné, puis suspendu par l'annulaire et flagellé jusqu'à la mort. Entre Barṣauma et son ancien frère d'armes, Acace (« l'étrangleur d'oboles »), qui fut catholicos après Bābowaï, l'harmonie n'était pas parfaite. Barṣauma, sous des prétextes divers, refusa d'assister à un synode qu'Acace voulait convoquer à Séleucie[1].

L'empire byzantin, pendant le cinquième siècle, était trop occupé des troubles causés par les invasions des Barbares pour être dangereux pour l'Iran. Mais, comme nous l'avons vu, l'invasion frappait également l'empire sassanide[2].

Au commencement de son règne, Pērōz avait voulu forcer les Kidarites à payer un tribut. Kidāra, le roi de ce peuple, refusa, et la guerre recommença. Le roi d'Iran essaya, dit-on, de faire un traité de paix avec Kungkhas, le fils et successeur de

[1] Labourt, p. 131—144.

[2] Pour les rapports entre l'Iran et les peuples de l'Est pendant le règne de Pērōz, voir les recherches de Marquart, Ērānšahr, p. 55 sqq.

Kidāra, en proposant à celui-ci un mariage avec sa sœur[1]. Quoi qu'il en soit, les hostilités continuèrent. Pērōz invita l'empereur de Byzance à payer des subsides, pour qu'il menât à bonne fin la guerre contre les Kidarites, et aussi dans le but de repousser les invasions des Saragures et d'autres peuples barbares qui avaient pénétré dans l'Ibérie et l'Arménie par les défilés du Caucase, mais ces demandes réitérées ne semblent pas avoir eu de résultats. Cependant Pērōz battit définitivement les Kidarites, qui émigrèrent, sous la conduite de Kungkhas, et s'établirent au Gandhare. Mais un autre peuple, les Hephalites[2], venant de la province chinoise de Kan-su, envahirent les régions du Tokharistan abandonnées par les Kidarites. Les Hephtalites, qu'on appelle aussi « les Huns blancs » n'étaient probablement pas de vrais Huns[3]; d'après Procope, ils se distinguaient des autres peuples hunniques par la blancheur de la peau et par leur vie civilisée. Pērōz se mit en campagne contre ce nouvel ennemi, et fut vaincu et fait prisonnier. Il dut céder la ville de Tālakān, qui avait été la ville frontière avant la victoire de Pērōz sur les Kidarites, et s'engager à ne pas franchir cette frontière. Encore lui fallut-il racheter sa liberté par la promesse d'une rançon, et son fils Kavādh resta deux ans à la cour du roi des Hephtalites comme otage, jusqu'à ce que la somme fût payée[4]. Plus tard, Pērōz rouvrit la campagne contre le roi des Hephta-

[1] Ce récit est probablement légendaire. Pērōz aurait trompé Kidāra en lui envoyant une autre femme au lieu de sa sœur. Voilà un ancien motif populaire en Iran (comp. la ruse du roi Amasis envers Cambyse, Hérodote III, 1); la même histoire est racontée encore de Khusrō I dans ses rapports avec le Khāgān des Turcs. Voir Marquart, Ērānšahr, p. 57, note 4.

[2] Hēftālān dans le Bundahishn iranien (Anklesaria, p. 215, l. 7 et 9), arménien Hep't'al, persan Hētal, arabe Haiṭal; comp. Bailey, BSOS, VI, 4 (1932), p. 946 sq. Nous connaissons quelques monnaies hephtalites avec des inscriptions en caractères kūshano-hephtalites, qui dérivent de l'alphabet grec, et dans l'écriture indienne dite Brāhmī; voir H. F. J. Junker, Die hephtalitischen Münzinschriften (Sitz. Pr. Ak., 1930, p. 641 sqq.).

[3] Selon Marquart (Ērānšahr, p. 55, note 8) les Chionites ont été désignés d'abord sous le nom de « Huns blancs », puis cette appellation aurait été transportée aux Hephtalites.

[4] D'après le récit du Pseudo-Stylite, Pērōz fut deux fois prisonnier dans le pays des Hephtalites après des combats malheureux. Mais cette version est vraisemblablement fausse.

lites[1], malgré les remontrances du spāhbadh Vahram[2]. Cette expédition fut très malheureuse. En l'an 484, l'armée iranienne, qui s'avançait dans le pays désert, fut complètement détruite par les ennemis. Pērōz lui-même fut tué, et on ne trouva jamais son cadavre. Selon la relation des chroniqueurs arabes et persans, il trouva la mort avec plusieurs de ses hommes dans un fossé creusé par le roi des Hephalites, et ce récit, qu'il soit vrai ou non, est très ancien, car Lazare de Pharp, auteur contemporain, y fait allusion[3]. Une fille de Pērōz tomba aux mains du roi des Hephtalites et fut envoyée dans son harem. Les Hephtalites pénétrèrent dans l'empire iranien, occupèrent plusieurs provinces avec les villes de Merv-roud et d'Hérat et imposèrent aux Iraniens un tribut annuel[4].

Les plus puissants parmi les nobles de l'Iran étaient alors Zarmihr ou Sōkhrā de la grande maison des Kārin[5],

[1] Dans les sources arabes et persanes qui remontent au Khvadhāynāmagh, ce roi est appelé Akhshunvār, Akhshuvān ou Khushnuvāz, corruptions diverses dues à l'écriture arabe, du nom original. Dans le Bundahishn iranien (Anklesaria, p. 215), le nom, écrit en lettres pehlvies, semble avoir la forme Khshunvāz, mais comme le passage se trouve dans un chapitre du Bundahishn dont les données sont tirées pour la plupart de rédactions arabes ou persanes du Khvadhāynāmagh (voir Arth. Christensen, Les Kayanides, p. 61—65), cette leçon n'a pas plus de valeur que les autres, et il est bien vraisemblable que le titre soghdien *khshēvan*, « roi », se cache derrière toutes ces formes corrompues, ce qui est la suggestion de F. W. K. Müller (Soghdische Texte, I, p. 108, note). Comp. Henning, Bet- und Beichtbuch, p. 95.

[2] A la guerre de Pērōz contre les Hephtalites se rattachent quelques légendes populaires. Pērōz, pour éluder le serment qu'il avait juré de ne pas franchir la frontière fixée entre les deux États, fit transporter devant son armée, sur une voiture, la pierre de délimitation (ou bien fit traîner en avant, par cinquante éléphants et trois cents soldats, la tour de délimitation autrefois érigée par Vahrām V). L'ancien conte de Zopyros a également trouvé place dans la relation iranienne de la guerre de Pērōz avec les Hephtalites. Voir Ibn Qutaïba, 'Uyūnu'l-akhbār, éd. du Caire, I, p. 117 sqq. (d'après le Siyaru'l-'adjam) et Ṭabarī, pp. 878 et 875, Nöldeke, pp. 128 sqq. et 124 avec note 1; comp. F. Gabrieli, Riv. degli Studi Orientali, XIII, p. 209 sq.

[3] Langlois, II, p. 351.

[4] Voir Marquart, Ērānšahr, p. 60—63.

[5] Il semble que Sōkhrā était le nom de famille de la branche de la maison de Kārin à laquelle appartenait Zarmihr; voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 120, note 3, et p. 140, note 2. Le nom est donné par les auteurs arabes et persans sous des formes diverses (Sūkhrā, Sūkhrān, Suākhar, Sūferai etc.). La forme pehlvi aurait été Sōkhragh ou peut-être Sokhrāī ou Sōkhrāē (hypocoristiques en *-ai*, voir Nöldeke, Persische Studien, I, Sitzb. d. phil.-hist. Classe der kais. Akad. d. Wiss. in Wien, 1888, p. 413 sqq.).

qui était originaire de Shiraz et qui gouvernait la province de la Sacastène avec le titre honorifique d'*Hazāraft*[1], et Shāhpuhr de Raï de la maison non moins glorieuse des Mihrān[2]. Lazare de Pharp nous informe, que ces deux hommes opéraient avec des armées considérables dans l'Ibérie et l'Arménie, et qu'à la nouvelle de la mort de Pērōz, ils coururent à Ctésiphon pour exercer leur influence sur l'élection du nouveau roi. Le choix tomba sur Valāsh, frère de Pērōz, et, pendant le règne de ce roi, Zarmihr fut le vrai maître de l'Iran. Il fit la paix avec le chef des Arméniens rebelles, Vahan le Mamikonien. Les Arméniens savaient profiter de la situation, et les conditions de paix qu'obtint Vahan montrent que les chrétiens étaient encore plus intolérants que les Iraniens zoroastriens: il demanda non seulement le plein et entier exercice du culte chrétien, mais aussi l'abolition du zoroastrisme et la démolition des temples du feu en Arménie[3]. Ayant obtenu ces concessions, Vahan prêta son secours à Zarmihr contre le prétendant Zarēr (armén. Zareh), frère de Pērōz et de Valāsh, qui fut battu et s'enfuit dans les montagnes, où il fut saisi et tué. Vahan fut institué marzbān de l'Arménie[4].

La situation était très difficile. L'Iran était réduite à un état humiliant de dépendance vis-à-vis du roi des Hephtalites; aussi le général perse Gushnaspdādh, au titre de *nakhvāragh*[5], à qui Zarmihr avait donné la charge d'entrer en négociation avec les Arméniens, pouvait-il dire dans une conversation avec Vahan: « Il (c.-à-d. Pērōz) livra à la domination des Hephtalites un royaume tellement grand et indépendant, de sorte que, tant qu'elle existera, le pays des Perses ne pourra être délivré

[1] Ṭabarī p. 878, Nöldeke, p. 127 sq.; Lazare, Langlois, II, p. 326.

[2] Lazare, Langlois, II, p. 352; Ṭabarī, p. 885, Nöldeke, p. 139.

[3] Lazare, Langlois, II, p. 360.

[4] Lazare, Langlois, II, p. 343 sqq. Procope, qui confond Valāsh et Djāmāsp, fils de Pērōz, représente, par erreur, Kavādh comme le successeur immédiat de Pērōz. Sur les événements en Arménie dans les années 484—85 et la personnalité de Vahan, voir P. Peeters, « Sainte Sousanik », Analecta Bollandiana, LIII (1935), p. 288 sqq.

[5] Voir p. 21.

de cette cruelle servitude »[1]. L'élite de l'armée était détruite, et le roi n'avait pas d'argent pour payer les troupes. Pour sauver l'honneur des Iraniens, la tradition a imaginé une guerre de revanche entreprise par Zarmihr contre le roi des Hephtalites, laquelle aboutit à une paix honorable pour l'Iran, les Hephtalites étant forcés de rendre tout le butin pris dans la dernière bataille avec Pērōz, y compris la fille de celui-ci. En vérité, la fille de Pērōz n'a pas été rendue; le roi des Hephtalites eut avec elle une fille qui fut plus tard l'épouse du roi sassanide Kavādh I[2].

Valāsh, à ce qu'il semble, était un brave homme qui avait les meilleures intentions de rendre son peuple heureux. On raconte que, lorsqu'il apprenait qu'une ferme était déserte, il faisait punir le dēhkān du village, parce qu'il n'avait pas aidé le paysan et que celui-ci, faute de moyens de subsistance, avait été forcé d'émigrer[3]. Les auteurs chrétiens[4] louent également les bonnes dispositions et l'esprit paisible de Valāsh. Cependant, il n'était pas l'homme qu'il aurait fallu pour régénérer l'empire. Le mécontentement parmi les grands devint général[5], et après un règne de quatre ans, Valāsh fut destitué et aveuglé, et Kavādh, fils de Pērōz[6] fut placé sur

[1] Lazare, Langlois, II, p. 357.
[2] Nöldeke, Ṭabarī, p. 130, note 3. Les sources contemporaines ne savent rien de cette guerre de revanche.
[3] Ṭabarī, p. 883, Nöldeke, p. 134.
[4] Voir p. ex. Michel le Syrien, trad. de Chabot, II, p. 151.
[5] Le Pseudo-Stylite dit que Valāsh n'avait pas d'argent pour payer les troupes, et qu'il irritait le clergé zoroastrien « en essayant d'abolir ses lois et en désirant construire dans les villes des établissements de bain ». Dans « Le règne de Kawādh I » (p. 93, note 2), j'ai exprimé des doutes sur la fidélité de cette tradition, en ce qui concerne la question des bains. Cette question, tout de même, semble avoir été alors un objet d'actualité. Le Pseudo-Stylite raconte dans la suite que Kavādh, après la prise d'Amida, ayant vu dans cette ville des établissements de bain grecs, ordonna de bâtir des bains dans toutes les villes de l'Iran. Pour les zoroastriens l'action de prendre un bain chaud comptait parmi les péchés (Ardāy Vīrāz-nāmagh, 41); cependant il semble que l'Avesta sassanide ait permis l'usage du bain chaud à condition que des précautions particulières fussent prises pour protéger la pureté du feu (Dēnkard VIII. 27. 1, d'après le Duzd-sar-nizadh-nask).
[6] D'après les sources de quelques lignes de la tradition du Khvadhāynāmagh, Kavādh était enfant à son avènement. Cela n'est pas correct: selon Malala et Firdausī il mourut à l'âge de 82 (80) ans après un règne de 43 (40) ans. (Nöldeke, Ṭabarī, p. 143, note 1).

le trône (488). Zarmihr était sans doute le primus motor de cette révolution[1], qui avait aussi, probablement, de bonnes raisons politiques: Kavādh avait vécu plusieurs années comme otage à la cour du roi des Hephtalites après la première défaite de Pērōz dans sa guerre contre ce peuple, et y avait de bonnes relations; on avait espéré de son élection un soulagement de la pression exercée par le roi hephtalite. Il paraît, en effet, que les rapports entre les deux pays devinrent moins tendus, bien que l'Iran continuât d'être tributaire des Hephtalites[2].

Pendant le règne de Valāsh, Barṣauma était toujours en faveur à la cour. Il fut envoyé à Constantinople avec la mission d'annoncer l'avènement de Valāsh, et à son retour un rescrit du roi, qui l'obligea à rester à Nisibe pour le règlement des frontières, lui fournit un nouveau prétexte de se tenir à l'écart du synode préparé par Acace. Cependant, le synode fut tenu à Séleucie, mais douze évêques seulement y prirent part. Quelques-uns d'entre eux étaient venus de contrées fort éloignées, comme l'évêque Gabriel d'Hérat. On y vota trois canons importants: le nestorianisme fut définitivement établi comme la seule norme des chrétiens de l'Iran; il fut défendu aux moines de faire concurrence aux prêtres dans l'exécution des actes du service divin; et il fut défendu aux ecclésiastiques de faire vœu de célibat, l'état célibataire n'étant permis qu'aux religieux cloîtrés. Cette dernière résolution était encore un pas vers un modus vivendi avec les mazdéens, qui avaient le célibat en horreur. Barṣauma, selon le désir de Pērōz, s'était déjà marié « comme tous les Perses ». D'ailleurs, on allégua

[1] Dīnawarī (et Nihāyat); Firdausī.
[2] Selon Procope, la domination des Hephtalites sur l'Iran dura deux ans, après quoi Kavādh fut assez fort pour refuser de payer le tribut. Procope ignore, nous l'avons vu, les quatre ans du règne de Valāsh. Il paraît, en réalité, que l'Iran soit resté tributaire des Hephtalites jusqu'au temps de Khusrō I, car on a trouvé des monnaies d'argent de Valāsh, de Kavādh et de Khusrō I, qui portent des inscriptions dans l'alphabet kūshāno-hephtalite, et qui ont été frappées, selon l'opinion de Marquart (Ērānšahr, p. 62—63) pour le tribut à payer aux rois heptalites. Comp. Junker, Die hephtalitschen Mürzinschriften, Sitz, Pr. Ak. 1930 p. 657 sqq.

aussi, pour le troisième canon du synode de Séleucie, des raisons de décence, car « la coutume ancienne, à cause du relâchement et des débauches, est blamée et tournée en dérision par les gens du dehors », à savoir les Iraniens.

Un autre fait qui contribuait à éloigner la chrétienté de l'Est de celle de l'Ouest était l'établissement d'une école de prêtres à Nisibe. Elle fut fondée par Barṣauma, après que l'école d'Édesse, pénétrée d'hérésie nestorienne, eut été fermée par ordre de l'empereur Zénon. Le docte Narsès, « le lépreux », fut le chef de l'école de Nisibe, qui fut dès lors le boulevard du nestorianisme. La mort de Barṣauma et celle du catholicos Acace, qui survinrent vers l'an 495, marquent la fin d'une des époques les plus importantes du christianisme iranien[1].

Pour préciser les rapports entre le christianisme et l'Église officielle de l'Iran aux IV^e^ et V^e^ siècles, nous citerons quelques remarques de Sachau[2]: « Le christianisme a toujours été toléré dans l'empire sassanide, même dans les plus sévères périodes de la persécution; il est vrai que des communautés dans les villes et à la campagne ont été exposées souvent à des chicanes et à des tracasseries de la part de fonctionnaires perses cupides. Sous les yeux du gouvernement, le christianisme oriental, dans la capitale de l'empire, a établi sa constitution dans les synodes de 410 et de 420, même, ce qui est caractéristique, avec l'assistance de deux envoyés impériaux de Byzance, l'évêque Mārūthā de Maipherqaṭ et l'évêque Acace d'Amide[3]. Aphraat a composé ses homélies au temps de la pire persécution des chrétiens sous Shāhpuhr II, mais il ne laisse voir en rien qu'à son temps le culte chrétien n'eût pas été exécuté comme d'ordinaire et sans dérangement ». Les persécutions étaient dirigées surtout contre les cléricaux, et nulle part il n'est dit que des laïques aient été forcés d'apostasier. Il semble que les chrétiens dans l'empire perse comme dans l'empire romain, aient suivi, dans leurs rapports juridiques entre eux, le code syro-

[1] Labourt, p. 143—152.

[2] Von den rechtlichen Verhältnissen der Christen im Sassanidenreich, Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen, X. 2, p. 72 sq.

[3] Sur cet Acace voir Labourt, pp. 89, 93, 101 sqq.

romain, les « leges Constantini Theodosii Leonis », probablement avec des adaptations locales[1]. Les grandes persécutions étaient rares, et la plupart du temps les chrétiens pouvaient vivre assez tranquillement sous la direction spirituelle de leur catholicos et de leurs évêques.

* *
*

Les actes syriens des martyrs présentent un intérêt tout spécial par les contributions à la connaissance du droit criminel et de l'administration de la justice en général qu'ils renferment. Après avoir esquissé, à l'aide de l'œuvre savante du docteur Labourt, les grandes controverses religieuses des quatrième et cinquième siècles, nous trouvons naturel de rassembler ici les matériaux disponibles pour l'élucidation de ce sujet.

La justice avait, en général, une place très honorée dans l'ancien Iran, et du temps des Achéménides il y a assez de preuves de ce que les rois ont surveillé sérieusement le bon emploi du pouvoir judiciaire et l'intégrité des juges. Encore sous les Sassanides le nom de juge jouissait d'une considération bien établie. On choisissait pour juges des hommes éprouvés et intègres, qui n'avaient pas besoin de conseils, et on trouvait ridicule la coutume romaine de placer des hommes éloquents et savants en droit derrière le dos de juges ignorants[2].

Nous avons vu que la fonction de médiateur et d'arbitre — peut-être seulement parmi les nobles — était une des sept charges héréditaires des grandes familles privilégiées[3]. Mais par la connexion insoluble entre la religion, la morale et le droit qui est dans la nature du parsisme, le pouvoir judiciaire proprement dit devait appartenir au clergé, d'autant plus que pour ainsi dire

[1] Sachau, l. c., p. 80 sqq.

[2] Amm. Marc. XXIII, 6, 82. Le Dēnkard (VIII, 20, 74, d'après le Nikādhum-nask) dit de même que la fonction de juge appartient à celui qui connaît la loi. Huspāram-nask a contenu un exposé plus détaillé du devoir du juge d'être juste et des considérations religieuses qui le motivent.

[3] Voir ci-dessus, p. 108.

toute la science était monopolisée par l'église. Les juges, *dādhvars*, sont mentionnés avec les dastvars, les mōbadhs et les hērbadhs. Le chef suprême des dādhvars était le « juge de l'empire », *shahr-dādhvar* ou *dādhvar ī dādhvarān*[1]. Un *ayēnbadh* (quelque chose comme « conservateur en chef des us et coutumes ») semble avoir eu des fonctions de juge[2]. Un juge ecclésiastique dirigeait les tribunaux de chaque canton et avait à veiller, en général, à ce que la justice fut satisfaite, même de la part des suprêmes autorités séculières de la province. D'autres hauts fonctionnaires cantonaux munis d'une autorité judiciaire étaient le *srōshavarzdārīgh* ou auditeur ecclésiastique, et le *dastvarhamdādh*[3]. Le village doit avoir eu une instance de juridiction inférieure, que ce fût le dēhkān ou un juge de village particulièrement appointé. Des juges de paix (*shāh-rīsht?)* sont mentionnés occasionnellement[4], mais nous n'avons pas d'information sur l'activité et la compétence de ces fonctionnaires. Selon de livre avestique Sakādhum-nask[5], distinction était faite entre les juges qui avaient étudié le droit pendant dix, onze, douze, treize, quatorze et quinze ans; il semble que leurs décisions et réponses de droit aient eu une autorité différente. La juridiction militaire était conférée à un auditeur particulier, le *spāh-dādhvar*[6]. Il est à supposer, d'ailleurs, que plusieurs des fonctionnaires de la juridiction, qui avaient des titres particuliers, étaient des mōbadhs ou des hērbadhs. Nous savons que les hērbadhs prononçaient des arrêts en qualité de juges[7].

Le suprême pouvoir judiciaire appartenait au grand roi. Ce

[1] J. C. Tavadia, « Sūr saχvan ». Shahr-dādhvar ī dādhvarān (p. 44, 65 sqq., 85 sqq.) est probablement une contamination des deux formes shahr-dādhvar et dādhvar ī dādhvarān.

[2] O. Braun, Ausgew. Akten persicher Märtyrer, p. 213.

[3] Hoffmann, p. 51. — Si Hoffmann a raison en interprétant ce mot dastvar-hamdādh (« celui qui a la même autorité judiciaire que le dastvar », c.-a-d. « vice-dastvar »), on doit en conclure que le dastvar avait des fonctions juridiques. Nöldeke (Ṭabarī, p. 438) lit: dast-barham, « ayant les mains jointes ». A mon avis, l'interprétation de Hoffmann est à préférer.

[4] Ya'qūbī, voir ci-dessus, p. 265.

[5] Dēnkard, VIII. 43. 9.

[6] Hübschmann, Armen. Grammatik, I, p. 136.

[7] Mas'ūdī, Murūdj, II, p. 156.

n'était pas pure théorie; il existe bien des récits qui témoignent d'un vif sentiment de la justice chez les rois sassanides. La parole du roi était inviolable; pour marquer cette inviolabilité, le roi, en concluant des traités ou en accordant le sauf-conduit à une personne, adressait à son adversaire, ou à la personne en question, un sachet de sel cacheté avec sa bague[1]. Si l'on ne pouvait pas obtenir justice chez les autorités locales, on avait toujours la chance d'arriver à son but en s'adressant au roi. Seulement, le roi était loin, et il était difficile d'arriver à lui. Il est rapporté, cependant, que la plupart des rois d'Iran se montraient à cheval, à certaines occasions, sur une estrade d'où ils avaient la vue sur la multitude rassemblée dans la plaine, et qu'ils y rendaient la justice à ceux qui avaient à se plaindre de quelque acte d'oppression; et la raison en était que « lorsqu'un prince se tient dans une résidence où l'on trouve portes, barrières, vestibules et portières, des personnes animées de sentiments malveillants et pervers peuvent s'opposer à l'entrée des gens qui se présentent et ne les laisser pénétrer jusqu'à lui »[2].

Nous sommes informés, en outre, que les premiers rois sassanides donnaient, deux fois par an, les jours de Nowrōz et de Mihrgān[3], une audience publique à laquelle l'accès était libre pour tous, grands et petits. Quelques jours avant, le roi fait annoncer que l'audience aura lieu, de sorte que ceux qui désirent porter plainte contre quelqu'un devant le roi, et ceux qui ont à se défendre contre la plainte d'un autre, puissent se préparer. Alors le roi ordonne au mōbadh[ān mōbadh] de placer des hommes sûrs à l'entrée, afin que personne ne soit empêché d'entrer, et une proclamation est faite, à savoir que quiconque empêchera une personne de présenter sa plainte à cette occasion, commettra un crime contre Dieu et le roi et se mettra hors la loi. Puis on fait entrer les gens, et leurs plaintes sont présentées et examinées, en

[1] Faustus de Byzance, Langlois I, p. 268—69; Procope, BP, I, 4; voir Patkanian, JA, 1866, p. 113.

[2] Nizāmu'l-mulk, Siāsetnāmeh, publié p. Schefer, p. 10, traduction p. 12 (comp. Browne, JRAS, 1900, p. 220).

[3] Voir p. 172—74.

commençant par celles dans lesquelles il est question d'injustice de la part du roi lui-même. Le roi fait appeler le mōbadhān mōbadh, l'[Ērān-]dibhērbadh et le gardien suprême des temples du feu (le hērbadhān hērbadh), puis se présente avec sa partie adverse, se met à genoux devant le mōbadhān mōbadh et dit, que le crime des rois est le plus grand de tous les crimes aux yeux de Dieu, parce que Dieu leur a confié le soin des sujets, afin qu'ils les protègent contre les injustices, et si eux-mêmes font tort aux sujets, leurs inférieurs se croiront en droit de détruire les temples du feu et de violer les sépultures[1]. « Moi qui suis un humble esclave, je suis assis ici devant toi, comme tu seras demain devant Dieu: si tu prends fait et cause pour Dieu, il prendra fait et cause pour toi, mais si tu prends parti pour le roi, Dieu te punira ». Le mōbadhān mōbadh répond: « Si Dieu désire le bonheur de ses serviteurs, il choisit pour eux celui qui est le meilleur homme du pays, et s'il désire faire connaître l'autorité qu'a le roi à ses yeux, il met dans la bouche de celui-ci les paroles qu'il a mises à ce moment dans ta bouche ». On examine ensuite l'affaire, et si le jugement est défavorable au roi, il doit réparer son tort; au cas contraire, l'accusateur est emprisonné, et on lui inflige un châtiment exemplaire en faisant proclamer que « voilà la punition de celui qui a voulu déshonorer le roi et porter préjudice au royaume ». Cet acte judiciaire étant fini, le roi se lève, glorifie Dieu par une longue formule de glorification, puis se remet la couronne, remonte au trône et engage les autres plaignants à présenter leurs plaintes[2].

Dans cette relation, qui réfléchit la prétention du clergé zoroastrien de figurer comme un tribunal arbitral dans les affaires où la suprême puissance temporelle était partie, il y a sans doute quelque chose d'historique. Nos sources ajoutent, que la coutume en question fut abolie par Yazdgard I, ce roi qui, parmi les Sassanides, était le plus haï du clergé. Dans les actes des martyrs, il est dit[1] que cette coutume existait, à l'origine, chez les Sassanides, que pendant une semaine au commencement de chaque mois tout le monde avait le droit de pénétrer chez les fonctionnaires d'État et de leur faire la lecture des plaintes sur des injustices souffertes, ainsi que de présenter au roi toutes les affaires mal administrées, mais que cette coutume fut abolie par Yazdgard II (non pas par Yazdgard I), et cette information se trouve confirmée par une notice chez Ṭabarī[2].

[1] L'expression employée: « piller les cercueils de draps mortuaires » réfléchit des idées islamiques.

[2] Djāhiẓ, Tādj, p. 159—163; plus brièvement chez Niẓāmu'l-mulk, Siāsetnāmeh, éd. Schefer, p. 38—39, trad. p. 56 sqq.

Les sources du droit étaient l'Avesta avec les commentaires[3] et le *consensus communis* « des bons », c.-à-d. les préjugés enregistrés par les jurisconsultes ecclésiastiques[4]. Un code proprement dit n'a probablement pas existé[5], mais il ressort du résumé des nasks de l'Avesta sassanide donné dans le Dēnkard, que plusieurs nasks ont traité des questions de droit. Le résumé est fait sur l'Avesta sassanide et sur le commentaire, qui date probablement du temps des Khusrō, et qui a incorporé des commentaires plus anciens, en les augmentant peut-être de nouvelles explications. Ainsi les détails concernant la jurisprudence, dont le Dēnkard nous donne quelques indications, remontant pour la plupart aux commentateurs, représentent la pratique judiciaire du temps des Sassanides.

Les fragments qui subsistent du livre de droit appelé *Mādhīghān ī hazār dādhastān*[6], et dont Bartholomae a traduit et expliqué quelques parties, traitent des affaires de propriété, de mariage et de droit de famille en général, questions que nous réservons pour le chapitre suivant. Cependant, l'affirmation de l'auteur relative à la suprématie du mōbadhān mōbadh dans les affaires de droit[7] pourra s'appliquer aussi au droit criminel dont nous nous occu-

[1] Hoffmann, p. 50.

[2] Voir ci-devant, p. 283.

[3] *Zand*, voir ci-dessus, p. 54—55.

[4] Dēnkard, VIII, 20. 69.

[5] Bartholomae, Die Frau im sasanidischen Recht, p. 6.

[6] Voir ci-dessus, p. 56.

[7] Bartholomae, Zum sasanidischen Recht, IV, p. 29 sqq.

il pouvait concentrer ses efforts sur la consolidation du pouvoir royal. Mais il paraît que la tolérance en matière de religion a été un trait naturel de son caractère. Il se montrait également bienveillant envers les juifs, qui n'avaient pas d'importance politique[1]. Lui-même était marié avec une juive, Shōshēndukht (?), fille du Rēsh gālūtā[2].

Si, vers la fin de son règne, Yazdgard changea d'attitude à l'égard des chrétiens, la faute en était à ceux-ci. Par leur insolence, ils défièrent tellement l'opinion publique que des représailles étaient inévitables. Dans la ville d'Hormizd-Ardashēr en Susiane, un prêtre chrétien, Hashū de son nom, avait eu l'audace de détruire, avec le consentement formel ou tacite de l'évêque 'Abdā, un temple du feu situé tout près de l'église chrétienne. Le prêtre, l'évêque et plusieurs autres personnes qui étaient impliquées dans l'affaire furent arrêtés et envoyés à Ctésiphon. Interrogé par le roi en personne, 'Abdā nia toute complicité, mais Hashū avoua qu'il avait détruit lui-même le pyrée en question, et fit accompagner cet aveu de propos insolents contre la foi zoroastrienne. Alors le roi ordonna à 'Abdā de rebâtir le temple, et comme celui-ci s'y refusait obstinément, il fut condamné et exécuté. L'historien ecclésiastique Théodoret exalte l'attitude impénitente de l'évêque, bien qu'il regarde la destruction du pyrée comme une action imprudente[3].

Un autre cas semblable est intéressant par le fait que tous les chrétiens impliqués portent des noms iraniens. Le prêtre Shāhpuhr avait poussé un Iranien noble du nom d'Ādhurfarnbagh[4] à se faire chrétien, en lui faisant espérer la guérison d'une maladie. Celui-ci invita le prêtre à venir dans son village et à y bâtir une église. Shāhpuhr se fit remettre d'abord un titre de propriété sur le fonds de terre en question et y construisit l'église.

[1] Nöldeke, Ṭabarī, p. 75, note.
[2] Voir ci-dessus, p. 38; Marquart, Ērānšahr, p. 53, note 1; Louis H. Gray, The Jews in Pahlavi Literature, Actes du XIVe Congrès International des Orientalistes, I (Paris 1906), p. 190 sqq.
[3] Hoffmann, p. 34 sq.; Labourt, p. 105 sq.
[4] En syrien: Ādhurfarrwā.

Alors le mōbadh Ādhurbōzē[1] rapporta l'affaire au roi comme un triste exemple d'apostasie de la part d'un noble, et Yazdgard donna au mōbadh la permission d'user de tous les moyens pour ramener l'apostat à la foi zoroastrienne; seulement il ne devait pas le faire tuer. En effet, Ādhurfarnbagh retourna à son ancienne religion et redemanda le titre de propriété, mais à l'instigation de Narseh[2], ecclésiastique chrétien, le prêtre Shāhpuhr refusa et s'enfuit en emportant le titre. Puis l'église fut convertie en pyrée. Mais Narseh éteignit le feu et célébra l'office divin dans le temple. Le mōbadh local, ayant constaté l'infraction, donna l'alarme dans le village. Narseh fut fustigé, et on l'envoya, chargé de chaînes, à Ctésiphon, où Ādhurbōzē lui promit l'impunité, à condition de réparer le dégât qu'il avait causé dans le pyrée. Narseh s'y refusa, fut jeté en prison, et après un refus réitéré, il fut exécuté[3].

De tels cas de violence devaient nécessairement porter préjudice aux chrétiens. On pourrait voir peut-être dans la nomination de Mihr-Narseh, ennemi déclaré des chrétiens, au haut emploi de vuzurg-framadhār, la preuve d'un changement d'attitude de la part du grand roi vis-à-vis des chrétiens[4].

La mort de Yazdgard I en l'an 421 est couverte d'un profond mystère, La tradition iranienne prétend que, pendant un séjour à Gurgān ou à Tous, un beau cheval que personne ne connaissait, le frappa au cœur d'un coup de pied, de sorte qu'il tomba raide mort, après quoi le cheval disparut des regards de tout le monde, ou bien, d'après une autre version, s'enfuit à toute vitesse. Nöldeke a raison, probablement, en supposant que cette fable a été inventée pour cacher le fait que les grands seigneurs ont profité du séjour de Yazdgard à un endroit éloigné pour se défaire d'un roi qu'ils détestaient[5].

[1] Peut-être le mōbadhān mōbadh; plus loin dans la passion, il est appelé « le chef des mages ».
[2] Narsaï en syrien.
[3] Hoffmann, p. 36—38; Labourt, p. 107—108.
[4] Nöldeke (Ṭabarī, p. 76, note 1) a relevé, en alléguant des raisons d'ordre chronologique, l'invraisemblance de l'assertion de Ṭabarī, que Yazdgard avait nommé ministre Mihr-Narseh aussitôt après son avènement.
[5] Nöldeke, Ṭabarī, p. 77, note 1.

Yazdgard laissa trois fils, Shāhpuhr, Vahrām et Narseh. Shāhpuhr avait été nommé roi, par son père, dans la partie de l'Arménie qui était échue à l'Iran. Vahrām demeura chez le roi arabe de Ḥīra, vassal du grand roi. Suivant la relation de Tabarī, il y avait été envoyé tout petit pour être élevé dans l'air salutaire de Ḥīra[1], et il était devenu plus arabe qu'iranien dans son extérieur et ses allures[2]. Mais le séjour prolongé dans le pays limitrophe aura été plutôt un exil qui s'explique par un désaccord entre Yazdgard et son jeune fils[3]. Ce qui est certain, c'est que Vahrām vivait dans le château de Khvarnagh à Ḥīra, dont la construction est attribuée au Lakhmide Nu'mān, mais qui date sans doute d'un temps plus ancien[4], et qu'il était élevé sous la surveillance de Mundir, fils et successeur de Nu'mān, lequel avait reçu de Yazdgard les titres honorifiques de *Rāmavzūdh-Yazdgard* (« celui qui fait accroître la joie de Yazdgard ») et de *Mahisht* (« le plus grand »)[5]. Le troisième fils de Yazdgard, Narseh, « le fils de la juive »[6], était probablement mineur à la mort de son père, Vahrām n'ayant alors que vingt ans[7].

Or, la haute noblesse et le clergé, délivrés d'un monarque inopportun, voulaient profiter de l'occasion pour s'assurer l'autorité suprême. Quelques-uns des grands dignitaires s'allièrent alors dans le but d'exclure de la succession tous les fils de Yazdgard. Parmi ceux-là, Dīnawarī nomme[8]: Vistahm, spāhbadh de la Babylonie (Sawād), qui portait le titre d'honneur de *Hazāraft;* le pādhghōspān Yazd-Gushnasp, Pīragh de la famille des Mihrān(?)[9], Gōdharz, chancelier de l'armée, Gushnasp-Ādhurvēsh, chancelier de l'impôt foncier, et

[1] Ṭabarī, p. 855, Nöldeke, p. 86 sqq.
[2] Ṭabarī, p. 858, Nöldeke, p. 91.
[3] Voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 90, note 2.
[4] Rothstein, p. 16 et p. 144.
[5] Ṭabarī, p. 855, Nöldeke, p. 86 sqq.; comp. Rothstein, p. 67 sqq.
[6] Voir ci-dessus, p. 272.
[7] Ṭabarī, p. 863, Nöldeke, p. 98.
[8] Éd. de Guirgass, p. 57; voir l'excursus II.
[9] Dīnawarī considère « Mihrān » comme une dignité; voir l'excursus II.

Panāh-Khusrō, administrateur des œuvres pies[1]. Fait à remarquer: le nom de Mihr-Narseh, le ministre puissant de Yazdgard I et plus tard de Vahrām V, ne figure pas dans cette liste. Shāhpuhr, le roi d'Arménie, courut à Ctésiphon pour s'assurer le trône, mais fut tué par les grands[2], qui firent roi un prince du nom de Khusrō, issu d'une ligne latérale de la famille des Sassanides.

Mais le prince Vahrām n'entendait pas se faire évincer sans combat, et son père nourricier lui prêta une assistance efficace. Les auteurs arabes racontent que le roi de Ḥīra commandait deux troupes de cavalerie, dont une, appellée *dōsar*[3], était composée de Tanukh, Arabes des tribus qui habitaient les environs de Ḥīra[4], et l'autre, le corps « des blanc-brillants » était iranienne[5]. En tout cas, Mundir avait à sa disposition une force bien équipée, qu'il mit sous le commandement de son fils Nu'mān. Celui-ci s'avança vers Ctésiphon, et les grands de l'Iran, alarmés, entamèrent des négociations avec Mundir et Vahrām. Khusrō fut déposé, et Vahrām V monta sur le trône. La tradition iranienne a brodé sur cet événement une légende romanesque: Vahrām promit d'abord de réparer le mal qu'avait fait son père et de régner un an à l'épreuve. Puis l'élection d'un roi devait dépendre d'une sorte de jugement de Dieu: celui des deux prétendants qui aurait le courage d'aller prendre la couronne et l'habit royal déposés dans une arène où l'on avait lâché deux lions affamés devait être roi. Khusrō ayant refusé d'entrer dans l'arène le premier, Vahrām s'y avança, tua les lions et prit les insignes royaux, après quoi tous les assistants, Khusrō en tête, lui rendirent hommage. Cette légende a été inventée, sans doute, pour cacher le fait honteux, que l'intervention d'une petite armée arabe avait suffi pour ren-

[1] *Ruvānaghān dibhēr,* voir ci-dessus, p. 135.
[2] Mos. Khor., I.56; Ṭabarī, p. 91, note 4.
[3] Perse: « à deux têtes », à deux chefs » (?).
[4] Rothstein, p. 18 sqq.
[5] Les deux troupes sont toujours mentionnées ensemble par les auteurs arabes, et Rothstein (p. 136) suppose qu'à l'origine les deux noms ont désigné une même troupe.

verser l'œuvre des grands seigneurs et les forcer d'accepter un roi qu'ils avaient rejeté.

Aucun roi sassanide, à l'exception d'Ardashēr I, de Khusrō Anōsharvān et de Khusrō Abharvēz, n'a eu une popularité qui égale celle de V a h r ā m V (Fig. 31). Bienveillant envers tout le monde, il remit aux contribuables une partie de l'impôt foncier. Une foule de légendes racontent ses prouesses dans les guerres contre les peuples du Nord et contre Byzance, ses amours et ses

Fig. 31. Monnaie de Vahrām V.
(Collection de l'auteur).

aventures de chasse. Ces dernières, qui sont parfois dans le style de celles de Münchhausen, ont été immortalisées, non seulement dans la littérature persane, mais aussi par les miniaturistes, et elles ont fourni, bien des siècles durant, des motifs de décoration pour les tapis et les tissus de toutes sortes. Il existe encore des coupes d'argent datant de l'époque sassanide, où sont figurées des scènes tirées des aventures de chasse de ce roi. Une coupe appartenant au musée de l'Ermitage de Léningrad représente Vahrām V, qu'on reconnaît à la forme de sa couronne, monté sur un chameau, une jeune favorite assise derrière lui. La différence sociale entre le roi et la femme est indiquée par la différence de taille des deux personnes. La favorite, malicieusement, a exprimé le désir de voir, si le roi pouvait changer, par des coups de flèche, une gazelle mâle en femelle et une femelle en mâle. Alors le roi tire sur la femelle deux flèches dont la pointe s'enfonce dans la tête de l'animal de telle façon qu'elles ressemblent à deux cornes, et au mâle il enlève les deux cornes au moyen d'une flèche à deux

pointes[1]. L'artiste de la coupe d'argent a donné à la flèche une forme particulière, la pointe étant en croissant[2].

Plein de vigueur et de force vitale lui-même, Vahrām exhortait tout le monde à jouir de la vie. Il faisait des vers en arabe et parlait plusieurs langues[3]. Grand amateur de musique il attribua aux musiciens et aux chanteurs de la cour, et même aux bouffons, un rang spécial, après ou parmi les classes des hauts fonctionnaires de l'empire[4], et c'est lui, d'après une légende bien connue, qui fit appeler de l'Inde des bandes de *lūrīs*, ancêtres des tsiganes, afin que les gens du peuple ne soient pas privés des plaisirs de la musique[5]. Sa nature pétulante lui a valu le surnom de *Gōr* (« l'Onagre »). Plus tard on en a cherché l'origine dans un épisode de sa vie de chasseur: il avait transpercé, d'un même coup de flèche, un onagre et un lion qui avait sauté sur le dos de celui-ci.

L'historiographie sassanide n'a pas épargné Vahrām Gōr, il est vrai; on le critique d'être trop adonné aux plaisirs et aux folles dépenses, et de s'occuper trop peu des affaires d'État[6]. Mais on ne saurait douter que, laissant aux grands de l'empire le soin des affaires, il ne fût un roi selon le cœur de la haute noblesse et du clergé, et que son grand renom ne soit dû en partie à cette complaisance.

Parmi les hauts dignitaires du temps, le premier en puissance et en autorité personnelle était M i h r - N a r s e h, fils de V a r ā z a g h[7], le vuzurg-framadhār, qui portait le surnom ou le titre

[1] Voir le 'Uyūnu'l-akhbār d'Ibn Qutaïba (I, p. 178 de l'éd. du Caire), d'après le « livre des Perses »; Firdausī, éd. de Mohl, V, p. 506—8.

[2] Sur le « mausolée de l'antilope » (se rapportant à une autre aventure de chasse) et le château de Vahrām Gōr près d'Hamadan décrits par Ibnu'l-Faqīh, voir P. Schwarz, Iran im Mittelalter, V, p. 547. Pour l'habileté de Vahrām à tirer de l'arc, comp. l'anecdote racontée par Djāhiẓ, Tādj, p. 177 sqq.

[3] Mas'ūdī, Murūdj, II, p. 191; Ṯa'ālibī p. 555.

[4] Djāhiẓ, Tādj, p. 28; Mas'ūdī, Murūdj, II, p. 157.

[5] Firdausī, éd. de Mohl, VI, p. 76—78; Ṯa'ālibī, p. 566 sq.

[6] Djāhiẓ, Tādj, pp. 30 et 159; Ṭabarī, p. 863, Nöldeke, p. 98; Mas'ūdī, Murūdj, II, p. 168 sqq.; Ṯa'ālibī, p. 557.

[7] Ṭabarī, p. 872, Nöldeke, p. 116.

honorifique de *Hazārbandagh* (« celui qui possède mille esclaves »)[1]. Il était issu de la famille arsacide des Spandiyādh, une des sept familles privilégiées. Les auteurs arabo-persans, dont les informations à ce sujet remontent probablement à la grande chronique sassanide, le dépeignent comme un homme plein de lumières et d'une culture d'esprit supérieure. Que les auteurs chrétiens l'aient eu en haine, que l'historien arménien Lazare de Pharp le traite de perfide et de cruel, il n'y a là rien d'étonnant, vu le zèle pour la religion zoroastrienne dont il faisait preuve. Cependant, ce zèle religieux ne s'est pas manifesté seulement dans son inimitié contre ceux qui professaient des religions étrangères: le devoir zoroastrien de cultiver la terre et de la rendre fertile lui tenait également à cœur. Sur les grands terrains qu'il possédait dans les districts d'Ardashēr-Khvarreh et de Shāpur en Perside, il fit construire plusieurs châteaux et un temple du feu qui eut le nom de *Mihr-Nārsiyān*, et près de sa ville natale, Ābruvān dans le district d'Ardashēr-Khvarreh, il fonda quatre villages avec des temples du feu, un pour lui-même et un pour chacun de ses trois fils, Zurvāndādh, Māh-Gushnasp et Kārdār, donnant au premier le nom de *Frāz-marā-āvar-khvadhāyā* (?) (« viens à moi, ô Dieu »[2]), et appelant les trois autres, d'après les noms de leurs maîtres respectifs, *Zurvāndādhān*, *Māh-Gushnaspān* et *Kārdārān*. En outre il fit planter trois jardins, un de palmiers, l'autre d'oliviers et le troisième de cyprès, douze mille de chaque espèce, selon le récit de Ṭabarī, qui ajoute que tous ces villages, jardins et temples du feu « sont aujourd'hui encore aux mains de ses descendants, et tout cela est de nos jours, dit-on, dans le meilleur état »; seulement, nous ne savons pas, s'il s'agit là du temps de Ṭabarī lui-même ou de quelque auteur plus ancien qui lui a servi de source.

[1] Les informations suivantes sur Mihr-Narseh et ses fils sont données par Ṭabarī (p. 869, Nöldeke, p. 109 sqq.).

[2] « Ô Maitresse », selon la traduction arabe donnée par Ṭabarī, parce que, dit Nöldeke (Ṭabarī, p. 111, note 7), le mot feu (*nār*) est un féminin en arabe; comp. cependant ci-dessus, p. 146. Pour l'impératif *āvar*, voir Nyberg, E Symbolis Philologicis O. A. Danielsson octogenario dicatis (Upsal. 1932), p. 237 sqq.

M. Herzfeld[1] a remarqué que le château de *Sarvistān,* situé sur la route des caravanes conduisant de Chiraz à Dārābdjird et à Bender Abbas, lequel doit dater, selon lui, environ du temps de Vahrām V, pourrait être un des édifices construits par Mihr-Narseh, le mot *sarvistān* ayant la signification de « jardin de

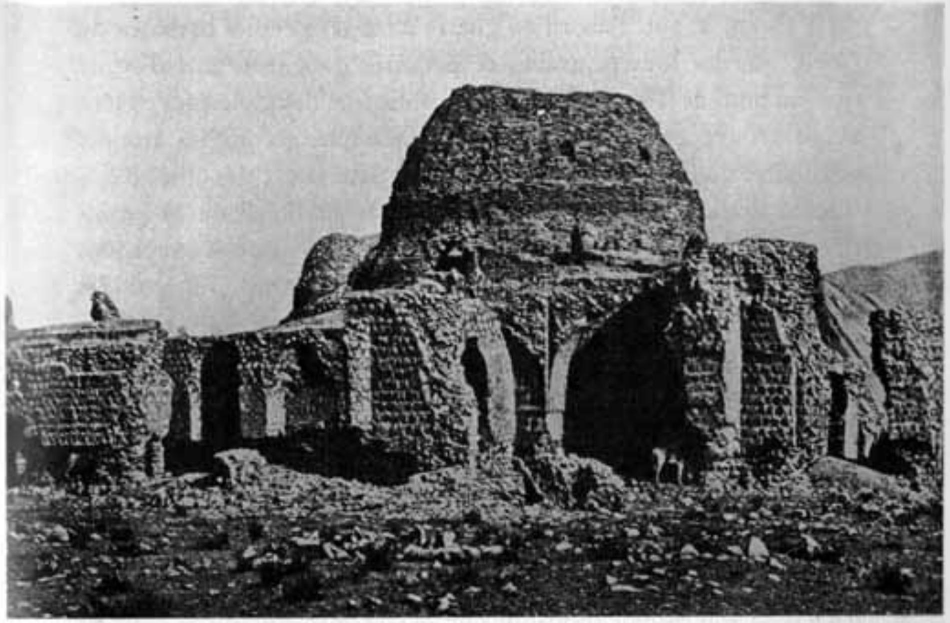

Fig. 32. Château de Sarvistān.
(Dieulafoy, L'art antique de la Perse).

cyprès ». Ce Sarvistān (Fig. 32) est un petit château à coupoles, trop petit, à l'avis de M. Herzfeld, pour avoir servi de demeure au grand roi, la salle d'audience surtout étant de dimensions très restreintes. Les murs sont percés d'un grand nombre de portes. La construction des voûtes indique un degré assez avancé du développement de l'architecture sassanide[2].

Les trois fils de Mihr-Narseh occupaient, déjà du vivant de

[1] Sarre-Herzfeld, Felsreliefs, p. 131; Sarre-Herzfeld, Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet, II, p. 332 sq.

[2] Felsreliefs, l. c.; Survey IV. 148. Dieulafoy (IV, p. 30 sqq.) avait rangé le château de Sarvistān parmi les édifices achéménides.

leur père, quelques-uns des plus hauts emplois de la hiérarchie iranienne. Zurvāndādh remplissait les fonctions d'un hērbadhān hērbadh, la plus haute dignité ecclésiastique après celle de mōbadhān mōbadh, Māh-Gushnasp, étant vāstryoshānsālār, avait la direction des finances, et Kārdār était artēshtārānsālār ou grand maréchal de l'empire.

Vahrām V fut d'abord en guerre avec les peuples barbares du Nord, que les sources arabes et persanes désignent sans distinction du nom de Turcs. Il s'agit probablement des Chionites[1]. Nous avons trouvé ce peuple, d'origine hunnique, parmi les troupes auxiliaires dans l'armée de Shāhpuhr II. Ils étaient des alliés d'une fidélité douteuse. Établis dans les steppes au Nord de Merv, ils firent, à l'époque qui suivit la mort de Shāhpuhr, des incursions réitérées dans le Khorassan et devinrent l'ennemi principal des Iraniens sur cette frontière. Le roi commanda en personne une expédition victorieuse contre ces barbares, son frère Narseh étant régent pendant son absence. Après la pacification des pays de l'Est, Narseh fut nommé gouverneur du Khorassan[2]. Mais sur ces entrefaites, l'Iran s'était de nouveau brouillée avec Byzance.

Les chrétiens de l'Iran ayant perdu, par leur insolence, la bienveillance de Yazdgard I, une nouvelle persécution avait été préparée avant la mort de ce roi. Organisée par Mihr-Shāhpuhr, le mōbadhān mōbadh, elle éclata aussitôt après l'avènement de Vahrām V. Les habitants chrétiens des pays limitrophes de l'Ouest s'enfuirent en foule sur le territoire byzantin. Mihr-Shāhpuhr excita les tribus arabes contre eux, et un grand nombre de chrétiens furent tués. Aspabadh, un haut fonctionnaire iranien[3], qui dirigeait les persécutions, dégoûté de sa charge, refusa d'obéir aux instructions qui lui avaient été données et aida les chrétiens à s'échapper. Forcé de s'enfuir lui-même, il se réfugia

[1] Ainsi Marquart, Ērānšahr, p. 52.

[2] Ṭabarī, p. 865, Nöldeke, p. 103; comp. Markwart-Messina, Catalogue, p. 43.

[3] Les Analecta graeca en font un prince arabe (Labourt, p. 117), mais le nom de ce personnage semble indiquer, soit qu'il ait été un Iranien de la grande famille des Aspāhbadh, soit qu'il ait eu l'emploi de spāhbadh, que l'on ne confiait probablement pas à un Arabe.

auprès du général romain Anatole, qui lui confia le commandement des tribus arabes soumises à la domination de Byzance. Le roi d'Iran demanda au gouvernement de Byzance la livraison des fugitifs, ce qui lui fut refusé.

Voilà les événements qui, en l'an 421, aboutirent à la nouvelle guerre entre Byzance et l'Iran. Elle fut d'assez courte durée. Du côté iranien la campagne fut conduite par Mihr-Narseh. Les Romains, en général, eurent le dessus. Par le traité de paix, qui fut conclu l'année suivante (422), les Iraniens accordèrent aux chrétiens la liberté du culte dans leur pays. Que la même liberté fût assurée aux zoroastriens qui vivaient dans l'empire byzantin, était une concession au prestige des Iraniens, mais n'avait aucune importance pratique. Le règlement concernant les contributions que Byzance avait à payer pour assurer le maintien de la surveillance des défilés du Caucase contre les Huns fut renouvelé.

Pendant ce temps les chrétiens de l'Iran se querellaient avec acharnement. Dādīshō', qui fut élu catholicos en 421 ou au commencement de l'année suivante, avait rendu de bons services au grand roi dans la défense du Khorassan contre les barbares du Nord. Un parti de dissidents, dont le chef était Baṭai, évêque d'Hormizd-Ardashēr, l'accusa de simonie et d'usure et d'avoir excité les mages à persécuter ses coreligionnaires. Cette attaque perfide fut portée avec beaucoup d'adresse. A la fin, Dādīshō' fut emprisonné par ordre de Vahrām; ayant été remis en liberté plus tard par les efforts de l'empereur Théodose II, il était tellement dégoûté de sa situation qu'il désira se retirer, mais ses adhérents s'interposèrent, un synode convoqué par trente-six évêques lui donna son appui et l'engagea à retirer sa démission. Ce synode, qui fut tenu dans une ville du pays des Arabes, fut important par le fait qu'il proclamait l'autonomie de l'Église chrétienne de l'Iran et son indépendance de l'Église occidentale. Sans doute, Dādīshō', en forçant le synode à voter cette mesure, a voulu assurer aux chrétiens de l'Iran des conditions plus stables: on ne les soupçonnerait plus d'intriguer avec Byzance[1].

Après la mort de Shāhpuhr, frère de Vahrām V, et roi vassal de l'Arménie, l'Arsacide Artashēs (Ardashēr), fils de Vram-Shapuh,

[1] Labourt, p. 119—125.

porta la couronne de ce pays pendant une dixaine d'années; puis il fut déposé par Vahrām, après quoi le pays fut gouverné comme une province iranienne, un grand seigneur iranien du nom de Vēh-Mihr-Shāhpuhr y étant constitué marzbān[1].

Vahrām V mourut en 438 on 439, d'une mort naturelle selon Firdausī. La plupart des sources arabes, cependant, le font mourir victime de son amour pour la chasse: un jour, courant à cheval après un onagre, il tomba dans un fossé ou puits profond et disparut et on ne réussit pas, malgré tous les efforts, à retrouver

Fig. 33. Monnaie de Yazdgard II.
(Musée National de Copenhague).

son corps[2]. Il est possible, que la mort du roi Pērōz dans un fossé ait contribué à la formation de cette légende, qui s'explique d'ailleurs par un enchaînement d'idées: Vahrām avait le surnom de *Gōr* (l'Onagre), et il mourut dans un fossé (*gōr*). 'Omar Khayyām, le fameux poète persan, a utilisé ce jeu de mots dans un quatrain très connu:

> Dans le château où Bahrām levait la coupe de vin,
> le renard fait des petits et la gazelle se repose.
> Bahrām, toute sa vie durant, attrapait des onagres (*gūr*);
> aujourd'hui le tombeau (*gūr*) a attrapé Bahrām[3].

Yazdgard II, le fils et successeur de Vahrām, n'avait pas le caractère ouvert de son père. Selon Ṭabarī[4], il déclara dans un discours inaugural qu'il n'entendait pas, à l'exemple de son père,

[1] Résumé de l'histoire politique de l'Arménie pendant la période 428—572, Akinian, II, p. 781—806.

[2] Nöldeke, Ṭabarī, p. 103, note 3; le même récit chez Ṯa'ālibī, p. 568.

[3] Voir Arth. Christensen, Critical Studies in the Rubá'iyát of 'Umar-i-Khayyám, p. 75, no. XLIV. Bahrām est la forme néo-persane de Vahrām, *gūr* la prononciation néo-persane du mot qui est *gōr* en pehlvi.

[4] P. 871, Nöldeke p. 113.

faire de longues audiences, mais qu'il voulait vivre retiré pour s'occuper du bien de l'empire. Un tel changement est indiqué également dans une source syrienne, où il est dit que Yazdgard II abolit l'usage ancien qui accordait à tout fonctionnaire du royaume le droit de faire, personnellement, pendant la première semaine du mois, des représentations au roi concernant des injustices commises et des abus de toutes sortes[1].

Une petite guerre avec Byzance, qui eut lieu au commencement du règne de Yazdgard (442), se termina, sans grands événements, par une paix qui laissait essentiellement les choses telles qu'elles étaient[2].

Si l'on peut se fier aux données des actes des martyrs, Yazdgard s'est montré d'abord bienveillant envers les chrétiens, mais dans sa huitième année un changement a eu lieu dans sa conduite envers eux, après qu'il eut tué sa fille, qu'il avait épousée, et quelques-uns des grands du royaume[3]. Les actes ne nous disent pas qui étaient ces grands, mais il est à supposer qu'il s'agit là de personnages qui professaient le christianisme ou inclinaient à l'adopter. On ne pourrait guère penser à une opposition de la part du roi contre la puissance des grands dignitaires en général, car les chroniques arabes et persanes, qui réfléchissent l'opinion cléricale du temps des Sassanides, le représentent comme un roi clément et bienveillant[4]. Dans ses rapports avec les juifs, il fit preuve d'intolérance en leur défendant de célébrer le sabbat en l'an 454/55[5]. Contre les chrétiens de l'Arménie il prit des mesures sévères dès la deuxième année de son règne[6]. Élisée nous donne le renseignement intéressant[7], que Yazdgard avait étudié toutes les religions de son royaume en les comparant avec le zoroastrisme, et qu'il s'était fait instruire aussi sur les doctrines des chrétiens. « Interrogez, examinez, observez! » disait-il, « nous choisirons ce qui nous paraîtra le meilleur ». Aux yeux de l'écrivain

[1] Hoffmann, p. 50.

[2] Nöldeke, Ṭabarī, p. 116, note 2.

[3] Hoffmann, p. 50; Labourt, p. 126.

[4] Ṭabarī, p. 871, Nöldeke, p. 113.

[5] Nöldeke, Ṭabarī, p. 114, note 1.

[6] Langlois, II, p. 184.

[7] Ibid. p. 187 sq.

arménien hargneux ce n'était qu'hypocrisie. Si la notice est digne de confiance, nous y verrons plutôt un effort louable de comprendre les mouvements religieux du temps. Le phénomène n'est pas rare dans l'histoire des rois sassanides: nous avons vu que Shāhpuhr I et Hormizd I s'intéressaient au manichéisme, et nous verrons plus tard à quel degré la doctrine religieuse de Mazdak impressionna Kavādh I. Toutefois, Yazdgard II, après avoir comparé les différentes religions, resta fidèle au zoroastrisme, et Mihr-Narseh, l'ennemi juré des chrétiens, garda la direction des affaires d'État. Mais l'authenticité de la relation d'Élisée est douteuse. D'après M. Akinian[1], le texte d'Élisée, tel qu'il existe, est le remaniement d'un original qui aurait traité de la guerre arménienne de l'an 572, et la caractéristique qu'il donne de Yazdgard II aurait été dans l'original celle de Khusrō I.

Le progrès du christianisme en Arménie était depuis longtemps une source d'inquiétude pour le gouvernement de l'Iran. On comprenait à Ctésiphon que la possession de l'Arménie resterait précaire, tant que les différences religieuses existaient, et l'idée d'employer des mesures de coercition eut un avocat puissant dans la personne de Mihr-Narseh. Le résultat des délibérations qui avaient lieu entre le grand roi, Mihr-Narseh, les grands dignitaires et les chefs de l'église zoroastrienne fut un édit adressé par Mihr-Narseh aux nobles arméniens au nom du roi. Lazare de Pharp, qui a écrit son histoire de l'Arménie un demi-siècle après les événements en question, rend l'édit de la manière suivante[2]: ... Nous avons fait écrire [les dogmes de] notre religion qui s'appuie sur la vérité et est assise sur des bases solides, et nous vous les avons envoyés. Nous désirons que vous, qui êtes si utiles au pays et qui nous êtes chers, acceptiez et embrassiez notre saint et véritable culte et que vous ne professiez plus cette religion que nous savons tous parfaitement être fausse et stérile. Or, en prenant connaissance de notre édit, acceptez-le volontiers et de bon gré, sans détourner votre esprit vers d'autres pensées. De plus, nous avons condescendu jusqu'à vous ordonner de nous écrire votre prétendue religion, qui jusqu'à ce jour a été la cause de votre perdition.

[1] Akinian, I. p. 375—76.

[2] Langlois, II, p. 281. Nous omettons quelques remarques introductives.

Quand vous connaîtrez comme nous notre religion, les Ibères, les Albans, n'oseront plus s'opposer à notre volonté »[1].

Il est à supposer que l'édit était accompagné d'une lettre dans laquelle étaient exposés les dogmes principaux de la religion mazdéenne. Alors les évêques chrétiens et les plus notables parmi les prêtres de l'Arménie se rassemblèrent pour discuter l'affaire. Lazare nous donne les noms de tous les assistants, ce qui nous fait croire qu'il a eu de bonnes sources à sa disposition, et il reproduit la réponse, qui fut rédigée par cette assemblée, et qui est d'une insolence tout à fait remarquable. En voici quelques-uns des passages les plus importants[2]: « En effet, si, lorsque nous étions à la Porte, en présence des mages, qu'on appelle vos législateurs, nous les tournions en dérision et nous les méprisions, bien plus aujourd'hui [nous agirons de même], si vous nous engagez à lire et à écouter des écrits qui ne nous intéressent point et qui ne peuvent pas devenir l'objet de nos méditations. En outre, afin d'honorer encore plus votre autorité, nous n'avons même pas voulu ouvrir et voir votre écrit. Car une religion que nous savons être fausse et [le résultat] des rêveries d'hommes insensés, et dont les détails nous ont été transmis par vos prétendus docteurs de l'imposture; une semblable religion dont nous sommes instruits aussi bien que vous, ne mérite pas d'être lue, ni écoutée. En effet, en lisant vos lois, nous sommes forcés de les railler; et ainsi, les lois, les législateurs et ceux qui professent de telles erreurs seront tournés ensemble en ridicule. C'est pourquoi nous n'avons pas même jugé opportun d'écrire, d'après votre ordre, [les doctrines de] notre religion et de vous les envoyer. Car si nous n'avons pas cru votre fausse et abominable religion digne d'être lue et de nous être présentée, pour ne pas vous offenser en la ridiculisant, vous deviez, d'après votre haute sagesse, songer à cela en nous l'écrivant et en nous l'envoyant. Comment pourrons-nous donc exposer devant votre ignorance notre sainte et divine religion et la livrer à vos risées et à vos insultes? Mais, en ce qui touche notre

[1] Sur la propagation du christianisme chez les peuples du Caucase, voir P. Peeters, Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques, Analecta Bollandiana, t. L., p. 5—58.

[2] Langlois, II, p. 282.

foi, tenez cela pour certain que nous n'adorons point, comme vous, les Éléments, le Soleil, la Lune, les Vents et le Feu, nous ne rendons point de culte à tous ces dieux que vous nommez sur la terre et au ciel. Cependant, ainsi que nous l'avons appris, nous adorons fermement un seul et vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent . . . »[1]

[1] Un autre chroniqueur arménien, Élisée, donne, tout au long, l'ordonnance de Mihr-Narseh, mais dans une forme toute différente, renfermant tout simplement l'exposé des principes du zoroastrisme et des observations critiques sur les dogmes chrétiens, et se terminant par l'ordre impérieux de réfuter les idées exposées ou de venir se présenter devant le tribunal suprême. Élisée reproduit encore la teneur d'une réfutation détaillée, rédigée par les évêques et les prêtres arméniens. Or, M. Meillet, dans un article succinct et très clair (JA, 1909, I, p. 548 sq.) a essayé de démontrer que les indications d'Élisée et celles d'Eznik, qui a décrit la doctrine des mages à peu près dans les mêmes termes, remontent à un ancien exposé de la religion mazdéenne (selon les idées zurvanistes), qui se reflète aussi dans les vies des martyrs syriaques et dans un passage bien connu de Théodore de Mopsueste, cité par Photius, et qui était fait d'après une source excellente (Voir ci-dessus, p. 150). La thèse de M. Meillet a été appuyée par M. L. Mariès, qui, dans son livre « Le De Deo d'Eznik de Kołb » (Paris 1924), a examiné la question à fond, et plus tard par Akinian (II, p. 797). En acceptant le point de vue des deux savants, je pense que l'exposition de Lazare de Pharp est correcte dans ses traits principaux, et qu'en effet le clergé chrétien de l'Arménie a ignoré la lettre qui contenait l'exposé des idées religieuses des zoroastriens et ne l'a même pas ouverte. S'il en est ainsi, le texte de la lettre de Mihr-Narseh ayant disparu, Élisée, pour combler la lacune, a forgé de toute pièce aussi bien l'exposé en question, que la réfutation, qui n'avait jamais été faite, en composant la première pièce d'après un exposé (chrétien selon M. Schaeder, ZDMG 95, p. 280), qui a été aussi la source des notices de Théodore de Mopsueste, d'Eznik et d'autres, et la seconde, probablement, au moyen d'ouvrages d'apologistes chrétiens. Toutefois, la fausse lettre de Mihr-Narseh que nous présente Élisée est importante, non seulement par les renseignements qu'elle contient sur les doctrines zoroastriennes du temps des Sassanides, mais aussi en nous faisant voir quelles étaient les idées chrétiennes les plus rebutantes aux yeux des zoroastriens. Ce sont là les points de controverse que nous retrouvons dans les disputations occasionnelles mentionnées dans les actes syriens des martyrs: les chrétiens sont dans l'erreur en affirmant que le bien et le mal ont un même auteur, que Dieu est jaloux et que, pour une seule figue détachée d'un arbre, il a créé la mort et condamné les hommes à la subir. « Une telle jalousie n'existe point entre les hommes et encore moins entre Dieu et l'homme ». Une autre erreur des chrétiens est celle, que Dieu, qui a créé le ciel et la terre, vint au monde et naquit d'une vierge nommée Marie, dont l'époux s'appelait Joseph, Jésus-Christ étant en réalité le fils de Phantour (Panthéros, selon une ancienne tradition juive, voir Langlois II, p. 191 a, note 2), par suite

Yazdgard, ayant reçu la réponse des évêques, fit mander les chefs des grandes maisons arméniennes et les fit enfermer. Ceux-ci, en faisant intérieurement promesse à Dieu de rester fidèles à leur foi, firent semblant de se ployer à la volonté du roi. Yazdgard, occupé à ce moment d'une guerre contre les Kūshāns, c.-à-d. les peuples barbares qui possédaient l'ancien pays des Kūshāns, rendit aux grands de l'Arménie leurs honneurs et leurs domaines, en gardant pourtant quelques princes comme otages, et envoya plus de sept cents mages, ayant à leur tête le « chef des mages », pour préparer la conversion de l'Arménie.

Cependant, Yazdgard avait infligé une défaite au roi de la horde hunnique des Tchōls, qui demeurait au Nord de Gurgān, et dont parlent les actes des martyrs[1]. Dans le pays conquis il fonda la ville de Shahristān ī Yazdgard, où il résida pendant quelques années pour être à proximité de la frontière exposée aux dévastations des barbares[2]. Puis une invasion de tribus hunniques ou chionites appelés Kidarites[3], qui eut lieu à l'Est dans la région de Tālakān, le força de reprendre les armes.

Sur ces entrefaites, les grands de l'Arménie s'insurgèrent, et le clergé chrétien de ce pays prêcha la guerre sainte. Mais, comme toujours, la jalousie qui régnait entre les grandes maisons arméniennes entrava l'action commune. Le marzban de l'Arménie, V a s a g de Siunik, un des princes arméniens les plus notables, resta fidèle à la cause des Iraniens et se fit zoroastrien. Pendant

d'un commerce illicite. Les chefs spirituels des chrétiens disent que ce n'est point péché de manger de la chair, et eux refusent d'en manger; qu'il est permis de prendre femme, et eux ne veulent point les regarder. Ils disent que celui qui amasse des trésors, pèche, et exaltent au plus haut degré la pauvreté. Ils aiment les tribulations et méprisent la prospérité; ils dédaignent la fortune et considèrent la gloire comme le néant; ils aiment les vêtements pauvres et estiment les choses communes au-dessus des choses précieuses; ils louent la mort et méprisent la vie; ils blâment la naissance des enfants et regrettent la stérilité etc. (Langlois II, p. 191).

[1] Hoffmann, pp. 50 et 277 sqq.; Marquart, Ērānšahr, p. 56. Depuis la seconde moitié du V[e] siècle, le khāgān des Tchōls résidait à Balkhān, *Βαλάαμ*, à l'Est de la baie de Krasnovodsk (Markwart-Messina, Catalogue, p. 38 sqq., 43).

[2] Hoffmann, p. 50.

[3] D'après le nom de leur roi, Kidāra. Comp. M. F. C. Martin, Coins of Kidāra and the Little Kushāns, dans le JRASB, Numismatic Supplement for 1937—38.

talons, plissés au côté intérieur des jambes, resserrés aux chevilles par une boucle, et portent ceinture, collier et bracelets. Derrière le roi se tient encore un personnage divin, dont le costume est à peu près le même que celui d'Ōhrmazd, mais qui se distingue par une auréole à rayons, et qui tient dans sa main droite le barsom (avest. *barəsman*), le faisceau de branches employé dans le service divin. Les Parses des temps modernes ont cru voir dans cette figure nimbée le portrait « authentique » de Zoroastre. En vérité, nous avons là une représentation du dieu Mithra, représentation qui nous est connue d'une part par le monument funèbre d'Antioche de Commagène, d'autre part par les monnaies zoroastriennes des rois « Turushka », son identité étant assurée, ici comme là, par des inscriptions. Un ennemi vaincu est à terre, sous les pieds du roi et d'Ōhrmazd, tandis que Mithra est placé sur une fleur de lotus[1] (Fig. 28).

A gauche de ce relief il y a deux grottes dont la première et plus petite semble avoir été creusée du temps de Shāhpuhr III, car elle renferme la représentation en relief de ce roi avec son père Shāhpuhr II. Les deux figures, qui sont gravées sur la paroi de derrière et encadrées de la partie supérieure de la grotte voûtée en demi-cercle, et dont l'identité est indiquée par des inscriptions pehlvies encore lisibles, ont été exécutées, évidemment, en même temps, c'est-à-dire à l'époque de Shāhpuhr III. Les deux rois sont représentés[2] en face, mais les visages en demi-profil, se regardant l'un l'autre, Shāhpuhr II à droite, Shāhpuhr III à gauche. Le costume est traditionnel: le pantalon plissé, les colliers et les rubans flottants, la chevelure frisée et la barbe pointue, dont la pointe est resserrée par un anneau. Tous deux ont les deux mains posées sur l'épée longue et droite, la droite sur la poignée, la gauche sur la partie supérieure du fourreau. Shāhpuhr II porte la couronne murale crénelée surmontée de la boule d'étoffe et munie de rubans flottants, couronne qui imite celle de Shāhpuhr I, dont elle se distingue par une série suivie de petits arcs au-dessus du bord inférieur. Les détails de la couronne de Shāhpuhr III se

[1] Herzfeld, Am Tor von Asien, pl. 29. et p. 59 sqq.; Survey, IV. 160 A.
[2] Ibid., pl. 31 et 32 et p. 66 sqq.

distinguent difficilement, par suite de la décomposition de la pierre. La tenue des deux personnages rappelle celle des « porteurs d'épée » et d'autres figures représentées sur les peintures des grottes du Turkestan chinois et en même temps celle des portraits de croisés, de chevaliers et d'évêques de l'Europe du moyen âge[1] (Fig. 29).

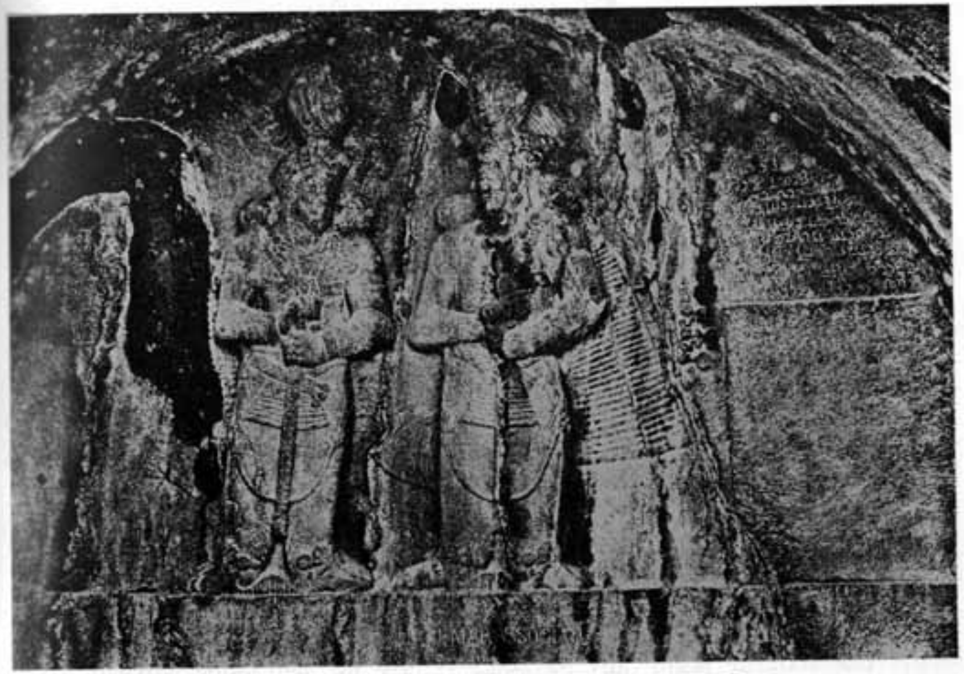

Fig. 29. Relief des deux Shāhpuhr (II et III) à Ṭaq-e-Bostān. (Herzfeld, Am Tor von Asien).

[1] Herzfeld, Am Tor von Asien, p. 68.

CHAPITRE VI.

LES CHRÉTIENS DE L'IRAN

Puissance croissante du clergé et de la haute noblesse. L'église zoroastrienne à son apogée. Situation des juifs et des chrétiens dans l'empire iranien. Persécution des chrétiens sous Shāhpuhr II. Règnes de Yazdgard I et de Vahrām V. Le vuzurg-framadhār Mihr-Narseh et sa famille. Nouvelles persécutions des chrétiens. Yazdgard II. Les affaires de l'Arménie. Martyrs syriens et iraniens. Querelles des monophysites et des nestoriens. Les rois Pērōz et Valāsh. Invasion des Hephtalites. Victoire du nestorianisme. Le système judiciaire de l'empire iranien. Aperçu sur les actes des martyrs.

Le grand appareil bureaucratique de l'empire sassanide n'était pas de nouvelle création; les formes de l'administration ainsi que la nomenclature des titres des fonctionnaires étaient en somme l'héritage du temps des Parthes; déjà sous les Arsacides, la noblesse féodale était devenue en même temps une noblesse de robe. Mais les premiers Sassanides ont donné à la bureaucratie une stabilité jusqu'alors inconnue et créé un lien solide entre le gouvernement provincial et le gouvernement central. Tandis que la désorganisation de l'empire s'était avancée, sous les Arsacides, jusqu'à un tel point, que l'État parthe était devenu un assemblage de petits « royaumes » tributaires, à demi indépendants autour d'un noyau relevant immédiatement du gouvernement central, mais où les grandes familles parthes disputaient le pouvoir au roi des rois, Ardashēr I introduit de prime abord une centralisation ferme qui fut la cause de la grandeur de l'empire sassanide. Les gouverneurs de province sont dès lors sous la dépendance complète du roi des rois. La division administrative en cantons n'a pas de rapport organique avec les diverses sortes de gouverne-

ments provinciaux, qui ont tous un caractère plutôt militaire. Ainsi, on empêche que les traditions féodales ne soient transférées aux gouvernements, et que ceux-ci ne deviennent des principautés héréditaires. L'administration civile des provinces repose sur la noblesse inférieure, les dehkāns toujours loyaux. Le système ancien d'espionnage fonctionne toujours d'une façon effective. La force du nouveau pouvoir royal trouve son expression caractéristique en cela que les deux premiers rois sassanides nomment eux-mêmes leurs successeurs[1].

Le système féodal continue d'exister. Les grands vāspuhrs partent pour la guerre à la tête de la levée de leurs sujets, mais ces armées de paysans sont mal organisées et composées de mauvais soldats. Aussi les troupes mercenaires viennent-elles à jouer un plus grand rôle. Mais c'est la cavalerie cuirassée noble qui forme l'élite de l'armée, et vraisemblablement la plupart des chevaliers n'ont pas été les sous-vassaux des vāspuhrs, mais de petits seigneurs féodaux, des châtelains dépendant directement de la couronne. Les fiefs des vāspuhrs iraniens ne sont pas non plus géographiquement réunis, comme cela a été le cas, probablement, dans la période parthe, mais dispersés dans tous les coins de l'empire. Tout cela fait que les seigneurs ne peuvent pas atteindre à la prépondérance qu'ils ont eue auparavant.

Mais la noblesse féodale est, comme sous les Arsacides, en même temps une noblesse de robe. Certaines charges importantes sont héréditaires dans les sept premières familles, et quand peu à peu la bureaucratie l'emporte sur le féodalisme, les seigneurs terriens se sont assuré une espèce de prérogative coutumière pour les plus hautes charges non héréditaires du gouvernement central. De cette façon ils conservent l'influence qui, autrement, leur aurait échappé par la force de l'évolution.

Les successeurs de Shāhpuhr II étaient pour la plupart des personnages peu considérables, et ainsi la mort de Shāhpuhr II marque le commencement d'une période d'environ 125 ans, dans

[1] Ṭabarī pp. 825 et 831, Nöldeke p. 30 et 42. On peut difficilement croire que c'est par hasard qu'Ardashēr I, Shāhpuhr I et Shāhpuhr II, Kavādh et Khusrō I seuls sont mentionnés par Ṭabarī comme ayant nommé personnellement leurs successeurs.

laquelle le roi et les grands de l'empire se disputent la puissance. La haute noblesse, qui trouvait un allié dans le clergé, devenait de nouveau un danger pour le pouvoir royal.

Nos sources ne nous fournissent pas les détails de la lutte opiniâtre de l'état des mages pour opposer son autorité à celle du roi. Ce n'est qu'en rapprochant des notices prises de toutes parts que nous sommes à même de discerner les contours d'un développement qui élevait le clergé, en collaboration avec la bureaucratie féodale, à son apogée. Nous distinguons vaguement une lutte entre deux conceptions relatives au rapport entre la royauté et la haute direction de l'Église. Dans leurs inscriptions, les rois sassanides s'appellent toujours des adorateurs de Mazdāh (*mazdayasn*), mais ils s'attribuent en même temps les titres de « divin » (*bagh*) et de descendant des dieux (*yazdān*)[1].

Dans sa lettre à l'empereur Constance citée ci-dessus[2], Shāhpuhr II s'attribue les titres pompeux de « roi des rois, compagnon des étoiles, frère du soleil et de la lune ». Khusrō I se glorifie d'être « le divin », le bon, celui qui donne la paix à la patrie, le vénérable, Khusrō, roi des rois, le fortuné, le pieux, le bienfaisant, celui à qui les dieux ont donné un grand bonheur et une grande domination, le géant des géants, formé à l'image des dieux »[3], et Khusrō II s'appelle même « un homme immortel parmi les dieux et un dieu très illustre parmi les hommes, possesseur d'une renommée sublime, celui qui se lève avec le soleil et donne à la nuit ses yeux »[4].

Conformément à ces titres glorieux, le roi devait être exempt de tout vice de déformation. Aussi les rois faisaient-ils parfois aveugler ou autrement estropier les membres de leur famille dont la rivalité était à craindre, pour les rendre incapables d'occuper le trône. Il n'était pas convenable que le roi gagnât de l'argent

[1] *Bagh* est l'appellatif ancien-perse des êtres divins (*baga-*), *yazdan* est la désignation particulièrement zoroastrienne. La distinction entre les deux termes dans les titres du grand roi est significative.

[2] P. 236—37.

[3] Lettre de Khusrō à Justinien, communiquée par Ménandre (Corp. scr. hist. Byz., pars I, p. 353).

[4] Théophylacte, IV. 8.

par l'agriculture ou le commerce, et, à son avènement, il devait s'engager à gouverner avec justice, à ne pas avoir de fermes à lui, à ne pas exercer le commerce[1] et à ne pas avoir d'esclaves à son service, « parce qu'ils ne donnent jamais des conseils qui soient bons et utiles ». C'est le revenu de l'État seul qui enrichit le souverain et augmente ses moyens[2].

Rejeton des dieux célestes, le roi s'efforce de maintenir sa position comme chef suprême de la communauté religieuse. Dans la légende d'Ardashēr, Pābhagh voit en rêve, que les trois feux sacrés, celui des guerriers, celui des prêtres et celui des agriculteurs[3], se réunissent sous le toit de Sāsān, qui, d'après cette légende, fut plus tard son beau-fils et le père d'Ardashēr. Dans le Shāhnāmeh de Firdausī, ceux qui s'adressent au grand roi, le qualifient souvent de « mōbadh », trait qui remonte probablement à une source pehlvie. C'est là sans doute la théorie primitive, qui fut soutenue de nouveau avec vigueur depuis le temps de Khusrō I.

D'autre part, le Dēnkard, livre pehlvi de compilation post-sassanide, nous donne un exposé des devoirs et des droits de la royauté qui est, pour ainsi dire, le résumé de la théorie cléricale de l'époque sassanide sur le pouvoir royal, modifiée un peu par l'évolution politique du temps des Khusrō, mais toujours bien cléricale. Selon le Dēnkard donc[4], les qualités et les devoirs d'un roi sont: 1. celles qui ont rapport à la bonne religion, 2. le bon sens, 3. la bonne morale, 4. la force du pardon, 5. l'amour des sujets, 6. la faculté de savoir procurer du confort aux sujets, 7. la gaîté, 8. la mémoire constante que la domination est passagère, 9. savoir donner un rang élevé à ceux qui ont de bonnes dispositions, 10. savoir opprimer ceux qui ont de mauvaises dispositions, 11. vivre en bon accord avec les chefs de pays, 12. donner des ordres justes, 13. observer la coutume de donner des audiences

[1] Ibn Khaldūn, à qui nous devons cette notice, explique la chose de cette manière que l'occupation de l'agriculture de la part du roi pourrait nuire aux intérêts des voisins, et qu'en exerçant le commerce il ferait augmenter les prix des marchandises; mais c'est plutôt une question de convenance.

[2] Ibn Khaldūn, Not. et Extr., XVII, p. 86 et XX, p. 98.

[3] Voir ci-dessus, p. 164.

[4] Ed. de Peshotan Sanjana, t. III, § 133, éd. p. 153 sqq., trad. p. 180 sqq.

publiques, 14. la générosité, 15. la répression de l'avidité, 16. délivrer le peuple de la crainte, 17. récompenser les bons en les faisant hommes de cour et hommes de rang, 18. le soin apporté dans la nomination des administrateurs du royaume, 19. observer sagement l'obéissance envers Dieu.

A travers cet assemblage de qualités et de prescriptions, qui est aussi dépourvu de système que toutes les autres expositions morales des théologiens parsis, on distingue assez bien la conception théologique de la royauté, et on voit jusqu'à quel point la théorie appuyait sur le caractère religieux de la souveraineté. Ce caractère religieux se manifeste partout dans le Dēnkard, p. ex. dans ce passage-ci[1]: « Le meilleur [souverain] de ce monde-ci est celui qui ajoute foi aux docteurs (*dastvar*) de la bonne religion de ce monde, qui renferment la sagesse d'Ōhrmazd ».

Un mauvais roi est abandonné par la majesté divine et ne doit plus régner, après que sa mauvaise volonté ou son incapacité s'est manifestée. « Si la détresse apparaît partout, et qu'il (le roi) soit incapable par ses propres forces d'y mettre fin, ou qu'il ne s'en soucie pas ou ne sache pas [y trouver remède], alors ce [roi-là], qui est faible et n'est pas à même de surmonter le mal ni d'y remédier, est évidemment incapable d'administrer la justice de quelque manière que ce soit; aussi [faut-il que d'autres] le combattent à cause de la justice »[2]. En réalité comme en théorie, la constitution de l'empire sassanide a été le despotisme tempéré par le détrônement et le meurtre. Il y a là une limitation du pouvoir royal qui ne repose pas sur les paragraphes d'une constitution écrite, mais sur la conception religieuse et morale de la royauté. Or, l'inhabileté du roi se manifestait de diverses manières, entre autres par le fait qu'il ne suivait pas les conseils et la direction du grand prêtre. La théorie de l'amovibilité du roi était une arme puissante dans la main des mōbadhs. S'il y avait plusieurs prétendants, dont chacun était appuyé par une fraction de la haute

[1] Ed. de Peshotan Sanjana, VI, § 273, éd. p. 319, trad. p. 422—23.

[2] Ibid., II, § 92, éd. p. 101, trad. p. 115. Je reproduis ici la traduction de Peshotan Sanjana, mais j'avoue que quelques détails du texte ne me paraissent pas bien clairs.

noblesse, l'attitude du grand prêtre était décisive: il représentait la puissance spirituelle, et c'est en sa personne que s'incorporaient la foi et le sentiment religieux de la nation.

Les premiers rois sassanides, nous l'avons dit, nommaient eux-mêmes leurs successeurs. La succession, cependant, n'était pas liée à des règles définies. Généralement, le roi désignait comme successeur un de ses fils, mais il pouvait choisir, si cela lui convenait, un autre membre de sa maison.

Dans la période où le pouvoir royal était affaibli, les monarques comme Vahrām V et Yazdgard II qui démontraient de toutes manières leur orthodoxie et laissaient le soin des affaires aux grands, se tiraient le mieux d'affaire. Vahrām V était un roi entièrement selon le goût de la noblesse, un roi qui partageait son temps entre les exercices chevaleresques et la volupté fastueuse et artistique. Pērōz est loué à cause de sa religiosité malgré le grave manque de loyauté envers le roi des Hephtalites. Lui aussi était vaillant et aimait la guerre, mais ses guerres tournaient mal et appelaient bien des malheurs sur le pays. Pendant cette période, le roi ne choisit plus son successeur; le royaume est, de fait, une monarchie élective dans la famille des Sassanides; et le droit d'élire le roi appartient aux plus hauts représentants des états des prêtres, des guerriers et des secrétaires ou, en cas de dissension, au mōbadhān mōbadh seul. Selon la lettre de Tansar[1], l'élection avait lieu de la manière suivante: de sa propre main, le roi écrivait trois messages, qu'il confiait chacun à une personne sûre et jouissant de toute sa confiance, le premier au mōbadhān mōbadh, le second au dibhērān mahisht, le troisième à l'Ērān-spāhbadh. Comme Darmesteter l'a fait remarquer[2], ce message n'a dû contenir que « des considérations générales, observations sur le caractère et les aptitudes respectives des divers candidats, sur les besoins de l'État, et non pas une recommandation précise, car dans ce cas il n'y aurait plus lieu à une délibération et à un choix par les trois grands officiers ». La lettre continue ainsi son exposition:

[1] Darmesteter, pp. 239—41 et 544—45, Minovi, p. 38—40.

[2] Note du passage en question de la lettre de Tansar.

« Quand le monde perdra le Shāhānshāh, le mōbadhān mōbadh sera convoqué ainsi que les deux autres personnages. Ils se réuniront pour délibérer et décachèteront les messages et se consulteront sur le choix à faire parmi les enfants du roi. Si l'avis du mōbadhān mōbadh est conforme à celui des deux autres, on en informera le peuple. S'il y a désaccord, on n'en dira rien au dehors, et personne n'apprendra rien quant aux documents écrits et à l'opinion et aux paroles du mōbādhān mōbadh, jusqu'à ce que celui-ci ait tenu un conseil secret avec les hērbadhs, les docteurs (dastvars?) et les dévots. Ils marmotteront des prières. Les gens de bien se tiendront derrière, disant amen, se prosternant et levant les mains avec humilité. Cela prendra fin à la prière du soir et l'on acceptera avec foi ce que Dieu aura inspiré au cœur du grand mōbadh. Cette nuit-là, on apportera dans la grande salle du palais la couronne et le trône. Les grands officiers prendront leurs places. Alors le grand mōbadh, accompagné des hērbadhs, des grands et des ministres, se rendra à l'assemblée des princes royaux; ils se rangeront tous devant les princes et diront: « Nous avons consulté devant le Très-Haut; il a daigné nous conduire et nous inspirer et nous a instruit de ce qui est bien ». Alors le grand mōbadh s'écriera à haute voix: « Les Anges[1] ont agréé pour roi un tel, fils d'un tel. Adoptez-le aussi, créatures, et bonne nouvelle pour nous! » On soulève alors le prince royal, et on l'asseoit sur le trône, on lui met la couronne sur la tête; puis, lui ayant saisi la main, on lui dit: « Acceptes-tu de Dieu la religion de Zoroastre qu'a affermi Vishtāsp, fils de Lōhrāsp, et qu'Ardashēr, fils de Pābahgh, a ranimée? » Le prince répond affirmativement et dit: « S'il plaît à Dieu, je ferai le bien de mes sujets ». Les gens du palais et la garde restent avec lui, et la foule retourne à ses occupations et à ses affaires ».

Ainsi l'élection du roi dépendait en dernier ressort du mōbadhān mōbadh, à qui était réservée, en outre, la tâche glorieuse de couronner le roi[2]. Voilà ce qui marque suffisamment la position

[1] L'original pehlvi aurait porté: *yazdān* ou *amahrspandān*.
[2] Ṭabarī, p. 861, Nöldeke p. 96.

du clergé zoroastrien et de son primat pendant la période en question. Les listes des plus hauts dignitaires de l'empire iranien que nous donnent Ya'qūbī, et Mas'ūdī dans son Tanbīh, nous permettent de suivre les changements qui s'opèrent pendant la première moitié du cinquième siècle. Celle de Ya'qūbī date, à ce qu'il semble, du commencement de ce siècle, du temps de Yazdgard I environ[1]. Il nomme[2], immédiatement après le roi des rois le *vuzurg-framadhār,* puis le *mōbadhān mōbadh,* puis le *hērbadh*[*ān hērbadh*], puis le *dibhērbadh,* ensuite le *spāhbadh,* qui a sous ses commandements un *pādhghōspān*[3]. L'auteur ajoute que le commandant de la province s'appelle *marzbān,* celui du canton *shahrīgh,* et que les officiers portent le titre de chevaliers[4], les juges de paix *shāhrīsht* (?) et le chef du conseil d'administration *Ērān-āmārkār*[5]. D'après les renseignements du Tanbīh de Mas'ūdī, tirés du Gāhnāmagh[6], et qui réfléchit à peu près l'état de choses sous Yazdgard II[1], vers le milieu du cinquième siècle, l'ordre des rangs était celui-ci[7]: 1. le *mōbadhān mōbadh* (dont le sous-chef était le *hērbadh*[*ān hērbadh*], 2. le *vuzurg-framadhār,* 3. le *spāhbadh*[8], 4. le *dibhērbadh,* 5. le *hutukhshbadh,* qu'on appelle aussi *vāstryōsh*[*badh*] (gardien et chef de tous ceux qui travaillent de leurs mains, comme les artisans, les laboureurs, les commerçants et autres). Ces cinq personnages étaient « les directeurs et les conducteurs de l'empire et les intermédiaires entre le roi et ses sujets »; nous dirons qu'ils formaient le ministère de l'empire. Ce sont les représentants des quatre états plus le grand vézir représentant du roi. Parmi les autres dignitaires, Mas'ūdī nomme les *marzbāns,* commandants des marches, qui étaient au nombre de

[1] Voir l'excursus II.
[2] Ed. Houstma, I, p. 202.
[3] Voir le chap. II, section concernant l'administration de l'empire.
[4] *Asāwirāt,* pour le pluriel pehlvi *asvārān* ou *asvāraghān.*
[5] Voir l'excursus II, vers la fin.
[6] Voir ci-dessus, p. 62.
[7] B G A VIII, p. 103; Carra de Vaux (Le livre de l'avertissement), p. 147 sqq.
[8] C'est-à-dire l'Ērān-spāhbadh.

quatre, un pour chacun des quatre points cardinaux[1]. Ici le vuzurg-framadhār et le mōbadhān mōbadh ont changé de place, et ce dernier s'est arrogé le premier rang parmi les grands dignitaires.

Le clergé zoroastrien était intolérant, mais son intolérance était motivée surtout par des raisons politiques. Le zoroastrisme n'était pas une religion propagandiste; ses chefs n'étaient pas pleins de zèle pour le salut des âmes de tout le monde. Mais en dedans des frontières de l'empire elle prétendait à une domination absolue. Les partisans d'une religion étrangère étaient des sujets d'une fidélité peu sûre, surtout si leurs coreligionnaires avaient une position forte dans un État étranger. Le danger provoqué à l'intérieur de l'empire par les manichéens avait été détourné. Les communautés israélites de la Babylonie ne menaçaient pas le pouvoir de l'Église zoroastrienne et l'existence de l'État iranien. Ardashēr I, il est vrai, avait été peu bienveillant envers les juifs, qui regrettaient le régime tolérant des Arsacides, et pendant la première période de l'époque sassanide ils étaient parfois sujets à des vexations, surtout lorsqu'ils voulaient se soustraire aux impôts, mais en général ils pouvaient vivre en paix sous la protection du grand roi[2]. Bien différente était la situation des chrétiens.

Au moment où la dynastie des Sassanides remplaça celle des Arsacides, la mission chrétienne avait un centre important à Édesse. Pendant les grandes guerres avec Rome, des prisonniers de guerre furent établis, nous l'avons vu, dans des contrées éloignées de l'empire iranien. Le roi des Iraniens, dans ses expéditions en Syrie, faisait enlever parfois tous les habitants d'une ville ou d'un district pour les transplanter à l'intérieur du royaume. Ces colonistes étant en grande partie des chrétiens, le christianisme fut répandu un peu partout[3].

[1] Comp. ci-dessus p. 102 et 136 sqq. et l'excursus II.
[2] Nöldeke, Ṭabarī, p. 68, note 1; Labourt, p. 7—9. Ruines d'une synagogue à Doura, Rostovtzeff, Dura-Europos, p. 100 sqq.; Pagliaro, Preliminary note on the Pehlevi dipinti in the Dura Synagogue, 1936.
[3] Labourt, p. 18—19. Ruines d'une église chrétienne avec des peintures murales, datant du second quart du troisième siècle, à Doura, voir Rostovtzeff, Caravan Cities, p. 189 sqq., et Dura-Europos, p. 130 sqq.

Au commencement du quatrième siècle, Pāpā bar 'Aggai, évêque chrétien de Séleucie-Ctésiphon, essayait de réunir toutes les communautés iraniennes sous la direction du siège épiscopal de Ctésiphon, ce qui provoqua une querelle peu édifiante. L'affaire aboutit dès lors à la déposition de Pāpā par un synode, mais la querelle continua. Il y avait des évêchés dans plusieurs villes des régions arménienne et kurde à l'Est du Tigre jusqu'à Kerkuk et à Holvan, et, plus vers le Sud, à Gundēshāhpuhr, à Suse et à Hormizd-Ardashēr dans la Susiane. La situation qui régnait dans la communauté chrétienne au quatrième siècle est dépeinte en couleurs sombres dans la XIV[e] homélie d'Afraat, une des personnalités les plus marquantes parmi les chrétiens syriens de ce temps, où les chefs de l'Église chrétienne étaient moins occupés des intérêts de la communauté et des commandements de la foi que d'ambitions personnelles, et où l'orgueil, l'envie, l'avarice et la simonie florissaient parmi les champions de la chrétienté orientale, même au milieu des persécutions[1], ce qui ne diminuait en rien leur zèle fanatique, non seulement contre les manichéens, mais aussi contre les Valentiniens, les Marcionites, les Bardésanites et les autres hérétiques gnostiques.

Aussi longtemps que l'empire romain est resté païen, les chrétiens de l'Iran n'ont pas été inquiétés, mais la situation changea au moment où l'empereur Constantin se convertit au christianisme. Alors les chrétiens iraniens, nombreux surtout dans les provinces limitrophes de l'empire romain, devaient subir l'attraction d'un État puissant, dans lequel leur foi était la religion officielle. Afraat prédit le triomphe final du « peuple de Dieu », c.-à-d. des Romains; si les troupes perses étaient victorieuses, c'était une punition infligée par Dieu, mais la bête de l'Apocalypse serait tuée en son temps[2]. Suivant les actes des martyrs, Shāhpuhr II écrivit aux princes du pays araméen en ces termes: « Dès que vous aurez pris connaissance du présent ordre de nous autres dieux, qui est contenu dans le pli expédié par nous, vous arrêterez Simon, le chef des Nazaréens[3]. Vous ne le relâcherez pas tant qu'il n'aura

[1] Labourt, p. 24 sqq.
[2] Ibid., p. 48—49.
[3] Simon Barṣabbā'ē, le successeur de Pāpā.

pas signé ce document et n'aura pas consenti à recueillir, pour nous les verser, une capitation double et un double tribut pour tout le peuple des Nazaréens qui se trouve dans le pays de notre divinité, et qui habite notre territoire. Car nous autres dieux, nous n'avons que les ennuis de la guerre et eux n'ont que repos et plaisirs! Ils habitent notre territoire et partagent les sentiments de César, notre ennemi! »[1]. Simon, emprisonné, refusa d'obéir à l'ordre du roi. Shāhpuhr, à cette nouvelle, devint furieux et cria, que Simon voulait exciter ses disciples à une révolte contre le royaume et le réduire à la servitude sous César, son coreligionnaire. Labourt, l'historiographe catholique des martyrs de l'Iran, admet que ce soupçon n'était pas sans fondement, bien que Simon, au cours de son interrogatoire, protestât contre l'accusation de haute trahison. Simon fut mis à mort[2].

Ces événements furent l'exorde de la première persécution des chrétiens de l'Iran, qui dura de l'an 339 jusqu'à la mort de Shāhpuhr II. Les persécutions eurent lieu surtout dans les provinces du Nord-Ouest et dans les régions qui confinaient à l'empire romain. Il y eut des exécutions et des massacres, il y eut aussi des déportations. En l'an 362, 9000 chrétiens de la forteresse de Phenek, à Bézabdé, avec l'évêque Héliodore, furent déportés en Susiane après une révolte[3]. Sozomène évalue à 16.000 le nombre des victimes de la persécution de Shāhpuhr, dont les noms étaient connus, nombre quelque peu exagéré, à l'avis de M. Labourt.

Les actes syriens des martyrs nous racontent les persécutions des chrétiens qui se succédèrent à certains intervalles deux siècles durant. Ces récits sont partiaux à l'extrême, cela va sans dire, et embellis, en partie, de traits légendaires, mais s'appuyant sur de bonnes traditions, surtout en ce qui concerne la plus ancienne période[4], ils nous fournissent maints détails de la vie iranienne de ces temps-là.

Ardashēr II, le successeur de Shāhpuhr, n'était pas non

[1] Labourt, p. 45—46.
[2] Ibid., p. 45 sqq.
[3] Ibid., p. 78 sq.
[4] Ibid., p. 53 sqq

plus l'ami des chrétiens. Au contraire, les rois suivants, Shāhpuhr III et Vahrām IV, inaugurèrent une politique de rapprochement dans leurs rapports avec l'empereur. Pendant le règne de Yazdgard I (399—421), les relations christiano-zoroastriennes entrèrent dans une nouvelle phase.

Yazdgard I (Fig. 30) a été jugé bien différemment par les chrétiens et par les auteurs iraniens. Une source syrienne contemporaine le mentionne comme « le bon roi clément Yazdgard, le chrétien, le béni parmi les rois » etc.; « tous les jours il exerçait

Fig. 30. Monnaie de Yazdgard I.
(Collection de l'auteur).

la bienfaisance envers les pauvres et les malheureux ».[1] Et l'historien byzantin Procope exalte la magnanimité de ce monarque. Les historiens arabo-persans au contraire, qui dépendent de l'historiographie de l'Iran sassanide imbue des sentiments du clergé zoroastrien et de la haute noblesse, lui ont donné des sobriquets tels que « le pécheur » (*bazaghar*) et « le trompeur » (*dabhr*)[2]: il était ingrat et méfiant, et si l'on osait lui parler en faveur de quelqu'un, il demandait aussitôt: « Combien te payera celui dont tu te fais le défenseur devant moi, et quelle somme as-tu déjà reçue? » Violent et méchant, il épiait le moment d'infliger des punitions d'une sévérité extrême. Ṭabarī dit naïvement que les sujets ne pouvaient se prémunir contre sa méchanceté qu'en se réglant sur les bonnes lois et les préceptes sages des anciens rois. Par peur de ses violences, les sujets[3] s'allièrent contre lui[4]. Un

[1] Land, Anecd. Syr., I. 8, voir Nöldeke, Ṭabarī, p. 75, note.
[2] Voir Markwart-Messina, Catalogue, p. 67.
[3] C'est-à-dire: les grands seigneurs.
[4] Ṭabarī, p. 848, Nöldeke p. 74.

autre passage de l'œuvre de Ṭabarī pourra servir de correctif à cette description tendancielle. Vahrām V, le fils et successeur de Yazdgard, en haranguant le peuple, dit que son père avait commencé son règne dans un esprit de douceur et de justice, mais comme ses sujets, ou quelques-uns d'entre eux, s'étaient montrés ingrats et indociles, il s'était rendu dur et avait versé beaucoup de sang[1]. Nous distinguons derrière les portraits plus ou moins faussés de Yazdgard les traits d'un monarque énergique, naturellement porté vers la bienveillance, mais rendu tyrannique par l'âpreté de la lutte qu'il soutenait pour défendre l'autorité royale contre l'arrogance et l'insubordination des classes privilégiées.[2]

La paix étant conclue entre les deux grands empires, et Yazdgard ayant même pris sous sa protection Théodose II, enfant mineur[3], signe de politesse qui n'aura guère eu d'importance réelle, la nécessité d'un modus vivendi entre l'État d'Iran et ses sujets chrétiens était admise par le grand roi. De la part de l'empire romain d'Orient une députation, ayant pour chef Mārūthā, évêque de Maipherqaṭ (Mayafariqīn), fut envoyée à la cour de Yazdgard. Mārūthā, par la dignité de son apparition, fit bonne impression au roi, qui lui accorda sa confiance. Yazdgard ordonna la reconstruction des églises détruites et la mise en liberté des chrétiens emprisonnés à cause de leur foi. Les prêtres chrétiens auraient la liberté de circuler partout dans le royaume. Mārūthā engagea en outre le roi à faire convoquer un concile à Séleucie, où les affaires des chrétiens de l'Iran seraient arrangées, et l'unité de l'église chrétienne serait assurée. Ce concile, qui eut lieu en l'an 410 sous la présidence d'Isaac, évêque de Séleucie-Ctésiphon, et de Mārūthā, et qui fut ouvert par une prière solennelle pour le roi d'Iran, eut pour résultat l'adoption d'une série de règlements, par lesquels l'Église orientale et les dogmes furent mis en

[1] Ṭabarī, p. 865, Nöldeke p. 104.

[2] Sur la mise à jour du calendrier par les soins de Yazdgard I, opération mentionnée par Bīrūnī, voir Nyberg, Rel., p. 41—44. Le calendrier ayant été dérangé par l'inobservation des intercalations, Yazdgard, par une fête solennelle, a fait intercaler extraordinairement deux mois dans une même année (401?).

[3] Procope, BP, I. 2.

accord avec les règles qui étaient en vigueur en occident. La foi de Nicée fut adopté, et la hiérarchie fut réorganisée. L'évêque de Séleucie-Ctésiphon, grand-métropolitain ou catholicos de toute l'église chrétienne de l'Iran, à qui l'évêque de Kashkar servait de « ministre », eut sous lui cinq métropolitains, établis à Bēth Lāpaṭ (= Gundēshāhpuhr) en Susiane, à Nisibe, à Prāt de Maishān en Mésène, à Arbal et à Karkhā de Bēth Slōkh (Kerkūk). Environ trente évêques étaient soumis à l'autorité de ceux-ci. Quelques communautés isolées des régions plus éloignées se trouvaient en dehors de l'organisation. Enfin quatre chefs d'Église en Susiane restèrent à la tête de leurs communautés, mais à leur mort leurs successeurs devaient être nommés par le catholicos. Yazdgard sanctionna les décisions du concile. Selon son ordre, deux des plus hauts dignitaires du royaume, le vuzurg-framadhār Khusrō-Yazdgard, et Mihr-Shāhpuhr, dont le titre, argabadh, indique qu'il appartenait à la famille royale[1], convoquèrent les évêques à la Porte royale et les haranguèrent au nom du roi, en assurant de nouveau aux chétiens la liberté de leur culte et le droit de construire des églises, et déclarèrent que quiconque s'opposait aux ordonnances du catholicos Isaac et de Mārūthā serait sévèrement puni[2].

Quelques années plus tard, Yahballāhā, le second successeur d'Isaac, fut envoyé à Constantinople pour achever la réconciliation entre les deux empires. Il revint avec des cadeaux nombreux qu'il employa à la restauration de l'église de Séleucie-Ctésiphon et à la construction d'une nouvelle église dans la même ville. Toutefois, les grands résultats obtenus sous la protection de Yazdgard ne mirent pas fin aux dissensions qui régnaient dans l'Église chrétienne en Iran, et qui se firent jour, à ce qu'il semble, au synode de 420[3].

L'esprit de conciliation dont faisait preuve Yazdgard I dans ses rapports avec les chrétiens était dicté sans doute par des raisons politiques: en assurant la paix avec l'empire romain de l'Orient

[1] Voir ci-dessus, p. 107.

[2] Labourt, p. 87—99.

[3] Labourt, p. 100—103.

razdat, mais lui aussi se brouilla avec Rome et fut détrôné. Alors deux princes mineurs, fils de Pap, eurent le pouvoir royal, et comme le régent, le Mamiconien Manuel, frère de Mushel, qui avait été tué par Varazdat, et ami des Iraniens, demanda l'aide du grand roi contre une intervention imminente de la part des Romains, Shāhpuhr profita de l'occasion pour envoyer dans l'Arménie une armée conduite par Sūrēn, qui fut nommé marzbān de l'Arménie[1]. Shāhpuhr mourut immédiatement après.)

* * *

Voilà dans les grands traits les événements de la guerre de quarante ans de Shāhpuhr II avec Rome. Aucune main d'artiste n'a gravé sur les rochers de l'Īran des scènes de cette lutte entre les deux grandes puissances du monde antique[2]. Mais la littérature romaine nous en a transmis une relation vivante de la main d'un personnage qui a pris une part active à la guerre, et qui a été témoin oculaire de quelques-uns de ses principaux événements. Nous parlons d'Ammien Marcellin, officier romain d'origine grecque, soldat intrépide d'un esprit cultivé et narrateur de premier ordre malgré son langage maniéré. La description qu'il donne des combats qui aboutirent à la prise d'Amida par les Iraniens en l'an 359 est d'une perspicuité qui ne peut être surpassée.

Dans la province arménienne de Corduène il y avait un gouverneur iranien qui portait le nom romain de Jovinien. Ayant été, dans sa jeunesse, comme otage, en Syrie, il avait appris à aimer la civilisation romaine, et c'était pendant cette période, sans doute qu'il avait pris un nom romain. En tout cas, il gardait en secret

[1] En résumant ici l'histoire très embrouillée des relations de l'Arménie avec l'Iran et l'empire romain, je suis dans les grands traits la relation de Justi (GIPh. II, p. 524 sqq.), qui a utilisé toutes les sources arméniennes, romaines et byzantines. Comp. Marquart, Untersuchungen zur Geschichte von Eran, I, p. 44 sqq. du tirage à part.

[2] Le relief de Boshāt mentionné dans une note précédente se trouve sur l'ancien territoire arménien.

des sympathies romaines. C'est à lui qu'Ammien fut député avec un centurion de confiance pour avoir des nouvelles sur les mouvements de l'armée iranienne. Jovinien lui donna un guide qui connaissait les lieux, et étant grimpé sur les hauteurs d'une chaîne de montagnes, les guetteurs virent, au troisième jour, dès que le soleil s'était levé, tout le terrain des environs couvert de troupes innombrables, le roi d'Iran en tête, revêtu de vêtements brillants, et à sa gauche Grumbatès, le nouveau roi des Chionites, homme d'âge moyen, faible de corps, mais d'un esprit élevé et qui s'était signalé par plusieurs victoires. A la droite de Shāhpuhr se tenait le roi des Albans, égal à Grumbatès en rang et non moins célèbre. Derrière eux venaient plusieurs généraux distingués et enfin la masse de l'armée composée des meilleures troupes des nations voisines. Ayant vu l'armée iranienne traverser le fleuve de Zāb sur un pont de bateaux, Ammien retourna vers Jovinien, et, après s'être reposé, il rebroussa chemin à travers les montagnes pour se rejoindre à l'armée romaine. Les Romains, alors, se préparèrent au combat et brûlèrent le blé des champs. Les Iraniens passèrent rapidement par devant Nisibe et continuèrent leur chemin, suivant les vallées fécondes au pied des montagnes en évitant le terrain brûlé. Les troupes romaines, d'autre part, s'avancèrent à marches forcées vers Samosate, capitale de la Commagène, pour y traverser le fleuve. Par suite de la lâcheté et de la négligence de deux escadrons romains, les généraux iraniens Tahm-Shāhpuhr et Nakhvadhār[1] avaient réussi à s'approcher avec mille hommes et à se mettre en embuscade derrière les hauteurs des environs d'Amida. Ici eut lieu la rencontre que décrit Ammien dans les termes suivants:

« Étant en marche à la faible lueur de l'aube naissante pour nous rendre à Samosate, comme j'ai dit, nous aperçûmes du haut d'une colline l'éclat des armes. Aussitôt on entendit des cris annonçant que l'ennemi était là, et l'on donna le signe ordinaire pour nous avertir de nous tenir prêts au combat. Nous nous sommes arrêtés en resserrant les rangs, mais il ne nous semblait pru-

[1] Voir p. 21, note 3.

dent ni de prendre la fuite à ce moment, les ennemis qui allaient nous poursuivre étant déjà en vue, ni de commencer un combat, qui devait nous exposer à une mort certaine, contre un ennemi qui nous était supérieur tant pour la cavalerie que pour l'infanterie. Enfin, voyant que le combat était inévitable et étant indécis sur ce qu'il fallait faire, quelques-uns de nos gens, qui s'étaient trop imprudemment avancés, furent tués. Alors les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre ».

« ... Sur ces entrefaites une demi-heure s'était écoulée. Alors notre arrière-garde, qui était placée au sommet de la colline, cria, qu'on distinguait sur nos derrières une nouvelle troupe de cavaliers cuirassés, qui s'approchait à toute vitesse. Comme toujours dans de tels moments dangereux, personne ne savait de quel côté il devait se porter, et voilà toute la foule immense qui nous pressait. Ainsi, en nous dispersant, nous nous sommes enfuis, chacun dans la direction où il pensait trouver salut le plus facilement. Mais en essayant, chacun pour lui, d'éviter le péril imminent, nous ne pouvions pas éviter d'être engagés dans un combat avec les éclaireurs de l'ennemi. A ce moment, personne ne pensant plus à sauver la vie, nous nous défendîmes de toutes nos forces, et nous fûmes refoulés aux bords escarpés du Tigre. Ici quelques-uns furent précipités, mais, enchevêtrés dans leurs armes, ils restèrent enfoncés dans les endroits bas du fleuve. D'autres furent engloutis par les tournants profonds de l'eau et se noyèrent; d'autres encore se dressèrent contre l'ennemi et combattirent avec des chances variées, et il y en avait qui, terrifiés par les masses épaisses des troupes, essayèrent d'atteindre les défilés les plus proches du mont Taurus ».

« ... Moi-même, séparé de mes camarades, je délibérais quel parti prendre, lorsque Vérennien, officier des gardes, s'approcha de moi, ayant une flèche enfoncée dans la cuisse. Essayant, sur les instances de mon camarade, de l'emmener avec moi, je vis les Perses qui m'environnaient de toutes parts. Alors j'essayai de me glisser en toute hâte vers la ville (c.-à-d. Amida), qui était située assez haut du côté où nous étions attaqués, et n'était accessible que par un seul chemin très étroit qui avait été rendu encore plus étroit par un moulin bâti au milieu de la hauteur afin de barrer tous les sentiers de traverse. Ici, mêlés avec les Perses, qui avaient grimpé la hauteur au même instant que nous, il nous fallait rester immobiles, jusqu'au soleil levant, dans une telle poussée que même les corps des mourants étaient tenus debout par la foule pressée et ne trouvaient pas assez de place pour tomber à terre. Ainsi, juste devant moi, un soldat, qui avait eu la tête fendue en deux par un coup d'épée énorme, était tellement pressé de toutes parts, qu'il demeurait immobile comme un pieu. Des balistes de toutes sortes, placées au haut des remparts, il tomba une grêle de dards, mais nous étions si près des murs qu'ils ne pouvaient pas nous faire de mal. Enfin, je me sauvai par une fausse porte et j'y trouvai une grande foule de gens des deux sexes qui étaient accourus du voisinage. Car il se trouvait que la foire annuelle ordinaire, tenue dans le faubourg pendant ces jours-là, avait rassemblé une grande multitude de villageois. Tous criaient et hurlaient à qui mieux mieux; quelques-uns pleuraient ceux qu'ils avaient perdus, d'autres étaient blessés à mort, et beaucoup en appelaient des amis qu'ils ne trouvaient pas dans le désordre »[1].

Cependant, Shāhpuhr arrive lui-même devant Amida avec le gros de l'armée perse.

« Aux premiers rayons de l'aurore on vit alors tous les environs, aussi loin qu'on portait la vue, resplendissant de l'éclat des armées, et la cavalerie bardée de fer qui remplissait les plaines et les collines. Le roi lui-même dépassait en hauteur tous les autres, précédant à cheval toute l'armée et portant en guise de diadème une tête de bélier dorée incrustée de pierres précieuses. L'éclat de son apparition était relevé par le nombre des grands seigneurs qui l'accompagnaient et la suite composée des nations les plus diverses. Certainement il essayerait d'amener les défenseurs de la ville à se rendre volontairement, parce que, selon le conseil d'Antonius[2], il devait se hâter de marcher ailleurs. Mais

[1] XVIII. 8.
[2] Transfuge romain.

la divinité céleste, afin de réunir toutes les souffrances de tout l'empire romain dans un espace étroit, l'avait rendu immensément plein de confiance en lui-même et lui avait suggéré l'idée qu'aussitôt qu'il se présenterait, les assiégés consternés viendraient implorer sa grâce. Accompagné de la garde royale, il alla à cheval vers les portes. Mais comme avec trop d'assurance il s'approchait tellement qu'on pouvait même distinguer les traits de son visage, il fut, à cause de ses ornements voyants, le but de toutes les flèches et de tous les dards, et il aurait succombé, si le nuage de poussière ne l'avait dérobé à la vue des tireurs. Ainsi il s'en tira sain et sauf, ayant seulement la robe déchirée par un dard, et sauva la vie pour causer dans la suite la mort de milliers d'hommes. Furieux, comme si nous nous étions rendus coupables d'un sacrilège, il disait qu'on avait osé outrager, en sa personne, le maître de tant de rois et de peuples, et fit avec un zèle extrême toutes les préparations pour détruire la ville. Mais les généraux les plus distingués l'ayant conjuré de ne s'écarter de sa glorieuse entreprise, et les autres grands seigneurs le calmant aussi par des observations amicales, il résolut de sommer, le lendemain, la garnison de se rendre ».

« Aussi, au point du jour, Grumbatès, roi des Chionites, qui, plein de confiance, s'était chargé de cette commission, avança jusqu'aux murailles accompagné d'une troupe de cavaliers vigoureux. Mais un tireur habile, dès qu'il aperçut qu'il était à la portée du trait, fit jouer la baliste et transperça l'armure et la poitrine du fils de Grumbatès, qui était à cheval à côté de son père, un homme tout jeune qui surpassait tous les hommes de son âge en hauteur et en beauté de la taille. A sa mort, tous ses compatriotes se dispersèrent, mais sentant dans leurs cœurs que le corps ne devait pas être enlevé [par les Romains], ils retournèrent peu après et, par des cris stridents, ils excitèrent une foule de gens à prendre les armes. Par leur concours, un combat acharné s'engagea, et les flèches tombèrent comme une grêle de tous côtes. Enfin, après un combat meurtrier, qui dura jusqu'à la fin du jour, les ennemis réussirent à grand'peine, la nuit étant tombée, à retirer, sous la protection de l'obscrurité, le cadavre à travers des monceaux de morts et des torrents de sang . . . »

« Cette mort plongea la maison royale dans le deuil, et tous les nobles furent frappés douloureusement, avec le père, de cette perte subite. Toutes les opérations militaires furent suspendues et on célébra, suivant la coutume de sa propre nation, la fête funèbre du jeune homme qui avait été digne d'honneur par sa naissance et qui avait été en outre très aimé. Dans son armure ordinaire il fut porté et mis sur un grand tréteau élevé, et autour de lui on plaça dix lits portant des images de personnes mortes si bien imitées qu'ils ressemblaient parfaitement à des cadavres ensevelis. Les hommes passèrent sept jours entiers au festin, célébrant par chambrées et compagnies le deuil du jeune prince en dansant et en chantant une sorte de chant funèbre. Et les femmes se frappèrent pitoyablement la poitrine et déplorèrent avec les gémissements usités en pareilles occasions l'espoir du peuple rompu dans la première jeunesse . . . »

« Aussitôt que le corps eut été brûlé et les os mis dans une urne d'argent afin d'être ensevelis, d'après la résolution du père, dans le sol de la patrie[1], un grand conseil de guerre fut tenu, dans lequel on s'accorda à porter aux manes du jeune homme tué un holocauste en réduisant la ville en cendre; car Grumbatès ne voulait pas abandonner la place avant d'avoir vengé l'ombre de son enfant unique. Il fut permis aux soldats de se reposer pendant deux jours, et l'on n'envoya que les détachements nécessaires pour détruire les champs fertiles et cultivés qui étaient sans défense comme aux temps de paix. Puis la ville fut cernée par un rang quintuple de boucliers. A la pointe du troisième jour, les cavaliers aux armures brillantes se répandirent sur tout l'espace que la vue pouvait embrasser, et les rangs marchèrent à pas lents vers la place que le tirage au sort leur avait assignée. Les Perses occupèrent tout le tour des murailles. Le côté Est, là où le jeune homme avait été tué pour notre malheur, fut la place des Chionites. Les Vertes eurent le côté Sud. Les Albans gardèrent le côté Nord, et

[1] On voit de ce passage que les Chionites n'étaient pas des zoroastriens, car la crémation et l'inhumation étaient également contraires aux préceptes de la religion zoroastrienne (voir p. 36).

devant la porte occidentale se rangèrent les Ségestaniens[1], qui n'ont pas d'égaux en fougue guerrière. Avec ces derniers étaient des rangs de grands éléphants, hideux à voir, la peau couverte de plis, lesquels s'avançaient lentement, montés par des hommes armés. C'est, je l'ai dit souvent, la vue la plus terrible et épouvantable qu'on puisse imaginer . . . »

Le déploiement fini, les troupes de l'armée royale restent immobiles jusqu'au soir, puis se retirent dans le même ordre dans lequel ils sont venus. Puis, peu de temps avant la pointe du jour, ils entourent de nouveau la ville au bruit des clairons et commencent le combat. Mais la défense de la ville est menée avec force.

« Les pierres énormes qui partirent de nos scorpions brisèrent la tête d'un nombre considérable d'ennemis; d'autres furent percés de flèches; d'autres encore frappés de dards, de sorte que les ennemis ne s'avançassent qu'avec difficulté à cause des monceaux de cadavres qui couvraient le sol. Quelques-uns, blessés, essayèrent en fuyant de rejoindre leurs camarades. Et il n'y avait pas moins de désolation et de massacres dans la ville, une nuée de flèches obscurcissant le ciel, et les machines dont les Perses s'étaient emparées en pillant Singare causant beaucoup de blessures. Les assiégés ramassèrent toutes leurs forces et recommencèrent la lutte chaque fois qu'elle était interrompue; mais s'ils étaient blessés dans l'ardeur avec laquelle ils se défendaient, leur chute était pernicieuse, car en se renversant dans leur sang ils firent tomber ceux qui étaient à côté d'eux; et si, frappés par une flèche, ils étaient encore en vie, ils criaient pour appeler des gens habiles à la retirer. Ainsi un épisode sanglant suivait l'autre tant que durait le jour, et même l'obscurité du soir ne calma pas l'ardeur des combattants, telle était l'obstination avec laquelle on luttait des deux côtés. Tandis que les gardes se tenaient sous les armes la nuit, les collines retentissaient des cris des deux camps, les nôtres glorifiant les mérites de l'empereur Constance dominateur de tout le monde, et les Perses exaltant Shāhpuhr, qu'ils appe-

[1] Les hommes de la Sacastène, les Saces.

laient *Shāhānshāh* (saansaan) et *Pērōz* (pirosen), ce qui veut dire « roi des rois » et « vainqueur dans les combats ».

Le combat recommencé dure tout le jour suivant, puis l'excès des pertes force les deux partis à suspendre les opérations pendant quelque temps. Mais dans la ville surpeuplée, qui contient outre sept légions romaines un grand nombre de réfugiés, environ vingt mille hommes tout compté, il n'est plus possible de faire enterrer les morts, et pour comble de malheur une peste se déclare. Cependant les Perses entourent la ville de gabions d'osier, élèvent des terrasses d'assaut et construisent de hautes tours garnies de fer sur le devant et établissent au sommet de chaque tour une baliste destinée à écarter ceux qui défendent les murs. Les assiégés entreprennent une série de sorties téméraires. Soixante-dix archers perses de la garde royale, conduits par un transfuge, occupent une tour au côté Sud de la muraille, d'où, le matin, en agitant un manteau de pourpre, ils font signe de commencer l'attaque. Les soldats perses escaladent les échelles d'assaut. Les Romains, cependant, dirigent leurs balistes contre la tour et font voler les flèches de bois énormes qui percent quelquefois deux ennemis en même temps, et, la tour ayant été vite débarrassée d'ennemis, la défense se concentre sur les murailles et est conduite avec un tel succès que les Vertes placés au côté Sud sont dispersés. Sur ces entrefaites, quelques places fortifiées des environs sont prises par les ennemis, pillées et brûlées, d'où des milliers de personnes sont entraînées, parmi elles des vieillards et des femmes, qui, ne pouvant plus marcher, sont laissés en chemin, les mollets ou les os des pieds coupés. Furieux en voyant les files des déportés, des soldats gaulois font une sortie désespérée et répandent la mort et la terreur dans l'armée perse. Enfin les Perses, ayant perfectionné leurs travaux de siège, commencent la dernière attaque violente contre la ville. Le premier jour le combat reste sans résultat. Le jour suivant, les Perses s'avancent de nouveau avec leurs éléphants. Les Romains font sauter les tours de siège et brisent les balistes avec des pierres lancées des scorpions et repoussent les éléphants au moyen de brandons. Ici nous continuons le récit dans les termes de notre auteur:

« Enfin les appareils de siège furent incendiés, mais cela n'amena pas de pause dans le combat. Car le roi des Perses lui-même, qui n'est pas obligé de prendre part aux batailles, était tellement enragé à cause de tout cet orage de malheurs qu'il fit une chose sans exemple jusqu'alors: il se jeta comme un simple soldat dans la mêlée, là où les rangs étaient le plus épais. Mais comme il se distinguait facilement, même par ceux qui étaient plus loin, par la multitude des gens qui le couvraient, un grand nombre de dards furent dirigés contre lui. Beaucoup de ses gens tombèrent, mais lui-même, s'étant retiré, courut d'un rang à l'autre, et cela jusqu'à la fin du jour, sans s'effrayer de la vue terrible des morts et des blessés. Alors seulement il permit à l'armée de se reposer quelque temps ».

« La nuit interrompit le combat, il est vrai; mais à peine le soleil s'était-il levé que le roi, frémissant de colère et de rage, et sans égard pour les exigences de l'humanité, ranima de nouveau ses troupes au combat contre nous, afin d'atteindre le but de ses désirs. Les instruments de siège, comme nous avons dit, avaient été détruits par le feu, et comme l'attaque contre nous était dirigée du haut des terrasses d'assaut qui étaient le plus près des murs, les nôtres, à l'intérieur, dressèrent également des terrasses, si bien et avec tant de zèle qu'il était possible de le faire, et résistèrent, dans cette position difficile, avec une force qui égalait parfaitement celle de l'ennemi ».

« La bataille sanglante demeura longtemps indécise, et personne ne laissait refroidir son ardeur pour la défense par peur de la mort. Le combat était à son comble, lorsque le sort des deux partis fut déterminé par un hasard inévitable, notre terrasse, à laquelle nous avions travaillé si longtemps, s'écroulant comme par un tremblement de terre. Ainsi l'espace libre entre le mur et la terrasse d'assaut des ennemis au-dehors fut comblé, comme si l'on y avait fait une chaussée ou jeté un pont, de sorte qu'il y eût un passage aux ennemis, où aucun obstacle ne leur était opposé. La plupart des soldats avaient été écrasés ou tellement accablés par l'éboulement qu'ils étaient mis hors d'état d'agir. On

accourut tout de même de tous côtés pour parer à ce danger imprévu, mais par cet empressement même on s'empêcha l'un l'autre d'avancer, tandis que le courage des ennemis s'accrût par leur succès. Par l'ordre du roi, toutes les forces militaires furent jetées en avant; l'on en vint à se battre des épées; le sang coula des deux côtés dans un carnage immense, et les fossés se remplirent de cadavres. Un chemin plus large s'ouvrit par là aux troupes ennemies, qui remplirent alors toute la ville; et ainsi tout espoir de défense ou de fuite nous était ôté: les hommes armés et ceux qui étaient sans armes furent massacrés comme des bestiaux sans distinction de sexe ».

L'auteur termine ce récit en racontant les détails de sa fuite aventureuse qu'il met en œuvre pendant l'obscurité de la nuit, accompagné de deux compatriotes. Ayant heureusement évité les Perses, qui poursuivent une troupe de cavaliers romains, ils traversent les montagnes et arrivent enfin à la ville de Mélitène dans la Petite Arménie, d'où ils partent avec un officier romain et reviennent à Antioche[1].

* *
*

Parmi les rois sassanides de la première période, Shāhpuhr II est le seul chez qui nos sources nous permettent de distinguer des traits individuels. Ammien, malgré son antipathie naturelle contre l'ennemi dangereux de l'empire romain, ne peut pas supprimer, dans sa relation, une certaine admiration de l'apparition imposante de Shāhpuhr et de son courage personnel. De haute stature, le roi dépasse son entourage de toute la tête. Au siège de Bézabdé, (Bēth Zabdē), comme à celui d'Amida, il s'avance hardiment au fossé pour examiner les environs de la forteresse, sans se soucier des projectiles des balistes et de la grêle des flèches[2].

1 XIX, 1—8.
2 XXII. 7. 2.

Ce sont des considérations politiques et non pas le fanatisme religieux qui ont porté Shāhpuhr à mettre en œuvre la première grande persécution des chrétiens de l'Iran. Le livre syrien qui décrit la vie de saint Eugène raconte que Shāhpuhr a voulu voir cet anachorète chrétien et lui a témoigné beaucoup de considération, et qu'Eugène a guéri un des deux fils du roi, possédé par le diable. La Vie d'Eugène est une source de valeur très douteuse, il est vrai, mais la littérature hagiographique syrienne contient d'autres traits encore[1] qui semblent refléter d'anciennes traditions, et qui montrent que Shāhpuhr n'était pas animé de sentiments hostiles contre les chrétiens. L'inimitié secrète des chrétiens de l'Iran contre le royaume constituait cependant un danger permanent, après que les empereurs romains avaient pris la croix pour symbole, et contre cet ennemi intérieur Shāhpuhr agit sans ménagement. Les persécutions durèrent jusqu'à la fin de son long règne[2].

Shāhpuhr était pénétré au plus haut degré du sentiment de sa puissance et de sa grandeur. Irascible et violent, il était saisi d'une rage effrénée, si sa majesté était offensée ou que ses plans fussent entravés[3]. Lorsque le chrétien Pūsagh ou Pūsīgh, traîné devant le roi, déclara qu'il enviait à ses coreligionnaires leur mort de martyre et dédaignait la majesté du roi, Shāhpuhr s'écria avec emportement: « Qu'il ne meure pas comme tous les hommes. Mais parce qu'il a méprisé ma majesté et parlé à moi comme à un égal, arrachez, déracinez sa langue au travers de son cou, afin que ceux qui sont encore vivants me redoutent à cause de lui »[4].

Que l'humanité et les sentiments chevaleresques ne fussent pourtant pas étrangers au caractère de Shāhpuhr, quelques traits conservés dans le récit d'Ammien nous le montrent. Dans la prise de deux petites forteresses romaines un certain nombre de femmes furent faites prisonnières et amenées devant Shāhpuhr. Parmi elles était la femme du conseiller Craugasius, femme très belle, qui

[1] Labourt, p. 305 et note 1.
[2] Voir le chap. VI.
[3] Ammien, XIX. 1. 6, XXVII. 12. 11 et 18.
[4] Labourt, p. 68.

tremblait de peur que les vainqueurs ne la violassent. Le roi se la fit présenter et lui promit qu'elle reverrait bientôt son mari, et que personne ne porterait atteinte à son honneur; car, dit Ammien, il avait entendu dire que Craugasius aimait tendrement sa femme, et il espéra engager cet homme à lui livrer Nisibe. L'auteur ajoute que le roi prenait sous sa protection d'autres jeunes filles chrétiennes consacrées au service des autels et ordonnait qu'on les laissât vaquer aux devoirs de leur culte sans les gêner. Il ne faut probablement pas voir dans cette clémence, comme le veut Ammien, une sournoiserie de la part du roi. Lorsque, plus tard, soupçonné par les Romains et par crainte d'être accusé de trahison, Craugasius s'enfuit et, poussé par son amour conjugal, embrassa la cause des Iraniens, Shāhpuhr lui rendit sa femme, tous ses parents et sa fortune confisquée, et lui accorda un rang élevé[1].

Les longues guerres avec Rome fournirent à Shāhpuhr l'occasion de faire valoir ses qualités de grand capitaine. Dans ses armées, la discipline était maintenue. Ordinairement, il n'y avait pas de massacres inutiles à la prise des villes ennemies. Lorsque, en 360, la forteresse de Singare tomba aux mains des Iraniens, peu de personnes furent tuées à l'entrée des troupes iraniennes. Tous les habitants et les survivants de la garnison romaine furent faits prisonniers sur l'ordre de Shāhpuhr et envoyés dans des contrées éloignées de l'empire[2]. C'était, comme nous l'avons vu, le procédé ordinaire des rois sassanides, qui voulaient profiter ainsi de la supériorité des Romains dans les arts techniques.

Infiniment subtil, Shāhpuhr savait agir avec humilité ou avec orgueil selon les circonstances[3]. Il attira par des flatteries le roi d'Arménie Arshak à un festin, où il le fit arrêter et mettre en prison. Lorsque, par la suite, deux transfuges, Cylacès et Artaban, aux mains de qui Shāhpuhr avait confié le gouvernement de l'Arménie, prirent le parti des Romains et arrangèrent les

[1] Ammien, XVIII. 10, XIX. 9.
[2] Ibid. XX. 6. 7.
[3] Ibid., XXVII, 12. 14.

choses, avec l'aide de ceux-ci, de telle manière que Pap[1], fils d'Arshak, eut la couronne, Shāhpuhr, qui ne jugeait pas opportun d'employer la force pour le moment, leurra Pap de l'espoir d'un pacte d'amitié et lui reprocha d'un ton amical, que, sans

Fig. 25. Shāhpuhr II à la chasse aux lions, coupe d'argent.
(Musée de l'Ermitage, Leningrad, Photographie d'A. C. Cooper, Londres).
Voir Survey, IV. 210.

se soucier de sa dignité, il se fît l'esclave de Cylacès et d'Artaban, de sorte qu'il ne lui restât que les apparences de la royauté, et il amena ainsi ce roi sans caractère à faire tuer ses deux conseillers[2].

Enfin, Shāhpuhr s'est assuré un nom parmi les fondateurs de villes. Après avoir fait détruire l'ancienne ville de Suse et tuer ses habitants à cause d'une insurrection[3], il la fit re-

[1] Para chez Ammien, à lire Papa.
[2] Ammien, XXVII. 12. 12.
[3] Labourt, p. 70.

construire sous le nom d'Ērankhvarreh-Shāhpuhr. Cette ville est souvent confondue avec la ville voisine Ērān-āsānkard-Kavādh, appelée par les Syriens Karkhā de Lēdān, où se trouve encore aujourd'hui la ruine d'un palais, *Ivān-e-Karkh*, édifice dans lequel la voûte à tonnelle a été dissoute en de grands arcs en berceau interrompus par de petites coupoles, et qui est devenu le modèle de l'architecture du pays d'Irak. Mais cette dernière ville a été fondée par Kavādh I[1].

* * *

Les successeurs de Shāhpuhr II, son frère (?) Ardashēr II (379—83) et les deux fils de Shāhpuhr II, Shāhpuhr III

Fig. 26. Monnaie de Vahrām IV.
(Musée National de Copenhague).

(383—88) et Vahrām IV (388—99)[2], étaient des princes faibles, sous le règne desquels les grands du royaume reconquirent aisément le terrain qu'ils avaient perdu sous le grand Shāhpuhr. Le premier fut détrôné par les grands, les deux autres moururent d'une mort violente. Pendant les premières années du règne de Vahrām IV (Fig. 26) l'Iran et Rome se partagèrent l'Arménie de telle sorte que la partie orientale, qui était de beaucoup la plus grande, fut mise sous la protection de l'Iran, et la partie occidentale sous celle des Romains. Dans la partie orientale, Khosrov,

[1] Herzfeld, dans Sarre-Herzfeld, Felsreliefs, p. 130 sq., et Paikuli, Gloss. 67; Markwart-Messina, Catalogue, p. 96—97.
[2] Appelé *Kermānshāh*, parce qu'il avait été gouverneur de Kermān pendant le règne de son père. D'après la supposition de Nöldeke (Ṭabarī, p. 71, note 3) la ville de Kermānshāh dans l'Iran occidental rappellerait encore le surnom de ce roi.

fils de Varazdat, fut nommé roi, mais destitué en 392 par Vahrām IV et remplacé par son frère V r a m - S h a p u h[1]. Plus tard, Khosrov fut roi de nouveau et régna pendant les années 414—416. Tandis que les premiers rois sassanides jusqu'à Narseh

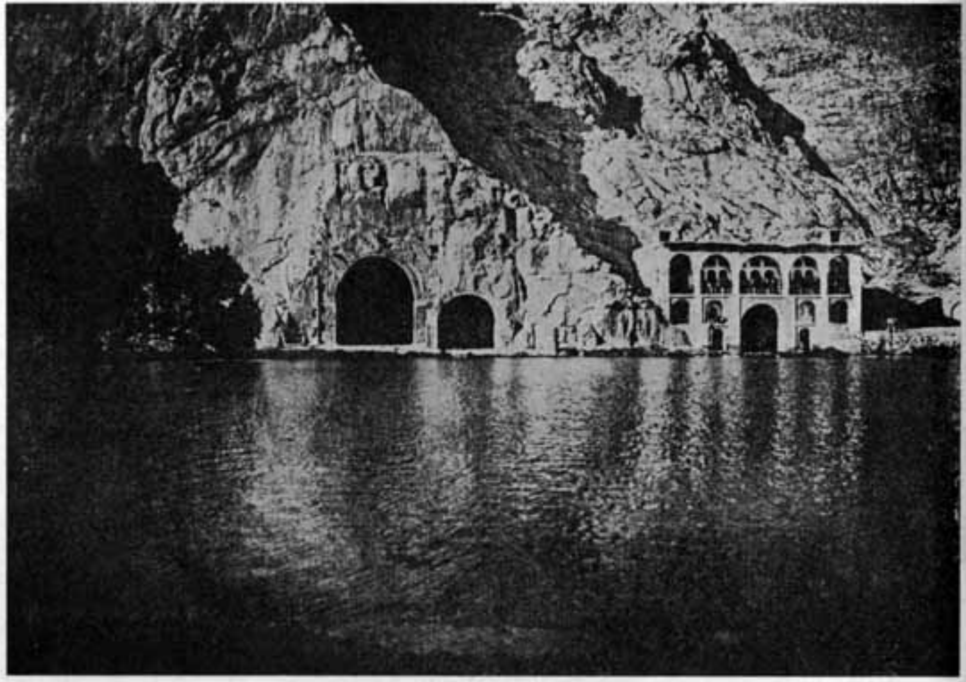

Fig. 27. Ṭāq-e-Bostān.
(Herzfeld, Am Tor von Asien).

avaient fait graver leurs reliefs dans les rochers des environs de Persepolis, Ardashēr II et ses successeurs ont choisi, pour immortaliser leurs règnes, une localité située dans la Médie ancienne, plus près de la résidence, à savoir le rocher de Ṭāq-e-Bostān, au Nord-Est de Kermānshāh, à une lieue à peu près de cette ville, sur la grande route de Bagdad à Hamadan, route ancienne des caravanes, sur laquelle, depuis la plus haute antiquité, les rois ont laissé leurs monuments, et que M. Herzfeld a appelé « la porte

[1] Forme arménienne du nom perse Vahrām-Shāhpuhr.

de l'Asie »[1]. A Ṭāq-e-Bostān, où de grandes sources surgissent de la paroi du rocher, il y a eu sans doute un sanctuaire ancien, qui, dans les temps mazdéens, était réservé, probablement, au culte d'Anāhitā[2]. Ce rocher, coupé à pic, s'élève derrière un

Fig. 28. Relief d'investiture d'Ardashēr II à Ṭāq-e-Bostān.
(Herzfeld, Am Tor von Asien).

étang et surmonte un château de plaisance moderne (Fig. 27). Tout près de cet édifice, à gauche, se trouve, gravée dans le roe, une représentation de la scène d'investiture d'Ardashēr II. A droite du roi, le visage tourné vers lui, Ōhrmazd est figuré, la couronne murale sur la tête, tendant au roi l'anneau à rubans. Le roi et le dieu sont revêtus, tous les deux, de robes qui leur descendent jusqu'aux genoux, celle du roi ayant les pans arrondis, et de pan-

[1] Dieulafoy, V, p. 95 sqq.; Morgan, Mission scientifique en Perse, t. IV, p. 303 sqq.; Herzfeld, Am Tor von Asien, p. 57 sqq.

[2] Herzfeld, l. c., p. 58.

Shāhpuhr mourut en l'an 272. Il existe une gemme magnifique en style gréco-romain qui porte l'inscription pehlvie de Shāhpuhr (I), mais le portrait est une œuvre grecque plus ancienne, à laquelle Shāhpuhr a fait graver son nom[1].

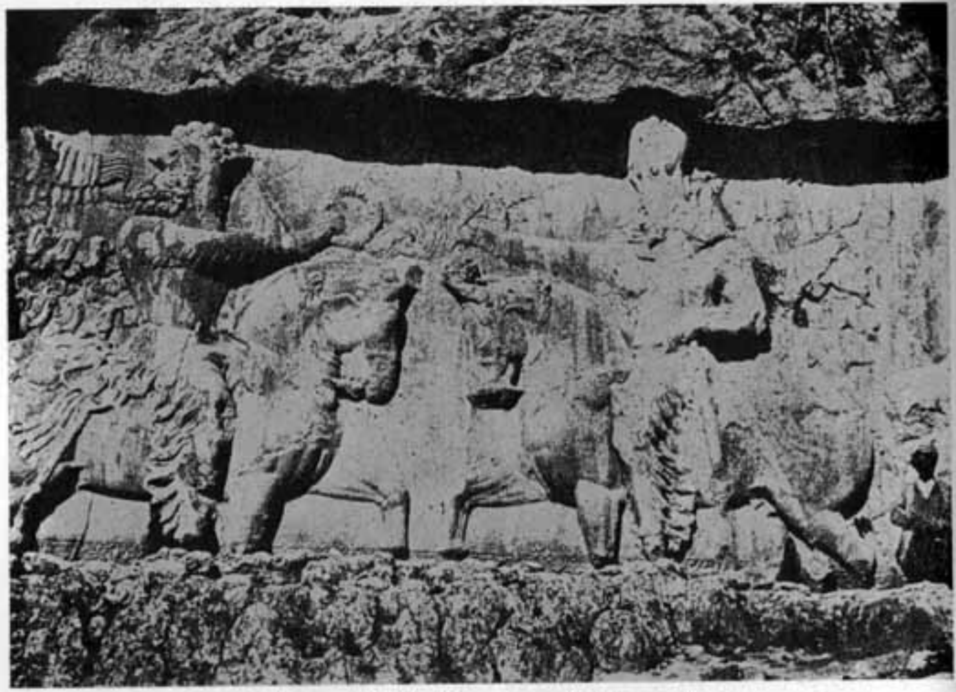

Fig. 17. Relief d'investiture de Vahrām I.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

Une femme du nom d'Ādhur-Anāhīdh, qui figure dans l'inscription Kb.Z. (l. 22) sous le titre de *bānbishnān bānbishn* (« reine des reines ») semble avoir été l'épouse de Shāhpuhr I[2]. Le nom de cette reine rappelle les relations intimes de la dynastie sassanide avec le temple d'Anāhīdh à Stakhr.

Nous ne savons presque rien sur les événements politiques des règnes d'Hormizd I (272—73) et de Vahrām I (273—76), fils de Shāhpuhr I tous les deux. Hormizd, qui portait avant son avènement le nom d'Hormizd-Ardashēr (Kb.Z., l. 22), est le fon-

[1] Sarre, Die Kunst des alten Persien, p. 54; Herzfeld, Paikuli, p. 74.
[2] Henning, BSOS, IX, p. 846—47.

dateur de la ville d'Hormizd-Ardashēr, appelée plus tard Suq-el-Ahwāz, dans la Susiane[1].

Un relief, gravé au rocher de Shāpūr représente Vahrām I[2] recevant son investiture de la main du dieu Ōhrmazd. Le roi porte une couronne à dents pointues sur lesquelles la boule d'étoffe semble reposer. Le roi et le dieu, qui porte la couronne murale, sont à cheval, et le premier reçoit l'anneau que lui tend Ōhrmazd. Comme œuvre d'art ce relief surpasse toutes les représentations de la période précédente. La disproportion entre le cheval et le cavalier a presque disparu, dit Fr. Sarre; « avec un sentiment fin qu'on y observe pour la première fois, les chevaux sont rendus dans leur tenue et leur mouvement, les muscles et les tendons des pieds étant particulièrement marqués ». Bien qu'étant toujours sous la contrainte de la tradition quant à la représentation du roi, l'artiste a su mettre de l'expression dans la tenue et le visage de Vahrām. « Le désir du prince de saisir le symbole de la royauté que lui tend le dieu, est rendu en toute conscience » (Fig. 17)[3].

La guerre avec Rome recommença sous Vahrām II (276—93), fils de Vahrām I. L'empereur Carus pénétra jusqu'à Ctésiphon, mais par suite de la mort subite de l'empereur, les Romains se retirèrent, et en l'an 283 une paix fut conclue, par laquelle Rome obtint la possession de l'Arménie et de la Mésopotamie. La cession de ces deux provinces de la part du grand roi à un moment où l'ennemi était affaibli avait de bonnes causes: un soulèvement dangereux avait eu lieu dans l'Est.

Les monnaies dites « scytho-sassanides », frappées par les vice-rois de la partie orientale de l'empire iranien (le Khorassan)[4] nous informent que, jusqu'au temps de Vahrām II, cette grande

[1] Henning, ibid., p. 846—48.
[2] Le relief porte une inscription de Narseh; aussi Sarre l'a-t-il attribué d'abord (Felsreliefs, p. 215 sq.) à ce roi, mais dans son livre plus récent, Die Kunst des alten Persien (p. 40), il y voit l'œuvre de Vahrām I. M. Herzfeld (Paikuli, p. 173) a démontré, par le style du monument et par les attributs du roi, que Narseh a fait inscrire faussement son nom sur le relief de son frère aîné. Le fait paraît indubitable, car la couronne du roi est celle que porte Vahrām I sur les monnaies et diffère de celle de Narseh.
[3] Sarre-Herzfeld, Felsreliefs, pl. 41 et p. 215 sq.; Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 78; Survey, IV. 156 A.
[4] Voir p. 138.

province était toujours gouvernée par un prince royal, qui portait le titre de *Kūshānshāh*. Ainsi Pērōz, frère de Shāhpuhr I[1] s'appelle sur ses monnaies « le grand Kūshānshāh ». Puis, après l'an 252, Shāhpuhr I nomma son fils Horzmizd (plus tard Hormizd I) gouverneur du Khorassan avec le titre plus pompeux de « grand roi des rois des Kūshāns ». Vahrām I et Vahrām II ont eu le même haut emploi avant d'arriver au trône de l'Iran. Sous Vahrām II, son frère Hormizd était gouverneur du Khorassan. Or, pendant la guerre avec Rome, ce Hormizd s'insurgea et essaya de créer pour lui-même, avec l'aide des Saces, des

Fig. 18. Monnaie de Vahrām II.
(Musée National de Copenhague).

Kushāns et des Gèles, un empire indépendant dans l'Est. C'est pour cela que Vahrām se hâta de finir la guerre pour jeter en campagne toutes ses forces contre son frère rebelle. La révolte fut étouffée, la Sacastène assujettie, et le prince désigné Vahrām (plus tard Vahrām III) eut le titre de *Saghānshāh*, « roi des Saces ». C'est que, comme dit M. Herzfeld, le prince destiné au trône de l'Iran était toujours nommé gouverneur de la province la plus importante ou de celle conquise la dernière[2].

Vahrām II a laissé des reliefs intéressants au point de vue archéologique. A Naqsh-e-Rostam, à côté du relief d'investiture d'Ardashēr I, Vahrām a fait exécuter un relief de dimensions un peu plus petites, où il se présente à pied au centre de sa famille, car ce roi aimait se faire représenter comme père de famille: ses monnaies le montrent de profil, lui et la reine, et devant eux, le visage tourné contre eux, on voit le visage enfantin d'un petit

[1] Comp. p. 195—96.

[2] Herzfeld, Paikuli, p. 42 sqq., New Light on Persian History from Pahlavi Inscriptions (J. Cama Or. Inst., no. 7, p. 110—111), et Kushano-Sasanian Coins (Memoirs of the Archeolog. Survey of India, No. 38).

prince; le roi porte une couronne ornée de la boule traditionnelle et d'une paire d'ailes[1], tandis que la coiffure de la reine et celle du prince ont la forme de têtes d'animaux (Fig. 18). Au relief de Naqsh-e-Rostam[2], le roi occupe la place centrale, la chevelure et la barbe arrangées d'après la mode ordinaire des rois sassanides,

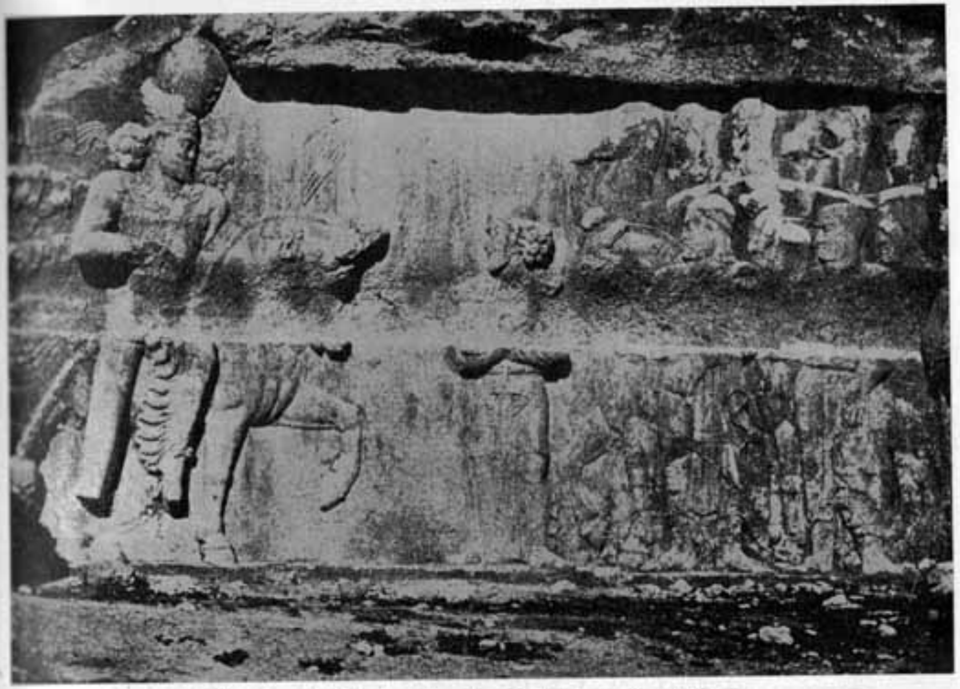

Fig. 19. Relief de triomphe de Vahrām II à Shāpūr.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

la couronne ailée sur la tête, les deux mains appuyées sur la poignée de l'épée longue et droite. Devant lui, à gauche, le visage tourné contre lui, trois personnages, dont les traits ne se distinguent que vaguement, sont représentés. Sarre croit reconnaître dans le premier le prince Vahrām Saghānshāh et dans les deux autres, qui portent des casques en forme de têtes d'animaux, la reine et le jeune prince connu des monnaies. Derrière ces trois figures on voit un personnage, imberbe en apparence, portant le

[1] Représentant, selon M. Herzfeld, les ailes de l'oiseau appelé *Vārəγna*, incarnation du dieu de la victoire Vərəθraγna (Arch. Mitt. IX, p. 101, note 3), le faucon à l'avis de M. Benveniste (Vṛtra et Vṛθragna, p. 34).

[2] Voir fig. 2, à droite (p. 91).

bonnet haut des grands seigneurs, la main levée en signe d'hommage, et, comme le dernier dans le rang, un homme dont la chevelure et la tenue, n'ayant pas la main levée, montrent qu'il appartient à la famille royale. Selon la supposition de Fr. Sarre, l'homme au bonnet haut serait le mōbadhān mōbadh et l'autre le prince Narseh, oncle du roi. Derrière le roi, occupant la moitié droite du relief, trois grands seigneurs au bonnet haut se tiennent, la main droite levée[1].

Au rocher de Shāpūr, Vahrām II a fait graver une scène de triomphe. Rawlinson et Dieulafoy y ont vu le triomphe sur les Saces; Fr. Sarre, d'autre part, croit reconnaître dans les hommes à robe longue qu'on amène devant le roi, et qui semblent avoir la tête couverte d'une pièce d'étoffe attachée par un cordon (?), les représentants d'une tribu arabe réduite à la soumission. Vahrām, dont l'identité est prouvée par son casque ailé, est à cheval. La chevelure et la barbe ont la forme traditionelle. Les rubans plissés attachés au casque flottent en l'air derrière lui. Un long carquois pend de sa ceinture. La boule oblongue se voit comme d'ordinaire devant les pieds de derrière du cheval. En face du roi, le général iranien se tient debout, les mains appuyées sur l'épée. La chevelure indique qu'il est de la famille royale. Il est suivi des chefs des ennemis vaincus. On distingue dans ce groupe un cheval et les têtes de deux chameaux[2] (Fig. 19).

Le relief de Naqsh-e-Rostam mentionné ci-dessus[3] (Fig. 11), qui représente un combat à cheval, est attribué par M. Herzfeld[4] à Vahrām II. Deux autres reliefs mal conservés, gravés également sur le rocher de Naqsh-e-Rostam, dans lesquels des scènes analogues sont figurées, appartiennent vraisemblablement à la même période[5]. Le

[1] Dieulafoy, V, pl. 14; Sarre-Herzfeld, Felsreliefs, pl. 5 et p. 71 sqq.; Vasmer, Numismatic Chronicle, 5th Series, Vol. VIII, p. 286—288.

[2] Dieulafoy, V, pl. 21; Sarre-Herzfeld, Felsreliefs, pl. 42 et p. 217 sqq.; Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 79; Survey, IV, 156 B. — A. Barm-e-Dilak, à proximité de l'ancienne Pasargade, il y a, gravés dans le rocher, deux reliefs assez rongés par le temps. Sarre (Felsreliefs, pl. 32 et p. 187 sq.) croit y voir une scène d'investiture de Vahrām I ou de Vahrām II et de la reine.

[3] P. 211.

[4] Am Tor von Asien, p. 43—44.

[5] Sarre-Herzfeld, Felsreliefs, pl. 8 et 51; comp. Sarre, Die Kunst des alten Persien, p. 41.

Fig. 20. Combat à cheval, sardoine.
(Sarre, Die Kunst des alten Persien).

motif du combat à cheval entre un Perse et un Romain se retrouve sur une sardoine conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris (Fig. 20).[1]

Après la mort de Vahrām II en l'an 293, son fils V a h r ā m I I I monta au trône, mais son règne ne dura que quatre mois. Le grand-oncle du jeune roi, N a r s e h, fils de Shāhpuhr I (Fig. 21),

Fig. 21. Monnaie de Narseh.
(Musée National de Copenhague).

se révolta contre lui et remporta la victoire. Voilà la situation qui fait le fond de la grande inscription de Narseh à Paikuli[2]. Il est possible que Vahrām III ait gardé le pouvoir après l'an 293 dans quelques parties de l'Iran oriental[3].

[1] Babelon, Cat. des Camées de la Bibliothèque Nationale, no. 360; Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 145; Herzfeld, Arch. Mitt., IX. p. 137.

[2] Voir ci-dessus, p. 50 et 52. M. Schaeder (Gnomon, IX, p. 344, note 1) trouve dans l'onomastique des premiers rois sassanides les indices, confirmés par le ton de l'inscription de Paikuli, de ce que le développement de la conscience nationale perse de la domination sassanide s'est achevé avec Narseh.

[3] Nöldeke, Ṭab., p. 416.

Narseh a fait graver la scène de son investiture divine sur le rocher de Naqsh-e-Rostam. C'est le motif bien connu: le roi recevant l'anneau à rubans, symbole du pouvoir royal, de la main

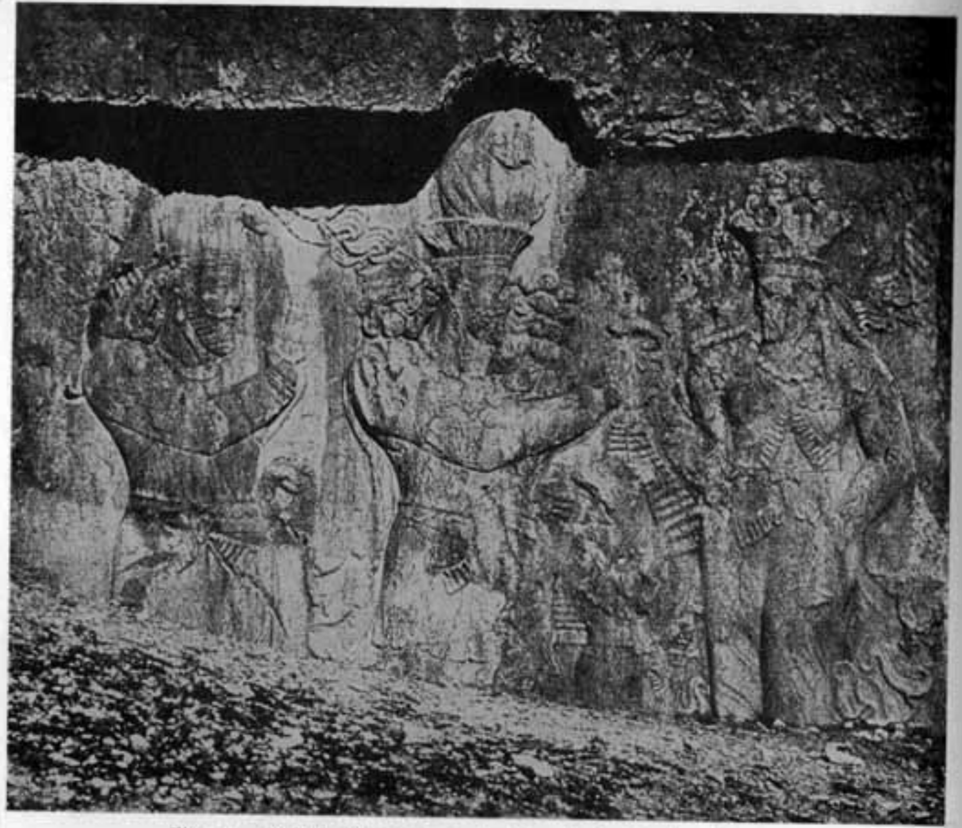

Fig. 22. Relief d'investiture de Narseh à Naqsh-e-Rostam. (Sarre, Die Kunst des alten Persien).

d'une divinité, divinité féminine ici, dans laquelle Fr. Sarre veut reconnaître Anāhitā. Le roi est habillé du costume collant ordinaire. La couronne, qui se retrouve sur quelques monnaies de Narseh, a la forme d'un bonnet bas à rayons verticaux, surmonté de la grande boule d'étoffe. La chevelure frisée qui tombe à grands flots sur ses épaules, la barbe pointue dont le bout est serré dans un anneau, les rubans flottant derrière la nuque, et le collier de perles, tout cela est représenté dans le style traditionnel. La déesse

porte la couronne murale ouverte propre aux dieux et aux déesses des reliefs sassanides, qui laisse voir les boucles frisées du sommet de la tête. Des tresses de cheveux tombent sur le cou et les épaules. La robe est accrochée par une agrafe ornée de rubans sur la poitrine au-dessous du collier de perles et par une ceinture à la taille. Entre le roi et la déesse on distingue une figure très abîmée d'enfant, peut-être celle du fils de Narseh, le futur roi Hormizd II. Derrière le roi, un grand seigneur, dont le bonnet haut, à tête de cheval, porte une marque distinctive, est debout, la main levée dans la tenue respectueuse ordinaire[1] (Fig. 22).

Fig. 23. Monnaie d'Hormizd II. (Musée National de Copenhague).

Dans une guerre avec Rome, Narseh ne fut pas heureux[2]. Le roi d'Arménie, T e r d a t, qui devait son trône à la protection de l'empereur, fut chassé, mais G a l é r i u s prit la direction de l'armée romaine et battit Narseh, dont la reine, A r s a n e, tomba aux mains des Romains. Narseh dut céder aux Romains cinq cantons de la Petite Arménie; Terdat rentra en possession de l'Arménie, et l'Ibérie (la Géorgie) reconnut la suzeraineté de l'empereur[3].

La paix conclue en 298 entre l'Iran et Rome dura environ quarante ans. Le règne d'H o r m i z d I I, fils de Narseh (302—309 ou 310), qui a gardé la réputation d'un prince doux et juste, fut suivi de luttes intestines. Ā d h u r - N a r s e h, un des fils d'Hormizd II avec sa première femme, prit la couronne, mais s'étant fait haïr des grands, il fut détrôné après quelques mois de règne. Un de ses frères fut aveuglé, un autre, H o r m i z d, fut mis en prison,

[1] Dieulafoy, V, pl. 16; Sarre-Herzfeld, Felsreliefs, pl. 9 et p. 84 sqq.; Sarre, Die Kunst des alten Persien, pl. 81; Survey, IV. 157 B.

[2] Comp. Herzfeld, Paikuli, Gloss. 532.

[3] Voir Justi, GIPh., II, p. 520.

mais s'enfuit plus tard et trouva un refuge chez les Romains. Cependant, les magnats avaient fait roi un fils d'Hormizd II avec une autre femme, le prince S h ā h p u h r, qui était alors un petit enfant[1].

S h ā h p u h r I I régna soixante-dix ans durant (309 on 310 —79). Pendant sa minorité, sa mère gouvernait conjointement avec les grands du royaume. Dans les sources orientales, il est raconté, comment Shāhpuhr enfant manifestait déjà un sens pratique et réformiste extraordinaire pour son âge. Une fois, dormant dans

Fig. 24. Monnaie de Shāhpuhr II.
(Musée National de Copenhague).

le palais royal de Ctésiphon, il fut éveillé par un grand bruit devant le palais. A ses questions sur la cause de ce vacarme on lui répondit que le bruit venait de la poussée de la foule sur le pont du Tigre où les hommes venant des deux directions se rencontraient. Aussitôt le jeune roi ordonna de faire construire un autre pont à côté, de sorte que le passage sur chaque pont ne se fît que dans une seule direction[2].

Nous ne savons rien de précis sur les événements des trente premières années du règne de Shāhpuhr II. Mais le fait qu'après avoir atteint l'âge de maturité il laissa écouler tant d'années avant de commencer la guerre de revanche contre les Romains nous porte à croire qu'il a eu des difficultés à surmonter à l'intérieur du royaume. Il est à supposer que ses premiers efforts ont eu pour

[1] Nöldeke, Ṭabarī, p. 51, n. 3. L'existence d'un autre Shāhpuhr, frère aîné de Shāhpuhr II, et surnommé *Saghānshāh*, est supposé par M. Herzfeld, d'après une inscription à Persépolis difficile à déchiffrer (Pers. I, Herzfeld, Paikuli, p. 121 et 50, et Archaeologische Mitteilungen aus Iran, IV, p. 2).

[2] Ṭabarī, p. 837, Nöldeke, p. 54.

but de rogner les ailes aux shahrdārs et aux vāspuhrs devenus trop puissants pendant la régence. Les traditions de la période arsacide étaient encore dans le sang des grands seigneurs, et au moment où un roi peu énergique lâchait la bride à leurs ambitions, le danger de la prépondérance de la noblesse et de l'anarchie féodale était là. Le jeune roi a été occupé encore, probablement, de la défense des frontières contre les Arabes. Ṭabarī et d'autres auteurs orientaux mentionnent des expéditions victorieuses contre les tribus arabes, et l'occupation de Baḥraïn sur le littoral arabe du Golfe Persique date du temps de Shāhpuhr II[1].

Shāhpuhr était un roi de grande envergure, le digne successeur d'Ardashēr I, de Shāhpuhr I et de Vahrām II. Les Iraniens lui ont attribué le surnom d' « arracheur d'épaules », parce que, dit la tradition, dans sa guerre implacable contre les Arabes, il avait l'habitude de faire transpercer l'articulation scapulaire des prisonniers de guerre bédouins[2].

Ayant enfin affermi son pouvoir, Shāhpuhr prépara la guerre contre Rome. Dans l'empire romain, des événements importants avaient eu lieu. C o n s t a n t i n l e G r a n d avait embrassé le christianisme. L'introduction de la religion chrétienne en Arménie, réalisée vers le même temps par Terdat et ses successeurs, avait pour conséquence une liaison plus étroite entre Rome et

[1] G. Rothstein, Die Dynastie der Lahmiden, p. 131 sq.

[2] Les auteurs arabes, dont la relation remonte à des sources sassanides, rendant généralement le surnom en question par *du'l-aktāf*, « l'homme aux épaules ». Nöldeke était d'avis que le surnom était à l'origine une épithète honorifique, « carré d'épaules », c.-à-d. celui qui supporte des fardeaux extraordinaires de gouvernement . Cependant, Ḥamza Isfahānī et les auteurs qui dépendent de lui ont donné le surnom dans la forme persane *hōbah-sumbā*, mot qui signifie exactement « celui qui transperce les épaules ». Nöldeke croit (Ṭabarī, p. 52, note 1) qu'il s'agit là d'une reconstruction factice d'après la signification qu'on avait donnée à l'expression arabe; mais le fait que le mot « épaule » est rendu par le vocable persan archaïque *hōbah* me fait supposer que la forme du nom donnée par Ḥamza est en effet une transcription du nom pehlvi, et que l'explication traditionelle en est correcte. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule fois dans l'histoire sassanide qu'il soit question de cette punition barbare: Khusrō II, courroucé contre les astrologues, menace de leur faire arracher les épaules (Ṭabarī, p. 1012, Nöldeke, p. 307).

l'Arménie, et la réaction éphémère de l'empereur Julien l'Apostat contre le christianisme ne changea rien dans cette situation. Il y avait pourtant parmi la haute noblesse arménienne des factions qui cherchaient, dans l'intérêt de leurs ambitions personnelles, l'appui des Iraniens. L'Arménie était toujours déchirée par des luttes entre des factions de grands seigneurs; les assassinats de princes, les conspirations et les trahisons se succédaient, ce qui amenait, tour à tour, l'intervention de Rome et de l'Iran. L'Arménie restait le foyer des guerres irano-romaines.

Cette fois aussi, les luttes intestines de l'Arménie fournit à Shāhpuhr un prétexte pour recommencer la guerre, par laquelle il espérait reconquérir les territoires perdus par les défaites de Narseh. Il s'empara sans difficulté de l'Arménie, après quoi il se heurta, en Mésopotamie, contre les Romains. Constantin venait de mourir, et son successeur Constance II dirigea en personne les opérations de l'armée romaine[1]. La forteresse de Nisibe résista aux attaques réitérées des Perses, et les Romains gagnèrent une bataille à Singare, mais la victoire fut suivie de plusieurs défaites. Puis les opérations militaires à la frontière romaine furent suspendues pendant quelques années, et Shāhpuhr profita de cette accalmie pour refouler les Chionites et d'autres peuples barbares qui envahissaient les pays du Nord-Est. Il finit par conclure une alliance avec les Chionites et les Saces de la Sacastène[2].

En l'an 356, Musonianus, préfet du prétoire romain, adressa au marzbān iranien Tahm-Shāhpuhr une proposition de paix, que celui-ci fit transmettre au roi. Shāhpuhr, qui venait de pacifier la frontière orientale, envoya un ambassadeur à l'empereur Constance avec des présents et une lettre enveloppée en toile blanche[3], dans laquelle Shāhpuhr, roi des rois, compagnon des

[1] Voir P. Peeters, L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie, en 338, Extr. des Bull. de la Classe des Lettres de l'Acad. Royale de Belgique, 5e série, t. XVII (1931).

[2] Marquart, Ērānšahr, pp. 36 et 50. [*Se*]*gestanis* pour *Gelanis*, dans le passage Ammien XVII. 5. 1, est une émendation de Marquart. Il paraît que la Sacastène s'est rendue indépendante pendant la minorité de Shāhpuhr.

[3] Themistias, Orat. 13 in laudem Constantii, voir l'édition de Valésius de l'œuvre d'Ammien Marcellin, Annotationes, p. 138.

étoiles, frère du soleil et de la lune, saluait son frère, le César Constance, constatant avec satisfaction que l'empereur, désabusé par l'expérience, était rentré dans la bonne voie. Ses ancêtres à lui, Shāhpuhr, avaient étendu leur domination jusqu'au fleuve Strymon et aux frontières de la Macédoine, et lui-même, qui (cela soit dit sans orgueil) surpassait par l'éclat et le nombre des vertus insignes les anciens rois, avait le devoir de reprendre l'Arménie et la Mésopotamie, qui avaient été arrachées par la fraude à son grand-père. « Nous n'admettrons jamais l'opinion que vous voulez autoriser dans votre insolence, à savoir que tout succès de guerre est digne d'éloges sans qu'il fasse aucune différence qu'il soit l'effet de la valeur ou d'une ruse frauduleuse ». Comme les médecins brûlent quelquefois et amputent des membres, afin que l'on soit à même de se servir librement des autres, de la même manière l'empereur devait céder un petit territoire, qui n'avait été qu'une source d'ennui et de carnage, afin de régner tranquillement sur tout le reste. Si les ambassadeurs iraniens retournaient sans avoir rien obtenu, le grand roi, après le repos de l'hiver, marcherait contre l'empereur avec toutes ses forces militaires.

La réponse de « Constance, vainqueur par terre et par mer, toujours Auguste » à « son frère, le roi Shāhpuhr », était un refus net, accompagné de reproches sévères dirigés contre la cupidité démesurée et toujours croissante du roi. Si les Romains aimaient mieux, parfois, se défendre que de prendre l'offensive, ce n'était pas par lâcheté, mais par modération, et si les Romains avaient eu de temps en temps le dessous dans quelque bataille, le résultat définitif de la guerre n'avait jamais tourné à leur détriment.

Les deux lettres, telles qu'elles se lisent chez Ammien (XVII. 5. 3—14), portent l'empreinte du style particulier de cet auteur. Selon l'habitude des auteurs anciens, Ammien les a rendues très librement; mais qu'il en ait connu le texte original, c'est ce que nous pouvons inférer des titres que Shāhpuhr s'attribue à lui-même: « Shāhpuhr, roi des rois, compagnon des étoiles, frère du soleil et de la lune ». Si la titulature n'est pas rendue, peut-être, avec une exactitude scrupuleuse, elle correspond pourtant assez bien à la titulature officielle de Shāhpuhr I dans l'inscription

d'Hādjiabād: « L'adorateur de Mazdāh, le divin, Shāhpuhr, roi des rois de l'Iran et du Non-Iran, descendant des dieux », et aux titres que le grand roi se donnait dans les lettres officielles aux autorités arméniennes: « le plus glorieux (ou le plus brave) des adorateurs d'Ōhrmazd, élevé aussi haut que le soleil, roi des rois », ou « le plus glorieux des héros, roi des rois de l'Iran et du Non-Iran »[1].

Shāhpuhr commença la guerre par une attaque contre la forteresse d'Amida, le Diarbekr moderne, qui fut prise après une résistance héroïque. Ce fut en l'an 359. Deux ans plus tard, Julien fut seul empereur à la mort de Constance. Il conduisit en personne les armées romaines contre les Iraniens. Parmi ses généraux était Hormizd, le prince iranien exilé, frère du roi; il espérait être placé sur le trône de l'Iran par les Romains. L'empereur avait en outre un allié dans le roi d'Arménie, Arshak (Arsace) III, qui avait fait mourir son parent Gnēl et épousé Pharandzem, la veuve de celui-ci, femme des plus intrigantes. Les forces romaines et alliées s'avancèrent vers Ctésiphon, mais furent arrêtées par une forte armée iranienne commandée par un général de la famille des Mihrān, et pendant les combats qui s'ensuivirent, Julien fut tué en l'an 363. Son successeur Jovien ramena l'armée romaine au-delà de la frontière, et par la paix qui fut conclue bientôt pour un espace de temps de trente ans, les Iraniens gagnèrent Nisibe et Singare et les cantons contestés de la Petite Arménie. L'empereur s'engagea en outre à ne pas soutenir Arshak, qui fut détrôné par la suite après une insurrection d'un groupe de princes arméniens et mené prisonnier en Iran, où il se suicida plus tard. Pharandzem, forcée de se rendre après avoir résisté longtemps dans la forteresse d'Artagers, fut aussi transportée en Iran et tuée. Les pays caucasiens d'Ibérie et d'Albanie avaient été soustraits, par les conditions de la paix, à la suzeraineté de Rome et mis sous la tutelle de l'Iran, mais il semble que les Romains aient pris l'engagement plus ou moins formel de contribuer comme auparavant à l'entretien des « portes

[1] Patkanian, JA. 1866, I, p. 116.

caspiennes » au défilé de Darial, qui protégeaient les pays du Sud du Caucase contre les incursions des peuples barbares[1].

L'empereur Valens essaya par deux fois d'instituer roi en Arménie sous la protection des Romains le prince Pap, fils d'Arshak. La première fois, Pap fut chassé par Shāhpuhr, occupé en même temps d'une guerre contre les Kūshāns[2]. La seconde fois, les Iraniens furent battus par le général arménien Mushel, qui, ayant réduit à l'obéissance Arzanène et les autres provinces insurgées[3], opérait de commun avec les troupes romaines et s'était associé avec le catholicos arménien Nerseh, et qui, selon la relation de Faustus de Byzance, écorchait les prisonniers iraniens et envoyait leurs peaux empaillées à Pap. Celui-ci fit empoisonner plus tard son mentor importun Nerseh, mais lui-même fut rendu suspect, par des intrigants arméniens, aux yeux de Valens et finit par être tué à l'instigation de l'empereur. Après cela, des pourparlers eurent lieu entre les Romains et l'Iran, représenté par un noble de la maison des Sūrēn. Valens céda de nouveau au roi d'Iran le droit de disposer du trône de l'Arménie. Les Romains, néanmoins, instituèrent roi le prince arménien Va-

[1] Marquart, Ērānšahr, pp. 95 et 103. *Darial* est une forme raccourcie de *Dar ī Alān*, « la porte contre les Alains ». Comp. P. Peeters dans les Analecta Bollandiana, t. LII (1934), p. 35.

[2] Ce sont probablement les Chionites de la Bactriane que Faustus de Byzance désigne ici par le nom de Kūshān (Marquart, Ērānšahr, p. 50).

[3] Dans la muraille de la ville de Farkīn (Mayafariqīn, Martyropolis, le nom plus récent de Tigranokerta, chef-lieu d'Arzanène, voir Lehmann-Haupt, Arménien, I, chap. 13), il se trouve des carreaux de pierre portant une inscription grecque. Les carreaux ont été déplacés, et il en manque plusieurs. M. Lehmann-Haupt (l. c., p. 410 sqq.) a essayé de reconstruire l'inscription, qui, ayant été gravée sur l'ordre d'un roi arménien, raconte la reprise de Tigranokerta après une insurrection, et démontre qu'il s'agit des événements en question, et que Pap est l'auteur de l'inscription. A une distance de deux heures et demie de marche de Farkin, M. Lehmann-Haupt a trouvé, gravé dans le rocher sur lequel est bâtie la forteresse kurde de Boshāt, un relief présentant un roi sassanide à cheval, le visage tourné à droite, et un homme à pied debout derrière la queue du cheval. D'après la supposition de l'auteur, soutenue par une tradition locale, le chevalier serait Shāhpuhr II, et le relief symboliserait la victoire remportée par ce roi sur Arshak, père de Pap, quelques années auparavant (l. c., p. 419—20).